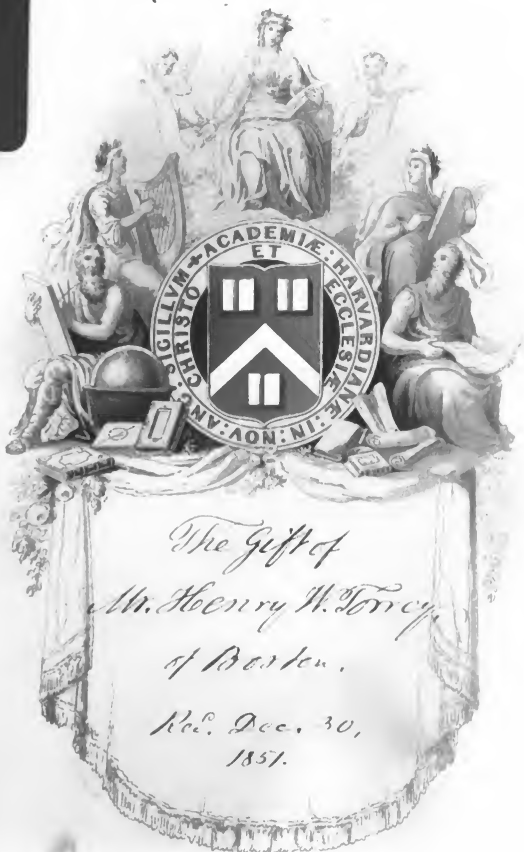

CHRISTO + ACADEMIÆ : HARVARDIANÆ : SIGILLVM : IN : NOV : ANGL
ET ECCLESIÆ
The Gift of
Mr. Henry W. Torrey
of Boston,
Rec^d. Dec. 30,
1851.

HISTOIRE
DE LA GÉOGRAPHIE
DU NOUVEAU CONTINENT.
III.

A. PIHAN DE LA FOREST,
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,
Rue des Noyers, n. 37.

EXAMEN CRITIQUE

DE L'HISTOIRE

DE LA GÉOGRAPHIE

DU NOUVEAU CONTINENT

ET DES PROGRÈS DE L'ASTRONOMIE NAUTIQUE

AUX QUINZIÈME ET SEIZIÈME SIÈCLES.

PAR

ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

LIBRAIRIE DE GIDE,

RUE SAINT-MARC, 23.

1837.

EXAMEN CRITIQUE

DE

L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

DU NOUVEAU CONTINENT

ET DES PROGRÈS DE L'ASTRONOMIE NAUTIQUE

DANS LES XVe ET XVIe SIÈCLES.

SECTION DEUXIÈME.

DE QUELQUES FAITS RELATIFS A CHRISTOPHE COLOMB ET A AMÉRIC VESPUCE.

Dans l'histoire philosophique des découvertes, dans l'exposé des subtiles corrélations qui échappent aux intelligences vulgaires, rien n'est plus attrayant et plus instructif à la fois que de suivre la marche des inventeurs. La

justesse de cette pensée [1], énoncée par un savant qui s'est illustré lui-même par de brillantes découvertes dans les sciences physiques, se fait sentir surtout lorsqu'on parcourt l'histoire de la géographie. J'ai tenté, dans les pages qui précèdent, d'approfondir quelques-uns des vieux mystères de la cosmographie mythique; nous avons vu le moyen-âge fonder ses espérances de succès maritimes sur ces mêmes croyances, dont les plus généralement répandues plaçaient des terres inconnues au-delà de l'Atlantique et de la Mer Cronienne [2]. Depuis Colœus de Samos, qui, sur les traces des Phéniciens, le premier parmi les Hellènes dépassa les colonnes de Briarée ou d'Hercule jusqu'à l'ère de l'infant dom Henri et de Christophe Colomb, le mouvement des découvertes vers l'ouest a été progressif et long-temps continu. Dans l'histoire de la géographie, tous les faits paraissent étroitement liés entre eux, et sous ce rapport les découvertes du quinzième siècle se présentent souvent à notre es-

[1] Arago, *Eloge de Volta* (*Mém. de l'Acad. des Sciences*, t. XII, p. 96).

[2] Voyez t. I, p. 167-180 et 195-206.

prit comme de simples réminiscences [1] des âges antérieurs. Si la seconde moitié de ce même siècle est une des époques les plus mémorables de la vie des peuples occidentaux, elle l'est surtout par la connexité qu'on observe entre des efforts dirigés systématiquement vers un même but. Dans la longue série des générations qui se renouvellent, l'historien attentif découvre la trace de certaines tendances communes aux habitans du littoral méditerranéen. On dirait que, dès les temps les plus reculés, leur regard était fixé sur le détroit par lequel le bassin intérieur communique avec le *Fleuve-Océan*. L'horizon semble fuir progressivement devant l'intrépidité des marins. Borné d'abord au-devant de la Petite-Syrte, il recule peu à peu vers Tartessus et les îles Fortunées. Dans le moyen-âge, cette même côte de Tartessus, le Potosi de l'ancien monde sémitique, ou phénicien, devient le point de départ pour la découverte de l'Amérique. C'est ainsi que des germes long-temps étouffés ou retardés dans leur croissance, prennent un développement subit lorsqu'ils sont favorisés

[1] Voyez t. I, p. 147-154.

par le concours de circonstances extraordinaires. Le plus souvent ce concours n'a presque rien d'accidentel. Les faits qui, à de certaines époques de l'histoire, nous révèlent un agrandissement inattendu de la puissance du genr ehumain, sont produits, comme dans la nature organique, par une action lente et souvent difficile à pénétrer. Un monde nouveau a paru, une route nouvelle de l'Inde a été tracée lorsque s'est trouvé accompli le temps pendant lequel ces grands événemens ont été préparés par quelques-unes des causes générales qui influent simultanément sur la destinée des peuples. Les découvertes maritimes du quinzième siècle sont dues au mouvement imprimé à la société par le contact des civilisations arabe et chrétienne; elles sont dues à l'avancement de l'art nautique fécondé par les sciences, au besoin toujours croissant de certaines productions de l'Orient, à l'expérience acquise par les marins dans des expéditions lointaines de commerce et de pêche, enfin à l'impulsion du génie de quelques hommes, instruits, audacieux et patiens à la fois.

C'est ce triple caractère d'instruction, d'au-

dace et de longue patience que nous avons à signaler surtout dans Christophe Colomb. Au commencement d'une ère nouvelle, sur la limite incertaine où se confondent le moyen-âge et les temps modernes, cette grande figure domine le siècle dont il a reçu le mouvement, et qu'il vivifie à son tour. La découverte de l'Amérique a sans doute été imprévue. Colomb ne cherchait pas ce continent que les conjectures de Strabon [1] plaçaient entre les côtes de l'Ibérie et de l'Asie orientale, sur le parallèle de Rhodes, là où l'ancien monde offre le plus de développement, c'est-à-dire la plus grande largeur. Il est mort sans avoir connu ce qu'il avait atteint, dans la ferme persuasion que la côte de Véragua faisait partie du *Cathaï* et de la province du *Mango* [2] que la grande île de Cuba était « une terre ferme du commence-

[1] Lib. I, p. 65 Cas.

[2] Lettre de Colomb, datée de la Jamaïque du 7 juillet 1503, seize mois avant son retour en Espagne. Depuis ce retour jusqu'à sa mort (20 mai 1506), Colomb n'a plus navigué, et rien n'a pu déterminer en lui un changement d'opinion sur la nature de sa découverte.

ment des Indes [1], et que de là on pouvait parvenir en Espagne sans traverser des mers (par conséquent en suivant la route de l'est à l'ouest). »

Colomb, en parcourant une mer inconnue, en demandant la direction de sa route aux astres par l'emploi de l'astrolabe, récemment inventé, cherchait l'Asie par la voie de l'ouest, d'après un plan arrêté, non en aventurier qui se fie au hasard. Le succès qu'il obtint était une conquête de la réflexion. C'est déja sous ce point de vue que Colomb se place bien au-

[1] Fernan Perez de Luna, *escribano publico de la cibdad Isabela* (d'Haïti), reçut l'ordre de l'amiral, le 12 juin 1494, de se transporter à bord des trois caravelles du second voyage de découvertes pour demander à chaque homme de l'équipage, devant témoins, s'il leur restait le moindre doute *que esta tierra* (*de Juanna ò Cuba*) *no fuese la tierra firme al comienzo de las Indias y fin, a quien en estas partes quisiere venir de España por tierra* : l'*escribano* déclarait de plus que si quelque incertitude restait à l'équipage, on s'engageait *de quitarles la dubda y de hacerles ver que esto es cierto y quès la tierra firme.* Ce passage très remarquable, sur lequel je reviendrai dans la suite, est tiré d'une pièce conservée dans les archives de Séville. (Nav. *Docum.* n° 76, t. II, p. 145.)

dessus des navigateurs qui ont entrepris de doubler l'extrémité de l'Afrique, en suivant pour ainsi dire les contours d'un continent à forme pyramidale, et dont les côtes orientales étaient visitées par les Arabes. Cependant, les données de géographie physique sur lesquelles se fondait ce que je viens de nommer une conquête de la réflexion, n'étaient pas toutes également exactes. L'amiral ne rétrécissait pas seulement l'Océan Atlantique et l'étendue de toutes les mers [1] qui couvrent la surface du globe, il réduisait aussi les dimensions du globe même. *El mundo es poco; digo que el mundo no es tan grande como dice el vulgo.* « Le monde est peu de chose, écrit-il à la reine Isabelle; il est, je le certifie, moins grand que ne le croit le vulgaire. »

La gloire de Colomb, comme celle de tous les hommes extraordinaires qui, par leurs écrits ou par leurs actions, ont agrandi la sphère de l'intelligence, repose autant sur les qualités de l'esprit et la force de caractère, dont l'impulsion réalise le succès, que sur l'in-

[1] Sur l'origine de l'idée bizarre que l'étendue des mers est à celle des continens dans le rapport de 1 à 7, voyez t. I, p. 186-191.

fluence puissante qu'ils ont exercée presque toujours sans le vouloir sur les destinées du genre humain. Dans le monde intellectuel et moral, les pensées créatrices ont sans doute souvent donné un mouvement inattendu à la marche de la civilisation. En éclairant subitement la raison, elles l'ont en même temps enhardie : mais les plus grands mouvemens ont été surtout l'effet de l'action que l'homme parvient à exercer sur le monde physique, l'effet de ces découvertes matérielles dont les prodigieux résultats frappent plus les esprits que les causes qui les ont produits. L'agrandissement de l'empire de l'homme sur le monde matériel, ou les forces de la nature, la gloire de Christophe Colomb et de James Watt, inscrite dans les fastes de la géographie et des arts industriels, présentent un problème plus complexe que les conquêtes purement intellectuelles, que la puissance croissante de la pensée due à Aristote et à Platon, à Newton et à Leibnitz.

Il peut paraître téméraire ou du moins inutile d'ajouter au tableau qu'une main habile a tracé [1] des grandes qualités et des faiblesses

[1] Washington Irving, book XVIII, chap. 5.

de caractère du navigateur génois. M. Washington Irving a très bien senti que c'est diminuer l'expression d'un éloge que de l'exagérer. Je me permettrai de compléter le tableau en m'arrêtant quelques instans aux traits individuels du héros, en signalant spécialement à l'admiration des savans cet esprit d'observation, ces grandes vues de géographie physique que révèlent les écrits de Colomb. D'après la direction de mes propres études, j'ai dû être frappé d'un mérite qui n'a point encore été placé dans son véritable jour, et qui contraste avec le défaut de science et le désordre d'idées que ces mêmes écrits offrent assez fréquemment. Le caractère des grands hommes se compose à la fois de la puissante individualité par laquelle ils s'élèvent au-dessus de leurs contemporains, et de l'esprit général de leur siècle, qu'ils représentent, et sur lequel ils réagissent. Leur renom n'a rien à redouter de l'analyse à laquelle on essaie de soumettre ce qui leur donne une physionomie distincte, des traits ineffaçables. Nous n'examinerons pas ce que l'on doit le plus admirer dans Colomb, de la lucidité presque instinctive de son esprit, ou de l'élévation et de la trempe de son carac-

tère. Dans les hommes qui se sont illustrés par de grandes actions, ou, pour me servir d'une expression qui caractérise davantage l'individualité de Colomb, par la réalisation d'un vaste et unique projet, le vulgaire a l'injuste prévention d'attribuer les succès bien plus à l'énergie du caractère qui exécute qu'à la pensée qui a conçu et préparé l'action. Certes, les facultés intellectuelles de Colomb ne méritent pas moins d'admiration que l'énergie de sa volonté; mais il est de la destinée du genre humain de voir préférer la force, les excès même de la force, aux nobles élans de la pensée.

Une expression de Casas, qui nomme [1] Vespuce « éloquent et *latin*, c'est-à-dire savant et plein d'éloquence, » a donné lieu à l'erreur de regarder le navigateur florentin comme beaucoup plus lettré que Christophe

[1] *Vespucio era latino y eloquente.* (CASAS, *Hist. gen. de Indias*, lib. I, cap. 140.) Cette synonymie de *latinité* et de *savoir* s'est tellement conservée depuis le moyen-âge dans la langue espagnole, que j'ai souvent entendu dire dans les missions de l'Orénoque : *Es Indio muy latino*, pour désigner un indigène de quelque civilisation.

Colomb. Les relations du premier n'étaient pas écrites originairement en latin; on les a traduites du portugais et de l'italien, et si Vespuce y cite parfois un chant du Dante [1], ces mêmes relations, composées dans un style emphatique et remplies d'afféterie prétentieuse, n'offrent aucune preuve d'un savoir supérieur au savoir de Colomb. Celui-ci n'a pas seulement l'avantage d'une extrême sagacité d'observation appliquée aux phénomènes physiques, mais aussi d'une étendue et d'une variété de connaissances littéraires qui, sans être toujours assez précises ou puisées aux premières sources, n'en causent pas moins notre étonnement [2]. L'impétueuse ardeur de Colomb l'avait jeté à la fois dans la lecture des Pères de l'Église, des Juifs arabisans, des écrits mystiques de Gerson, et des géographes anciens, dont il consultait les extraits que renferment

[1] « Cujus opinionis (mare esse vacuum et sine hominibus) ipse Dantes, poeta noster, fuit, ubi duodevigesimo capite de inferis loquens, Ulyssis mortem confingit. » (*Quatuor navigationum Introd. in fine.*)

[2] Comparez la note F de la première section, t. II, p. 347-353.

les *Origines* d'Isidore de Séville, et la Cosmographie du cardinal d'Ailly. On a recherché très minutieusement, en Italie [1], lesquels parmi trente-sept professeurs de mathématiques et de physique avaient eu l'avantage de diriger les études de Colomb pendant son séjour de Pavie, en remontant à l'époque de 1460-1479 : il y a quelque probabilité que Antonio de Terzago et Stefano de Faenza ont été ses maîtres en astronomie nautique; mais nous avons déja fait voir plus haut que c'est bien plus tard, à Lisbonne, que le grand navigateur a refait, pour ainsi dire, ses études. Homme d'affaires et d'action (c'est sa correspondance surtout qui nous le caractérise sous ce double rapport), occupé autant de sa gloire que de ses intérêts pécuniaires, conservant en lui, à côté de tant de soins matériels et minutieux qui refroidissent l'ame et rapetissent le caractère, un sentiment profond et poétique de la majesté de la nature [2] Colomb devait,

[1] Bossi, *Vita di Colombo*, p. 73.

[2] Voyez le commencement de la lettre de Colomb au trésorier Sanchez (Nav. t. I, p. 181-183), et dans le journal du premier voyage, les journées des 3, 14,

This sheet, containing pages 4–20, should be cancelled. It belongs to volume II., but is not wanting in volume II of this set of the work.

EXAMEN CRITIQUE

DE

L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

DU NOUVEAU CONTINENT

ET DES PROGRÈS DE L'ASTRONOMIE NAUTIQUE

DANS LES XVe ET XVIe SIÈCLES.

CONTINUATION

DE LA SECTION PREMIÈRE.

DES CAUSES QUI ONT PRÉPARÉ ET AMENÉ LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE.

Il me reste à signaler l'exemple le plus frappant de connaissances répandues par des cartes, et fondées sur la tradition d'expéditions clandestines. J'ai trouvé, dans la belle édition de la Géographie de Ptolémée, faite à Rome en 1508, l'indice de navigations

portugaises le long des côtes orientales de l'Amérique du sud, qui avaient été poussées *jusqu'à* 50° *de latitude australe*. Il y est dit en même temps « que l'on n'a point encore atteint l'extrémité du continent. » Cette édition, imprimée par Evangelista Tosino, et rédigée par Marc de Bénévent et Jean Cotta de Vérone, renferme une mappemonde de Ruysch (Nova et universalior orbis cogniti tabula Joan. Ruysch Germano elaborata), dans laquelle l'Amérique méridionale est représentée comme une île d'une étendue immense, sous le nom de Terra Sanctæ Crucis sive mundus novus. Une note ajoute : « Hæc regio a plerisque alter terrarum orbis existimatur. » Entre la grande île et celle de Honduras et le Yucatan (appelée Culicar), il y a un libre passage[1]. On reconnaît, sur le littoral de l'Amérique méridionale, en commençant par le nord-ouest et suivant le tracé vers le sud-est : la péninsule Chichivacoa (Coquibacoa), avec une île voisine, Tamaraque (Aruba, ou peut-être Curaçao?), le golfe de Vericida (golfo de Maracaybo, ou golfo de

[1] Voyez ma *Relation hist.* t. II, p. 706.

Venecia, nommé ainsi par Hojeda en 1499), la terra de Pareas (Paria), avec le Rio Formoso (Orénoque?), et enfin le cap Sanctæ Crucis. C'est la position du cap Saint-Augustin. De ce cap la côte suit vers le sud, où se trouve la note suivante : « Nautæ Lusitani partem hanc terræ hujus observarunt et usque ad elevationem poli antarctici 50 graduum pervenerunt, nondum tamen ad ejus finem austrinum. » Cette même édition romaine, de 1508, offre une dissertation qui porte le titre de : *Nova orbis descriptio ac nova Oceani navigatio qua Lisbona ad Indicum pervenitur pelagus*, Marco Beneventano monacho Cælestino edita. » Le chapitre 14 porte : « Terra Sanctæ Crucis decrescit usque ad latitudinem 37° austr. quamque archoploi usque ad lat. 50° austr. navigaverint, ut ferunt; quam reliquam portionem descriptam non reperi. Voilà donc un moine italien qui, en 1508, savait que les Portugais avaient reconnu les côtes Patagoniques jusqu'à 37° et, d'après des ouï-dire (*ut ferunt*), jusqu'à 50° de latitude australe, ce qui n'est que de 2° $\frac{1}{4}$ au nord de l'entrée du détroit de Magellan. Ce résultat lui paraît important, car il le répète deux fois,

sur la carte et dans le mémoire. Or, en 1508, les Espagnols, dans des expéditions autorisées, n'avaient été[1] que peu au-delà du cap Saint-Augustin (lat. austr. 8° 20′); et lorsque Vicente Yañez Pinzon et Juan Diaz de Solis partirent pour l'expédition dans laquelle ils arrivèrent jusqu'au 40° de latitude australe, l'édition de Ptolémée, dont je parle, avait paru depuis plusieurs mois. La découverte du Brésil, faite par Cabral (de 10° à 16° ½ de latitude australe), avait tellement frappé les esprits, que depuis cette époque la cour de Lisbonne même porta ses vues sur un passage vers l'ouest. Il me paraît par conséquent assez probable qu'il y ait eu, de 1500 à 1508,

[1] La date de l'édition est certaine; elle n'est que de deux ans postérieure à la mort de Colomb. Reidel, dans sa *Comment. critico-litteraria de Claudii Ptolemæi geographia ejusque codicibus* (Norimb. 1737, p. 52), veut même qu'elle soit de 1507 à cause « d'une indication *in calce Planisphærii* » que je n'ai trouvée dans aucun des exemplaires dont je me suis servi en France et en Allemagne. Le privilége du pape Jules II, de l'édition de 1508, est de 1506, mais il se trouve littéralement répété de l'édition de 1507, remarquable par les premières *cartes modernes* qu'elle offre à côté des cartes d'Agathodæmon.

une suite de tentatives portugaises [1] au sud de Puerto Seguro dans la Terra Sanctæ Crucis, et que de vagues notions de ces tentatives ont servi de base à une multitude de cartes marines que l'on fabriquait dans les ports les plus fréquentés.

Diverses combinaisons peuvent avoir engagé des géographes à placer un détroit sur les premières cartes de l'Amérique. On conservait, dans le moyen-âge, l'opinion de Cratès, de Strabon et de Macrobe, sur la communication de toutes les mers. L'Océan Pacifique avait été vu par Balboa, en 1513, quatre ans avant que Magellan eut porté en Espagne sa conviction de l'existence d'un détroit au sud du Rio de la Plata. Dès l'année 1511, les découvertes d'Antoine Abreu, dans la partie sud-est de l'archipel des Indes, avaient répandu l'idée de *grandes terres australes*.

[1] Le moine célestin de Bénévent, sans nommer Vespucci, semble attribuer la découverte de l'Amérique méridionale plus encore aux Portugais qu'aux Espagnols. Il inscrit le chapitre 14 que j'ai cité plus haut : « De tellure quam tum Lusitani, tum Columbus observavere, et Mundum appellant Novum vel terram Sanctæ Crucis. »

Comme on voyait la terre de Santa-Cruz se prolonger toujours vers le midi (le moine de Bénévent dit qu'on n'en trouve pas la fin à 50°), on devait imaginer que cette digue continentale, dont la continuité empêchait la libre communication des mers, était brisée quelque part. Peut-être aussi que dans l'esprit de quelques géographes à systèmes, la vue de la mappemonde de Fra Mauro, dont le Portugal possédait une copie dès 1459, faisait naître la supposition qu'il existait une analogie de configuration entre les deux extrémités de l'Afrique et de l'Amérique. Le canal qui sépare le Diab[1] de la grande masse continentale, et sur lequel j'ai fixé plus haut l'attention du lecteur, pouvait se répéter dans le Nouveau Continent. Admettra-t-on, d'après les indices que j'en ai trouvés dans l'édition de Ptolémée de 1508, que d'aventureux navigateurs portugais sont allés, avant Solis, bien au-delà de l'embouchure du Rio de la Plata? Cette supposition, pour le moins très probable, fait entrevoir comment des combinaisons hypothétiques ont pu être étayées par

[1] Zurla, p. 61, 62, 137, 139.

la connaissance de faits positifs, soit que l'on ait soupçonné l'existence du détroit à cause de la force des courans qui y portent, comme le croit Varenius[1], soit qu'on ait eu dans des latitudes moins méridionales, par des communications avec les indigènes, quelque notion confuse sur un passage vers l'*autre mer*. Il aurait suffi de parvenir jusqu'au golfe de Saint-George, sur une côte jadis très habitée, comme le prouve la fréquence des sépultures de Patagons[2], pour apprendre que les habi-

[1] Ce géographe célèbre est tout préoccupé de l'idée que le détroit a été découvert avant Magellan. « Per fretum Magellanis fertur mare ab oriente in occidentem motu incitatissimo ut inde Magellanes (*vel qui ante Magellanem id detexit, ut volunt*) conjecerit fretum, per quod ex Atlantico in Pacificum Oceanum pervenitur » (*Geog. gen.* Cant. 1681, p. 119) Fretum Magellanes primus invenit et navigavit 1520, etsi Vascus Nunnius de Valboa prius, nempe anno 1513, illud animadvertisse dicitur, cum ad australem regionem lustrandam isthic navigaret » (p. 85). On doit être surpris de trouver dans un auteur instruit cette confusion d'idées et d'événemens, la découverte de l'isthme de Panama, qui est un détroit terrestre, mêlée à la découverte d'un détroit océanique.

[2] Note de la carte *originale* de la Cruz Olmedilla,

tans de l'archipel de Chayamapu et de celui des Chonos [1], remontent quelquefois du littoral de l'Océan Pacifique, dans la direction de l'ouest à l'est, par des bras de mer (sienegas) et des canaux naturels, et approchent ainsi des côtes de l'Océan Atlantique. L'idée qu'il pouvait exister dans ces parages (lat. 45°-47°) une communication entre les deux mers, s'est si bien perpétuée, qu'encore en 1790, sous l'administration du vice-roi du Pérou, Gil-Lemos, elle a donné lieu à l'expédition de Don Jose Moraleda, qui pénétra dans l'Estero de Aysen (latit. 45° 28′ austr.), jusqu'à 88 lieues marines de distance du littoral oriental du golfe de Saint-George. J'ai pu exa-

dont les exemplaires sont devenus si rares, parce que le gouvernement espagnol a ordonné, sous le règne du roi Charles III, d'en briser les cuivres.

[1] C'est le capitaine Sarmiento de Gamboa (*Viage al Estrecho de Magellanes*, 1768, p. VI et XLIII) qui le premier, en 1579, a pénétré dans cet archipel. Comparez aussi Agueros, *Descripcion histor. de la Prov. y del Archipel de Chiloe*, 1791, p. 128. Plus au sud vers le Cabo Victoria, l'archipel qui borde la partie nord-ouest du détroit de Magellan a reçu récemment, du capitaine King, le nom de *Queen Adelaide's Archipelago*.

miner, pendant mon séjour à Lima, les instructions données à ce pilote de la marine royale, et dans lesquelles on lui enjoignait « le plus profond secret » sur une tentative dont la réussite aurait abrégé de six à sept cents lieues la route autour du cap Horn [1]. Lorsqu'on est versé dans la lecture des documens qui traitent des découvertes de 1492 à 1525, on voit quel parti les marins tiraient alors des renseignemens donnés par les indigènes. Le Cacique de Tumaco [2] traça à Balboa, dès que celui-ci fut arrivé dans la baie de Panama, la *figure* des côtes de Quito, lui décrivant en même temps la richesse de l'or du Pérou, et la forme extraordinaire des llamas que l'on charge de minérais dans les Cordillères, et que les Castillans prirent pour des chameaux. Cependant il y avait plusieurs

[1] Voyez mon *Essai politique* (éd. de 1825), t. I, p. 239.

[2] HERRERA, Dec, I, lib. 10, cap. 3. On possède de même parmi les cartes conservées à Hundson's Bay House un dessin des côtes, depuis la baie de Hudson jusqu'au Copperine River, tracé rudement par des Indiens (BARROW, *Voyages into the Polar Regions*, 1818, p. 376.)

centaines de lieues depuis l'isthme jusqu'aux régions dont le Cacique avait une connaissance si précise. Quelquefois les marins européens restèrent parmi les indigènes pendant plus d'une année, y apprirent leur idiome, et furent recueillis par d'autres expéditions qui fréquentèrent ensuite ces mêmes lieux[1]. Nous avons vu que huit ans avant que Magellan et Faleiro vinssent en Espagne exposer leurs projets, Pinzon et Solis avaient déja visité l'embouchure du Rio Colorado, qui n'est que cinq degrés au nord de ce golfe de Saint-George, que des Espagnols, dans le dix-septième siècle, appelaient encore *Bahia sin fondo*, dans la persuasion de la possibilité d'un passage à la mer du sud. Il me parait probable que pendant l'intervalle de 1509 à 1517, quelques expéditions clandestines ont poussé les découvertes plus loin que Solis ne les avait étendues. Récemment, par les excellens travaux du capitaine Phillip Parker King, des expéditions scientifiques anglaises, de 1826 à 1830, ont

[1] Par exemple, un matelot de l'expédition que fit Bastidas à la côte de Ste.-Marthe, demeura treize mois parmi les Indiens et fut recueilli par Hojeda, en 1502.

jeté beaucoup de jour sur la terre Patagonique. Il n'y a pas d'*estere* profond (*inlet*, *fiörd*) dans le golfe de Saint-George, comme déja l'avait prouvé l'expédition de Malaspina. Mais au Port Désiré[1] (lat. 47° 42′), au port de Santa-Cruz[2] (lat. 50° 18′), et au Rio Gal-

[1] Magellan a mouillé très près du Port Désiré à l'île des Pingouins ou plutôt des Manchots (Aptenodytes, Forster), que les Espagnols appellent Paxaros Niños, parce qu'ils marchent en vacillant comme un petit enfant (Pigafetta, p. 23; Sarmiento, p. LIV). Je trouve la première description d'un otarie (phoque à oreille extérieure) dans ce même passage de Pigafetta, il dit: « Lupi marini grossi como vitelli con orechie piccole e ronde, » mais le manchot a été décrit pour la première fois par Vasco de Gama, dans l'anse appelée Mosselbay, 4° à l'est du cap de Bonne-Espérance (Lichtenstein dans *Vaterl. Mus.* t. I, p. 394). Je n'ai vu sur les côtes américaines de la Mer du Sud ni otaries ni manchots au nord de l'île San-Lorenzo, vis-à-vis du Callao de Lima (lat. 12° 3′). C'est là que l'on trouve deux espèces nouvelles que M. Meyen a récemment figurées dans la partie zoologique de son *Voyage autour du monde*, pl. 14 et 31. Plus à l'ouest les otaries approchent bien plus de l'équateur, par exemple dans la Nouvelle-Guinée.

[2] On n'est remonté le Rio Sta.-Cruz que jusqu'à *Weddels Bluff*.

legos dans la Bahia de los Nodales (lat. 51° 40′), il y a des *inlets* dont la longueur n'est point encore reconnue. Le Rio Gallegos surtout, aurait pu donner lieu à de vagues conjectures sur une communication des deux mers *au nord* du détroit de Magellan; car près du cap Sainte-Ysabel, qui s'avance dans l'Océan Pacifique, des bras de mer pénètrent à travers la côte rocheuse, très loin vers l'est, et le plus oriental de ces bras (*inlets*) se termine par la baie du Désappointement, ainsi nommée par le capitaine King, à la distance de 2° 45′ de longitude orientale du méridien du cap Sainte-Ysabel. De ce point à l'extrémité la plus occidentale du cours du Rio Gallegos, vers laquelle on soit remonté jusqu'ici, il y a trente-deux lieues marines. L'isthme du Rio Gallegos est par conséquent la moité moins large que celui dans lequel s'est formé le détroit de Magellan [1], ou Estrecho de la Madre de Dios de Sarmiento [2]. (Cette note 2 est page 19.)

[1] La largeur de l'Amérique méridionale, par les 52° 22′ de lat. austr. entre le cap Pilares et le cap des Vierges, est, de l'ouest à l'est, de 80 lieues marines, tandis que le développement des sinuosités du détroit de Magellan, dont la moitié orientale est dirigée

Il est à présumer que des notions vagues de la configuration du continent vers son extrémité australe, se sont reflétées avant 1517 sur des cartes marines, et que Magellan a vu une de ces cartes dans les archives du roi de

S.S.O.-N.N.E. la moitié occidentale E. S.E.-O.N.O est de 108 lieues marines, de 20 au degré équatorial. La forme triangulaire de l'extrémité australe de l'Amérique méridionale est si peu régulière au sud des 40° de latitude, que deux fois sous le parallèle du golfe de S.-George (lat. 45° ½), et sous celui de la Bahia de los Nodales au Rio Gallegos (lat. 51° 40′), la largeur du continent est moindre que dans le détroit de Magellan. Cette configuration des côtes, très différente sous ce rapport de l'extrémité de l'Afrique, mériterait d'être fixée avec plus de précision par de bonnes observations de longitude. Sous la latitude du cap de Bonne-Espérance l'extrémité du continent africain offre une côte de 150 lieues presque entièrement dirigée de l'est à l'ouest. Cette forme tronquée disparaîtrait si le banc des Aiguilles (*Lagullas banc*) se joignait au continent par un soulèvement sous-marin. Alors l'Afrique se terminerait en pointe par les 36° 47′ de lat. australe, c'est-à-dire 2° 52′ au sud de la ville du cap et 2° au sud du cap de Lagullas, qui est aujourd'hui le point le plus méridional de l'Afrique. Ces extrémités méridionales des continens offrent un intérêt géologique particulier, et il faut espérer que l'on découvrira un

Portugal. Je trouve même dans le journal de Pigafetta (p. 22) un indice direct que c'est la

jour si la direction si opposée des parties orientales et occidentales du détroit de Magellan tient à quelque cause de direction de courans pélagiques ou au gisement des arètes rocheuses. M. King a déja fait l'observation intéressante que les îles n'abondent dans le détroit que là où les grüstein sont le plus fréquens. (*Journ. of the Royal Geogr. Soc.* 1832, vol. I, p. 166.) D'ailleurs cette nouvelle expédition anglaise, plus encore que celles de Cordova, Churruca et Galiano, a prouvé la grande justesse de l'opinion d'un navigateur du 16e siècle, de don Ricardo Aquines (Herrera, *Descr. de los Ind. occ.* p. 49), d'après laquelle « jusqu'à 56° de latitude (celle du cap Horn est en effet 55° 58′ 41″), toute la *banda del Sur del Estrecho*, c'est-à-dire la *Tierra de los Fuegos* (comme on disait alors), « est un groupes d'îles de différentes grandeurs. » Selon les recherches du capitaine King, commandant l'*Aventure* et le *Beagle* pendant les années 1826 et 1830, la Terre-de-Feu se compose de trois grandes îles, King Charles South Land (bordée à l'est par le détroit de Le Maire), Clarence Island et South Desolation, dont le cap Pilares est la pointe occidentale. Le cap Horn forme un îlot de roche amphibolique au sud-est de l'île l'Hermite. Cette dernière île offre en petit la forme de la Sicile et se trouve comme les îles Wollaston et Navarin, un peu à l'ouest du méridien du volcan de Basil Hall. En rasant le cap Horn on passe dans une route à l'ouest

grande sinuosité de la côte à l'embouchure du Rio de la Plata, qui a fait placer d'abord le détroit si ardemment désiré par les 36° de latitude australe; mais lorsque Solis, dans son second voyage (1515), reconnut que cette ouverture et cette mer d'eau douce (*mar dulce*) étaient l'embouchure d'un grand fleuve, les géographes cherchèrent le détroit plus au sud. Voici le passage du journal de Pigafetta, auquel on n'a pas fait assez attention; je vais le traduire littéralement : « Près de ce fleuve est le cap Sainte-Marie. On avait cru une fois (*si era creduto una volta*) que c'était là le canal qui conduisait à la Mer du Sud; mais on a découvert à présent que ce n'est pas la fin d'une terre (du continent), mais seulement l'embouchure d'une rivière qui a dix-sept lieues (ou 68 milles) de largeur. » Les caps Sainte-Marie et Saint-Antoine, qui bordent

entre les rochers de Diego Ramirez (lat. 56° 26 35″) et de San-Ildefonso. Ces groupes d'écueils sont éloignés l'un de l'autre de plus de 32 milles.

[2] *Viage el Estr.* p. LV. Magellan même imposa au détroit qu'il découvrit le nom d'*Estrecho Patagonico*, qui bientôt fut changé en celui d'*Estrecho de la* (nave) *Victoria*. (PIGAFETTA, p. 40.)

l'embouchure au nord et au sud, sont placés de manière que le premier avance de 2° 40′ plus que le second vers l'est. Leur distance oblique dans la direction du S. S. O. au N. N. E. est de soixante-cinq lieues marines, quand la véritable largeur interne du fleuve n'est, entre Montevideo et Punta de Piedras, que de dix-huit; et entre Sacramento et Buenos-Ayres, que de neuf à dix lieues. Par cette disposition des terres, le cap Sainte-Marie pouvait se présenter à un navire qui venait du nord comme l'extrémité d'un continent, c'est-à-dire de la Terre de Santa-Cruz. Dans le méridien du cap, on ne voyait pas d'autre terre vers le sud. Aussi la violence d'un courant qui sort de cette ouverture de la côte (*current of the Plata*, Rennell, p. 137) devait beaucoup contribuer à l'idée de l'existence d'un détroit. Le courant (*outfall of the Rio Plata*) acquiert une vitesse de 24 à 32 milles en vingt-quatre heures, et se fait sentir à 80, et dans de certaines circonstances, en se superposant au courant brésilien (N. N. E. – S. S. O.), d'après le capitaine Beaufort, jusqu'à 200 lieues de distance.

Le journal de Pigafetta et les documens que

par la rapidité et la variété de ses lectures, être exposé à un certain désordre d'idées dont ses écrits portent l'empreinte. Il connaissait avant Pigafetta le moyen de trouver la longitude par les différences d'ascension droite des astres; il était regardé [1] en Espagne, dès le retour de son premier voyage, comme « *gran teorico y mirabilmente platico*, élu par la divine providence pour dévoiler d'impénétrables mystères; » mais les explications qu'il hasardait de quelques fausses observations de la polaire faites, dans le voisinage des îles Açores, sur les passages supérieurs et inférieurs de l'étoile et son hypothèse de la figure non sphérique et irrégulière de la terre, qui est *renflée* dans une certaine partie de la zone équatoriale vers la côte de Paria, prouvent [2] qu'il était

19, 25 et 27 novembre, 13, 20 et 21 décembre, mes *Tableaux de la nature* (2e édition), t. I, p. 217, et la *Relation historique*, t. III, p. 473.

[1] Lettre de don Jayme Ferrer, en date du 28 février 1495.

[2] *Tercer Viage de Colon*, dans Nav. t. I, p. 255; *Vida del Almir.* cap. 19 et 66; dans Barcia, *Hist.* t. I, p. 17 et 76; et *Relation historique*, t. I, p. 506. « J'avais toujours lu, dit Colomb, que dans le monde (sur

bien faible dans les premières notions géométriques qu'on sait avoir été très répandues en

notre globe), tout, la terre ferme comme l'eau, avait la figure sphérique, et c'est ce que prouvaient aussi les autorités de Ptolémée et des autres écrivains qui ont traité cette matière, de même que les éclipses de lune et d'autres phénomènes (qui déterminent la figure) de l'est à l'ouest comme l'élévation du pôle du nord au sud. A présent (arrivé à cent lieues à l'ouest des îles Açores), j'ai vu tant d'irrégularité (*disformidad*, proprement, tant de différence dans les hauteurs de la polaire), que je me suis formé une tout autre opinion du monde : j'ai conçu qu'il n'était pas sphérique comme on le décrit, mais de la forme d'une poire, ronde sans doute, mais alongée et plus haute là ou est la queue (*el pezon*) : c'est donc comme une boule ayant sur un certain point une élévation semblable à la mamelle du sein d'une femme. Cette élévation est par conséquent plus proche du ciel (de la voûte céleste), elle est placée sous la ligne équinoxiale, dans l'Océan, vers la fin de l'Orient; car j'appelle fin d'Orient ce qui termine (dans l'est de l'Asie) tout le continent et les îles. Les raisons (astronomiques) que j'ai énoncées plus haut indiquent que traversant vers l'ouest une ligne (un méridien) dirigée du nord au sud, à cent lieues de distance des îles Açores, les navires s'élèvent doucement vers le ciel (*ya van los navios alzandoze hacia el cielo suavemente*), et de là on commence à jouir d'une plus douce température (*se goza de mas suave temperancia*),

Italie à la fin du quinzième siècle. Colomb, toujours ardent à se précipiter dans l'exécu-

et la boussole, à cause de cette douceur du climat, change (de direction) du quart (d'un vent), et plus on avance (vers l'ouest), et plus on s'élève (vers le ciel), et plus la boussole se fixe au nord-ouest (*alzandoze mas el aguja del marear mas noruestea*); et ce changement de hauteur (le renflement d'une partie de la zone équatoriale) cause les variations (*el desvariar*) du cercle que décrit l'étoile polaire avec ses gardes (les étoiles β et γ de la Petite-Ourse). Plus on approche de la ligne équinoxiale, plus les étoiles monteront aussi, et plus il y aura de différence dans les cercles que les étoiles décrivent (autour du pôle). Ptolémée et d'autres savans regardent le monde (globe) comme de figure sphérique, et (prétendent) qu'il doit l'être partout comme là où eux se sont trouvés, dans l'hémisphère dont le centre coïncide avec l'île d'*Arin*, sous la ligne équinoxiale, entre le Golfe d'Arabie et le Golfe Persique. Pour ce qui est du cercle qui passe vers l'ouest par le Cap Saint-Vincent en Portugal, et vers l'est par Cangara (Catigara?) et les Sères, je n'ai aucune difficulté d'admettre que le monde y soit sphérique (*esferico redondo*). Mais dans l'émisphère que j'ai parcouru et qui était inconnu avant que Vos Altesses me l'aient fait découvrir (*han mandado navegar y buscar y descobrir*), le monde a un renflement semblable au tétin de la femme.... » En traduisant littéralement une partie de cette verbeuse discussion de Colomb, j'ai mis

tion de ses projets, toujours occupé du positif de la vie, ne s'était familiarisé, comme la grande masse des marins de nos jours, qu'avec la pratique des méthodes d'observation, sans étudier suffisamment les bases sur lesquelles ces méthodes sont fondées [1].

Ce qui caractérise Colomb, c'est la pénétra-

entre des parenthèses ce qui peut faciliter l'interprétation du texte. Comme dans le moyen-âge les raisonnemens scientifiques devaient toujours se fonder sur quelque aperçu du Stagirite, Colomb ne manque pas d'ajouter « que celui-ci avait déja cru les terres voisines du pôle *antarctique* (? Met. II, 1, 15) plus proches du ciel, mais que le renflement du globe n'existe que dans *cette partie la plus noble de la terre d'où est venu au moment de la création un premier rayon de lumière, du premier point de l'Orient.* » Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce premier point de l'Orient, site du Paradis terrestre d'où découlent les grandes rivières, est, selon Colomb, l'extrémité orientale de l'Asie, la côte de Paria, près du delta de l'Orénoque.

[1] On doit être d'autant plus surpris de voir qu'un des rivaux de gloire de Christophe Colomb, Sébastien Cabot, celui qui découvrit le premier la partie continentale de l'Amérique, et pénétra audacieusement dans les mers du Nord, fut accusé « d'être plutôt grand cosmographe (théoricien) qu'habile marin. » (HERRERA, Déc. I, lib. X, cap. 1.)

tion et la finesse extrême avec lesquelles il saisit les phénomènes du monde extérieur. Il est tout aussi remarquable comme observateur de la nature que comme intrépide navigateur. Arrivé sous un nouveau ciel et dans un monde nouveau (*commeti viage nuevo al nuevo cielo y mundo*, écrit-il à la nourrice de l'infant don Juan [1]), la configuration des terres, l'aspect de la végétation, les mœurs des animaux, la distribution de la chaleur, selon l'influence de la longitude, les courans pélagiques, les variations du magnétisme terrestre, rien n'échappait à sa sagacité. Recherchant avec ardeur les épiceries de l'Inde et la rhubarbe [2],

[1] En novembre 1500. (NAV. *Doc*. t. I, p. 266)

[2] « Je porte de la rhubarbe et une infinité d'aromes précieux dont ceux de mes compagnons que j'ai laissés dans la forteresse (la *villa de Natividad* à Haïti) découvriront bien davantage encore. » COLOMB, dans la lettre au trésorier Sanchez, du 14 mars 1493. (NAV. t. I, p. 193.) « Je crois avoir trouvé « almasiga como en Grecia, ruibarba y canela. » COLOMB, dans la lettre à Luis de Santangel, du 4 mars 1493. (NAV. t. I, p. 173.) L'erreur n'était pas de Colomb, mais de Vicente Yañez Pinzon, qui avait cru reconnaître la rhubarbe d'Asie dans l'île Amiga, aujourd'hui *Isla de Ratas*. (COLOMB, Journal du premier voyage, les 30 décembre 1492 et

rendue célèbre par les médecins arabes, par Rubriquis et les voyageurs italiens, il examine

1[er] janvier 1493.) On envoya un canot à la côte pour en recueillir « que servia de muestra (en Barcelona) a los Reyes. » Rubriquis avait donné dans l'Occident les premières notions de l'usage de la rhubarbe au Cathaï; Marco Polo trouva cette racine dans la province montagneuse de Succuir (So-tcheou), d'où (dans le treizième siècle) la rhubarbe s'était répandue dans le monde entier. » On voit par le tableau des marchandises exportées par les caravanes de l'intérieur de l'Asie, tableau publié en 1335 par Balducci Pegoletti, que la rhubarbe était dès-lors un objet important du commerce de la Caspienne et d'Alexandrie. Comme Colomb se croyait dans les terres du grand khan, il devait chercher avec ardeur les drogues que les factoreries des Pisans et des Génois en Crimée, en Syrie et en Egypte, versaient en abondance dans l'ouest de l'Europe. Des espèces de Rheum très différentes entre elles donnent en Asie la vraie rhubarbe des pharmacies. L'Hymalaya et les plateaux du Nepaul ont le Rheum Emodi, Wall. et R. spiciforme, Royle; la Mongolie produit le R. palmatum; l'Altaï le R. leucorhizum et la Perse le R. Ribes. Les médecins arabes ont employé la rhubarbe avant les médecins chrétiens de l'Italie et de l'Espagne; mais, nourris des écrits de Dioscoride et de Pline, ils ont toujours confondu le Rha ou Rheon de Dioscoride qui est le Rhacoma de Pline (XXVII, 12), ou Rha ponticum, plante astringente, avec la rhubarbe de la

minutieusement les fruits et le feuillage des plantes. Dans les Conifères, il distingue les vrais pins, semblables à ceux d'Espagne, et les pins à fruit monocarpe : c'est reconnaître avant L'Héritier le genre Podocarpus [1]. Le

Mongolie. (*Salmas. Exerc. Plin.* ed. 1619, p. 796.) Ayant parcouru, à mon retour de Sibérie, la Russie méridionale, je puis assurer qu'il n'existe aucune espèce de Rheum entre le Samara, le Wolga et le Don, dans le système hydrographique du Rha; car le grand *fleuve* (*Rha*), c'est-à-dire le Wolga, a donné le nom au *Rhacoma* de Pline, qu'Isidore de Séville nomme déja *Rheon* (*Rheum*) *barbaricum*. Un passage d'Edrisi sur les qualités médicinales du za-ravand de Bégiaia (Bugie des marins français), a même donné lieu à l'erreur de trouver de la rhubarbe semblable à celle de Perse sur le revers de l'Atlas. (HARTMANN, *Africa*, p. 220.) En Amérique, le genre Rheum paraît manquer entièrement.

[1] Voyez tom. II, p. 252, et ma *Relation historique*, t. III, p. 376. Les véritables pins (sans doute le Pinus occidentalis), utiles à la mâture, et « si élevés, que l'œil a de la peine à en voir les cimes, » Colomb les trouva sur la côte septentrionale de l'île de Cuba, près des Sierras de Moa : il vit même le spectacle qui m'a souvent frappé au Mexique, le mélange des pins et des palmiers, près de Baracoa. (Journal du premier voyage, journées des 25 et 27 novembre 1492.) Mais dans l'île

luxe de la végétation et l'abondance des lianes l'empêchent de distinguer les parties qui appartiennent au même tronc. Il disserte longuement dans le journal de son premier voyage sur « cette propriété merveilleuse des arbres de l'île Fernandina [1] de produire un feuillage

d'Haïti, dans les montagnes de Cibao, Colomb découvrit avec surprise des pins qui ne portent pas de cônes (strobiles), des arbres à feuilles acéreuses, dont le fruit ressemble à celui des oliviers de Séville. » *Abunda la tierra aspera del Cibao* (*de Ciba, piedra*) *de pinos mui altos que no llevan piñas, por tal orden compuestos por naturaleza, que parecen azeytunos del Axarafe de Sevilla.* (Herrera, Dec. I, lib. II, c. 4, p. 35.) Les botanistes reconnaîtront qu'il n'est pas possible de caractériser avec plus de précision les *Conifères sans cônes*, la section des Conifères à fruits *solitaires* ou *simples*, le groupe des *Taxinées* de Richard. (*Mém. sur les Cycadées et les Conifères*, 1826, p. 6, 105 et 124.)

[1] « Vide muchos arboles que tienen un ramito de una manera y otro de otra y tan disforme que es la mayor maravilla del mundo, verbi gracia un ramo tenia las fos fojas a manera de cañas y otros a manera de lentisco; y asi un solo arbol de cinco o seis maneras, ni estos son enjeridos porque se pueda decir que el enjerto lo hace, antes son por los montes, ni cura dellos esta gente. » (Journal du 16 octobre 1492.) Rien ne dépeint mieux cet entrelacement

entièrement différent : dans une branche, des feuilles de roseau, dans l'autre, des feuilles (pennées) de pistachier. » Colomb ne se borne pas à recueillir des faits isolés ; il les combine, il cherche leur rapport mutuel, il s'élève quelquefois avec hardiesse à la découverte des lois générales qui régissent le monde physique. Cette tendance à généraliser les faits d'observations est d'autant plus digne d'attention, qu'avant la fin du quinzième siècle, je dirais presque avant le père Acosta, nous n'en voyons pas d'autre essai. Dans ses raisonnemens de géographie physique, dont je vais offrir ici un fragment très remarquable, le grand navigateur, contre sa coutume, ne se laisse pas guider par des réminiscences de la philosophie scolastique ; il lie par des théories qui lui sont propres ce qu'il vient d'observer. La simultanéité des phénomènes lui paraît prouver qu'ils ont une même cause. Pour éviter le soupçon de subtituer des idées de la physique moderne

de plantes parasites que la peine naïve que se donne l'observateur pour prouver que le mélange et la sauvage abondance de feuillages et de fleurs ne sont pas l'effet de la greffe. (*Tableaux de la Nat.* t. II, p. 51.)

aux aperçus de Colomb, je vais traduire bien littéralement un passage de la lettre du mois d'octobre 1498, datée d'Haïti : « Chaque fois que je naviguai d'Espagne aux Indes, je trouvai, dès que j'étais arrivé à cent lieues à l'ouest des îles Açores, un changement extraordinaire dans le ciel (dans les mouvemens célestes) et les étoiles, dans la température de l'air et dans les eaux de la mer. Ces changemens, je les ai observés avec un soin particulier; je remarquai que les boussoles (*agujas de marear*), qui jusque là variaient au nord-est, se dirigeaient un quart de vent (*una cuarta de viento todo entero* [1]) au nord-ouest, et traversant cette bande comme une côte (le penchant d'une chaîne de montagnes, *como quien traspone una cuesta*), je trouvai la mer tellement couverte d'une herbe qui ressemblait à de petites branches de pin [2] chargées

[1] Probablement le quart des huit vents de la boussole ou 11° $\frac{1}{4}$.

[2] La description de Colomb ne désigne pas le Fucus *abies* marina, Gmelin, qui est un Cystoseira d'Agardh. Il ne peut être question, à cause de la localité que du Fucus natans, Linn. tandis que dans la description de Scylax de Caryande (Huds. *Geogr. min.* t. I,

de fruits de pistachier (*lentisco*), que nous pensions, à cause de l'épaisseur de l'algue, que nous étions sur un bas-fond et que les navires viennent à toucher par manque d'eau: cependant, avant d'atteindre la bande (*raya*) que je viens d'indiquer, nous ne rencontrâmes pas une tige d'herbe. A cette même limite (cent lieues à l'ouest des Açores), la mer devint unie et calme, puisqu'aucun vent de quelque force ne l'agite. — Quand je vins (dans mon troisième voyage) d'Espagne à l'île de Madère, et de là aux Canaries, et des Canaries aux îles du Cap Vert, je me dirigeai vers le sud jusqu'à la ligne équinoxiale (le fils de Colomb [1] dit qu'on n'avança que jusqu'au 5° de latitude boréale). Me trouvant sous le parallèle qui passe par la *Sierra Leoa* [2],

p. 53, 54), il me paraît être clairement question du *Fucus saculeatus*, Linn. ou Sporochnus aculeatus, Agardh, qui est un fucus littoral. Les prétendus fruits de *lentisco* sont les vessies remplies d'air et de mucilage qui contribuent à faire nager le goemon.

[1] *Vida*, cap. 66.

[2] Ce nom de Leoa est écrit deux fois de la même manière, et une troisième fois Lioa dans la lettre de Colomb. C'est sans doute *Sierra Leone*, placée par lat. 8°

j'eus à souffrir une si horrible chaleur, que le vaisseau paraissait brûlant; mais ayant franchi vers l'ouest la bande que j'ai indiquée, on changea de climat, l'air devint tempéré, et cette fraîcheur augmenta à mesure que nous allions en avant. »

Ce long passage, dans lequel j'ai conservé le caractère du style franc et simple, mais diffus de Colomb, renferme le germe de grandes vues sur la géographie physique. En y ajoutant ce qui est indiqué dans d'autres écrits du même navigateur, ces vues embrassent 1) l'influence qu'exerce la longitude sur la déclinaison de l'aiguille; 2) l'inflexion qu'éprouvent les lignes isothermes en poursuivant le tracé des courbes depuis les côtes occidentales d'Europe jusqu'aux côtes orientales d'Amérique; 3) la position du grand banc de Sargasso dans le bassin de l'océan Atlantique, et les rapports qu'offre cette position avec le

29′ 55″. Don Fernando dit que son père revint des 5° de latitude, en naviguant vers le N. O. au parallèle de 7°. Les rumbs et les distances ne donnent à M. Moreno, dans le tracé des quatre routes de Colomb, pour le point le plus austral du troisième voyage, que 8° de latitude.

climat de la portion de l'atmosphère qui repose sur l'Océan; 4) la direction du courant général des mers tropicales; 5) la configuration des îles et les causes géologiques qui paraissent avoir influé sur cette configuration dans la Mer des Antilles. Je crois, comme physicien et comme géologue, avoir le double devoir, en traçant l'histoire des découvertes du quinzième siècle et en examinant le développement successif de la *Physique du Monde*, de présenter quelques éclaircissemens sur des objets si variés.

La découverte importante de la variation magnétique, ou plutôt celle du changement de la variation dans l'Océan Atlantique[1], appartient, à n'en pas douter, à Christophe Colomb. Il trouva dans son premier voyage, le 13 septembre 1492, au commencement de la nuit, à peu près par 28° de latitude, dans le parallèle des îles Canaries, et, d'après le tracé des routes par M. Moreno, par 31° de longitude, à l'ouest du méridien de Paris (donc 50 lieues marines à l'est de Corvo), que les boussoles, dont la direction avait été jusque

[1] Nav t. I, p. 8 et 9. (*Vida,* cap. 16.)

là au nord-est, déclinaient vers le nord-ouest (*norouestaban*), et que cette déclinaison à l'ouest augmenta le matin suivant[1]. Le 17 septembre (même latitude, mais dans un méridien de cent lieues marines à l'ouest de l'île de Corvo), la déclinaison magnétique était déja d'un quart de vent, « ce qui effraya beaucoup les pilotes. » Les dates de ces découvertes sont consignées dans le journal de Colomb. L'amiral vérifia les boussoles par des méthodes qu'il décrit confusément : il reconnut très bien « qu'en relevant l'étoile polaire, il fallait tenir compte de son mouvement horaire, et que la boussole était dirigée vers un *punto invisible*, à l'ouest du pôle du monde. » L'observation du 13 septembre 1492, époque mémorable dans les fastes de l'*astronomie nautique* des Européens[2], est rapportée avec de

[1] « La aguja noruesteaba desde prima noche media cuarta y al amanecer poco mas de otra cuarta. » Ces paroles du fils ne doivent cependant pas faire croire que Christophe Colomb observa dès-lors des changemens de la variation horaire. Les moyens qu'il employait étaient trop peu précis pour justifier cette conclusion.

[2] Je n'ignore pas que dans un grand nombre d'ouvrages très estimés (Thomas Young, *Lect. on Nat. Phil.*

justes éloges par Oviedo, Las Casas et Herrera. Don Fernando ajoute que jusqu'à ce jour « personne n'avait remarqué cette déclinaison. » C'est donc à tort que, sur le témoignage de Sanuto, on a attribué cette découverte importante à Sébastien Cabot [1], dont le voyage est postérieur de cinq ans. Il est pos-

t. I, p. 746; HANSTEEN, *Magnet. der Erde*, p. 175), on trouve citée une prétendue observation « de Pierre Adsiger » faite en 1269, et dont Thévenot a parlé d'après le fragment d'une lettre que possède la bibliothèque du roi à Paris. M. Libri, mon confrère à l'Institut, qui a fait une étude profonde de l'histoire des sciences physiques, observe, 1° qu'il y a erreur de nom; la lettre porte l'inscription de : *Epistola Petri Peregrini de Maricourt ad Sigermum de Foucoucourt* (ces mots *ad Sigermum* ont été convertis en *Adsiger*); 2° que le passage de la déclinaison magnétique est intercallé et ne se trouve pas dans le manuscrit de Leyde. On ne doit donc attribuer l'observation ni à Pierre Peregrini (BARLOW, dans les *Trans. phil.* de 1833, t. II, p. 670), ni à celui qui a reçu la lettre. — Gilbert, dans la célèbre *Physiologia de Magnete*, 1633, lib. I, cap. 1, affirme que dans un Traité de Magnétisme terrestre, Peregrini se fonde sur des idées de Roger Bacon.

[1] LIVIO SANUTO, *Geographia distinta in XII libri ne quali oltra l'esplicatione di molti luoghi di Tolomeo e della bussola e dell' Agugua, si dichiarano le provincie, popoli*

sible, et, malgré l'imperfection des instrumens et des méthodes, il est même assez probable

e costumi dell' Africa (Venezia, 1588). L'auteur de ce livre curieux apprit par son ami, Guido Gianette di Fano, que Cabot avait expliqué, en sa présence, au roi d'Angleterre Edouard VI (on ignore en quelle année), la variation de l'aiguille et le méridien sur lequel l'aiguille montrait le vrai nord (il plaçait la ligne sans déclinaison 110 milles italiens à l'ouest de Florès). Guil. Gilbert, *Physiol. nova de Magnete*, 1633, p. 5. M. Biddle, auteur du savant *Memoir of Sebastian Cabot*, qui a paru en 1831, observe avec justesse (chap. 26, p. 177-180) qu'une remarque inscrite dans la Mappemonde de Ptolémée ajoutée à l'édition romaine de 1508, remarque d'après laquelle « près de Terre-Neuve et l'île de *Bacalaurus*, la boussole ne gouverne pas, *nec naves quæ ferrum tenent revertere valent*, » paraît fondée sur les idées de Cabot relatives à la position et à la proximité du pôle magnétique boréal. S'il fallait accorder à Sébastien Cabot le mérite d'avoir observé la variation de l'aiguille avant Colomb, ce que l'époque du premier voyage de Colomb rend impossible, ce mérite ne daterait pas de l'an 1549, comme le prétend Fontenelle (*Mém. de l'Acad.* 1712, p. 18), mais il remonterait à l'année 1497, dans laquelle Cabot aborda le premier à la terre ferme de l'Amérique septentrionale. L'ingénieux historien de l'Académie réclame aussi en faveur d'un pilote dieppois nommé Crignon, qui indique la déclinaison nord-est de l'aiguille en 1534, dans

que long-temps avant Colomb, des pilotes européens aient remarqué que l'aiguille ne se dirigeait pas vers le vrai pôle de la terre. La déclinaison orientale doit avoir été assez grande, pendant le quinzième siècle, dans l'est du bassin de la Méditerranée pour s'en apercevoir : ce qui est indubitable, c'est que Colomb vit le premier qu'à l'ouest des Açores, la *variation* même *variait*, que de N. E. elle devint N. O.

Si je ne rapporte la nouveauté de l'observation de la déclinaison de l'aiguille aimantée qu'à la connaissance que les *Européens* avaient des phénomènes du magnétisme terrestre, c'est pour rappeler que, d'après les belles re-

un manuscrit que possédait le géographe Delisle. Mais ces réclamations n'ont aucune valeur, le journal de Colomb donnant avec tant de précision le 13 septembre 1492 comme jour de première observation de déclinaison magnétique. Le pilote Crignon serait-il le même que ce pilote français de Dieppe qui a vu passer la ligne sans déclinaison par les îles du cap Vert, et que Michel Coignet cite dans un ouvrage très remarquable imprimé à Anvers, en 1581, sous le titre d'*Instruction nouvelle des points plus excellens et nécessaires de l'art de naviguer*, chap. 3, p. 12?

cherches que M. Klaproth a faites à ma prière, on connaissait dans l'est de l'Asie, en Chine, la variation magnétique depuis le commencement du douzième siècle, par conséquent cent cinquante ans avant Marco-Polo, Roger Bacon et Albert-le-Grand. « Keoutsoungchy, auteur d'une histoire naturelle médicale, intitulée *Penthsaoyan*, et composée sous la dynastie des Soung, entre 1111 et 1117 de notre ère, s'exprime ainsi sur les vertus de l'aimant ou de la *pierre qui hume le fer :* « Quand on frotte une pointe de fer avec l'aimant (*hinanchy*), elle reçoit la propriété de montrer le sud; cependant *elle décline toujours vers l'est et ne se dirige pas droit au sud* (dans le méridien du lieu). C'est pourquoi, lorsqu'on prend un fil de coton et qu'on l'attache moyennant un peu de cire au milieu du fer, l'aiguille montre, dans un endroit où il n'y a pas de vent, constamment le sud. Si l'on fait passer l'aiguille par une mêche (les mêches chinoises sont de petits tuyaux de roseau très mince) et qu'on pose cet appareil sur la surface de l'eau, l'aiguille montre également le sud, *mais toujours avec une déclinaison vers le point ping*, c'est-à-dire

est $\frac{5}{6}$ sud[1]. » On voit par ce passage que les Chinois, pour éviter le frottement sur les pivots et donner le mouvement le plus libre aux aiguilles aimantées, les faisaient, ou nager sur l'eau[2], ou se servaient de la suspension que nous appelons aujourd'hui *suspension à la Coulomb*. Comme les Chinois, les Koréens et les Japonais rapportent toutes les directions au pôle sud, leur navigation ayant toujours été dirigée de préférence vers le sud, la déclinaison de l'aiguille rapportée par Keoutsoungchy était, d'après notre manière de nous exprimer, vers le nord-ouest[3]. Nous voyons,

[1] Klaproth, *Lettre à M. Alexandre de Humboldt sur l'invention de la boussole*, p. 68.

[2] Cette *boussole aquatique* des Chinois, semblable au poisson aimanté des anciens pilotes indiens et au lézard des Birmans, a aussi été employée par les marins français du temps de saint Louis ; de là peut-être la dénomination de *calamita* ou *grenouille verte* donnée à l'aiguille aimantée, dénomination que l'on retrouve dans *Pline*, XXX, 42, mais appliquée à la rainette.

[3] D'après les observations magnétiques faites à Péking par M. de Kovanko dans la maison magnétique qu'à ma prière l'Empereur de Russie a fait construire récemment dans la capitale de la Chine, la déclinaison était de nouveau, en 1831, de 2° 3′ vers l'ouest.



par les laborieuses et solides recherches de M. Klaproth, que le phénomène dont on at-

(Kupfer, dans les *Annales de Poggendorf*, 1835, n° 1, p. 54.) Le père Amiot, dans les années 1780-1782, voyait déja osciller la déclinaison magnétique à Péking de 2° à 4° ½ vers l'ouest (*Mémoires concernant les Chinois*, vol. IX, p. 2; vol. X, p. 142); mais dans un espace de 670 ans la *ligne sans déclinaison* peut avoir passé plusieurs fois par Péking. La propriété directrice de l'aiguille aimantée, c'est-à-dire la propriété de se placer dans un plan qui ne fait qu'un certain angle avec le méridien du lieu, a été connue en Chine plus de 1100 ans avant J.-C. D'après le rapport de l'historien Szumathsian, dont les *Szuki* ou Mémoires historiques ont été composés dans la première moitié du second siècle avant notre ère, l'empereur Tchhingwang fit cadeau, 1110 ans avant notre ère, aux ambassadeurs de Tonkin et de la Cochinchine, qui craignaient de ne pas retrouver leur chemin, de cinq *chars magnétiques* (*tchinankiu*), *chars qui indiquent le sud*, au moyen du bras mobile d'une petite figure couverte d'un habit de plumes. On ajoutait dans la suite à ces chars un *hodomètre*, c'est-à-dire une autre petite figure qui frappait des coups sur un tambour ou sur une cloche, selon que ce char avait parcouru un ou deux *li*. Le célèbre dictionnaire *Chouewen*, que son auteur Hiutchin termina sous la dynastie des Han, l'an 121 de Jésus-Christ, décrit la manière de laquelle une aiguille reçoit la propriété de se diriger vers le sud par l'aimant. On avait

tribue la découverte à Christophe Colomb a été connu en Chine pour le moins quatre cents

reconnu aussi que la chaleur diminue cette force directrice. Sous la dynastie des Tsin, par conséquent dès le troisième siècle de notre ère, des vaisseaux chinois furent gouvernés d'après des indications magnétiques. Dans le *Tchinlafungthouki*, ou description du pays de Cambodja, ouvrage récemment publié à Paris, mais composé en 1297, sous le règne de Timour Khan, les routes ou directions de la navigation sont toujours indiquées d'après les rumbs de la boussole. L'usage de l'aiguille aimantée a été introduit en Europe par les Arabes, comme le prouvent même les dénominations de *zohron* et *aphron* (sud et nord) données par le *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais aux deux pôles de l'aimant. (Le *Livre sur les pierres*, attribué par les Arabes à Aristote, et cité par Albert-le-Grand « comme preuve de l'usage de l'aimant dans la marine, » est apocryphe, et peut-être de la même époque que le Traité arabe des pierres de Teïfachi et Beilak Kiptchaki.) En Europe, Guyot de Provins, dans son poème politico-satirique intitulé *la Bible*, et composé en 1190, et l'évêque de Ptolémaïs, Jacques de Vitry, dans la *Description de la Palestine*, composée entre 1204 et 1215, ont les premiers parlé de l'usage de la boussole, mais d'un usage établi, d'un instrument nécessaire aux marins. La preuve que M. Hansteen a voulu tirer du *Landnamebok* pour faire remonter l'emploi de la boussole par les Norwégiens au onzième siècle, a été infirmée par les

ans plus tôt; toutefois ce résultat n'ôte rien à la gloire du navigateur génois, puisqu'il est bien certain que jusqu'à lui les pilotes *européens* n'employaient aucune correction relative à la variation de la boussole.

Mais l'amiral n'eut pas seulement le mérite de trouver la *ligne sans variation* dans l'Atlantique, il fit dès-lors aussi la remarque ingénieuse que la déclinaison magnétique pou-

recherches de M. Kämtz. (Klapr. p. 41, 45, 50, 66, 90 et 97.) Les ouvrages du célèbre Majorquin Raimond Lulle (par exemple, son Traité *De contemplatione*, écrit en 1272, cap. 129, § 19, et cap. 291, § 17) et le texte des plus anciennes lois espagnoles, prouvent que dans la moité du treizième siècle, les marins catalans et basques se servaient très communément de la boussole. (Capmany, *Cuestiones criticas*, 1807, *Cuest.* 2da, p. 38; et *Comercio antiguo de Barcelona*, t. III, p. 72-74.) Dans le développement progressif des connaissances sur l'aimant, il faut distinguer, 1° l'observation des simples phénomènes d'attraction et de répulsion ; 2° la direction d'une aiguille mobile comme effet du magnétisme terrestre ; 3° la variation, ou l'observation de la différence entre le méridien magnétique et le méridien du lieu ; 4° le changement de variation en différens lieux de la terre ; 5° les changemens de variation horaire ; 6° l'observation de l'inclinaison et de l'intensité magnétique.

vait servir à obtenir (entre de certaines limites) la longitude du vaisseau. Je trouve la preuve de cette assertion dans le seul passage du journal (*itinerario*) du second voyage que le fils de Colomb nous a conservé. Colomb avait quitté l'île de la Guadeloupe le 20 avril 1496 pour revenir en Europe. Au lieu de s'élever en latitude, comme on fait aujourd'hui, pour sortir de la région des vents alisés, il resta entre les 20° et 22° de latitude. On ne put gagner vers l'est. Les provisions d'eau et de pain diminuèrent avec une rapidité effrayante. « Quoiqu'il y eût, dit Fernando Colomb, huit ou dix pilotes dans l'expédition, aucun d'eux ne savait où l'on se trouvait. L'amiral seul était *très certain* que son *point d'estime* était un peu à l'ouest du méridien des îles Açores. Voici comment, dans son journal, il s'exprime sur cette certitude : Ce matin (vraisemblablement le 20 mai), les boussoles flamandes étaient au nord-ouest *una cuarta*, comme elles avaient l'habitude de faire[1] ; les boussoles génoises, qui généralement sont conformes à

[1] On peut ajouter, je pense, depuis notre départ de la Guadeloupe.

celles de Flandre, ne se dirigeaient que très peu au nord-ouest, mais à mesure que nous avançâmes vers l'est, elles tournèrent vers le nord-est [1], ce qui prouvait que nous étions placés un peu plus de cent lieues à l'ouest des îles Açores. Lorsque nous nous trouvâmes à cent lieues juste, la mer n'offrait plus que quelques masses éparses d'algues (*pocayerva*), et les aiguilles génoises marquaient directement le nord (*herian el norte*). On arriva à cette distance le 22 mai, et l'amiral eut ainsi la *certitude* de son point. » (*Vida*, cap. 63.) Nous ne discuterons pas ici le degré de cette certitude, mais le passage du journal de Colomb ne laisse aucun doute sur l'emploi de la méthode. Cette méthode a fixé plus vivement l'attention des navigateurs, à mesure que la navigation s'est étendue, et que les

[1] L'édition de Barcia porte : « *Havian de noruestar iendo al leste.* » Le sens exige peut-être *nordesteaban*, comme semble le prouver un fragment de la lettre de 1498 que j'ai traduit plus haut. Colomb y dit clairement : « Avant de passer la bande (*raya*) des cent lieues à l'ouest des Açores, par conséquent entre cette bande et l'Espagne, *las agujas* (*fasta entonces*) *nordesteaban.* » (Nav. t. I, p. 254).

grands intérêts attachés à la position de nouvelles découvertes par rapport à la *ligne de démarcation*, ont rendu plus urgent le besoin de connaître les longitudes. Elle fut vantée, en 1577, par William Bourne (dans son *Regiment of the Sea*), en 1588, par Livio Sanuto. Les dernières paroles de Cabot[1], recueillies par Richard Eden, faisaient sans doute allusion à ce même moyen, alors si prôné, « de fixer la longitude par la variation des aiguilles. » Cabot, que son ami désigne toujours par l'expression de *good old man*, se vantait, en mourant, « que, par *révélation divine*, il possédait une méthode de longitude infaillible, mais qu'il ne lui était pas permis de divulguer. » Un examen plus approfondi des courbes d'égale déclinaison, dirigées souvent (par exemple, actuellement dans la Mer du Sud, au nord de l'équateur) dans la direction de l'est à l'ouest, et la découverte de leur *translation*,

[1] BIDDLE, *Mem. of Seb. Cabot*, p. 222. On ne connaît avec précision, ni l'année de la mort, ni le lieu de sépulture de ce grand navigateur, « qui a donné presque un continent à sa patrie, et sans lequel peut-être la langue anglaise ne serait pas parlée en Amérique par tant de millions d'habitans. »

qui est une fonction du temps, faite par Gassendi [1], a rendu peu à peu illusoire une espérance dont on se berça mystérieusement pendant tout le cours du seizième siècle. Déja le spirituel Guillaume Gilbert [2], en discutant, dans un chapitre particulier de son grand ouvrage de *Magnete*, la question : « An longitudo terrestris inveniri possit per variationem, » nomme la méthode « une pensée chimérique de Baptiste Porta (*Magia naturalis*, lib. VII, caq. 38) et de Livio Sanuto; » il préfère la méthode de déterminer la latitude par les changemens d'inclinaison, méthode, dit-il, qui a le grand avantage de pouvoir être employée, sans voir le soleil et les étoiles, dans une brume épaisse, *aëre caliginoso* [3]. Nous

[1] *Mém. de l'Acad.* 1712, p. 19.

[2] *Tractatus sive Physiologia nova de Magnete, magneticis corporibus et magno Magnete tellure*, ed. Wolfg. Lochmans; Sedini, 1633 (la première édition est de 1600), lib. IV, cap. 9, p. 164.

[3] L. c. lib. V, cap. 8, p. 195. Cet emploi de l'*inclinaison*, que Gilbert nomme toujours (lib. V, cap. 1-12) *declinatio magnetica*, et don Pedro de Medina (*Arte de navegar*, Sevilla, 1545, p. 212-221), et Sanuto (*Geographia*, lib. I, p. 6), avaient nié l'existence, est d'au-

savons aujourd'hui qu'entre de certaines limites et seulement dans des parages où la variation et l'inclinaison de l'aiguille changent avec une grande rapidité en avançant dans le sens d'un parallèle ou d'un méridien[1] terrestre, les phénomènes magnétiques peuvent être employés avec beaucoup d'utilité pratique pour reconnaître les différences de longitude ou de latitude.

La combinaison des trois observations de déclinaison magnétique que je trouve dans les

tant plus remarquable, que la boussole d'inclinaison n'avait été inventée par Robert Normann qu'en 1576. La position de l'équateur magnétique sur lequel l'inclinaison est nulle, n'était pas connue de Gilbert, qui, d'ailleurs, comme Hauy, nomme pôle sud, la pointe de l'aiguille qui se dirige vers le pôle nord (lib. I, cap. 4, p. 16). Il croit que l'équateur coïncide avec l'équateur terrestre (lib. V, cap. 1, p. 182).

[1] J'ai fait voir, au retour de mon voyage d'Amérique, comment l'inclinaison peut indiquer, dans la Mer du Sud, sur les côtes brumeuses du Pérou, la *latitude* avec une précision suffisante pour les besoins du pilotage. Voyez le Mémoire que j'ai publié, conjointement avec M. Biot, sur les variations du magnétisme terrestre à différentes latitudes, dans le *Journal de Physique*, t. LIX, p. 448-450.

écrits de Colomb me donne la direction de la *ligne sans variation* pour les années 1492-1498. Dans le premier voyage, l'amiral traversa la *ligne zéro*, le 13 septembre 1492, par lat. 28° et long. $30°\frac{1}{2}$, c'est-à-dire, presque 3° à l'ouest du méridien de l'île de Florès; dans le second voyage, le 20 ou 21 mai 1496, par $31°\frac{3}{4}$ de lat., et par long. $31°\frac{1}{4}$; dans le troisième voyage, le 16 août 1478, dans la Mer des Antilles, par lat. $12°\frac{3}{4}$, et long. $68°\frac{1}{4}$, un peu à l'est du méridien du cap Codera. Cette dernière observation est la plus importante de toutes, Colomb ayant longé, du 13 au 15 août, la côte de Cumana, depuis le cap Paria jusqu'à la pointe occidentale de l'île de la Marguerite. Le 15, il se dirigea au N. O., entre les îles Blanquilla et Orchila : il ne peut donc pas rester de doutes sur la position précise du navire au 16 vers le soir. Or, l'amiral dit en termes très clairs (*Vida*, cap. 72) : « Pour avoir veillé si long-temps, mes yeux étaient tellement enflammés (remplis de sang), que la plupart des choses je ne pouvais les noter que d'après le rapport des pilotes. Dans la nuit du jeudi 16 août, les aiguilles, qui jusque-là n'avaient pas encore *varié* au nord-ouest, se

tournèrent au nord-ouest plus d'un quart et demi, quelquefois même *medio vento*. Il ne peut y avoir d'erreur dans ce fait, car les pilotes avaient toujours été très vigilans et soigneux à noter la direction des aiguilles. Le changement (variation) leur causa de l'étonnement. » Quelque incertaines [1] que puissent

[1] Il y a quatre causes d'erreur, celle de l'*estime* de la longitude du vaisseau, celle de l'observation magnétique et celles des instrumens et éphémerides si imparfaits. J'ai suivi dans le texte les longitudes auxquelles s'arrêtent MM. Moreno et Navarrete dans le tracé des voyages de Colomb. D'après ce tracé, l'amiral, bien loin de trouver comme il le prétend, le 13 septembre 1492, la ligne sans déclinaison à cent lieues de distance du méridien du Corvo et Florès, n'aurait atteint ces cent lieues que le 17 ou le 18 septembre. De plus, le 21 mai 1496, la position du vaisseau aurait été, d'après les recherches de M. Moreno sur les routes de Colomb, non à l'ouest du méridien de Florès, mais dans le méridien de l'île de Pico. Les *points d'estime* de l'amiral, vu l'impulsion de courans portant au sud-est, devaient donc être en avant des véritables positions. On ne peut espérer atteindre beaucoup de précision dans les résultats qui dépendent de tant de données incertaines (du rumb, de la distance parcourue, de la déviation que produisent les courans, de la lenteur du changement de la déclinaison magnétique, etc.) : mais il y a une circonstance qui

paraître les longitudes du vaisseau de Colomb pour le 13 septembre 1492 et le 21 mai 1496, il est toujours constant que, par les 28° et 32° de latitude, la déclinaison était alors zéro dans un méridien qui passe près de l'île de Florès, tandis que la même ligne sans déclinaison fut traversée à l'ouest des Petites Antilles, le 16 août 1498, par les 13° de latitude, dans un méridien qui passe entre l'île de la Marguerite et le cap Codera, cap qui fait partie de la côte de Caracas. La ligne était donc, vers la fin du quinzième siècle, inclinée du N. E. au S. O. Cette même direction,

semble autoriser à donner une position plus occidentale à la ligne sans déclinaison en 1492 et 1496. Colomb insiste plusieurs fois sur le fait physique de la coïncidence de cette ligne avec le bord oriental de la *Mer de Sargasso*, c'est-à-dire de la grande bande de fucus qui s'étend presque du nord au sud, entre les 22° et 41° de latitude. « Quand les aiguilles commencent à se diriger au N. O., dit-il, je commence à entrer dans les herbes (la zone de varec). » Or, il est certain que la limite orientale des fucus est à l'ouest de Corvo, au-dessous des 44° de latitude, que généralement elle se maintient par les 37° ½ et 40° de longitude, donc à 80 ou 140 lieues marines de distance à l'*ouest* de Corvo.

M. Hansteen la trouve[1] dans l'Océan Atlantique jusqu'en 1600. Aujourd'hui la déclinaison est nulle sur une courbe qui, depuis les côtes du Brésil, près de Bahia, au S. E. du cap Saint-Augustin, incline dans un sens tout contraire, du S. E. au N. O. vers le cap Hatteras[2]. Or, on se demande si cette ligne américaine sans déclinaison est celle qui, vers la fin du dix-septième siècle, a passé par Londres et par Paris. Un changement de forme ou de direction que la ligne aurait éprouvé pendant son mouvement de translation n'auroit rien de bien extraordinaire, puisque des observations directes ont prouvé qu'à l'île de Spitzberg

[1] *Untersuch. über den Magnetismus der Erde*, 1819, Atlas, tab. I. Dans la Géographie physique du père Acosta (son *Historia natural de las Indias* mérite bien ce nom), il y a une preuve également convaincante de la direction de la ligne sans déclinaison des Açores du N. E. au S. O. Acosta (lib. I, cap. 17, p. 64) dit que de son temps, en 1589, « on trouve la variation vers l'ouest, lorsque sur le méridien de Corvo on s'élève à plus de hauteur (en latitude), et que la variation devient orientale lorsqu'on diminue de latitude et approche de l'équateur sur le même méridien.

[2] Voyez ma *Relation historique*, t. I, p. 260.

la déclinaison n'a pas changé depuis deux cents ans, et que les parties des courbes d'égale déclinaison qui de l'Océan arrivent sur un continent, ne se meuvent pas avec la même rapidité que les parties qui restent océaniques; que par conséquent l'hypothèse ancienne de la translation uniforme de tout un système de lignes n'est aucunement admissible. Ce qui, dans le résultat que je viens d'obtenir pour les temps de Colomb et de Sébastien Cabot, est le plus digne d'attention, c'est la résolution du problème relatif au sens dans lequel a lieu le mouvement d'un système susceptible d'altérer partiellement sa forme. M. Arago [1] a fait voir par des recherches approfondies que le nœud ou point d'intersèction des équateurs magnétique et terrestre avance de l'est à l'ouest, ce qui influe directement en changeant les latitudes magnétiques des lieux, sur la grandeur des inclinaisons [2]. D'après les ob-

[1] *Conn. des temps*, 1828, p. 251.

[2] J'ai donné de nombreux exemples de ces changemens par la comparaison de mes propres observations d'inclinaison faites à des époques éloignées les unes des autres dans POGGENDORF, *Journ. der Physik*, 1829, t. XV, p. 321-327. Comparez aussi un excellent Mé-

servations très précises de M. Kupfer, la ligne sans déclinaison, dont j'ai déterminé, lors de mon voyage d'Asie, le prolongement vers la Mer Caspienne, se meut également de l'est à l'ouest, en avançant de Kasan par Moron vers Moscou [1]. D'après ces données, il paraîtrait que la *ligne zéro*, observée par Colomb à l'ouest de l'île de la Marguerite [2], avait, dans les siècles antérieurs, traversé l'Europe, et que la ligne qui approche dans ce moment du

moire de M. Hansteen sur la translation de la courbe sans déclinaison dans l'ouest de la Sibérie, de 1769 à 1829, de l'est à l'ouest, d'Orsk à Uralsk, et sur les variations séculaires de l'inclinaison, dans POGGEND. t. XXI, p. 414-430, et tab. V.

[1] POGGEND. t. XV, p. 329.

[2] J'avais cru quelque temps, lorsque je me trouvai sur la côte de Paria et dans les terres cotoyées par les navires de Colomb en 1498, que le cap nommé par Colomb *Punta del Aguja* (NAV. t. I, p. 250), désignait, comme c'est le cas de l'extrémité méridionale de l'Afrique à la pointe des Aiguilles, un ancien *point sans variation magnétique*. Mais la *Punta del Aguja* de Colomb est le cap que les Espagnols appellent aujourd'hui la *Punta de Alcatrazes*. Elle est par conséquent 3° 25′ à l'est de la courbe sans déclinaison que nous avons placée avec Colomb, pour 1498, par 68° 15′, dans le parallèle de 12° 45′.

cap Hatteras, dirigée du S. E. au N. O., parviendra dans sa marche progressive à la Mer du Sud, en passant successivement par les méridiens de Mexico et Acapulco. Mais comment concilier avec ces données le fait très certain que dans le dix-septième siècle une ligne sans déclinaison a passé, d'abord en 1657, par Londres, et plus tard, en 1666, par Paris, qui est à 2° 26′ à l'est du méridien de Londres? Cette priorité du passage dans un lieu plus occidental n'a-t-elle été que l'effet d'une forme très inclinée de la courbe, de la grandeur de l'angle que cette courbe faisait avec les méridiens terrestres, la différence de latitudes des deux villes n'étant que de 2° 41′? Tout ce qui a rapport à la translation des lignes sans déclinaison inspire le plus vif intérêt; mais, quelque ingénieuses que soient les analogies que l'on a cru observer entre les inflexions des *lignes isothermes* telles que je les ai tracées en 1817, et les inflexions des courbes isodynamiques du magnétisme terrestre, il paraît pourtant que la fixité des lignes isothermes dépendantes[1] des courans aériens et pélagiques et de la forme

[1] Gilbert (*Tractat. de Magnete*, 1633, p. 42, 98, 152,

actuelle des continens, ou plutôt des rapports d'*area* et de position entre les masses plus ou moins diaphanes et susceptibles d'absorber la chaleur (les mers et les terres), s'accordent mal avec la mobilité (le mouvement de translation) des courbes magnétiques.

Colomb, au retour de sa première expédition, aborda le 4 mars 1493 à Lisbonne, et le 15 mars à Saltes, vis-à-vis de la Villa de Huelva (tout près de Moguer et de Palos). La réception solennelle que les souverains lui firent

155), croyant que la forme des courbes de variation dépendait aussi de la configuration des continens et de l'interposition des vallées océaniques très profondes, admettait nécessairement la fixité des courbes. Il faisait passer encore en 1600 la ligne sans déclinaison là où Colomb l'avait trouvée en 1492. (*Variatio uniuscujusque loci constans est.*) Il se moque des pôles magnétiques de Fracastoro, le célèbre contemporain de Colomb (*Rejicienda est vulgaris opinio de montibus magneticis aut rupe aliqua magnetica aut polo phantastico a polo mundi distante. Magnus magnes ipse est terrestris globus.*) Les aiguilles se dirigent, selon lui, vers les régions où le plus de masses solides s'élèvent au-dessus de la surface des mers, et où la surface inégale du noyau de la terre (*cor terræ, inæqualitas globi magnetici sub continentibus et in marium profunditate*) se rapproche de la croûte extérieure.

eut lieu au mois d'avil, et déja le 4 mai de la même année [1], cette fameuse bulle, qui fixa la *ligne de démarcation* à cent lieues de distance

[1] Il est bien remarquable que les archives de Simancas renferment une *bulle de concession des Indes*, du 3 mai 1493 (*quinto Nonas Maias*), trouvée par mon illustre ami Muñoz, et entièrement semblable à celle du 4 mai (*quarto Nonas Maias*), conservée dans les archives de Séville. (Muñoz, *Hist. del Nuevo Mundo*, lib. IV, § 29; Nav. *Docum. diplom.* t. II, p. 23-35), aux différences près que je vais consigner ici. Dans la concession du 3 mai, il n'est aucunement question d'une *ligne de démarcation* désignée dans la bulle du jour suivant; il est simplement dit « qu'il est fait à perpétuité don des îles et terres fermes récemment découvertes *per dilectum filium Christophorum Colon* aux rois de Castille et de Léon, et que ces rois possèderont ces terres avec les mêmes privilèges et droits que les papes ont accordés (en 1438 et 1459, du cap Bojador jusqu'aux Indes orientales, d'après Barros, Dec. I, lib. I, cap. 8-15) au rois de Portugal. » Les deux bulles des 3 et 4 mai sont littéralement les mêmes dans la première moitié jusqu'aux mots « ac de Apostolicæ Potestatis plenitudine omnes et singulas terras et insulas prædictas et per Nuntios vestros repertas per mare ubi hactenus navigatum non fuerat, per partes occidentales, ut dicitur, *versus Indiam*... » Après ce passage, on a inséré dans la bulle du 4 mai la clause que l'Espagne possédera « omnes insulas et terras firmas

des îles Açores et du cap Vert, fut signée par le pape Alexandre VI. Jamais négociation

inventas et inveniendas, detectas et detegendas versus occidentem *et meridiem*, fabricando et constituendo unam lineam a polo arctico ad polum antarcticum, quæ linea distet *a qualibet* insularum quæ vulgariter nuncupantur de los Azores et cabo Verde centum leucis versus occidentem et meridiem. » Il faut convenir que cette détermination *a qualibet insularum* est bien vague lorsqu'il s'agit de deux groupes d'îles qui occupent une grande étendue en longitude. (*Rel. hist.* t. III, p. 183-186.) L'expression bizarre et plusieurs fois répétée : *versus occidentem et meridiem*, s'explique par la *Capitulacion de la particion del Mar Oceano* conclue, sous l'influence du Saint-Siège, le 7 juin 1494, pendant le cours du second voyage de Colomb, et qui fixe la ligne de démarcation « por terminos de vientos y grados de Norte y Sur. » Dans un autre endroit de ce document il est dit « que le roi de Portugal doit posséder tout ce qui est *à l'est, ou au nord, ou au sud* de la bande (*raya*). » C'est une circonlocution à laquelle il aurait fallu substituer la phrase « à l'est du méridien, sur un parallèle quelconque. » La *capitulation*, aussi mal rédigée que la bulle, est restée pendant trois siècles une cause d'interminables hostilités entre le Portugal et l'Espagne. La bulle fixe de plus l'époque de la légitime possession des terres pour l'ouest des Açores, à Noël 1493, « comme l'époque à laquelle les découvertes furent faites par les capitaines castillans ; » mais ce jour de Noël est celui

avec la cour de Rome n'avait été terminée avec une plus grande rapidité. Je pense que le motif pour lequel la ligne ne fut pas tirée par les plus occidentales des îles Açores (Florès et Corvo), mais cent lieues à l'ouest, doit être cherché dans les idées de géographie physique de Colomb même. J'ai rappelé plusieurs fois l'importance qu'il mettoit à cette *raya* (bande) où l'on commence à trouver « un grand changement dans les étoiles, dans l'aspect de la mer et la température de l'air, » où l'aiguille aimantée n'offre aucune variation, où la sphéricité de la terre est altérée [1], où l'Océan se

du naufrage de Colomb sur les côtes d'Haïti, près de la baie d'Acul, appelée alors *Mar de Santo Tomas* (*Vida*, c. 32), et depuis deux mois et demi Colomb avait été dans cette île, à Cuba et à Guanahani. Ces inexactitudes sont moins frappantes que les changemens que la bulle du 3 mai a subis dans l'intervalle de vingt-quatre heures. (Herrera, Dec. I, lib. II, cap. 4.) C'est dans les archives romaines que la cause de ce changement pourrait être éclaircie. Aussi, dans la bulle du 25 septembre 1493, appelée *Bula de extension y donacion apostolica de las Indias* (Nav. t. II, p. 404), il n'est pas plus question d'une ligne de démarcation que dans la bulle du 3 mai.

[1] Voyez plus haut, p. 18, sur le *pezon de la pera*.

couvre d'herbes, où le climat même, dans la zone tropicale, devient plus frais et plus doux. On peut croire que l'amiral a été consulté lorsque les monarques catholiques ont demandé au pape de partager l'hémisphère occidental du globe entre l'Espagne et le Portugal; et d'après les impressions qu'il avait déja eues dans dans le premier voyage[1], en passant ce qu'il appelle une côte (*una cuesta*) pour descendre vers une région tout autrement constituée, Colomb doit avoir désiré que la démarcation physique devienne aussi une démarcation politique. Sa correspondance même avec le pape n'a commencé que peu de semaines avant son quatrième et dernier voyage (en février 1502); mais on apprend par cette correspondance que d'abord, après son retour de la première expédition (Nav. Docum. n° 145), Colomb avait voulu se rendre à Rome pour y faire un rapport « de tout ce qu'il avoit découvert. » La fixation d'une ligne sur laquelle la variation magnétique devient nulle aurait été, dans cette rela-

[1] Consultez le journal de Colomb, journées du 16-21 septembre 1492.

tion, placée au premier rang, à en juger d'après l'importance que les contemporains de Colomb, son fils, Las Casas et Oviedo y attachaient dans leurs écrits [1].

L'amiral, après avoir remarqué que les aiguilles de différentes trempe et construction [2] n'offraient pas les mêmes angles de variation, se tourmentait beaucoup pour découvrir « les rapports de la marche de l'aiguille et de l'étoile polaire. » Il attribue le changement de la déclinaison au-delà des îles Açores à la « douce température [3] de l'air, » et s'énonce de la manière la plus embrouillée [4] « sur l'in-

[1] Oviedo, lib. II, cap. 9 et 11. (éd. de 1547, p. 13 et 16.)

[2] *Vida*, cap. 63.

[3] Nav. t. I, p. 256.

[4] *Vida*, cap. 66. Toutefois il faut remarquer que lorsque don Fernando ne cite pas les paroles mêmes des journaux de son père, l'absurdité que l'on remarque dans l'explication des phénomènes physiques peut avoir sa source dans le peu de connaissances nautiques et astronomiques du fils. La *propriété des quatre vents* attribuée à l'étoile est moins surprenante que le prétendu procédé d'aimantation. Les notes que l'amiral a consignées dans son journal du premier voyage les 17 et 30 septembre 1491 (Nav. t. I, p. 9 et 15) prouvent qu'il connaissait le mouvement diurne de la polaire au-

fluence de la polaire, qui, comme l'aimant, paraît avoir la propriété des quatre points cardinaux (*la calidad de los quatro vientos*); car l'aiguille aussi, quand on la touche avec l'orient, se dirige vers l'orient, de sorte que

tour du pôle, mais que cette connaissance ne datait pas de bien loin chez lui. « Vers la nuit, les aiguilles *nordouestaient* un quart de vent, et le matin elles étaient dirigées vers l'étoile, d'où *il paraît* que l'étoile (polaire) fait un mouvement comme les autres étoiles, et que les aiguilles sont toujours justes (restent immobiles dans leur direction, la variation horaire ne pouvant être observée par Colomb) : *por lo cual parece que la estrella hace movimiento como las ostras estrellas, y las agujas piden siempre la verdad.* » Le 17 septembre, Colomb se servit de ce mouvement diurne de l'étoile polaire autour du pôle pour tromper les pilotes qui étaient inquiets de ce que le soir les aiguilles ne marquaient plus le nord, mais le nord-ouest. Il leur fit relever la polaire (*marcar el norte*) vers le matin, sans doute lorsque l'étoile, par son mouvement diurne, se trouvait à l'ouest du pôle. « Les pilotes reconnurent que les aiguilles étaient encore bonnes : la raison fut que l'étoile fait le mouvement et non les aiguilles. » Les pilotes se rassurèrent, ignorant à la fois la *variation* de la boussole et la non-fixité de l'étoile polaire. Je pense que l'explication du passage que je donne ici est la seule possible ; mais Colomb dit encore « porque la estrella que *parece* hace movimiento, y no las agujas. »

ceux qui aimantent des boussoles la couvrent d'un drap pour ne laisser dehors que la partie boréale. » Ce n'est que dans le dix-septième siècle que l'on a commencé, après avoir reconnu la direction des courbes des variations magnétiques dans les deux hémisphères, à avoir des idées plus nettes sur l'ensemble de ce grand phénomène [1].

[1] Nous apprenons par la fameuse lettre de Raphaël au pape Léon X sur la conservation des monumens antiques, lettre qui paraît sortie de la plume de l'éloquent et spirituel Castiglione, qu'encore treize ans après la mort de Colomb on connaissait à peine l'emploi de la boussole pour des *relèvemens* faits à terre. Raphaël décrit longuement (*Opere di B. Castiglione*, 1733, p. 162) « une nouvelle méthode, inconnue aux anciens, de *mesurer* un édifice (il aurait fallu dire, de lever le plan d'un édifice) au moyen de l'aiguille aimantée. » En 1522, Pigafetta, dans son mémorable *Traité de navigation*, enseigne comment il faut corriger les relèvemens par la déclinaison, ce qui fait dire confusément, en 1579, à Sarmiento, que les côtes étant tracées sur les cartes marines d'après de mauvaises boussoles (*por agujas de marear que tienen trocados los azeros quasi una cuarta del punto de la flor de lys*), on ne peut les trouver par de bonnes. (*Viage al Estrecho de Magellanes por el capitan Piedro Sarmiento de Gamboa*, 1668, p. 52.) M. Navarrete assure, dans son Discours sur

La sagacité avec laquelle Colomb, dans ses différentes expéditions, recherchait les chan-

les progrès de la navigation en Espagne, que les premières *cartes de variation magnétique* ont été tracées en 1539 par Alonzo de Santa Cruz, qui avait donné à l'empereur Charles V des leçons d'astronomie et de cosmographie; mais je pense qu'il y a lieu de croire que les cartes que Sébastien Cabot laissa à William Worthington, et qui malheureusement ont toutes disparu, offraient bien antérieurement de nombreuses indications de variation. Un des buts du voyage de Gali dans la Mer du Sud était, en 1582, d'observer avec précision les déclinaisons magnétiques au moyen d'un nouvel appareil inventé par Juan Jaime. (*Viagge al Estrecho de Fuca*, p. XLVI.) Tandis que Pedro de Medina (*Arte de Navegar*, Sévilla, 1545, lib. VI, cap. 3-6) jette beaucoup de doutes sur l'existence de la déclinaison, son contemporain Martin Cortes (*Breve Compendio de la Sphera*, imprimé en 1556, mais rédigé en 1545) explique la distribution des forces, ou plutôt la direction des lignes magnétiques à la surface du globe, par des *points d'attraction* placés près des pôles de la terre. En 1588, Livio Sanuto, qui puisait ses connaissances de magnétisme terrestre dans les rapports qu'on lui faisait des découvertes de Sébastien Cabot, place le pôle magnétique nord « par 66° 9 de latitude et 155° de longitude, selon Ptolémée, c'est-à-dire 36° à l'ouest du méridien de Tolède. » (*Geographia*, p. 11 et 12.) Dans une autre partie de son ouvrage, Sanuto dit que

gemens de déclinaison, lui fit découvrir aussi l'influence de la longitude sur la distribution de la chaleur, en suivant un même parallèle. Il crut même ces deux phénomènes dépen-

Venise, où de son temps la déclinaison était de 10° au nord-est, est éloignée de 59° ½ de la ligne sans déclinaison, qu'il croit faussement se diriger du sud au nord, et se trouver dans le méridien du pôle magnétique. On voit qu'alors on supposait ce pôle trop au sud et à l'est, en le fixant par les 42° ou 49° ½ de longitude ouest de Paris, tandis que Mercator l'avançait à la fois vers le nord et vers l'ouest jusqu'à lat. 74° et long. 154° E. (Mercator dit 180° à l'ouest des îles du cap Vert), longitude qu'on croyait alors appartenir au *détroit d'Anian*. Les observations de l'expédition du capitaine Ross donnent pour le pôle magnétique, lat. 70° 5′ 17″, long. 99° 7′ 9″. Sanuto parle de ce pôle presque avec le même enthousiasme que le célèbre navigateur anglais. « On verrait *alcun miracoloso stupendo effetto,* si l'on pouvait être assez heureux de parvenir au pôle magnétique, qu'il appelle le *calamitico*, pour ainsi dire l'aimant de la terre. » Le père Acosta, dont les ouvrages ont le plus contribué aux progrès d'une géographie physique fondée sur des observations, apprit déja en 1589, par un pilote portugais très habile, qu'il y a quatre lignes sans déclinaison (*Hist. nat. de Indias*, lib. I, c. 17), aperçu qui, par les disputes de Henry Bond (*Longitude found*, 1676) avec Beckborrow, conduisirent Halley à la théorie de quatre pôles magnétiques.

dans l'un de l'autre. Il entrevit la différence du climat de l'hémisphère occidental en prenant la ligne sans déclinaison magnétique pour limite entre les deux hémisphères ; et quoique le raisonnement de Colomb, dans toute la généralité qu'il lui donne, ne soit pas exact, les lignes isothermes étant presque parallèles à l'équateur dans toute la zone torride, au niveau de l'Océan ou à de petites élévations, il n'en faut pas moins admirer ce talent de combiner les faits chez un marin, qui dans sa jeunesse, était resté entièrement étranger aux études de philosophie naturelle. Après avoir parlé de l'excessive chaleur de la région africaine de l'Atlantique sur les parallèles de *Hargin* (c'est l'île Arguin au sud du cap Blanc), des îles du cap Vert et des côtes de *Sierra Leoa* (Sierra Leone) en Guinée, où les hommes sont noirs, l'amiral insiste sur le contraste du climat qu'il observe dès que dans cette troisième expédition il parvient au-delà du méridien qui passe, selon ses calculs, cinq degrés à l'ouest des îles Açores. Quoiqu'il diminue de latitude, à ce qu'il croit [1], jusqu'au

[1] « Vis-à-vis (*en derecho*) de Sierra Leoa, où la po-

parallèle de 5°, selon les recherches de M. Moreno, jusqu'à 8°, il est frappé de la fraîcheur de l'air. « Cette fraîcheur, dit-il, augmente vers l'ouest de telle manière, qu'en arrivant à l'île de la Trinité (vis-à-vis de la côte de Paria) et puis à la *Tierra de Gracia*[1], où la latitude est aussi de 5° à 7°[2], je trouvai le climat et la verdure comme en avril dans les belles campagnes de Valence, et les indigènes je les vis plus agréables de figure et plus blancs que j'en ai vus ailleurs dans les Indes; de plus, ils avaient les cheveux très longs et très lisses (aucunement crépus), et l'intelligence plus développée et le courage plus prononcé. Cependant le soleil était dans la constellation de la Vierge et dardait ses rayons tout droit sur nos têtes. Cette douce température (ce manque de chaleur) ne provient que de la hauteur de cette partie du globe. » Ici Colomb répète sa théorie de la non-sphéricité du globe prouvée par la prétendue différence de distance

laire ne s'élevait devant moi que de cinq degrés. » (NAV. t. I, p. 256.)

[1] Tierra ou Isla de Gracia, partie montagneuse du continent. Voyez t. I, p. 309 et suiv.

[2] Il fallait dire de 8° à 9° $\frac{3}{4}$.

polaire que montre l'étoile polaire dans son mouvement diurne à l'ouest de la *bande* qui divise les deux hémisphères. Une éminence (*umbo*) marque *la fin de l'Orient.* « C'est là, dit-il, qu'est placé le Paradis terrestre, vers le *Golfo de las Perlas*, entre les bouches de la *Sierpe* et du *Dragon*, inaccessible aux humains d'après la volonté divine. Une immense quantité d'eau, car il n'y a pas dans le monde une rivière plus grande et plus profonde (que l'Orénoque), sort de ce site du Paradis. Ce n'est pas une montagne escarpée, c'est une protubérance de la sphère du globe (*el Colmo ò pezan de la pera*) vers laquelle, de très loin, s'élève peu à peu la surface des mers. » Colomb oppose à cette figure irrégulière de l'hémisphère occidental la figure indubitablement sphérique de l'hémisphère oriental, « la partie du parallèle qui s'étend du cap Saint-Vincent à Cangara (Cattigara), se trouvant, d'après Ptolémée, à l'île d'Arin, » que je crois être ou la *coupole d'Aryn* d'Aboulféda, ou une des îles des Bahraïn, dans le golfe Persique, célèbres par la pêche des perles[1].

[1] De *Bahraïn* Colomb aurait pu faire *Bahrin, Ahrin.*

J'ai eu occasion de rappeler plusieurs fois que, dans l'esprit de Colomb, l'idée d'une ligne sans déclinaison près des îles Açores, et d'un méridien qui partageait le globe entier en deux hémisphères d'une constitution physique et d'une configuration entièrement dissemblables, se liait constamment à l'idée de la limite orientale de la grande bande de *Fucus*

C'est l'*Arados* de Ptolémée (VI, 7), que ce géographe place effectivement par 91° 40′ de longitude de son premier méridien, par conséquent presqu'au milieu du parallèle de Cattigara et du cap Sacré. Calomb ajoute, « île *Arin*, qui est placée sous la ligne équinoxiale, entre le golfe Arabique et le golfe Persique, par conséquent au centre du cercle qui passe à l'est par les Sères, à l'ouest par le cap Saint-Vincent. » Toutefois Colomb aurait pu faire aussi allusion à une idée systématique des géographes arabes, à un passage d'Aboulféda, qui dit « que le pays de Lanka (Ceylan), où est placée la *coupole de la terre*, ou *Aryn*, se trouve, sous l'équateur, au milieu, entre les deux extrémités orientales et occidentales du monde. » (Sédillot, *Traité des Instrumens astr. des Arabes*, t. II. Préface). *Aryn* signifie, en arabe, le point mitoyen, le juste-milieu (Silv. de Sacy, *Not. et Extraits des Manuscrits de la Bibl. du roi*, t. X, p. 39). Aboul Hassan Ali de Maroc conte un peu confusément ses longitudes en commençant par un méridien 90° à l'ouest d'Aryn. (Sédillot, t. I, p. 312-318.)

natans (*Mar de Sargasso*), qu'Oviedo (lib. II, c. 5) nomme « de grandes prairies, *praderias de yervas*. » Cette liaison se trouve déja indiquée dans le premier voyage. Trois jours après la découverte du changement de la déclinaison magnétique, l'amiral note dans son journal « qu'ici, et plus il allait en avant, l'air était extrêmement tempéré, que les matinées étaient délicieuses, et qu'il ne manquait que le chant des rossignols (*ruiseñores*) ; que le temps était comme il est en avril en Andalousie, et que dès-lors on commença à voir des groupes d'herbes marines très vertes. » Plus tard (8 octobre 1492) il répète [1] : « L'air est doux comme dans le mois d'avril à Séville, c'est un plaisir de humer cet air qui est comme embaumé (*aires olorosos*). » Ce changement total du climat frappe encore aujourd'hui les marins, lorsque du Rio de la Plata ou du cap de Bonne-Espérance ils retournent en Europe et entrent près du groupe des îles Açores, dans

[1] Nav. t. I, p. 9 et 18. Colomb prédit qu'à Haïti le froment et la vigne pourront donner d'abondantes récoltes comme en Andalousie et en Sicile. Voyez les notes remises en 1464 à Antonio de Torres. (Nav. t. I, p. 229.)

une atmosphère et dans une mer qui rappellent l'entrée de la Manche [1]. Les observations de Colomb sur le grand banc de fucus à l'ouest des Açores ne sont pas seulement remarquables par la sagacité avec laquelle il décrit le phénomène, en distinguant les différens degrés de fraîcheur des plantes marines [2],

[1] Au-delà de l'équateur, dans la partie australe de l'océan Atlantique, on observe une opposition climatérique semblable au N. E. et S. O. des îles Martin Vaz (lat. 20° 27′ S.) et Trinité (lat. 20° 32′ S.). Ce changement subit dans l'état du ciel et de l'atmosphère a fait considérer l'île de la Trinité comme une colonne océanienne élevée par la nature pour marquer la limite de deux zônes différentes. Duperrey, *Hydr. du voyage de la Coquille*, 1829, p. 68.

[2] De même que les marins anglais distinguent dans leurs descriptions entre *fresh weed* et *weed much decayed,* Colomb est frappé de trouver quelquefois réunis des paquets de *yerba muy vieja y otra muy fresca, que traia como fruta.* (Il prend des appendices globuleux et pétiolés pour le fruit du varec). Un autre jour il note : *la yerba venia del este al oueste por el contrario de lo que solia.* (Nav. t. I, p. 16). Il décrit les crustacées (squilles) qui se nichent dans les fucus accumulés : *un cangrejo vivo lo guardò el Almirante.* Il s'étonne de voir des parages sans herbe au milieu d'une mer qui en paraissait coagulée (*la mar cuajada de yerbas,* l. c. p. 10 et 12),

les directions qu'affectent leurs groupes par l'action des courans, la position générale de la *Mer herbeuse* par rapport au méridien de Corvo; ces observations offrent aussi la preuve de la stabilité des lois qui déterminent la distribution géographique des thalassophytes. Nous verrons bientôt que la permanence du grand banc de fucus, entre les mêmes degrés de longitude et de latitude, que le major Rennell, dans son important ouvrage sur les courans[1], a constaté pour l'intervalle de 1776 à 1819, remonte pour le moins jnsqu'à la fin du quinzième siècle. Pour faciliter la comparaison des observations anciennes avec l'état actuel des choses, il faut commencer par jeter un coup d'œil rapide sur les limites qu'on

et il distingue en naturaliste attentif les différentes espèces de fucus, ceux de la mer de Sargasso et ceux qui sont communs autour des îles Açores. (« Vieron yerba de otra manera que la pasada de la que hay mucha en las islas de los Azores; despues se vidó de la pasada. » Journal du 7 février 1493.) Sur la fréquence du varec au-dessus des bas-fonds près des Açores, voyez Manoel Pimentel, *Arte de navegar*, Lisboa, 1712, p. 310.

[1] *Investigation on the Currents of the Atlantic Ocean*, 1832, p. 70.

peut assigner aujourd'hui aux accumulations de varec flottant dans l'Atlantique [1].

Il existe deux de ces accumulations qu'on confond sous la dénomination vague de *Mer de Sargasso*, et que l'on peut distinguer par le nom de *Grand* et *Petit banc de varec* [2]. Le premier groupe est situé entre les parallèles de 19° et 34° de latitude, et quant à son *axe principal* (le milieu de sa bande, large de 100 à 140 milles), à peu près par 41° ½ de longitude, c'est-à-dire au-dessous du parallèle de 40°, dans un méridien qui est de 7° à l'ouest de Corvo. Le second groupe, ou *Petit banc* de varec flottant, est situé entre les Bermudes et les îles Bahames, lat. 25°—31°, long. 68°—76°. On le traverse lorsqu'on se dirige du Baxo de

[1] Les preuves des assertions qui se trouvent énoncées ici ont été développées dans un *Mémoire sur les courans en général, et sur le contraste qu'offre en particulier un courant d'eau froide de la Mer du Sud avec le courant d'eau chaude du Gulf-Stream*, que j'ai présenté à l'Académie royale de Berlin, le 27 juin 1833.

[2] Cette distinction, que j'ai établie dans la *Relation historique*, t. I, p. 202, a été adoptée et suivie par M. Rennell. (*Inv.* p. 184.)

Plata (caye d'Argent, au nord d'Haïti), vers le petit archipel des Bermudes. Son axe principal me paraît dirigé N. 60° E. Entre les 25° et 30° de latitude, une bande de fucus dirigée de l'est à l'ouest forme une communication permanente entre le *Grand banc* longitudinal et le *Petit banc* presque circulaire. Des navires qui se sont dirigés sur le parallèle de 28°, des 44° aux 68° de longitude, ont vu passer d'heure en heure des paquets de *Fucus natans* plus ou moins frais par une route de plus de douze cents milles marins. Quelquefois le varec atteint les 34° ½ de latitude, et se rapproche du bord oriental du grand courant d'eaux chaudes pélagiques connu sous le nom de *Gulf-Stream*. En comprenant sous la dénomination de *Mer de Sargasso* les deux groupes et la bande transversale qui les unit, on trouve pour le varec flottant un *area* six à sept fois grand comme la France. La majeure partie de ces fucus paraît en pleine végétation et cet espace de l'Océan offre un des exemples les plus frappans de l'immense étendue d'une seule espèce de *plantes sociales*. Sur les continens, ni les graminées des *Llanos* et *Pampas* de l'Amérique du Sud, ni les bruyères (*ericeta*),

ni les forêts des régions septentrionales de l'Europe et de l'Asie composées de conifères, de bétulinées et de salicinées, ne peuvent rivaliser avec les thalassophytes de l'Atlantique. Dans ces agroupemens de plantes sociales continentales, plusieurs espèces se trouvent réunies; car le Pinus sylvestris, répandu dans une triste uniformité depuis les pays baltiques jusqu'à l'Amour et au littoral sibérien de la Mer du Sud, est le plus souvent mêlé de P. abies et de P. cembra de genevrier[1].

Je viens de tracer en grand la circonscription des trois groupes de varec au centre de l'Atlantique; mais le phénomène de leurs limites est trop compliqué et trop contesté pour ne pas exiger de plus amples développemens.

[1] De même dans de vastes bruyères on trouve mêlé à l'Erica (Calluna) vulgaris, dans le nord-est de l'Europe, E. tetralix, E. ciliaris et E. cinerea. Les *Ericeta* du sud de l'Europe offrent l'association de E. arborea et E. scoparia. J'ai décrit dans un autre ouvrage la grande variété de graminées que l'on distingue dans les *Llanos* et les *Pajonales* des plaines et des plateaux des tropiques, que les indigènes américains appellent assez poétiquement des *mers d'herbes*, et dont l'apparence est une trompeuse monotonie.

Je n'agiterai point ici la question de savoir si l'on doit admettre, comme on l'a déja fait du temps de Colomb[1], dans ces mêmes parages où nagent les fucus, des écueils au fond de la mer, desquels les thalassophytes ont été accidentellement arrachés, ou si ces plantes qu'on trouve toujours dépourvues de racines et de fruits dans les mêmes parages, végètent et se

[1] Voyez, sur le *mare herbidum*, Petrus Mart. Anghiera, *Oceanica*, Dec. III, lib. IV, p. 53. Colomb énonce l'opinion de l'adhérence primitive des fucus à des écueils *voisins*, le premier jour même qu'il entre dans la Mer de Sargasso. Voici ses paroles consignées par Las Casas dans l'extrait du journal : « Aquì comenzaron á ver *manadas* (peut-être *manchas*) de yerba muy verde que poco habia, segun le parecia, que se habia desapegado de tierra, por la cual todos jusgaban que estaban cerca de alguna isla. » L'amiral s'imagina que la partie de l'Océan où le varec est accumulé, a l'eau moins salée (Nav. t. I, p. 10), fait qui est réfuté pas des expériences directes que l'astronome de l'expédition de Krusenstern (*Reise um die Welt*, t. III, p. 153) a faites sur la pesanteur spécifique de l'eau dans la Mer de Sargasso. La salure augmente sous la couche de varec flottant, parce que cette couche, d'après l'analogie des observations que j'ai recueillies sur des eaux couvertes de conferves et de lemna, augmente la température de l'eau de l'Océan à sa surface.

développent[1] comme le Vaucheria, le Polysperma glomerata, et d'autres algues d'eau douce, en flottant depuis des siècles à la surface de l'Océan; ou enfin si la Mer de Sargasso, près des îles Açores, n'est due qu'au déversement du *Gulf-Stream* qui transporte des fucus arrachés dans le golfe du Mexique et les accumule progressivement dans une mer battue par des vents opposés, et considérée comme l'embouchure du grand courant pélagique[2].

[1] Cette vue a été exposée par Thunberg (voyez t. XIV, p. 439), mais sans aucune preuve tirée de la physiologie végétale. C'est un botaniste plein de sagacité, M. Meyen, qui insiste sur l'analogie frappante des fucus avec les algues d'eau douce, dont plusieurs ne portent jamais de fruits et sont dépourvues de racines, de sorte qu'elles ne se développent et multiplient que par de nouvelles branches. (Voyez *Nova Acta Acad. Leopold.* t. XIV, P. II, p. 457 et 496; MEYEN, *Voyage autour du Monde, à bord du navire prussien la Princesse Louise*, en allemand, t. I, p. 35-39.)

[2] « The Sea of Sargasso may be considered as an eddy (*remous, tourbillon*) between the regular equinoctial current setting to the westward, and those easterly currents put in motion by the westerly winds a little to the nortward of the parallel in which the trade-winds begin to blow. » (JOHN PURDY, *Mem. on the Hydr. of the Atlantic Ocean*, 1825, p. 221). « The Sea

Je me bornerai simplement à faire remarquer ici que la direction qu'affecte l'extrémité septentrionale de la grande bande de fucus au nord du parallèle de Corvo, s'accorde mal avec la dernière des trois hypothèses que je viens de signaler, et qui se trouve déja énoncée par Roggeveen (*Hist. de l'expédition de trois vaisseaux aux Terres australes en* 1721, t. II, p. 252). La bande, éloignée de 4° de Corvo, incline subitement dans son état normal dès les 39° 40′ de latitude vers le nord-est, et atteint dans cette direction, en perdant progressivement de largeur, le parallèle de 46°. Son

of Sargasso may be deemed the *recipient* of the water of the Gulf-Stream of Florida : it is a deposit of *gulf-weed* brought by the stream. » Rennell, *Inv.* p. 27 et 71. Mais plus tard (p. 184) le célèbre hydrographe semble pencher pour l'opinion d'après laquelle le varec est renouvelé par des bas-fonds voisins. Aussi le lieutenant John Evan, quelque frappé qu'il ait été des grandes masses de fucus dans le golfe du Mexique, regrette « qu'on ne sonde pas avec plus de soin (*with the deep-sea line*) sur le grand banc de varec à l'ouest des Açores, où (lat. 30°—36°, long. 43° 57) il a vu quelquefois la mer, sur quatre lieues marines d'étendue, couverte d'un épais manteau de varec flottant. » (*Journal du vaisseau Belvédère*, novembre 1810.)

extrémité boréale se trouve par conséquent presque dans le méridien de Fayal, et il résulte de cette direction (du N. E. au S. O.) que la zone de varec flottant traverse comme une digue presque à angle droit, la rivière pélagique du *Gulf-Stream* dont, dans ces mêmes parages, la direction est vers le sud-est. Cette position, si contraire à la direction du courant d'eau chaude, paraît annoncer que sous la bande de varec flottant qui s'étend d'abord, comme nous venons de le dire, du N. E. au S. O., et, au sud du parallèle de Corvo, du N. au S., il y a dans le fond de la mer des inégalités qui fournissent la masse végétale que nous trouvons accumulée à la surface entre des limites permanentes. Si ces masses étaient arrachées au golfe du Mexique et aux îles Bahames, et déposées dans la Mer de Sargasso comme une alluvion du grand fleuve pélagique (à l'analogie des fucus des Malouines entraînés par les courans dans la mer clapoteuse qu'on rencontre au S. S. E. de l'embouchure du Rio de la Plata [1]), on conçoit

[1] Duperrey, *Hydrographie du voyage de la Coquille*, 1829, p. 91.

difficilement que les fucus bruns, et en grande partie dépéris, du *Gulf-Stream* puissent, après un long voyage, renaître à une fraîcheur si surprenante. En admettant même, d'après les ingénieuses observations de M. Meyen, qu'ils peuvent végéter sans racines, il me paraît plus probable que la Mer de Sargasso est leur véritable patrie, leur site originaire[1]. Pour mettre le lecteur plus à même de juger du degré de confiance que mérite la comparaison à laquelle je vais me livrer des anciennes observations de Christophe Colomb avec les observations les plus modernes, il faut examiner plus en détail le prolongement du grand banc de fucus au sud du parallèle de Corvo. L'axe principal du banc paraît passer par lat. 40° et long. 39° $\frac{3}{4}$; par lat. 30° et long. 43°; par lat. 20° et long. 40. La largeur de la bande est généralement de 4 à 5 degrés, mais par le parallèle de 35°, où elle recule le plus à l'ouest, sa largeur semble diminuer de

[1] Cette opinion est aussi celle de M. Luccock, dans ses *Notes on Brasil*, et d'un marin très distingué, le capitaine Livingston. (Purdy, *Memoir on the Hydrog. of the Atlantic*, 1825, p. 221-225.)

moitié. La plus grande accumulation est entre les 30° à 36° de latitude. Vers l'extrémité méridionale, examinée par le capitaine Birch en 1818, sous le parallèle de 19° par 39° $\frac{1}{4}$ de longitude, le varec s'étend très loin à l'est, et forme plusieurs bandes longitudinales parallèles[1]. Ces masses sporadiques s'étendent

[1] Les chances de navires qui sont munis de moyens propres à déterminer les longitudes avec précision et qui traversent le grand banc de varec dans le sens d'un parallèle, mais hors de la bande qui réunit les deux groupes, sont extrêmement rares ; et lorsque, beaucoup à l'est du méridien que nous regardons dans l'état normal comme la limite orientale du grand banc, on rencontre pendant plusieurs jours de gros paquets de varec flottant, également espacés, et placés dans la direction des courans, rien n'empêche de croire que, naviguant dans des rumbs peu différens du méridien, on n'a pas touché la véritable bande longitudinale, l'axe de l'agglomération principale qui est située plus à l'ouest. D'après un travail minutieux auquel je me suis livré sur cette matière, je trouve des preuves de l'existence de stries de varec flottant en masses considérables, par des longitudes bien plus orientales que celles qui ont été admises par Rennell, comme formant habituellement le bord est du grand banc. Je trouve ces preuves dans les observations de Labillardière, lat. 25°, long. 31°— lat. 36° $\frac{1}{2}$, long. 35° (*Relation du voyage à la recherche*

quelquefois jusqu'au 32° de latitude, et remplissent la mer entre les méridiens de 33°

de La Pérouse, t. II, p. 331); de M. Lichtenstein, à son retour du cap de Bonne-Espérance, lat. 19° ½, long. 35° ¾ — lat. 22° ¼, long. 36° ¼; de M. Bory Saint-Vincent, lat. 23° ½, long. 35°; de M. Gaudichaud, dans l'expédition de *l'Herminie*, lat. 27° ¾, long. 37° ¾ — lat. 29°, long. 35° ½; de M. Freycinet, dans le voyage de *l'Uranie*, lat. 28° 31′, long. 35° 55′ — lat. 36° 1′ long. 35° 44′; du capitaine Duperrey, dans le voyage de *la Coquille*, lat. 29° 54′, long. 31° 45′ — lat. 31° 35′, long. 31° 7′; de M. d'Urville, dans le voyage de *l'Astrolabe*, lat. 24° 51′ long. 32° 39′ — lat. 26° 20′, long. 33° 39 — lat. 29° 5′, long. 30° 53′. J'ai observé moi-même, dans le trajet de la Corogne à Cumana, en passant au nord-ouest des îles du cap Vert et 80° à l'est du point que les *Cartes des courans de l'Atlantique* par le major Rennell fixent comme l'extrémité méridionale du grand banc, des masses considérables de varec flottant. (*Relation historique*, t. I, p. 271). Je terminerai cette note en signalant des témoignages très conformes aux résultats que des officiers d'un grand mérite, MM. Birch, Alsagar, Hamilton et Livingston ont recueillis de 1818 à 1820, et qui confirment d'une manière satisfaisante ce que nous croyons être la *configuration normale* de la bande de Corvo : l'amiral Krusenstern, d'après M. Horner, lat. 26°, long. 39° ¼ (*Reise um die Welt*, t. III, p. 151-153); Kotzebue, dans le voyage du *Rurick*, d'après le journal manuscrit de M. de Chamisso, lat. 20°, long.

et 40°. J'ai décrit la position et la configuration de la grande bande longitudinale telles qu'elles résultent du nombre immense d'observations recueillies par le major Rennell depuis l'année 1780, époque à laquelle l'usage des chronomètres a commencé à devenir assez commun dans la marine anglaise. Il ne s'agit ici, comme dans les déterminations de température et de pression atmosphérique, ou dans le tracé de la vitesse et de la largeur du *Gulf-Stream*, que d'un état moyen que j'ai appelé normal. Les limites de la bande des fucus, déplacée par les vents et les courans, oscillent sans doute; la bande se rétrécit ou s'élargit comme les courans pélagiques qui traversent les eaux presque immobiles de l'Océan ambiant; mais ce serait peu connaître les fondemens des déterminations numériques données plus haut que d'admettre que les fucus dans

37° ½ — lat. 30°, long. 39° ¾; M. Meyen, dans son voyage autour du monde, lat. 24°, long. 39° ½ — lat. 36°, long. 43° ¼. En comparant ces longitudes, *qui, constamment dans cet ouvrage, ont été réduites au méridien de Paris,* à la position de l'axe du grand banc de varec flottant, il ne faut pas oublier de tenir compte de la largeur même de la bande.

leur agroupement habituel ne suivent aucune loi et aucune forme particulière. Il faut distinguer entre la bande longitudinale et étroite que nous venons de décrire, et dont l'axe principal passe par les méridiens de 40° et 43°, et les paquets de fucus flottant plus ou moins accumulés que les vaisseaux qui retournent du cap de Bonne-Espérance en Europe rencontrent si habituellement à l'est de la bande principale (entre les parallèles de 20° et 35°), jusqu'aux 32° de longitude, même jusqu'au méridien de l'île Fayal. Comme cette région des varecs n'a jamais été explorée dans le dessein de déterminer les limites et la configuration du groupe entier, on se voit forcé de réunir sur les cartes marines des observations faites accidentellement et par différens états des vents et des courans ; de sorte que la question de savoir si par le nord-ouest la bande principale se déplace considérablement vers l'est, demeure indécise. Elle le restera long-temps d'après l'indifférence avec laquelle on traite la physique de l'Océan. Colomb a vu les premières masses de varec flottant dans son expédition de découvertes de 1492, le 16 septembre, se trouvant par lat. 28° et long.

35° ½. Il passa le grand banc longitudinal de Corvo dans la bande transversale qui réunit, entre les parallèles de 25° et 30°, le grand et le petit banc. Le maximum de l'agglomération des plantes marines se montra, d'après le journal de Colomb, le 21 septembre, toujours par lat. 28°, mais par long. 43° ¼. L'amiral resta dans cette bande transversale jusqu'au 8 octobre, ayant navigué 24° plus à l'ouest et inclinant un peu vers le sud [1]. « L'herbe paraissait toujours très fraîche et dirigée dans le sens du courant de l'est à l'ouest. Il savait dès le 3 octobre qu'il laissait de *certaines îles* dont il avait connaissance derrière lui : mais s'arrêter aurait paru une insigne folie (*no fuera buen seso*). » La longitude que M. Moreno assigne au 16 septembre 1492 dans le tracé des routes de l'amiral est confirmée par le calcul en lieues que celui-ci donne dans son journal du 10 février 1493. Les pilotes, au retour d'Haïti, étaient dans la plus grande incertitude sur la distance à laquelle ils se trouvaient des îles Açores. Colomb essaie de s'orienter [2] d'après la position du grand banc de

[1] Le point d'estime était lat. 25° ¼, long. 67° ½.

[2] Nav. t. I, p. 149; *Vida*, cap. 36.

fucus : il se rappelle qu'en allant à la découverte (*a la venida*) il a commencé à voir les premières *herbes* deux cent soixante-trois lieues à l'ouest de l'île de Ferro. Le calcul donne pour ce point la longitude de 36°. Il faut se souvenir que le journal ne parle que de masses isolées de varec (*manchas*), non du véritable bord de la grande bande qui était plus occidental. La route que Colomb a suivie, sans doute d'après le conseil de Toscanelli, en se tenant strictement sur le parallèle de l'île Gomera, favorisa singulièrement la solution du problème qui nous occupe. Dans la traversée d'Espagne aux Antilles, les navigateurs modernes ne traversent pas la grande bande de varec à l'ouest de Corvo; ils cherchent à gagner le sud et passent, pour trouver le plus tôt possible les vents alisés, entre les îles du cap Vert et l'extrémité méridionale des varecs accumulés. Au retour de la première expédition, depuis le méridien des Bermudes jusqu'à celui du banc de Terre-Neuve, du 21 janvier au 3 février 1493, par les parallèles de 24° et 34° $\frac{1}{2}$, Colomb reste de nouveau dans des bandes transversales de varec flottant, entre les deux groupes que j'ai signalés

plus haut. Le 2 février surtout[1], la mer lui paraît une seconde fois « si coagulée de fucus (*tan cuajada la mar de yerba*) que, s'il n'avait pas déja vu ce phénomène, il aurait craint de se trouver sur un des bas-fonds. » Les fucus disparaissent du 3 au 7 février, mais le 7 on rentre dans le grand banc. Le navire se trouve alors lat. 37°, long. 41° ½, et le journal fait mention d'une prodigieuse abondance d'*herbes* marines. La largeur de la bande est habituellement dans cette latitude de 50 milles: or Colomb avance en vingt-quatre heures, par un vent frais du nord-ouest, à peu près 3° de longitude. Il est donc tout naturel et conforme à l'état actuel des choses que depuis le 9 février jusqu'à l'horrible tempête du 14, dans laquelle il jette à la mer le récit de sa grande découverte, il ne voie plus de varec flottant en s'approchant des îles Açores.

Il résulte de l'ensemble de ces indications

[1] Colomb se crut alors par lat. 34° ½ et long. 53°, par conséquent à l'E. N. E. des îles Bermudes. Il est bien remarquable que le major Rennell, auquel cette observation de 1493 est restée inconnue, place dans ces mêmes parages (voy. la seconde carte de l'Atlas des Courans) *much Gulf-weed*.

que, d'après des calculs approximatifs fondés sur des rumbs et les distances mentionnés dans le journal de l'amiral, le grand banc de fucus près de Corvo fut traversé en 1492 par lat. 28° $\frac{2}{1}$, long. 40°—43°; en 1493, par lat. 37°, long. 41° $\frac{1}{2}$. Les observations modernes offrent pour l'axe principal de ce banc, long. 41° $\frac{1}{2}$. La concordance frappante de ces données numériques est, je l'avoue, purement accidentelle. Les matériaux d'après lesquels on a tracé les routes de Colomb offrent une masse d'incertitudes [1] qui certes ne dis-

[1] Comme dans ces derniers temps, le point d'attérage même de la première expédition de Colomb est devenu douteux, on ne peut pas avoir trop de confiance dans l'emploi habituel du moyen de corriger l'*estime* par la comparaison des positions du point de départ et du point d'attérage. Christophe Colomb suivit un cours vers l'ouest lorsque de la première île qu'il découvrit le vendredi 12 octobre 1492, il arriva sur la côte septentrionale de Cuba (aux ports de Tanamo, Cayo-Moa et Baracoa). Cette direction a fait supposer à M. Navarrete que Guanahani, la première terre découverte, ne fut ni San Salvador Grande, île sur laquelle, à la pointe sud-est, un port porte encore aujourd'hui le nom de *Columbos port*, ni l'île Watelin (Muñoz, § 137), mais un petit ilot du groupe des îles Turques, appelé la

paraissent pas toutes par d'heureuses compensations ; mais, sans prétendre à une détermination rigoureuse des longitudes, il devient toujours extrêmement probable, d'après les recherches auxquelles je me suis livré, que depuis la fin du quinzième siècle la bande principale de varec flottant dans le voisinage des Açores n'a pas considérablement changé de place. C'est une ancienne tradition que j'ai trouvée encore conservée parmi des pilotes de Galice, que ce grand banc de fucus désigne la moitié du chemin qu'ont à faire à travers le *Golfo de las Yeguas* [1] les navires qui re-

Grande Saline par les marins français, et *the Grand Kay* par les marins anglais (Nav. t. I, p. CV), au nord d'Haïti, presque dans le méridien de la Pointe Isabélique. D'après de Mayne, il y a 4° 9′ de différence de longitude entre San Salvador et la *Grande Saline* des îles Turques, placées à l'est de Cayques et à l'ouest du Mouchoir carré. Aussi l'attérage aux Açores (à l'île Sainte-Marie) lors du retour en Espagne ne peut servir à corriger l'*estime* avec certitude, Colomb ayant subi une grande tempête et erré du 13 au 17 février 1493 dans des parages où l'action des courans est d'une force extrême.

[1] J'emploie cette expression bizarre dans le sens que lui donne aujourd'hui le commun des pilotes espagnols

tournent en Espagne en venant de Carthagène des Indes, de la Vera-Cruz ou de la Havane,

en opposant la mer orageuse et houleuse au nord du parallèle de 35° (*el Golfo de las Yeguas*) à la mer calme et unie des tropiques (*el Golfo de las Damas*). Originairement, à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle, l'expression du *Golfo de las Yeguas* ne fut adaptée qu'à la partie de l'océan Atlantique, entre les côtes d'Espagne et les Canaries, à cause du grand nombre de cavales (*yeguas*) qui périrent dans la traversée des ports d'Andalousie aux Antilles, et que l'on jeta à la mer avant d'atteindre les Canaries. Au sud de ces îles, les animaux souffraient moins du roulis et se trouvaient habitués à la navigation. Oviedo (*Hist. gen. de las Indias*, lib. II, cap. 9, fol. 12) dit que les vaches périrent en plus grand nombre que les chevaux, et que l'on devrait nommer cette portion de mer au nord des Canaries *el Golfo de las Vacas*. Aujourd'hui les pilotes espagnols disent qu'on va en Amérique par le *golfe des Dames* (Acosta, lib. III, cap. 4), et que l'on revient par le *golfe des Cavales*, en interprétant cette dernière locution d'une manière peu naturelle « par l'aspect de la grosse houle écumeuse qui bondit comme une cavale. » Il est bien digne de remarque que, malgré l'imperfection de l'art nautique et l'incertitude des routes, on ait pu quelquefois, dans les premiers temps de la découverte de l'Amérique, exécuter des traversées si rapides. Oviedo (l. c. p. 13) nous apprend « qu'en 1525 tandis que l'empereur Charles V était à Tolède, deux

et qui sont favorisés dans leur navigation par le courant du *Gulf-Stream*. La position du banc de varec sert aux marins ignorans et dépourvus de moyens exacts pour trouver la longitude de correction de leur *point d'estime*. Comme l'axe principal de la bande longitudinale de varec flottant se trouve à peu près au milieu de la distance qu'il y a du méridien des Bermudes à celui de la Corogne, cette ancienne méthode de s'orienter dans l'Atlantique est assez incorrecte; elle l'est même, si l'on prend le cap Hatteras pour point de départ. La seconde partie de la traversée depuis le banc de fucus jusqu'à la Corogne est d'un cinquième plus courte, mais en confondant le temps et l'espace, le calcul est assez précis. A l'ouest du méridien de 41°, le navire reçoit l'impulsion du courant d'eaux chaudes, tandis qu'à l'est des Açores, la mer orageuse et les changemens fréquens de vents et de courans retardent la navigation.

On a aussi agité la question de savoir si la Mer de Sargasso a été découverte par Colomb

caravelles retournèrent en vingt-cinq jours de l'île Saint-Domingue au Rio de Sevilla. »

en septembre 1472, ou si, avant la célèbre expédition de ce navigateur, les Portugais en ont eu connaissance. Lorsqu'on se rappelle la petite distance à laquelle la grande bande de varec se trouve à l'ouest du méridien de Corvo et de Florès; comment cette bande se prolonge, entre les parallèles de 40° et 46°, au nord-est de ces îles, presque jusqu'à atteindre le méridien de Fayal; comment enfin, à l'ouest de ce méridien et au sud du parallèle de 40°, toute la mer est remplie de paquets de varec flottant, on ne peut douter qu'une partie du phénomène n'ait été observée antérieurement à Colomb par des marins portugais ou espagnols. Déja en 1452, Pedro de Valasco, natif de Palos, avait découvert l'ilot de Florès, en cinglant de Fayal vers l'ouest et en suivant le vol de certains oiseaux [1]. De là, il s'était porté

[1] C'est sans doute à cause de cette découverte et de quelques aventures semblables que Colomb dit dans son journal (7 octobre 1492), donc avant la découverte de Guanahani, « qu'il était bien attentif au vol des oiseaux lorsque tous se dirigent le soir d'un côté comme pour dormir à terre, *parce que la plupart des îles que possèdent aujourd'hui les Portugais, ils les ont découvertes par les oiseaux* (*las descubrieran por las aves*). »

au N. E. et avait attéré en Irlande, à son extrémité la plus australe [1]. Dans le cours de ces navigations lointaines, du Portugal aux Açores, et des Açores aux îles Britanniques, par des mers orageuses et sillonnées de courans aussi variables que les vents, les pilotes qui étaient incertains de leur point, doivent souvent avoir dévié de leur route ; et rien ne s'oppose à ce qu'on croie qu'ils ont vu ces paquets de varec flottant, ces groupes sporadiques qui précèdent vers l'est le grand banc de fucus. La mappemonde d'André Bianco, de 1436, désigne même la mer à l'ouest des Açores par un nom particulier, celui de *Mar de Baga*. Dans le moyen âge, la ville de Vagas, située au sud d'Aveiro, avait un commerce très florissant, et l'on a tenté [2] de traduire la Mer de Baga par « mer que fréquentaient les marins de Vagas. » Quoi qu'il en soit de cette fréquentation, il me paraît très probable que le véritable banc de fucus, la

[1] Au *Cabo de Clara*. (*Vida*, cap. 8.) C'est *Cope Clear*.

[2] Formaleoni, *Nautica dei Veneziani*, p. 48. C'est *Vouga* de la carte de Castro.

bande plus occidentale sur laquelle la mer, selon l'expression emphatique de Christophe Colomb, paraît comme *coagulée de varec*, n'avait point été vu avant lui. La nouvelle de l'existence d'une vaste prairie, loin des îles, au milieu d'un Océan inconnu, se serait rapidement propagée parmi les marins portugais et castillans : cependant nous voyons par le journal même de Colomb que ses compagnons de fortune se trouvaient émerveillés [1] d'un

[1] La crainte qu'inspirait à l'équipage de Colomb l'accumulation du varec ne se trouve pas exprimée dans la portion du journal que nous a transmise par extraits Fray Bartholomè de Las Casas. Ce journal (22 et 23 septembre 1492) ne rapporte que les « *murmures* sur la constance du vent d'est et sur la faiblesse des vents en général qui laissaient la mer calme et unie (*mansa y llana*). » Il n'y a que le fils, don Fernando Colomb, qui s'exprime très vivement à ce sujet : « Les marins virent vers le nord, aussi loin que portait la vue, une accumulation d'herbes marines, qui tantôt leur faisait plaisir, parce qu'ils croyaient être près d'une côte, et tantôt leur inspirait des craintes. Il y en avait des masses si épaisses, qu'elles entravaient jusqu'à un certain point la navigation, et qu'ils pensaient courir le danger *que se finge de San Amoro en el mar yelado.* » (*Vida*, cap. 18.) Cette même comparaison du journal de l'amiral et de la

aspect auquel ils n'étaient aucunement préparés. Rien ne paraît prouver jusqu'ici que la dénomination portugaise de Mer de Sargasso (il faudrait écrire *Sargaço*) est antérieure à 1492, si l'on applique cette dénomination au groupe de varec à l'ouest de Corvo. Colomb ne se sert jamais du mot sargasso pour désigner l'algue maritime. Très habitué à la voir à Porto Santo, autour du cap Vert et des îles de ce nom, comme sur les côtes d'Islande, ce n'est que sa grande accumulation qui a pu le surprendre. Aussi en février 1493, lorsqu'il cherche à s'orienter d'après la bande de fucus, il se sert d'une expression qui supplée presque à celle de Mer de Sargasso[1] :

Vie écrite par le fils me confirme d'ailleurs dans l'opinion que ce dernier, pour rendre son récit plus dramatique, insiste un peu trop sur le désespoir des marins qui se trouvaient jetés « au milieu d'un Océan, loin de tout secours. » (BARCIA, *Hist. prim.* t. I, p. 16.) Une traversée de Palos à Florès, et de là aux côtes d'Irlande, comme j'en ai cité l'exemple, l'an 1452, pouvait, je pense, avoir accoutumé les marins à ne voir que l'eau et le ciel. (Voyez tom. I, p. 243, n. 1.)

[1] L'étymologie du mot portugais *sargaço* (*sarguaço* d'ACOSTA, *Aromatum liber*. Antw. 1593, p. 311) a été

il parle de la région « de la primera yerba. »

J'ai déja exposé dans un autre endroit de

diversement tentée. M. Rennell (*Inv. on Curr.* p. 72) croit reconnaître dans ce mot, d'après l'autorité d'un mémoire inséré dans le *Nautical Magazine*, 1832, p. 175, le *raisin de mer* ou *raisin des tropiques*, ainsi nommé à cause des vessies globuleuses pédunculées que Colomb comparait aux fruits du pistachier (*lentisco*). *Sarga* et *Uva sargacinha*, deux mots peu connus des Portugais mêmes, désignent sans doute une variété de raisin, mais le grand Dictionnaire de la langue portugaise, publié à Lisbonne en 1818 par *trois littérateurs portugais*, donne la définition de petite grappe à baies de sargaço. C'est donc la plante marine, comme l'observe très bien le vicomte de Santarem, qui a donné son nom au raisin et non le raisin qui a fait appeler le varec sargaço. Il paraît bien plus probable que ce dernier mot, par la permutation des lettres *r* et *l*, permutation si commune surtout dans l'Algarve, patrie des plus habiles marins du quinzième siècle, tient à *salgar*, saler, à *salgado*, salé, et à *salgadeira* (plante du littoral, un Portulacca ou un Halimus). La navigation des Arabes ayant exercé tant d'influence sur l'art nautique et le langage des marins dans l'Europe australe, j'ai été frappé jadis de l'assonance de *Gium Alhacisc*, *golfe d'herbes*, dans la *Géographie* d'Edrisi, p. 22. *Alhachich* (de *hechicheh*) signifie *herbes*, et *alhas* pourrait bien avoir formé *saglas* (*salgazzo*, Ramusio, t. III, p. 67.) Mais l'étymologie purement portugaise paraît

cet ouvrage [1] que la Mer de Sargasso mentionnée dans le périple de Scylax de Caryande

bien préférable; aussi Joao de Sousa, dans ses curieuses recherches sur les mots arabes introduits dans la langue portugaise (*Vestigios de lingua arabica em Portugal*, 1789), ne fait aucune mention de *sargaço*. Il ne faut pas chercher si loin ce que l'on trouve plus naturellement dans l'Europe latine. C'est ainsi que je viens de reconnaître dans l'ancien nom des îles Antilles, *Isles Camerçanes* du religieux carme Maurile (voyez tom. II, page 200, note 3), le mot espagnol *comarca*. Il faut lire, *Islas comarcanas*, c'est-à-dire qui sont *voisines* de la terre ferme, qui confinent avec elle. La traduction d'un passage de Grégoire Boncius par Philipon, religieux de l'ordre de Saint-Benoît, le prouve clairement. « Insulæ Cannibalium quas modo Antillias sive *Camericanas* vocant, et de quibus Gregorius Boncius ait : Tienne America muchas Islas *Comarcanas*, la de Paria, Cuba, Española... hoc est, habet America *insulas adjacentes* quam plurimas, ut Parianam insulam, Cubam.... » (Honorius Philiponus, *Ordinis Sancti Benedicti monachus*, *Nova typis transacta Navigatio Novi Orbis Indiæ Occidentalis*, 1621, p. 33.) Les « Islas Comarcanas situadas en la comarca de la Tierra firme » ont été changées peu à peu en *Camerçanes* et en *Camericanes*. Maurile de Saint-Michel (*Voyage*, p. 391) dit même : « îles Camerçanes, dictes *autrefois* Antilles. »

[1] Voyez tom. I, p. 35 et p. 131-142.

et dans l'*Ora maritima* du poète Avienus, ne désigne que l'abondance de fucus par laquelle on reconnaît la proximité des îles du cap Vert. Il y a près de 240 lieues vers l'O. N. O. de l'île de S[t] Antonio, la plus occidentale de ce groupe, à l'extrémité australe de la grande bande de varec flottant de Corvo ; et l'opinion que les Portugais ont *primitivement* et avant Colomb, appliqué la dénomination de Mer de Sargasso à une région au N. et N. O. des îles du cap Vert [1], sans être entièrement invraisemblable, ne paraît pourtant pas fondée sur des témoignages précis. Les varecs que l'on rencontre entre Cerné, la station (*Gaulea*) des *navires de charge* des Phéniciens (d'après Gossellin, la petite île de Fedala [2], sur la côte nord-ouest de la Mauritanie) et le cap Vert, ne forment nulle part une grande masse con-

[1] *Naut. Mag.* l. c.

[2] Fidallah, Fedel, entre Sallée et le cap Blanc, par lat. 33° 50′, à la distance de 60 lieues marines en ligne droite de Gadès, distance que le périple de Scylax évalue à non moins de douze jours de route. La localité de Fedala est le mieux décrite dans Tuckey, *Marit. Geogr.* t. II, p. 499.

tinue, un *mare herbidum* [1], comme on en trouve au-delà des Açores; mais ils sont sur quelques points [2] assez accumulés pour retarder le sillage des navires. Le tableau exagéré que la ruse des Phéniciens avait tracé des difficultés qu'opposaient à la navigation, au-delà des Colonnes d'Hercule, de Cerné et de l'île Sacrée (Ierné), « le fucus, le limon (πηλὸς), le manque de fond, et le calme perpétuel de la mer » ressemble sans doute d'une

[1] PETR. MART. *Oceanica*, Dec. I, lib. VI, p. 16; Dec. III, lib. IV, p. 55.

[2] Le navigateur Jean Barbot, observateur attentif, s'exprime comme il suit.: « Quarante ou soixante lieues à l'occident du cap Blanc d'Afrique, et même déja à vingt-cinq lieues de distance, nous vîmes du sargasso flottant dans l'Océan si profond qu'on ignore où il a eu racine. Le sargasso est si accumulé, qu'il faut un vent frais pour le traverser, tant il fait résistance. » (*Description of the coast of Guinea*, formant le dernier volume de la collection de Churchill, édition de 1732, p. 538.) Ce tableau est conforme aux observations de Mandelsloe (HARRIS's, *Collection of Voyages*, 1764, t. I, p. 805), qui discute sérieusement la question de savoir si ce varec flottant peut venir des îles Antilles, malgré la constance des vents N. E.

manière frappante aux récits animés des premiers compagnons de Colomb. On dirait que les passages d'Aristote (*Meteor.* II 1, 14), de Théophraste (*Hist. plant.* IV 6, 4 IV 7, 1), de Scylax (*Huds. Geogr. min.* I, p. 53), de Festus Avienus (*Ora maritima*, v. 109, 122, 388 et 408) et de Jornandès (*de Rebus Geticis*, c. 1), ont été écrits[1] pour justifier ces

[1] Avienus (*Poetæ lat. min.* t. V, P. III, p. 1187, ed. Wernsd.) avait sous les yeux, comme il le dit lui-même (*Ora mar.* v. 412), des périples puniques. En parlant de la course que fit Himilcon pendant quatre mois vers l'ouest et le nord-ouest, il dit :

Sic nulla late flabra propellunt ratem,
Sic segnis humor æquoris pigri stupet.
Adjicit et illud, plurimum inter gurgites,
Exstare fucum, et sæpe virgulti vice
Retinere puppim.

Ces bancs de fucus sont placés dans le nord même, vers Ierné :

Hæc inter undas multa cespitem jacet,
Eamque late gens Hibernorum colit.

Théophraste distingue très bien le fucus du littoral, πόντιον φῦκος, du fucus de la haute mer, θαλάσσιον φῦκος. (Voyez aussi Salmas, *Exerc. Plin.* p. 806.) Aristote, dans les *Météorologiques*, insiste sur l'absence du vent, idée systématique très répandue et bien étrange lors-

récits. Cependant ces mêmes passages n'ont rapport qu'à des régions voisines des îles

qu'il est question d'une mer si souvent agitée entre Gadès et les îles Fortunées, d'une région qui certes n'est pas le *Golfe des Dames* des pilotes castillans. Voici ce que le Stagirite ajoute après avoir disserté sur un rapport qu'il suppose entre la direction des courans et la déclivité du fond de la mer : τὰ δ' ἔξω στηλῶν βραχέα μὲν διὰ τὸν πηλὸν, ἄπνοα δ' ἐστὶν ὡς ἐν κοίλῳ θαλάττης οὔσης. Le poète orphique (*Argonaut.* v. 1107, ed. Lips. 1818), en chantant les travaux des Argonautes qui, arrivés dans les régions du nord, sont obligés de tirer le vaisseau Argo *à la cordelle*, ajoute « qu'un air bruyant n'y soulève plus par son souffle une mer privée de vents tumultueux, que l'onde, dernière limite de l'empire de Thétys, est muette sous le char glacé de l'Ourse. » Les races hyperboréennes appellent (v. 1085) ces eaux « la Mer Morte. » (Voy. tom. I, p. 196 et suiv.) L'astuce des Phéniciens, le désir d'un peuple commerçant de dégoûter ses rivaux de toute navigation au-delà des Colonnes, ont-ils répandu ces illusions de l'absence des tempêtes? ou le calme qui règne dans les régions boréales pendant les grands brouillards (le *poumon marin* de Pytheas, STRABO, II, p. 104 Cas.), et l'idée des obstacles que le *varec* oppose au mouvement des ondes, ont-ils agi sur les croyances populaires? Rutilius (*Itinerar.* lib. I, v. 537. *Poët. lat. min.* vol. IV, p. 151) décrit « les algues qui, devant le port de

Fortunées, des côtes nord-ouest de l'Afrique, des îles Britanniques et du *mare cœnosum*

Pise, amortissent les lames », et Aviénus (*Ora marit.* v. 406) étend ce phénomène à toute l'Atlantique :

Plerumque porro tenue tenditur salum,
Ut vix arenas subjacentes occulat.
Exsuperat autem gurgitem fucus frequens,
Atque impeditur æstus hic uligine.

Des marins qui se traînaient le plus souvent le long des côtes, devaient attacher une grande importance à tout ce qui a rapport au fucus. M. Ideler fils a cité dans son savant commentaire sur les Météorologiques (t. I, p. 505) un passage de Jornandès (MURATORI, *Rerum Ital. Script.* t. I, p. 191) presque entièrement négligé jusqu'ici (BECKMANN, *in Arist. Mirab ausc.* p. 307), et qui révèle cette filiation des idées de l'antiquité et du moyen-âge dont j'ai souvent parlé dans mes recherches. « Oceani vero intransmeabiles ulteriores fines non solum non describere quis aggressus est, verum etiam nec cuiquam licuit transfretare ; *quia resistente ulva eí ventorum spiramine quiescente*, impermeabiles esse sentiantur et nulli cogniti, nisi soli ei, qui eos constituit. » Abondance de fucus, bas-fonds et absence de vent, voilà les trois objets qui caractérisent dans toutes les descriptions de l'Océan Atlantique, la *Mer ténébreuse* des Arabes. S'il était probable que la navigation des Phéniciens avait atteint la région des vents alisés et le grand banc de fucus flottant à l'ouest des

boréal, dans lequel Plutarque fait tomber les

Açores, la liaison de ces rapports physiques devrait être cherchée dans des régions lointaines, et la destruction de l'Atlantide, qui a laissé la mer « bourbeuse et impropre à la navigation » (PLATON, dans le *Timée*, t. IX, p. 296), servirait à compléter de téméraires explications. J'ai eu jadis moi-même le tort de me laisser séduire par elles. (*Tableaux de la Nature*, deuxième édition, t. I, p. 100 ; et *Relation historique*, t. I, p. 201.) La géographie positive, plus réservée et plus timide, cherche l'origine des croyances de l'antiquité dans les phénomènes physiques dont l'aspect devait frapper le plus habituellement les premiers navigateurs. Il me paraît probable que puisque le flux et le reflux de la mer ne deviennent sensibles que dans peu d'endroits de la Méditerranée (HEROD. VII, 129, 198; SCYL. *Peripl.* ed. Hudson, p. 49; MELA, I, 7 ; STRABO, XVII, p. 835), c'est l'étonnement causé par l'aspect de grandes marées dans l'esprit des navigateurs grecs qui fit naître cette liaison d'idées que nous avons signalée. Le reflux frappe le plus l'imagination là où les côtes sont basses et où la mer offre des bas-fonds et des écueils. Pendant le jusant, lorsque le flot se retire, le fond de la mer reste à sec et présente une abondante végétation d'algues qui se plaît à des variations régulières de sécheresse et d'humidité. Les Syrtes, si redoutées par les navigateurs (POLYB. I, 39), montraient même sur les côtes d'Afrique dans l'intérieur du bassin méditerranéen les phénomènes des marées sur une assez

alluvions de son immense continent Cronien [1].

Le grand courant général de l'est à l'ouest qui règne entre les tropiques et que l'on désigne souvent par les noms de *courant équinoxial* et de *rotation*, ne pouvait échapper à la sagacité de Colomb. Il est probablement le premier qui l'ait observé, les navigations qu'on exécuta avant lui dans l'Atlantique s'éloignant très peu des côtes ou se trouvant restreintes, comme celles aux Açores, aux îles Shetland et en Islande, aux zones *extratropicales*. Un phénomène général ne se révèle que là où di-

grande échelle; et combien l'impression ne devait-elle pas être plus générale et plus forte, lorsqu'on apprit à connaître les marées de l'Océan, au-delà des Colonnes d'Hercule, sur les côtes d'Espagne, des Gaules et d'Albion, marées qui exercèrent la sagacité de Posidonius et d'Athénodore! Ce que l'on observait sur le littoral fut appliqué chimériquement à toute l'étendue de l'Océan Atlantique et des mers du Nord. Le peu de profondeur de la Baltique et les vastes plages du Jutland couvertes par le flot pouvaient contribuer aussi à ces illusions de la géographie systématique. (AGATHEM. *Geogr.* II, 11; MELA, III, 6.)

[1] Voyez tom. I, p. 203, et tom. II, p. 161.

minue et cesse l'effet des perturbations locales : or, dans les parages que je viens de nommer, des vents variables et des courans pélagiques modifiés par la configuration des terres voisines, ont dû empêcher long-temps de découvrir quelque régularité dans le mouvement des eaux. C'est par la relation du troisième voyage, celui qui conduisit Colomb le plus au sud et le maintint au-delà du tropique, dès le méridien des îles Canaries [1], que nous apprenons à connaître les idées du navigateur génois sur le courant général équatorial. « Je le regarde comme une chose bien avérée, dit-il, que les eaux de la mer ont leur cours d'orient en occident, comme font les cieux, *con los cielos*, » c'est-à-dire que le mouvement apparent du soleil et de tous les astres fixés à des sphères mobiles, influent sur le mouvement de ce courant général. « Dans les parages où je me trouve (*alli en esta comarca*, c'est-à-dire dans la Mer des

[1] Dans le premier voyage, au contraire, et cette direction de la route ne s'explique que par les conseils de Toscanelli, Colomb n'entra dans la zone tropicale qu'à 120 lieues de distance des îles Lucayes.

Antilles), ajoute Colomb, les eaux [1] ont le plus de rapidité. » Il ne peut être douteux que le courant des tropiques ait dû frapper l'esprit des marins, surtout entre les îles, dans le voisinage des terres. Le premier et le second voyage avaient conduit Colomb le long du groupe des Grandes et des Petites Antilles, depuis le Vieux Canal près de Cuba jusqu'à Marigalante et la Dominique. Dans le troisième voyage, il éprouva la double influence des vents alisés et du courant équinoxial non-seulement au sud de l'île de la Trinité, en longeant les côtes de Cumana jusqu'au cap occidental de la Marguerite, mais encore dans la courte traversée par la Mer des Antilles, de ce cap occidental (le Macanao) à Haïti. Or, tous les marins savent, et je l'ai éprouvé assez moi-même, que les courans de l'est à l'ouest sont les plus violens entre Saint-Vincent et Sainte-Lucie, la Trinité et la Grenade, Sainte-Lucie et la Martinique [2]. Le major

[1] Nav. t. I, p. 260.

[2] Voyez les observations du capitaine Rodd, dans *Rennell on Curr.* p. 127. Au S. E. de la Trinité, le courant équinoxial porte à l'O. N. O. parce qu'il est

Rennell nomme toute la Mer des Antilles « une mer en mouvement [1]. » Le moyen direct que nous avons aujourd'hui de reconnaître loin des côtes, en pleine mer, la direction et la rapidité des courans qui agissent dans le sens d'un parallèle, en comparant le *point d'estime* à des déterminations partielles chronométriques ou de distances lunaires, manquait totalement jusqu'à la dernière moitié du dix-huitième siècle. Ce n'est que l'effet total du courant équinoxial pendant une traversée des Canaries aux Antilles qui pouvait être évalué par approximation, lorsque les longitudes des points de départ et d'attérage commençaient à être suffisamment bien fixées. Colomb, en indiquant avec tant d'assurance le grand mouvement pélagique « dans la direction du mouvement des astres, » ne s'était donc pas laissé guider par le calcul : il avait reconnu ce mouvement, parce qu'il devient

modifié par le courant littoral du Brésil et de la Guyane, du S. E. au N. O. (Voyez Lartigue, dans les *Ann. marit. de Bajot*, 1828, p. 313-330.)

[1] *It is not a current, but a sea in motion*, l. c. p. 23.

sensible aux yeux dans les passages entre les îles, sur les côtes lorsqu'on se trouve à l'ancre, en pleine mer par la direction uniforme qu'affectent les paquets [1] de varec flottant, par celle que prend la ligne de sonde pendant le sondage [2], par les filets d'eaux courantes [3]

[1] *Sa veia la yerva con las listas de el Leste á Uestr.* (*Vida*, cap. 36.) Journal de la première navigation de Colomb, les 13, 17 et 21 septembre 1492.

[2] Le fils nous a conservé le passage suivant, très remarquable, qui manque dans le journal du père : « Le 19 septembre 1492, ayant beaucoup d'espérance de se trouver dans le voisinage d'une terre, on sonda, pendant un calme plat, à 200 brasses de profondeur sans trouver le fond; *mais on reconnut que les courans portaient au sud-ouest.* (*Vida*, cap. 18.)

[3] C'est probablement une observation de ce genre qui engagea Colomb à dire dans son journal du 13 septembre 1492 : « Les courans nous sont contraires. » L'amiral était alors à 300 lieues de distance de toute terre, dans une mer sans algues. Dans la Mer du Sud, je n'ai pas seulement vu plusieurs fois, quand la surface des eaux était très unie, ces *filets de courans* qui se meuvent à travers des eaux mobiles; je les ai entendus couler. Des marins expérimentés connaissent très bien le son particulier des filets de courans.

que l'on aperçoit quelquefois à la surface de l'Océan.

Lorsque dans la relation du second voyage le fils de l'amiral disserte longuement (*Vida*, cap. 46) sur une espèce de tourtière en fer vue avec surprise entre les mains des naturels de la Guadeloupe, il admet déja la possibilité que ce fer peut provenir des débris de quelque navire *porté par les courans* des côtes d'Espagne aux Antilles. Cette explication, le fils la tenait sans doute du journal du père qui n'a point encore été retrouvé. Je puis aussi signaler dans le journal du premier voyage un passage très remarquable relatif à la direction générale du courant équatorial. Colomb est étonné de l'accumulation de varec qu'il observe sur la côte boréale d'Haïti, dans le golfe de Samana, appelé alors golfe des Flèches. Il pense que le varec flottant de la *Mer verte* [1] ou de *Sargasso*, qu'il a rencontré

[1] Cette expression de *mer verte* rappelle le terme ὁ τῆς βατραχίας θαλάσσης κόλπος (Ptolem. *Geogr.* VII, cap. 3), que dans un autre endroit (t. I, p. 122) j'ai dit faire allusion à un golfe rempli d'algues. Si nous nous en tenons à la leçon reçue ou βατραχίας ou plutôt

en venant d'Espagne près des Açores, prouve qu'une chaîne d'îles s'étend des Antilles à l'est

βατραχείας, c'était probablement une mer *verte*, c'est-à-dire une mer couverte d'algues, que l'imagination des navigateurs plaçait à côté de la mer *poracée*, couleur de poireau, πρασώδης θάλασσα, dont Ptolémée parle quelques lignes plus haut, et qui se trouvait aux environs du cap Prasum (AGATHEM. *de Geogr.* lib. II, c. 11). Il est vrai que βατράχειος, *vert*, couleur de grenouille (les tuteurs des princes byzantins signaient, non pas avec de la pourpre comme les empereurs, mais avec de l'encre verte, βατραχείῳ χρώματι. Voyez MONTFAUCON, *Palæogr. Græc.* p. 3), est un adjectif *commun*, et forme ordinairement son féminin en ος : mais mon savant ami M. Letronne pense qu'on a pu également admettre la terminaison βατραχεία au féminin, puisque Nicandre (*apud Athen.* IX, p. 370, A) a bien dit βατραχέη. Le traducteur latin, en retranchant la première syllabe du mot βατραχεία a mis *mare asperum* ; son texte portait sans doute τῆς τραχείας θαλάσσης, comme on lit en effet dans le beau manuscrit de la Bibliothèque du Roi, n° 1401, fol. 48 *recto ;* peut-être aussi pensait-il à un autre passage de Ptolémée que j'ai trouvé depuis, IV, cap. 9, et où il semble que ce géographe désigne le même golfe : Κόλπῳ, ὃς καλεῖται τραχεῖα θάλασσα διὰ τὰ βράχη. Ce sont là des bas-fonds, βραχέα, *brevia* (In brevia et syrtes, VIRG. *Æn.* I, 111), comme on aurait pu traduire, au lieu de *propter æstus* que l'on trouve dans la version latine. Si à la place de

jusqu'à quatre cents lieues de distance des Canaries, que la Mer de Sargasso appartient à des bas-fonds voisins de cette chaîne, et que les courans de l'est à l'ouest portent ces varecs sur le littoral d'Haïti. Voici le texte de l'extrait de Las Casas pour le 15 janvier 1493 : « Colomb trouva beaucoup d'herbes dans cette baie (*de las Flechas*) ; ces herbes étaient de même nature que celles qu'il rencontra dans l'Océan (*en el golfo*) lorsqu'il allait à la découverte (de Guanahani) : c'est pour cela qu'il croyait à l'existence d'autres îles *vers l'est* en continuation de celles qu'il avait commencé à trou-

βατραχεῖα θ. il était permis de lire βραχεῖα θ. on pourrait croire que le golfe dont parle Ptolémée, VII, cap. 3, appartenait au *mare breve*, le même qu'Aristote (*Meteor.* lib. II, p. 354, a, lin. 22, ed. Bekk.) supposait ἔξω στηλῶν. Je puis du moins citer une grave autorité en faveur du changement de βατραχεῖα en βραχεῖα· M. Letronne avait marqué cette correction sur son exemplaire de la Géographie de Ptolémée. M. Mannert (*Geogr. der Griechen und Römer,* t. X, I, p. 89) opte pour la leçon τραχεῖα θάλασσα, et en effet, même chez les auteurs romains, le *mare asperum* ne se trouve pas seulement dans le langage poétique (Hor. lib. I, od. 5, v. 6 ; Virg. *Æn.* VI, 351), mais aussi dans la prose historique (Liv. XXXVII, 16).

ver. Il regarde comme certain que cette herbe (le Fucus natans) naît sur des bas-fonds près de terre, et il dit que s'il en est ainsi, ces îles sont très près des îles Canaries, et qu'on doit admettre que les Indes n'en sont éloignées que de quatre cents lieues. » D'ailleurs nous savons, par les *Décades* de Pierre Martyr d'Anghiera, que le courant vers l'ouest doit surtout avoir laissé une profonde impression sur l'imagination des compagnons de l'amiral lorsqu'ils remontèrent une grande partie du Vieux Canal. Suivant Anghiera quelques-uns admettaient qu'à l'ouest de l'île de Cuba se trouvent des ouvertures dans lesquelles se précipitent les eaux [1]. Comme dans sa quatrième navigation Colomb avait reconnu la direction du continent du nord au sud, depuis le cap Gracias a Dios jusqu'à la Laguna Chiriqui, et qu'il avait éprouvé en même temps le courant qui porte vers le N. et N. N. O. effet du choc du courant équatorial (E-O.) contre le littoral, des observations de

[1] « Fauces in angulo sinuali magnæ illius telluris, quæ rabidas aquas absorbeant. » *Oceanica*, Dec. III, lib. VI, p. 55, a.

ce genre préparèrent à l'aperçu vrai de voir dans le *Gulf-Stream*, dès que la navigation fut étendue au golfe du Mexique et au canal de Bahama, une continuation du courant équinoxial de la Mer des Antilles, modifié et vivifié par la configuration des côtes qui lui opposent des obstacles invincibles. Anghiera a survécu assez long-temps à Christophe Colomb pour sentir vaguement ces effets d'impulsion et de déviation dans le mouvement des eaux tropicales. Il parle [1] du tournoiement ou remous auquel ces eaux sont soumises (« objectu magnæ telluris circumagi »), et les poursuit jusque vers le Bacalaos (vers l'embouchure du fleuve Saint-Laurent), qu'il imagine être placé plus au nord, au-delà de la *Tierra de Estevan Gomez*. J'ai déja développé dans un autre endroit [2] combien l'expédition de Ponce de Léon, en 1512, a contribué à préciser ces idées, et que dans un Mémoire écrit par sir Humfrey Gilbert entre les années 1567 et 1576, on trouve liés les mouvemens des eaux de l'Atlantique depuis le

[1] L. c. p. 57.

[2] Voyez tom. II, p. 250, n. 1.

cap de Bonne-Espérance jusqu'au banc de Terre-Neuve, d'après des considérations générales entièrement semblables à celles que le major Rennell a exposées de nos jours.

Colomb attribue, dans la Mer des Antilles, la multitude des îles et leur configuration uniforme à la direction et à la force du courant équatorial. « C'est, dit-il [1], par la rapidité avec laquelle courent les eaux (de l'Océan) que tant de terres ont été enlevées (*comido*, mangées); c'est par la même raison qu'il y a un si grand nombre d'îles dans ces parages, îles dont la forme même rend témoignage du fait (*hace desto testimonio*) : car d'un côté toutes ces îles sont très alongées (dans la direction du courant de l'ouest à l'est ou du nord-ouest au sud-est [2]), tandis qu'elles sont très peu étendues du nord au sud et du nord-est au sud-ouest. Il est vrai que dans quelques localités les eaux n'ont pas ce même cours (E-O.); mais cela ne s'observe que là

[1] Nav. t. I, p. 260.

[2] Cette direction N. O. — S. E. s'applique à la partie nord-est des trois îles de Cuba, d'Haïti et de la Jamaïque. Comparez *Relat. hist.* t. III, p. 370.

où quelque terre (promontoire) s'oppose et fait que les eaux prennent une autre route. » Luttant contre les courans à l'ouverture du petit golfe de Paria, Colomb[1] reconnaît « qu'anciennement l'île de la Trinité et la Tierra de Gracia (le continent) ont formé une masse continue. » Il ajoute « que Leurs Altesses se persuaderont (de la vérité de cette supposition) à la vue de la carte (*peinture de la terre*) qu'il leur envoie, *pintura de la tierra* qui est devenue une pièce importante dans le procès du fiscal[2] contre don Diego Colomb.

Si ces idées sur la configuration des îles considérée comme effet de la direction constante des courans pélagiques se trouvent conformes aux principes de la géologie positive, l'hypothèse au contraire de l'irrégularité de la figure de la terre et de son renflement (*como teta de muger y una pelota redonda*)

[1] Nav. t. I, 253.

[2] Voyez les témoignages de Bernardo de Ibarra, d'Alonzo de Hojeda et de Francisco de Morales, Nav. t. III, p. 539, 587, concernant la « *carta de marear o figura* que hizo el Almirante, señalando los rumbos e vientos por los quales vino a Paria, qu'on dit être partie de l'Asie. »

vers le promontoire de Paria et le delta de l'Orénoque, déduite de fausses mesures de la déclinaison de l'étoile polaire, indique dans Colomb, comme nous l'avons déja fait remarquer plus haut, une faiblesse de connaissances mathématiques et un égarement d'imagination qui ont lieu de nous surprendre. De plus, cette supposition « d'une grande hauteur à laquelle on *monte* en naviguant des Açores au sud-ouest vers les Bouches du Dragon, à l'*extrémité de l'Orient*, » se lie dans l'esprit de l'amiral à la persuasion que le *Paradis terrestre* est placé dans ces mêmes lieux. Voici comment il s'exprime dans la célèbre lettre aux monarques espagnols datée d'Haïti (octobre 1498) : « Les saintes Écritures [1] attestent que le Seigneur créa le Paradis, et y plaça l'arbre de la vie, et en fit sortir les quatre plus grands fleuves de l'univers, le Gange de l'Inde, le Tigre et l'Euphrate (ici manquent quelques mots dans la copie faite par l'évêque Bartolomé de Las Casas et con-

[1] NAVARR. t. I, p. 258. Il est presque superflu d'avertir que les mots français mis entre deux parenthèses sont des explications que j'ai ajoutées.

servée dans les archives du duc de l'Infantado)..., s'éloignant des montagnes pour former la Mésopotamie et se terminer en Perse, et le Nil, qui naît en Ethiopie et va à la mer d'Alexandrie. Je ne trouve ni n'ai jamais trouvé dans les livres des Latins ou des Grecs quelque chose de prouvé sur le site de ce paradis terrestre : je ne vois rien de certain non plus (*con autoridad de argumento*) dans les mappemondes. Quelques-uns le placèrent là où sont les sources du Nil, en Éthiopie; mais les voyageurs qui ont parcouru ces terres n'ont trouvé ni dans la douceur du climat (*temperancia del cielo*), ni dans la hauteur du site vers le ciel (*la altura hacia el cielo*) rien qui puisse faire présumer que le Paradis est là, et que les eaux du déluge aient pu y parvenir pour le couvrir (*que las aguas del diluvio hobiesen llegado allí, las cuales sabieron encima*). Plusieurs païens ont disserté pour établir qu'il était dans les îles Fortunées, qui sont les Canaries... Saint Isidore, Béda et Strabus (sans doute l'abbé de Reichenau [1] le

[1] Voyez tom. II, p. 347.

maître de l'histoire scolastique (?), saint Ambroise, (Duns) Scot, et tous les théologiens judicieux (*sanos*), affirment d'un commun accord que le Paradis est en Orient... J'ai déja dit ce que j'ai trouvé dans cet hémisphère (occidental) par rapport à sa forme (*hechura*, Colomb fait allusion au renflement). Je pense que s'il m'arrivait de traverser l'équateur et de parvenir à la partie (du globe) la plus élevée (*llegando alli en esto mas alto*), je trouverais encore plus de douceur dans l'air et plus de changement dans les étoiles (dans leurs distances polaires apparentes), et dans les eaux (qui y seraient plus douces); non que je croie que là où est la hauteur à l'extrémité (de l'Orient? *alli donde es el altura del extremo*) on puisse naviguer ou qu'il y ait de l'eau, ou qu'on puisse y monter : car personne, si ce n'est par la volonté du Très Haut, ne peut arriver au Paradis terrestre. Je crois que cette terre (ferme) qu'à présent Vos Altesses m'ont fait découvrir est très étendue, et qu'il y a plusieurs autres terres vers le sud dont on n'a jamais eu de notions. Je n'admets pas que le Paradis soit sous forme d'une montagne escarpée (*aspera*),

comme les descriptions (*el escrebir dello*) nous le montrent : il est au sommet de ce que j'appelle la tige de la poire (*en el colmo allí donde dije la figura del pezon de la pera;* Colomb compare le renflement partiel, l'irrégularité dans la figure sphérique du globe, tantôt au tetin d'une femme, tantôt au pédicule de la poire). Pour approcher peu à peu de ce site, on va en montant de très loin. C'est de là que peut venir cette énorme quantité d'eaux (*de las Bocas de la Sierpe y del Drago*), bien que leur cours soit extrêmement long; et ces eaux (du Paradis) arrivent là où je suis, et y forment un lac. Tout cela sont de grands indices du Paradis terrestre (de son voisinage), car le local est entièrement conforme à l'opinion de ces saints et judicieux théologiens (*opinion de estos santos é sanos teologos*), d'autant plus que nulle part je n'ai lu ni ouï dire qu'une si immense quantité d'eau fût ainsi au milieu (*adentro*) et dans le voisinage [1] de l'eau salée, et le tout sous un

[1] Colomb fait allusion aux courans (*hilos*) d'eau douce qui se fraient un chemin à travers l'eau salée, et causent par ce combat (*pelea*), en sortant du golfe de Paria, une mer *clapoteuse*. (Nav. I, p. 253.)

climat d'une douceur admirable : car si cette eau ne sortait pas du Paradis [1] la merveille

[1] Vers la fin de la lettre (Nav. t. I, p. 262), l'amiral répète : « Si cette rivière, qui forme non un *lac*, mais une *mer* (car on nomme un grand lac une mer, comme la Mer Morte), ne sort pas du Paradis, elle doit venir d'une terre infiniment grande (prolongée) vers le sud. » C'est le passage souvent cité, dans lequel Colomb désigne judicieusement le rapport qu'il y a entre la masse d'eau d'un fleuve et la longueur présumable de son cours. L'assertion étant conditionnelle (*si no procede del Paraiso*), elle ne prouve aucunement, comme on l'a affirmé si souvent, que l'amiral n'avait reconnu qu'aux bouches de l'Orénoque, dans sa troisième expédition, qu'il avait découvert une terre ferme. Dans la même lettre (octobre 1498), qui renferme les rêveries sur le site du Paradis, Colomb dit très explicitement que déja dans le *second* voyage, où il prit Cuba pour un prolongement d'Asie, il découvrit « *por virtud divinal* 333 *lieues de terre ferme à la fin de l'Orient*, et (l'exagération est un peu grande) 700 îles considérables. » Nav. t. I, p. 243.) Je trouve dans une lettre d'Anghiera, l'ami de Colomb, faussement datée dans l'édition de Bâle de 1533, comme étant écrite *tertio nonas octobres* 1496, que dès la troisième expédition on croyait le continent de Paria contigu au continent de Cuba. « Pariam Cubæ contiguam et adhærentem putant. » (Petr. Mart. ab Angh. *Epistolæ* n. CLXIX.) Les compagnons de Colomb, dit Anghiera, se persuadèrent, en 1498, par l'é-

serait encore plus grande, puisque je pense (le copiste Las Casas ajoute : *dice verdad*) que nulle part dans le monde on connaisse une rivière [1] plus grande et tellement profonde. »

tendue des côtes, l'état moral des habitans et la similitude des animaux avec quelques espèces d'Europe, que la terre de Paria était une terre. « *Fuit magno nostris argumento terram eam esse continentem.* » L'importance qu'Anghiera met à ce résultat semble indiquer que lui-même, malgré les sermens que Colomb avait fait prêter, n'était pas trop persuadé que Cuba fût un continent, et que dans l'esprit de ceux qui ne faisaient pas descendre l'Orénoque de la *station élevée* du Paradis, le troisième voyage de l'amiral établit seul la certitude d'une découverte de terre ferme.

[1] Ni Colomb (1498), ni Hojeda, acccompagné de Vespuce (1499), n'ont vu la grande et véritable embouchure de l'Orénoque, *la boca de Navios,* entre le cap Barima et l'île des Cangrejos. Cette embouchure n'a été découverte qu'en 1500, lorsque Vicente Yañez Pinzon retourna de l'embouchure du Maragnon (*Relat. hist.* t. II, p. 706). Colomb, trompé par les courans d'eau douce qui pénètrent dans le golfe de Paria, se crut près de la bouche d'une grande rivière, tandis que sa navigation ne le conduisait que devant *les deux branches les plus occidentales* du delta de l'Orénoque, les Caños Pedarnales et Manamo. (Voyez ma Carte de Colombia,

Ces idées de Colomb paraissent avoir eu peu de succès en Espagne et en Italie, où le scepticisme en matières religieuses commençait à germer. Pierre Martyr d'Anghiera, dans ses *Oceanica*, dédiées au pape Léon X, les nomme « des fables auxquelles il ne faut pas s'arrêter [1]. » Le fils don Fernando les

pl. 22 de cet Atlas.) Le golfe de Paria reçoit les eaux du Caño Manamo, du Rio Guarapiche, que l'amiral nomme *un rio grandissimo* (Nav. t. I, p. 253), et que j'ai pu traverser à gué dans les missions des capucins de Caripe près de la côte de Paria. Le nom de l'Orénoque, *Orinucu*, appartient à la langue des Tamanaques, et n'a été entendu par les Espagnols pour la première fois que dans la partie supérieure du fleuve, près de sa réunion avec le Meta. (*Relat. hist.* t. II, p. 691.) L'Orénoque ne paraît pas encore sur la carte d'Amérique de Jean Ruysch, annexée à l'édition romaine de la Géographie de Ptolémée de 1508 ; j'en trouve la première indication sous le nom de *Rio Dulce* sur la carte de Diego Ribero de 1529. Alors la rivière portait à son embouchure les noms pe Yuyapari et Uriapari.

[1] *De rebus Oceanicis et Orbe Novo*, Basil. 1533, Dec. I, lib. VI, p. 16. Après avoir fait allusion aux argumens de Colomb contraires à la sphérité de la terre, il ajoute : « Rationes quas ipse (Colonus) adducit mihi plane nec ex ulla parte satisfaciunt. Inquit enim se orbem terrarum non esse sphæricum conjectasse,

passe entièrement sous silence [1]. J'ai eu tort d'attribuer dans un autre ouvrage [2] les rêveries de Colomb sur le Paradis terrestre à l'imagination poétique du navigateur : elles n'étaient que le reflet d'une fausse érudition; elles tenaient à un système compliqué de cosmologie chrétienne, exposé par les Pères de l'Eglise, et que je ne puis mieux faire connaître qu'en insérant ici le fragment d'une lettre que je dois à mon savant et illustre ami M. Letronne :

« Vous me demandez des éclaircissemens sur la

sed in sua rotunditate tumulum quendam eductum cum crearetur fuisse; ita quod non pilæ aut pomi, ut alii sentiunt, sed piri arbori appensi formam sumpserit Pariamque esse regionem quæ supereminentiam illam cœlo viciniorem possideat. Unde in trium illorum culmine montium (Insulæ Trinitatis) quos e cavea speculatorem nautam (du haut du mât) a longe vidisse memoravimus, Paradisum terrestrem esse asseverat, rabiemque illam aquarum dulcium de sinu et faucibus prædictis exire obviam maris fluxui venienti conantem, esse aquarum ex ipsis montium culminibus in præceps descendentium. *De his satis, cum fabulosa mihi videantur.* »

[1] *Vida*, cap. 66-71.

[2] *Tableaux de la nature*, t. I, p. 160.

position que les Pères de l'Église ont assignée au Paradis terrestre, et sur les notions géographiques qui ont pu les conduire aux idées qu'ils se sont faites à cet égard. Je répondrai à votre désir en vous présentant l'extrait d'un Mémoire que j'ai lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres dans le courant de l'année 1826, et qui depuis est resté inédit, parce que je le destinais à un plus grand ensemble dont je ne voulais pas le détacher.

« On peut réduire les opinions des Pères de l'Église sur cet objet à deux principales : l'une, qui plaçait le Paradis terrestre dans notre terre habitable; l'autre, qui le mettait dans l'*antichthone* ou *terre opposée à l'habitable*.

I. *Situation du Paradis à l'orient de la terre habitable.*

« Ceux qui le placèrent dans notre terre habitable supposèrent qu'il en occupait la *partie la plus orientale :* ils se fondaient sur l'expression de la Genèse, dans la version des Septante : « Dieu avait « planté vers l'orient (κατ' ἀνατολὰς) un jardin « délicieux. » (*Genes.* II, 7). C'est en conséquence de ce texte que Josèphe (*Ant. jud.* I, 1, 3) et les premiers Pères grecs s'accordèrent à mettre le Paradis vers les sources de l'Indus et du Gange. (cf. Lud. Vives *ad* S. Aug., *de Civ. Dei*, t. II,

p. 50). Cette opinion devint générale dans tout le moyen âge. On la retrouve dans l'anonyme de Ravenne (I, 6, p. 14); elle est clairement exprimée sur la carte d'André Bianco : et c'est par suite de cette idée si répandue que Christophe Colomb, parvenu sur la côte de l'Amérique méridionale, crut toucher au Paradis terrestre.

« Mais elle présentait de graves difficultés. D'après les textes formels de la Genèse, deux des fleuves du Paradis étoient l'*Euphrate* et le *Tigre*. Comment concevoir qu'ils pussent sortir de ce lieu de délices, si on le supposait placé dans l'Inde? Un autre de ces fleuves, le *Gihon* ou *Géon*, *environnait l'Éthiopie* (*Gen.* II, 13), et, selon Jérémie, le Géon est le *Nil* (II, 28) : aussi les Pères de l'Église sont unanimes sur l'identité de ce fleuve avec celui d'Égypte, en même temps qu'ils étaient forcés d'admettre que c'était l'Indus ou le Gange.

« Pour lever ces énormes difficultés, on eut recours à l'ancienne opinion sur le cours souterrain des fleuves. On imagina que l'Euphrate et le Tigre avaient en effet leur source dans l'Inde, où était le Paradis terrestre, et que se perdant sous terre, ils étaient amenés par des canaux invisibles jusqu'aux montagnes de l'Arménie ou de l'Éthiopie, d'où ils ressortaient de nouveau. C'est là ce que disent Théodoret (*in Gen. Opp.* t. I, p. 28, B. C.),

l'anonyme de Ravenne (I, 8, p. 19), l'auteur d'un fragment sur le Paradis (ap. Salm. *Ex. Pl.* p. 488, col. 1. B.), et d'autres encore.

« Une opinion analogue est exposée par Sévérianus de Gabala, qui fait du *Phison* le Danube (*de Creat. Mundi*, p. 267. A.), de même que l'historien Léon Diacre (VIII, 1, p. 80. A. éd. Hase). Ce grand fleuve venait de l'Inde par dessous terre, et ressortait par les montagnes Celtiques, comme le Géon par celles de l'Éthiopie, après avoir coulé sous l'océan Indien ; voyage que Philostorge trouve facile à comprendre (*Hist. eccles.* III, 10); de cette manière, on expliquait aussi comment le *Géon*, selon les termes de Moïse, *environnait l'Éthiopie*.

« Or, ce système d'explication, qui nous semble si étrange, devait paraître fort naturel aux Pères de l'Église, et tout devait les porter à admettre cette solution commode d'une si grave difficulté : car l'opinion du cours souterrain des fleuves, consacrée dans les anciennes traditions de la Grèce, était entrée dans tous les esprits, et l'on voit les historiens et les géographes l'admettre sans aucune peine à des époques encore assez récentes.

« Ainsi Pomponius Mela, qui copie des idées plus anciennes que lui, admet que le Nil prend sa source dans l'*antichthone*, séparée de nous par la mer, en passant sous le lit de l'Océan, et qu'il ar-

rive dans la Haute Éthiopie, d'où il descend en Égypte (I, 9, 52). Cela ne s'éloigne pas beaucoup de l'opinion de Philostorge. Sans parler de la jonction prétendue de l'Inachus d'Acarnanie avec celui de l'Élide, du Nil avec l'Inopus de Délos, et d'autres opinions locales que l'on croyait fermement, il suffira de se souvenir que le voyage de l'Alphée à Syracuse par-dessous la mer Ionienne était un fait admis et reconnu par Timée, qui racontait sérieusement qu'on avait vu un flacon jeté dans l'Alphée ressortir dans la fontaine Aréthuse; et par Pausanias, qui n'en doute pas le moins du monde, et se fâcherait presque que l'on en doutât (V, 7, 2). Senèque établit de même la possibilité de ces voyages souterrains : *non equidem existimo diu te hæsitaturum an credas esse subterraneos amnes et mare absconditum;* et il donne pour preuve le voyage de l'Alphée en Sicile : *quid, cum vides Alpheum... in Achaia mergi, et in Sicilia rursus, transjecto mari, effundere amœnissimum fontem Arethusam.* (*Quæst. nat.* III, 26, 2). Il ne faut donc pas s'étonner si Ératosthène croyait que les marais de Rhinocolura étaient formés par les eaux de l'Euphrate et du Tigre, qui s'y rendaient en suivant des canaux souterrains de 6,000 stades de longueur. (Ap. STRAB. XVI, p. 741, 742). Encore au temps de Pausanias et de Philostrate, il y avait des gens qui croyaient que l'Euphrate, après s'être

perdu dans un marais, reparaissait sous le nom de Nil aux montagnes de l'Éthiopie. (PAUS. II, 5, 3; PHILOSTR. *Vit. Apoll. Tyan.* I, 14.)

« Assurément il n'y a pas loin de ces explications à celles que les Saints Pères adoptèrent plus tard. Les notions de cette étrange physique étant à ce point entrées dans les esprits, quand on fut obligé d'y avoir recours pour concilier la position connue des grands fleuves, le Danube, le Nil, l'Euphrate et le Tigre, avec celle qu'on assignait au Paradis terrestre qu'ils arrosaient, on ne pouvait en être détourné par la nécessité d'admettre ces voyages souterrains.

« Il faut ajouter que ces voyages eux-mêmes, et l'ascension des fleuves du sein de la terre jusqu'aux montagnes, ne devaient point paraître invraisemblables, d'après les idées que toute l'antiquité s'était faites de l'origine des rivières; car on pensait que d'immenses réservoirs existaient dans les entrailles de la terre, et que les eaux en sortaient soulevées par une certaine force d'ascension nommée αιώρα, analogue à celle qui pousse les matières enflammées dans les éruptions volcaniques. (PLATON, *Phæd.* § 60, cf. WYTTENBACH *adh. l.* p. 312; et HUMBOLDT, *Über den Bau und die Wirkung der Vulk.* S. 35). La même doctrine respire dans le conte que faisait un certain Asclépiodote, qui, descendu dans une mine abandonnée,

racontait qu'il y avait vu d'immenses réservoirs d'eau donnant naissance à de grands fleuves (SENEC. *Quæst. nat.* V, 15, 1). Ce conte n'était que l'expression d'une opinion admise, et celui qui le faisait savait bien qu'il trouverait des esprits tout préparés à le croire. C'est celle que Virgile a mise en œuvre dans les *Géorgiques*, lorsqu'il suppose qu'Aristée vit dans le palais de sa mère la source des fleuves les plus éloignés, le Phase, le Lycus, le Tibre, le Tévérone, l'Hypanis, le Caïque, l'Éridan, etc. (*Georg.* IV, v. 365-372, ibique Heyne et Voss.)

« On voit donc que les Pères de l'Eglise, en admettant le cours souterrain des fleuves pour lever la grande difficulté qui les arrêtait, ne faisaient qu'appliquer une notion qui était dans tous les esprits, et que ni eux ni leurs lecteurs ou leurs auditeurs ne pouvaient avoir aucune peine à se contenter de cette explication.

II. *Situation du Paradis dans l'antichthone.*

« Cette première opinion, toute satisfaisante qu'elle pouvait paraître, présentait cependant encore une difficulté grave qui força quelques-uns de chercher une autre place au Paradis.

« Si le paradis était situé dans notre terre habitable, se disait-on, pourquoi n'y est-on jamais

parvenu? Comment quelques-uns des voyageurs qui se rendent dans la Sérique n'en ont-ils jamais eu de nouvelles? C'est là ce que se demande Cosmas (*Top. Christ.* p. 147, D.); et la question est assez embarrassante. Plusieurs se tiraient de ce pas difficile, en disant que Dieu n'avait pas voulu qu'on vît le Paradis depuis le déluge. (BOXHORN. *ad Sulp. Sev.* p. 7, col. 2.) Cette solution, bien que commode, ne satisfaisait pas tout le monde.

« Il fallait donc songer à placer le Paradis dans un lieu inaccessible aux efforts humains. Les uns supposèrent qu'il était situé sur un des points les plus élevés de la terre que n'avaient pu atteindre les eaux du déluge; et cette opinion de saint Ephræm [1] paraît n'avoir pas été inconnue à Colomb, d'après les doctes éclaircissemens que contiennent les pages précédentes. Les autres placèrent le Paradis dans une terre située de l'autre côté de l'Océan Indien, dans une partie opposée à l'Inde, et au pays de Tsinas ou Tsinitza, par conséquent toujours à l'orient, κατ' ἀνατολάς, selon l'expression littérale dont on ne voulait pas s'écarter. C'est l'opinion de Cosmas, que ce moine n'a pas plus inventée que le reste de son système cosmographique.

[1] Πάντων τῶν ὑψωμάτων τῶν ὡραίων ὑψηλότερος ὁ Παράδεισος. (Ap. Syncell. p. 14. Paris, p. 26, Bonn.)

« On fit revivre de cette manière l'*antichthone*[1] ou *terre opposée* des anciens, située dans la zone australe. Cette notion, qui se lie à celle des zones, des terres océaniennes et des antipodes par des rapports curieux à observer, mais que je dois m'interdire de présenter dans cet extrait; cette notion, dis-je, de l'*antichthone* fut toujours, au moins depuis Platon, distinguée de celle des îles, plus ou moins éloignées, qu'on supposait répandues dans l'Océan. La grande *terre méridionale*, proprement l'*antichthone*, habitable comme la nôtre, dont elle est séparée par l'Océan, est admise par Aristote et Ératosthène; Virgile, dans les *Géorgiques*, n'a fait que traduire les vers de l'*Hermès* du philosophe Alexandrin. (*Georg.* I, 233-239.) Ce fut l'opinion de l'école d'Alexandrie, à l'exception d'Hipparque et de ses partisans; on la retrouve dans *le Songe* de Scipion, dans Manilius, Méla et Macrobe. Ce dernier, en exposant cette doctrine aristotélique que les deux terres habitables, situées en regard l'une de l'autre, sont séparées par un océan qui occupe toute la zone torride, établit que cet océan est lui-même environné de quatre autres terres, séparées par de larges canaux qui portent

[1] Il ne peut être ici question de l'*Antichthone* pythagoricienne, qui était un corps céleste.

dans notre hémisphère les eaux de l'océan extérieur (*in Somn. Scip.* II, 5) ; idée singulière, qui présente un mélange de diverses notions fondées sur le système homérique : et je doute à peine qu'elle soit empruntée de quelque commentateur d'Homère qui aura voulu donner une explication *savante* du fleuve Océan et de ses *sources*.

« Le système de Macrobe offre une analogie assez frappante avec celui de Cosmas, en ce que l'océan qui entoure les deux terres habitables est borné de tous côtés par des terres inconnues. Il en existe encore ailleurs d'autres traces qu'il serait trop long de relever ici.

« Mais ceux qui plaçaient le Paradis dans l'*antichthone* pour expliquer comment il était resté inconnu depuis le déluge, n'auraient pas beaucoup gagné à cette hypothèse, s'ils n'avaient pas en même temps supposé *innaviguable* la mer qui séparait cette terre de la nôtre. C'est à quoi notre Cosmas a pris soin de pourvoir.

« Et encore ici il n'a été que l'écho d'une des opinions les plus anciennes parmi les géographes grecs.

« Car une fois que l'existence des terres *hyperocéaniennes* eut été admise, il fallut trouver une cause qui empêchait les navigateurs d'y parvenir. Voss croit que les Phéniciens avaient beaucoup contribué à répandre cette opinion, pour détourner les naviga-

teurs des autres nations de suivre leurs traces. Cela se peut. Mais ce qui est certain, c'est qu'on voit cette opinion se montrer à presque toutes les époques. Déja Sésostris, dans ses navigations lointaines, avait été arrêté par les bas-fonds de l'océan extérieur. (HÉROD. II, 102.) Selon Pindare, la mer est innaviguable au-delà des Colonnes (III, *Nem.* 97, ibique Dissen); Euripide le dit également dans l'*Hippolyte* (v. 744). L'expédition d'Hannon repoussa ces bas-fonds au-delà de Cerné; et celle de Pythéas en débarrassa les côtes occidentales de l'Europe. Cette idée perce de tous côtés. Denys d'Halicarnasse dit que les Romains possèdent toutes les terres où l'on peut pénétrer et toutes les côtes où l'on *peut* naviguer. (*Ant. Rom.* I, p. 5, l. 20, Sylb.) Toutes les mers extérieures étaient censées *innavigables* à une certaine distance des côtes (SUIDAS, v. ἄπλωτα), à cause des *fucus* et des *bas-fonds;* elles étaient πρασώδη ou πηλώδη (TATIAN. *ad Græcos*, p. 76). Agathémère et Ptolémée placent aussi une mer basse, βραχεῖα θαλασσα, entre l'Océan Indien et la côte orientale de l'Afrique. (AGATH., II, 11, p. 243; 14, p. 243.) Cléomède, postérieur à tous les deux, dit que les antipodes sont séparés de nous par un océan innavigable (ἄπλωτος), peuplé de cétacés énormes. (*Cycl. Theor.* I, 2, p. 15. Balf.)

« Une notion aussi répandue chez les *savans*

du paganisme ne pouvait manquer d'être adoptée par ceux des Pères qui croyaient en avoir besoin pour lever certaines difficultés d'interprétation. Saint Clément de Rome, au dire d'Origène (*de Princip. Opp.* I, p. 81, D; III, p. p. 422, A), et de Clément d'Alexandrie (*Strom.* V, p. 693, ult.), croyait « qu'il existait un océan impossible à traverser, au-delà duquel il y avait d'autres mondes. » Saint Basile pensait de même (*ad Psalm.* XLVII, 2, p. 201), ainsi que Tatien, Constantin d'Antioche dans Moyse de Chorène (ap. S. Martin, *Mém. sur l'Arménie*, II, 325), Jornandès (ap. Murat. *rer. ital.* I, 191), Beda le Vénérable et beaucoup d'autres.

« Ainsi, comme on le voit, l'opinion que nous a transmise Cosmas, ainsi que beaucoup d'autres des Pères de l'Église que j'ai expliquées ailleurs (*Revue des Deux Mondes*, 1834, mars, p. 601), avait sa racine dans des hypothèses fort anciennes, fort répandues, presque populaires, et qui devaient leur paraître tout-à-fait raisonnables et concluantes. »

Dans les éclaircissemens qui précèdent, M. Letronne nous a tracé la voie par laquelle l'idée du site du Paradis terrestre a pris naissance dans l'esprit de Colomb. La lettre adressée à la reine Isabelle (octobre 1498), dont j'ai donné plus haut quelques

extraits, comme aussi un passage très remarquable du journal de navigation de 1493, ne laissent pas le moindre doute que l'amiral suivait l'opinion des Pères de l'Église qui plaçaient le Paradis à l'orient de la terre habitable [1]. Je ne puis par conséquent pas me

[1] Colomb répète encore à la fin de la lettre de 1498 : « Tengo asentado en el anima que allí (en estas tierras de Paria nuevamente descubiertas) es el Paraiso terenal, » celui que « san Isidoro y Beda y Strabo y san Ambrosio ponen en el Oriente. » NAV. t. I, p. 259 et 264. Mais cinq ans avant, comme le prouve un passage entièrement négligé du journal du premier voyage (21 février 1493), l'amiral exprime déja la même idée avec la même clarté. Après avoir essuyé une grande tempête près des îles Açores (tempête pendant laquelle il se lamente de laisser deux jeunes fils, don Diego et don Hernando, qui faisaient leurs études à Cordoue, *huerfanos de padre y madre en tierra estraña*), Colomb discute la cause de ce singulier contraste de climat qu'offre l'espace de l'Océan entre les Açores et les Canaries d'avec les parages plus occidentaux des Indes, « où il trouvait l'air doux et tempéré, et où pendant l'hiver la mer n'avait pas été grosse une seule heure. » Il en résulte, ajoute-il, « que les saints théologiens et les philosophes ont eu raison de dire que le Paradis terrestre est situé *en el fin del Oriente, porque es lugar temperadissimo*, et les terres que je viens de

ranger du côté de ceux qui conjecturent, peut-être à cause de deux citations de la *Divina Comedia* dans les lettres de Vespuce, ami de la famille de Colomb, que ce dernier, dans ses rêveries sur le site du Paradis, s'est souvenu non-seulement de saint Ambroise, mais aussi de la cosmographie du Dante. Colomb dit, il est vrai, que « quelques-uns décrivent le Paradis terrestre sous la forme d'une montagne [1] à pente très rapide (*montaña aspera*), forme qu'a la montagne du Purgatoire du Dante, dont le sommet est le Paradis des bienheureux ; mais Colomb, dans le même passage de la lettre, nie ce genre de configuration, et tout le système de cosmographie et de théologie du Dante est diamétralement opposé à l'opinion de l'amiral. La *Divina Comedia* suppose qu'avant la chute de Lucifer, incarcéré dans le centre de la terre (centre de gravité ou d'attraction *punto al qual si traggon d'ogni parte i pesi*, inf. XXXIV, 110), notre émisphère boréal était

découvrir (les Grandes Antilles) forment cette fin de l'Orient. » (Nav. t. I, p. 258.)

[1] L. c. p. 259.

entièrement aquatique, tandis qu'il y avait une grande masse continentale dans l'antichthone, dans l'émisphère austral diamétralement opposé au nôtre. C'est là que vécurent Adam et Ève; c'est dans ce Paradis terrestre de l'anticthone que la *prima gente* jouissait (*Purg.* I, 22) de la vue de quatre belles étoiles, *luci sante*, de la croix du Sud « que les contrées boréales, dans leur triste veuvage, nepeuvent jamais contempler [1]. « Une

[1] Voici ce beau passage :

Io mi volsi a man destra e posi mente
All' oltro polo ; e vidi quattro stelle
Non viste mai fuor ch' alla prima gente.
Goder parea' l ciel di lor fiammelle
Oh settentrional vedovo sito,
Poi che privato se' di mirar quelle !

(*Texte du Purg. publié par M. Artaud*, t. I, p. 4.)

Si les commentateurs de la *Divina Comedia* s'étaient souvenus plus tôt des voyages fréquens faits au détroit de Babelmandeb et de l'érudition des savans italiens du quatorzième siècle, si familiers avec les planisphères arabes (Reinaud, dans ses notes pour la traduction de M. Artaud, t. I, p. 167-170), on se serait moins étonné sans doute qu'en 1298-1315, intervalle pendant lequel le Dante composa et perfectionna son admirable poëme, véritable encyclopédie des connais-

épouvantable catastrophe changea la surface du globe. Dans notre hémisphère surgit une grande masse continentale dont Jérusalem fait le centre ; c'est aujourd'hui l'hémisphère *che la gran secca coverchia* ; dans l'antichthone, au contraire, site du Paradis terrestre (*Purg.* XXVIII, 78 et 94), toute la masse centinentale est engloutie ; l'hémisphère austral devient [1] à son tour (*per paura di lui*, de Lucifer, *fe del mar velo*), et comme un *cône de soulèvement* (le Dante signale pres-

sances humaines d'alors, on avait notion des pieds du Centaure et des étoiles de la Croix du Sud. Il n'y avait donc pas lieu de croire le Dante « sorcier ou prophète », ou ami de Marco Polo. (édition de la *Divina Comedia* de Portirelli, Milano, 1804, tome II, p. 7.) L'expression de *luci sante* (*Purg.* I, 37) prépare d'ailleurs au sens allégorique donné à côté du sens astronomique aux étoiles de la Croix australe. (*Purg.* XXX 85.)

[1] « La terre qui s'étendait de ce côté, que le corps du traître occupe aujourd'hui, se cache sous les eaux par épouvante et fuit vers notre hémisphère ; peut-être en fuyant laissa-t-elle ce vide où nous nous trouvons, et alla-t-elle former cette montagne pour éviter le voisinage de l'ange téméraire. » (*Trad. de M. Artaud*, t. III, p. 177.)



que le creux que la masse soulevée a laissé dans l'intérieur du globe), se montre au-dessus des eaux la montagne, ou plutôt l'îlot-montagne du Purgatoire, couronné par le Paradis des bienheureux. C'est aussi la *montagna bruna* vers laquelle Ulysse navigua d'abord de l'est à l'ouest, *dietro al sol*, et puis au sud « vers l'hémisphère sans habitans; » et l'on peut être surpris qu'un commentateur si ingénieux que M. Ginguené [1] ait pu reconnaître dans cette montagne (Inf. XXVI, 133) le Pic de Ténériffe.

En nommant ce volcan, je dois rappeler ici que c'est à Christophe Colomb que les géologues sont redevables de la notion et de la date précise d'une grande éruption du Pic de Ténériffe. J'insiste d'autant plus sur ce fait, qu'il a été entièrement oublié jusqu'ici par ceux qui se sont occupés de l'histoire des éruptions du pic. Les feux dont il est ques-

[1] *Hist. littér. d'Italie*, deuxième édition, t. II, p. 107. Comment une navigation de cinq mois, dans laquelle on contemple les *stelle del altro polo* et où l'on voit s'abaisser jusqu'à l'horizon la constellation de la Grande Ourse, pourrait-elle ne pas conduire plus loin qu'aux îles Canaries?

tion dans le voyage de Hannon sont des indices assez vagues de feu volcanique; ils peuvent avoir été allumés pour donner des signaux à l'approche de navires étrangers et suspects, ou pour brûler de l'herbe sèche [1].

[1] GOSSELLIN, *Rech.* t. I, p. 94-98. La description emphatique de la haute cime du *Theón Ochema*, environné de flammes, description qui contraste singulièrement avec l'aride simplicité du journal carthaginois, pourrait bien être un embellissement ajouté plus tard et sous l'influence de notions également confuses sur l'existence du grand cône volcanique de l'île de Ténériffe. Toute la chaîne occidentale de l'Atlas, depuis le lac Triton et la Petite Syrte (DIOD. III, 53, 55; voyez tom. I, p. 179) jusqu'à la côte visitée par Hannon, paraît, d'après le récit des anciens mêmes, offrir des indices de bouleversemens dus à l'action du feu. Je crois même reconnaître dans deux passages du périple de Hannon des *cratères-lacs* au milieu desquels est placé un petit *cône de soulèvement*: « Le golfe de la *Corne du Couchant*, dit Hannon, renferme une grande île, et cette île un lac d'eau salée dans lequel se trouve une autre île. » Plus au sud de la baie des *Singes-Gorilles*, cette configuration extraordinaire du sol est répétée. « Il s'y trouve une île semblable à la première; elle a aussi un lac dans lequel est placée une autre île. » Ce sont là des accidens de terrain qui ne se présentent généralement que dans des pays volcaniques. Une des-

J'ai eu souvent occasion, dans les montagnes côtières de Caracas, de voir ces embrase-

cription de l'Atlas plus curieuse encore, et à laquelle les géologues n'ont pas fait attention, est celle de Maxime de Tyr (VIII, 7, éd. Markland). Je donne cette description pittoresque, qui présente quelques difficultés, d'après la traduction très littérale et précise de M. Letronne : « Les Libyens occidentaux habitent un col étroit, prolongé, baigné de deux côtés par la mer; car la mer extérieure, venant à se séparer contre ce col, l'enveloppe de ses flots agités venant du large. L'Atlas est pour les gens du pays à la fois un temple et une image de la Divinité. L'Atlas est une montagne creuse, qui s'élève doucement, s'ouvrant du côté de la mer, comme les théâtres du côté de l'espace. Le pays au milieu de la montagne est un vallon court, fertile et bien boisé. Vous verriez des fruits sur les arbres, et en regardant du sommet, les arbres paraîtraient *comme dans le fond d'un puits*. Il n'est pas possible d'y descendre, les bords en étant escarpés : d'ailleurs cela n'est pas permis. Ce que ce lieu offre d'étonnant, c'est que, lors de la marée, l'Océan se précipitant vers le rivage, là où la rive forme une plage, le flot se répand sur la plaine; mais là où se trouve la montagne de l'Atlas, le flot se lève et se dresse; et vous voyez l'eau se dressant sur elle-même, comme une muraille, ne point entrer dans les creux, et n'être pas soutenue par la terre; mais du milieu de la montagne et de l'eau, un air violent (souffle), *un bois creux*. Cela est pour les Libyens,

mens, qui de nuit ressemblent à des courans de lave, ou, comme dit Hanon, dans ce qui nous reste de son journal, « à des torrens de feu qui descendent d'une côte embrasée et se précipitent dans la mer. » Les cymbales et les tambours dont on entend le son là où de grands feux brillent dans la forêt (près du golfe de la *Corne du Couchant*), semblent aussi avoir trait à des fêtes pastorales et non aux scènes de dévastation qui accompagnent les éruptions volcaniques. Un passage du poème d'Aviénus, que M. Heeren a déja appliqué au Pic de Ténériffe, ne désigne pas une localité bien précise, et ne fait allusion qu'aux fréquens tremblemens de terre, à l'intumescence du sol au milieu d'une mer non agitée [1]. Les plus anciennes traditions des Guan-

temple, dieu, lieu par lequel ils jurent, image de la divinité. » Le passage *bois creux* (κοινὸν ἄλσος) est évidemment corrompu.

[1] *Ora marit.* v. 165-171. J'ai déja rapproché plus haut (t. I, p. 176), en traitant du mythe de l'Atlantide comme reflet de la Lyctonie méditerranéenne, le passage d'Aviénus, d'un fragment des Éthiopiques de Marcellus conservé dans une scolie de Proclus sur les sept îles de la *Mer extérieure*. Aviénus, dit :

ches conservées dans l'île de Ténériffe re-

. . . . . post pelagia est insula,
Herbarum abundans atque Saturno sacra.
Sed vis in illa tanta naturalis est,
Ut si quis hanc innavigando accesserit,
Mox excitetur propter insulam mare,
Quatiatur ipsa, et omne subsiliat solum
Alte intremiscens, cætero ad stagni vicem
Pelago silente.

On doit presque être surpris qu'une île dont le sol oscille sans cesse ne soit pas dédiée à Neptune comme celle de mille stades de grandeur mentionnée par Proclus : mais je le répète, dans le passage d'Aviénus, la localité est bien vague, et me semble conduire par les îles Oestrymniennes ou Cassitérides, et par Ophiusa, près des côtes septentrionales de l'Ibérie (Uckert, *Geogr. der Griechen*, t. II, 2, p. 477), vers le nord-ouest, à la Mer Cronienne, vers le grand continent Saturnien de Plutarque. En traitant de la connaissance des anciens des îles Fortunées, je ferai remarquer ici que les *amnes Siluris piscibus abundantes* de Pline, Solin et Dicuil (voyez tom. I, p. 138), trouvent peut-être une explication dans un fait dont je dois la première notion à un naturaliste qui a long-temps habité l'île de Ténériffe. M. Berthelot assure « que des anguilles, qui ne diffèrent en rien de celles d'Europe, existent à Ténériffe de temps immémorial; qu'on lui a assuré qu'il y en avait aussi dans les îles de Palma et de Gran Canaria, et que l'on peut présumer qu'elles sont com-

montent, à ce que l'on assure [1], à l'année 1430, époque à laquelle les mamelons, dans le chemin de la ville d'Orotavo au port, doivent

munes à tout l'archipel. A Ténériffe, les anguilles abondent principalement dans le ravin de Goyonxé, situé sur la côte septentrionale et dans le district de Tacoronte. » M. Berthelot en a pêché un grand nombre dans cet endroit, de concert avec les moines de Saint-Dominique : il en a vu aussi beaucoup dans les ravins (*barancos*) qui avoisinent le port de Sainte-Croix de Ténériffe. L'hiver, lorsque les torrens, grossis par les pluies, viennent sillonner impétueusement le sol, les anguilles sont rares et se tiennent probablement dans les anfractuosités les plus profondes ; mais pendant l'été, quand le lit du torrent reste à sec, on en trouve de fort grosses dans les mares d'eau croupissante qui se sont formées dans le fond des ravins. Ces anguilles peuvent avoir été confondues avec des silures. L'existence de poissons dans une île toute volcanique et très aride est un phénomène très curieux. On sait d'ailleurs que les anguilles peuvent vivre long-temps dans la vase et l'herbe humides, et que, d'après mes expériences, elles inspirent et décomposent, hors de l'eau, beaucoup d'air atmosphérique à l'état élastique.

[1] Mémoire manuscrit de Borda, rédigé lors de l'expédition de 1776, et conservé au dépôt de la marine à Paris. J'en ai donné de nombreux extraits dans ma *Relation historique*, t. I, p. 116.

s'être élevés. Vingt-cinq ans plus tard, le célèbre voyageur Cadamosto [1] (Alvise da Ca Da Mosto) offre, je pense, la première indication précise de la forme pyramidale du pic et de

[1] En 1455 et non en 1504, comme on le trouve dans la traduction latine du voyage de Cadamosto, insérée dans GRYNÆUS, *Nov. Orbis* (1555, p. 2). Cette erreur, qui a quelque importance par l'intérêt que l'on attache à l'histoire du volcan de Ténériffe, a passé dans ma *Relation historique*, t. I, p. 174, et dans d'autres ouvrages. (HOF. *Gesch. der Naturveränd.* t. III, p. 420.) Cette même édition de Grynæus fourmille d'erreurs de chiffres ; elle ne donne au Baobab (Adansonia digitata), mesuré par Cadamosto, que 17 pieds de circonférence (ALOYSII *Navig.* cap. 43, p. 32), au lieu de tant de brasses (RAMUSIO, t. I, p. 109). Le premier voyage de Cadamosto, qui se réunissait à l'embouchure du Sénégal avec Antoniotto Usodimare, et dont Barros ne fait aucune mention dans ses Décades, commença en 1454, le second en 1456. Cadamosto ne retourna du Portugal à Venise qu'en 1463. La relation de ses expéditions parut en 1507 dans la première de toutes les collections de voyages, qui fut imprimée en 1507 à Vicence, et en 1508 à Milan, sous le titre de *Mondo Novo opera di Fracanzio di Monte Alboddo*. Cadamosto n'a découvert ni les îles du cap Vert, ni le cap de ce nom. La première de ces découvertes est de 1441, et appartient à deux Génois, Antonio et Bartolomeo di Nolle ; la seconde est de Dionysio Fernandez. (TIRA-

ses éruptions; car chez les géographes arabes, Edrisi, Ebn al Ouardi et Bakoui, on ne trouve mentionné dans les îles *Khalidât* (*Eternelles* ou *Fortunées*), que le mythe de ces statues dont j'ai donné l'explication dans la Section première [1] de cet ouvrage. Cadamosto a vu le Pic de Ténériffe en allant à la Gomera; il raconte que par un ciel pur il est visible à une distance de 60 ou 70 lieues d'Espagne (il aurait dû dire de 34,3 lieues de 17 ½ au degré). « Quod cernatur (insula Teneriffæ, quæ eximie colitur) a longe, id efficit acuminatus lapis adamantinus (Cadamosto vit le pain de sucre du pic en avril, par conséquent couvert de glaces et de neiges resplendissantes), instar pyramidis in medio. » Ceux qui ont mesuré la montagne, ajoute le navigateur vénitien,

BOSCHI, t. VI, P. I, p. 169). Lorsque Cadamosto eut visité, en avril 1455, les îles Canaries, il ne put aller à terre qu'à Gomera (Gienera) et à Ferro. En rade à Palma, il n'osa pas quitter le navire. Il nous apprend que les trois îles, Gran Canaria, Ténériffe et Palma étaient encore dans la possession des Guanches; mais que Madère, colonisée à peine depuis 24 ans, était déja bien cultivée et avait reçu des ceps de vigne de Candie.

[1] Voyez tom. II, p. 232.

lui ont trouvé 15 lieues (!) de haut au-dessus du niveau de la mer. Il est (intérieurement) toujours enflammé comme le mont Etna, et les chrétiens gémissant dans l'esclavage à Ténériffe ont vu de temps en temps ses feux [1]. Christophe Colomb est le premier qui rapporte l'époque fixe d'une éruption. Il dit dans le journal de son premier voyage [2] : « En passant près de Ténériffe pour attérer à la Gomera, on vit un grand feu (sortant) de la *Sierra* de l'île de Ténériffe, qui est extrêmement élevée. » Le fils, qui aime les effets dramatiques et oppose volontiers l'ignorance des matelots à l'instruction de l'amiral, parle des flammes sortant de la montagne, de l'effroi (*espanto*) de l'équipage et des explications que Christophe Colomb donna « de la cause de ce feu en s'appuyant dans son discours de l'exemple du mont Etna[3]. » Le journal que nous venons de citer ne parle ni de l'effroi des

[1] « Is lapis jugiter flagrat instar Ætnæ montis : id affirmant nostri Christiani, qui capti *aliquando* hæc animadvertere. » (GRYN. p. 6.)

[2] NAV. t. I, p. 6.

[3] *Vida*, cap. 15.

marins, ni de l'argumentation doctrinale sur la nature du feu volcanique. M. Navarrete a déja rappelé [1] combien les marins courageux et expérimentés de Palos, Moguer et Huelva, étaient habitués dès le treizième siècle aux effets des volcans d'Italie. J'ajouterai que même les volcans des îles Canaries devaient être connus sur les côtes d'Espagne et de Portugal par le déplorable enlèvement d'esclaves guanches vendus aux marchés de Séville et de Lisbonne. Les expressions de Cadamosto et de Colomb me paraissent trop vagues pour être en droit de conclure que les éruptions fussent du sommet du Pic même, du cratère qui se trouve dans le ***Pan de Azucar***, et qui, après avoir donné des laves d'obsidienne, n'offre aujourd'hui que l'aspect d'une ***solfatare***. Il n'est vraisemblablement question, pour l'année 1492, que d'une de ces nombreuses éruptions latérales que la belle carte de M. de Buch nous indique près de Chahorra, Arguajo, et ailleurs vers la côte du sud-ouest. Ici le récit même de la navigation de Colomb semble pouvoir guider le

[1] Nav. t. III, p. 607.

géologue. L'expédition fut à la vue des îles Canaries le 9 août. Elle devait chercher la terre, parce que le gouvernail de *la Pinta* s'était trouvé dérangé, soit accidentellement, soit par malice, le 6 et le 7 août. Le vent empêchait pendant trois jours d'aborder à la Gran Canaria. Colomb laissa Pinzon et *la Pinta* dans ses parages, et fit voile le 12 août à la Gomera, située à l'est de la pointe méridionale de Ténériffe. Il espérait y voir arriver doña Beatriz de Bobadilla, qui était à la Gran Canaria et dont il voulait acheter un navire de 40 tonneaux sur lequel cette dame était venue d'Espagne. Après deux jours de vaines attentes, Colomb résolut d'aller trouver lui-même doña Beatriz à la Gran Canaria. Il partit de Gomera le 23 août; et le lendemain, « dans la nuit du 24 au 25 août 1492, se trouvant près de Ténériffe, » il vit l'éruption. Il résulte de ce récit, comme l'observe mon illustre ami, M. Léopold de Buch, dans une lettre qu'il m'a adressée à ce sujet, que l'amiral a passé (par la route la plus courte) au sud de Ténériffe et non au nord, où le vent de nord-est l'aurait probablement empêché d'avancer pendant le jour. Il s'ensuit aussi que les flammes sor-

taient du côté du sud. » Si l'éruption latérale avait eu lieu près du port d'Orotava, la masse du Pic l'aurait dérobée aux yeux de l'amiral dans la direction S. O.-N. E. Le mot général de *Sierra* [1], que je trouve dans le journal de la première expédition au lieu du mot *picacho*, que l'on donne plus particulièrement à un cône élancé, semble désigner l'ensemble de la *partie montagneuse* de l'île, non en particulier le cratère du *Pan de Azucar*, la Pyramide ou *lapis adamantinus* de Cadamosto [2]. C'est un rare mais heureux accident qui rend les navigateurs célèbres témoins d'éruptions, dont la date précise aurait été perdue sans la publication de leurs journaux de voyage. Colomb vit les feux du Pic de Ténériffe le 24 août 1492, Sarmiento [3] vit

[1] « Vieron salir gran fuego de la Sierra de la isla de Tenerife, que es muy alta en gran manera. » Journal de Colomb du 9 août 1492. Il faut rappeler ici que sous la rubrique de ce même jour sont rapportés tous les événemens du 8 août au 6 septembre.

[2] *Collecção de noticias para a historia e geografia das naçoes ultramarinas, publ. pe la Acad. Real de Sciencias* (Lisboa, 1812), page 13.

[3] Sept bouches s'ouvrirent pour verser des courans de lave dans la mer. *Viage al Estrecho de Magellanes*

ceux de l'île de Saint-Georges, du groupe des Açores, entre Tercère et Pico, le 1[er] juin 1580.

Un petit nombre d'exemples a suffi pour caractériser la grandeur des vues et la sagacité d'observations physiques que nous révèlent les écrits du navigateur génois. L'éruption du volcan colossal des Canaries, au début du premier voyage de découvertes, préparait pour ainsi dire les esprits aux merveilles que la nature, dans sa sauvage fécondité [1], a déployées sur les côtes montagneuses d'Haïti

por el capitan Pedro Sarmiento de Gamboa (Madr. 1768), p. 367. C'est ce même navigateur qui le premier a énoncé le principe général que le ciel reste serein par des vents qui soufflent de l'hémisphère de même dénomination que le lieu où l'on se trouve.

[1] Les compagnons de Colomb avaient été frappés de la force de végétation tropicale sur un sol pierreux à peine couvert de terreau. Ne pouvant connaître la respiration aérienne des végétaux et la nutrition abondante qu'offre le système *appendiculaire* (le grand développement du feuillage), ils attribuaient ce qu'ils appelaient l'absence de racines à la chaleur de la terre. La reine Isabelle se plaisait à faire allusion aux arbres si légèrement fixés, lorsqu'elle blâmait la légèreté de caractère et la mobilité des naturels d'Haïti. (Oviedo, dans Ramusio, *Viaggi*, t. III, p. 87.)

et de Cuba. En nous bornant à la courte période de quatorze années qui sépare la découverte de l'Amérique de la mort de Colomb, nous reconnaissons, dans la correspondance et les Décades d'Anghiera, combien étaient graves et nombreuses les questions de géographie physique et d'anthropologie qui ont été soulevées dès-lors parmi les hommes éclairés de l'Espagne et de l'Italie. Ces questions, dont tant de faits nouveaux augmentaient l'intérêt, n'occupaient pas seulement les savans ; dans ce siècle de grandes découvertes, dans ces temps d'ardeur et d'enthousiasme, elles occupaient le public à Tolède et à Séville comme à Venise, à Florence et à Gênes, partout où l'industrie commerciale avait étendu l'horizon et agrandi la sphère des idées. Le contraste qu'offraient des côtes opposées, habitées sous les mêmes parallèles par la race noire à cheveux courts et crépus, et des races cuivrées à cheveux longs et lisses, donnait lieu à de vives disputes littéraires sur l'unité, la dégénération progressive et la possibilité des migrations lointaines [1] du genre humain. On

[1] J'ai déja fait remarquer dans un autre endroit les

discutait l'influence qu'exercent les climats sur l'organisation, les différences des animaux américains [1] d'avec ceux d'Afrique, les causes générales des courans pélagiques, les modifications que ces courans reçoivent par la configuration des terres et les changemens de

traditions conservées à Haïti sur des incursions d'hommes blancs et de nègres avant la découverte de Colomb.

[1] Colomb recueillait et rapportait déja dans son premier voyage des objets d'histoire naturelle. Cependant la reine Isabelle lui recommande de nouveau dans une lettre datée de Ségovie le 16 août 1494, de lui envoyer des îles nouvellement découvertes tous les oiseaux de rivage et de forêts qui s'y trouvent et qu'il peut se procurer, parce qu'elle voudrait les voir tous ; et qu'elle a une joie extrême d'apprendre ce qu'il y a dans ces terres où les saisons mêmes sont si différentes. » (Nav. t. II, p. 155.) L'habitude de recueillir les productions des pays éloignés, non parce qu'elles avaient un prix, mais seulement comme curieuses, date de bien loin. De ces mêmes côtes africaines desquelles Hannon avait rapporté « des peaux de femmes sauvages » ou plutôt des singes Gorilles, pour les suspendre dans un temple, Cadamosto rapporta des poils noirs d'éléphans qui, comme les poils d'éléphant antédiluvien de l'embouchure du Léna, avaient une palme et demie de longueur, et les présentait à l'infant don Henry. (Ramusio, t. I, p. 109 ; Gryn. p. 33, cap. 43.)

forme qu'ils font subir [1] à leur tour aux continens et aux îles. Ces questions occupaient vivement les esprits dès la fin du quinzième siècle et dans les premières années du seizième. Et combien l'intérêt attaché à des problèmes physiques ne dut-il pas s'agrandir, lorsque les *conquistadores* pénétrèrent des

[1] Je ne fais pas seulement allusion à l'observation ingénieuse de Colomb sur la forme parallélipipède des Grandes Antilles, dont les dimensions les plus longues sont dues à la direction du courant équatorial, mais aussi à cette antique tradition des naturels discutée par Colomb et par Anghiera, et d'après laquelle toutes les îles Lucayes (Bahames), Cuba et Boriquen ou Burenquen (Puertorico ou isla de S. Juan Bautista d'après Colomb), ont formé jadis un seul continent. (Horn. *De Orig. Amer.* p. 158.) Ces traditions se trouvent sous toutes les zones, dans l'archipel de l'Inde comme dans la Méditerrannée et en Amérique. (Voyez sur le mythe de Lyctonia, tom. II, p. 70.) Elles ne sont probablement nulle part historiques : elles naissent de l'aspect d'îles diversement groupées par rangées ou autour d'un grand îlot central. Le sens des mythes géologiques qui appartiennent à tous les degrés de l'échelle de civilisation que parcourent les peuples, et l'idée d'un morcellement se présentent plus tôt et plus souvent que l'idée d'un soulèvement volcanique du sein des eaux.

côtes dans l'intérieur d'un vaste continent, et s'élevèrent sur les plateaux de Bogota, d'Antioquia, et de Popayan, de Quito, du Pérou et du Mexique !

Les effets du décroissement de la température et les modifications qu'en éprouvent la forme et la distribution des végétaux, dans une échelle perpendiculaire, frappent les hommes les moins habitués à réfléchir sur les phénomènes naturels, dès qu'ils entrent dans une zone tropicale, où, de la région des palmiers et des bananiers, on s'élève dans un même jour jusqu'à la région des neiges éternelles. Cette influence des plateaux sur les climats et les productions organiques n'avait sans doute pas entièrement échappé à la sagacité des Grecs, soit dans leurs discussions systématiques relatives à la hauteur des terres placées sous l'équateur, soit dans leur comparaison directe des productions et de la température des hautes et des basses contrées de l'Asie mineure [1], mais les plateaux du Taurus,

[1] Ératosthène et Polybe n'attribuaient pas la plus grande fraîcheur du climat sous l'équateur uniquement au passage plus rapide du soleil par l'équateur (GEMINUS.

de la Perse et du Paropamisus, accessibles à l'observation des anciens, n'offraient pas,

Elem. astron. c. 13), mais aussi et surtout à la grande hauteur du sol dans les régions équatoriales. (STRABON, lib. II, p. 97 Cas.) Cette opinion ne se fondait sur aucune observation directe; elle n'était que le résultat de spéculations théoriques. (CLÉOMÈDE, lib. I, c. 6, éd. Schmidt, 1832, p. 25.) Hérodote (II, 22) doutait encore de l'existence possible de montagnes neigeuses au-delà du tropique du Cancer; mais ces doutes furent en partie levés par les compagnons d'Alexandre lorsque l'armée victorieuse passa au nord-ouest de la Pentapotamide, dans le pays des Paropamisades, où pendant l'été il tombait de la neige sur des plateaux habités. (ARISTOBULE dans STRABON, lib. XV, p. 691.) Cette rangée de l'Himalaya, quoique située dans une zone dont les plaines offrent un climat très ardent, n'appartenait pas cependant à la région équinoxiale même. L'indication sinon de véritables *nevados* (ἀλάννιφοι) analogues par leur position en latitude aux montagnes couvertes de neiges perpétuelles de Quito, de Popayan et du Mexique équinoxial, du moins de neiges d'Abyssinie « dans lesquelles on s'enfonce jusqu'aux genoux, » se trouve dans l'inscription d'Adulis. (Monum. Adulitanum Ptolemæi Evergetis, dans CHISHULL, *Antiq. asiat.* 1728, p. 80.) Strabon énonce des idées très précises sur le décroissement de la température à mesure que le sol s'élève. Dans les pays méridionaux, dit-il, « toutes les parties élevées, *fussent-elles des plaines* (des plateaux,

sous la zone tempérée, ces contrastes pittoresques et merveilleux à la fois qui, réunis dans un petit espace de terrain, se développent sur une échelle gigantesque sous la zone équatoriale du Nouveau-Continent. Les immenses plateaux de l'Asie centrale, parcourus dans le moyen âge par Marco Polo et par des moines, plus diplomates que missionnaires, étaient situés loin des tropiques. Les hauteurs qu'à égale latitude avec les plateaux d'Anahuac ou du Couzco, présentent l'Abyssinie, le Congo ou l'Inde méridionale, ont été plus connues des Arabes et des prêtres bouddhistes voyageurs que des Européens du quinzième siècle. Tant il est vrai que de grandes vues sur les rapports entre la configuration de la surface du globe et les modifications de la température et de la vie organique n'ont pris naissance et n'ont conduit à des résultats généraux que depuis la découverte de l'Amérique, région où l'homme trouve inscrites pour ainsi dire sur

table-lands), sont froides. » (Lib. I, pag. 73.) La différence du climat du Pont et de la Cappadoce, plus méridionale et plus froide, ne lui paraît que l'effet de la hauteur du sol. (Lib. XII, p. 539 Cas.)

chaque rocher de la pente rapide des Cordillères, dans cette série de climats superposés comme par étages, les lois du décroissement du calorique et de la distribution géographique des formes végétales.

Colomb a servi le genre humain en lui offrant à la fois tant d'objets nouveaux à la réflexion : il a agrandi la masse des idées ; il y a eu par lui progrès de la pensée humaine. L'époque à laquelle il paraît sur le théâtre du monde n'est sans doute plus celle des ténèbres qui enveloppaient une partie du moyen âge ; mais la philosophie scolastique ne présentait à l'esprit que des *formes*. Il y avait, comparativement à cette abondance et à cet artifice de *formes* dont l'étude absorbait toutes les facultés, pénurie d'idées, pénurie de ces notions surtout qui, naissant d'un contact plus intime avec le monde matériel, alimentent substantiellement l'intelligence. A aucune autre époque, nous devons le répéter ici, une masse plus variée d'idées nouvelles n'a été mise en circulation que dans l'ère de Colomb et de Gama, qui était aussi celle de Copernic, de l'Arioste, de Durer, de Raphael et de Michel Ange. Si le caractère d'un siècle est « la mani-

festation de l'esprit humain dans un temps donné, » le siècle de Colomb, tout en étendant inopinément la sphère des connaissances, a imprimé un nouvel essor aux siècles futurs. C'est le propre des découvertes qui touchent à l'ensemble des intérêts de la société, que d'agrandir à la fois le cercle des conquêtes et le terrain à conquérir. Des esprits faibles croient à chaque époque l'humanité arrivée au point culminant de sa marche progressive; ils oublient que, par l'enchaînement intime de toutes les vérités, à mesure que l'on avance, le champ à parcourir se présente plus vaste, borné par un horizon qui recule sans cesse. « Laisser peu à conquérir » est une plainte de guerrier [1] dont l'expression n'est heureusement point applicable aux découvertes scientifiques, aux conquêtes de l'intelligence.

En rappelant ce que la pensée de deux hommes, Toscanelli et Colomb, a ajouté à l'esprit humain, il ne faut pas se borner aux étonnans progrès qu'ont faits simultanément la

[1] Plutarque, *Vita Alexandri*, vol. III, cap. 5, p. 14, ed. Schæf.

géographie, le commerce des peuples, l'art de naviguer et l'astronomie nautique, toutes les sciences physiques en général, enfin la philosophie des langues, agrandie par l'étude comparée de tant d'idiomes bizarres et riches de formes grammaticales. Il faut envisager surtout l'influence qu'a exercée le Nouveau-Continent sur les destinées du genre humain sous le rapport des institutions sociales. La tourmente religieuse du seizième siècle, en favorisant l'essor d'une libre réflexion, a préludé à la tourmente politique des temps dans lesquels nous vivons. Le premier de ces mouvemens a coïncidé avec l'époque de l'établissement des colonies européennes en Amérique ; le second s'est fait sentir vers la fin du dix-huitième siècle, et a fini par briser les liens de dépendance qui unissaient les deux mondes. Une circonstance sur laquelle on n'a peut-être pas assez fixé l'attention publique et qui tient à ces causes mystérieuses dont a dépendu la distribution inégale du genre humain sur le globe, a favorisé, on pourrait dire, a rendu possible l'influence politique que je viens de signaler. Une moitié du globe est restée si faiblement peuplée que,

malgré le long travail d'une civilisation indigène qui a eu lieu entre les découvertes de Leif et de Colomb [1], sur les côtes américaines opposées à l'Asie, d'immenses pays dans la partie orientale n'offraient au quinzième siècle que des tribus éparses de peuples chasseurs. Cet état de dépopulation dans des pays fertiles et éminemment aptes à la culture de nos céréales, a permis aux Européens d'y fonder des établissemens sur une échelle qu'aucune colonisation de l'Asie et de l'Afrique n'a pu atteindre. Les peuples chasseurs ont été refoulés des côtes orientales vers l'intérieur ; et dans le nord de l'Amérique, sous des climats et des aspects de végétation très analogues à ceux des Iles Britanniques, il s'est formé par émigration, dès la fin de l'année 1620, des communautés dont les institutions se présentent comme le reflet des institutions libres de la mère-patrie. La Nouvelle-Angleterre n'était pas primitivement un établissement d'industrie et de commerce [2] comme le sont encore les factoreries de l'A-

[1] Voyez tom. II, p. 120-136.
[2] BANCROFT, t. II, p. 437.

frique ; ce n'était pas une domination sur des peuples agricoles d'une race différente, comme l'empire britannique dans l'Inde, et pendant long-temps l'empire espagnol au Mexique et au Pérou. La Nouvelle-Angleterre, qui a reçu une première colonisation de quatre mille familles de puritains, dont descend aujourd'hui un tiers de la population blanche des Etats-Unis, était un établissement religieux [1]. La liberté civile s'y montrait dès l'origine inséparable de la liberté du culte. Or l'histoire nous révèle que les institutions libres de l'Angleterre, de la Hollande et de la Suisse, malgré leur proximité, n'ont pas réagi sur les peuples de l'Europe latine, comme ce reflet de formes de gouvernemens entièrement démocratiques qui, loin de tout ennemi extérieur, favorisés par une tendance uniforme et constante de souvenirs et de vieilles mœurs, ont pris, dans un calme long-temps prolongé, des développemens inconnus aux temps modernes. C'est ainsi que le manque

[1] « New England was a religious plantations, not a plantation for tarde. » (L. c. t. I, p. 336 et 507.)

de population dans des régions du Nouveau-Continent opposées à l'Europe et le libre et prodigieux accroissement d'une colonisation anglaise au-delà de la grande vallée de l'Atlantique, a puissamment contribué à changer la face politique et les destinées de l'Ancien-Continent. On a affirmé [1] que si Colomb n'avait pas changé, le 7 octobre 1492, la direction de sa route, qui était de l'est à l'ouest, et gouverné vers le sud-ouest, il serait entré dans le courant d'eau chaude ou *Gulf-Stream*, et aurait été porté vers la Floride, et de là peut-être vers le cap Hatteras et la Virginie, incident d'une immense importance, puisqu'il aurait pu donner aux États-Unis, au lieu d'une population protestante anglaise, une population catholique espagnole.

Cette assertion, intimement liée à la question de savoir quelle a été la première terre découverte par l'expédition de Colomb, mérite un examen particulier. D'après le travail entrepris par le lieutenant de frégate don Miguel Moreno [2] sur les routes du grand navi-

[1] WASHINGTON IRVING, t. I, p. 228.

[2] C'est un des officiers envoyés avec don Cosme

gateur génois, la caravelle *Santa-Maria*, qu'Oviedo (lib. II, cap. 5) nomme faussement le *Gallega*, se trouva le 7 octobre par lat. 25° ½ et long. 65° ½. Nous verrons bientôt que la latitude semble mériter assez de confiance, mais que la longitude était plus occidentale. Si la caravelle avait continué la route vers l'ouest, qu'elle suivait constamment depuis le 30 septembre, elle aurait donné contre l'île Eleuthéra, sur le grand banc de Bahama. Bien loin de trouver dans ces parages le *Gulf-Stream*, elle y aurait au contraire rencontré un courant assez rapide qui, des 68° à 78° de longitude, porte le long de la limite orientale du banc vers le sud-est. C'est d'après les observations faites dans le vaisseau anglais *Europa* en 1787, et indiquées sur la carte de l'*Atlas des courans* du major Rennell, un contre-courant du *Gulf-Stream*. Le mouvement des eaux vers l'ouest ne se fait sentir que lorsqu'on a traversé ce contre-courant de N. O.-S. E., et qu'on est arrivé sur le banc

Churruca pour lever les cartes des Petites Antilles et de la partie orientale de la côte de Venezuela. Voyez mon *Recueil d'observations astronomiques*, t. I, p. 57.

de Bahama même. Il résulte de cette considération que Colomb, pour entrer dans le *Gulf-Stream*, aurait dû passer au nord d'Eleuthéra par le canal de la Providence, qui s'ouvre vers l'ouest dans le canal de Bahama ou de la Floride. Malgré le peu d'eau que tiraient les caravelles de l'expédition, cette navigation du banc de Bahama dans une mer inconnue pouvait offrir bien des dangers.

Comme le changement du rumb fait dimanche soir fut déja suivi, le *vendredi* [1] à deux heures du matin, de l'heureuse découverte de l'île Guanahani, les ennemis de Colomb ont, dans le procès fait en 1513-1515 aux héritiers

[1] Le vendredi n'étant pas regardé dans la chrétienté comme un jour de bon augure pour le commencement d'une entreprise, les historiens du 17e siècle, qui gémissaient déja sur les maux dont, selon eux, l'Europe a été accablée par la découverte de l'Amérique, ont fait remarquer que Colomb est parti pour la première expédition *vendredi* 3 août 1492, de la barra de Saltes, et que la première terre d'Amérique a été découverte *vendredi* 12 octobre de la même année. La réformation du calendrier appliquée au journal de Colomb, qui indique toujours à la fois les jours de la semaine et la date du mois, ferait disparaître le pronostic du jour fatal.

par le fiscal, beaucoup insisté sur le mérite de Martin Alonzo Pinzon, le commandant de la *Pinta*, d'avoir conseillé, le 7 octobre, de gouverner vers le sud-ouest. Les témoins Manuel de Valdavinos et Francisco Garcia Vallejo racontent que Alonzo Pinzon, « homme très savant (*muy sabido*) en tout ce qui regarde la mer, » faisait remarquer à Colomb qu'on avait déja cinglé vers l'ouest deux cents lieues au-delà des huit cents lieues que celui-ci, sans doute d'après l'instruction reçue par Toscanelli[1], avait pronostiquées comme dernier terme de la découverte. L'un des témoins dit que Colomb offrait « de se faire couper la tête par Alonzo, si dans l'espace d'un jour et d'une nuit on ne voyait pas la terre ; » l'autre, au contraire, parle calomnieusement de la pusillanimité de Colomb, et assure que Vicente

[1] Dans le procès du fiscal (*Probanzas contra Colon, Pregunta* 18) il est même question d'un certain *livre* d'après lequel l'amiral se dirigeait. « Pero Alonzo Niño, el piloto, dijo assí al Almirante : Señor, no hagamos esta noche por andar, porque segun *vuestro libro dice*, yo me hallo diez y seis leguas de la tierra ó viente á mas tardar ; de lo cual hubo gran placer el dicho Almirante. » (Nav. t. III, p. 571.)

Yañez Pinzon, troisième frère d'Alonzo et commandant de *la Niña*, « ne voulait retourner qu'après avoir fait deux mille lieues à l'ouest. » Alonzo, selon le même témoignage de Vallejo, s'était écrié « que ce serait une honte (*verguenza*) d'abandonner le projet avec la flottille (*armada*) d'un si grand roi, et que *son cœur lui disait* que pour trouver la terre, il fallait gouverner vers le sud-ouest. » Colomb, entouré des trois frères Pinzon, hommes riches, d'une haute considération, et qui ne l'aimaient guère, devait céder à leurs conseils. D'ailleurs, l'inspiration d'Alonzo Pinzon était moins mystérieuse qu'elle peut le paraître au premier abord. Vallejo, marin natif de Moguer, raconte naïvement dans le procès que « Pinzon avait vu dans la soirée passer des perroquets, et qu'il savait que ces oiseaux n'allaient pas sans motif du côté du sud. » Jamais vol d'oiseau n'a eu dans les temps modernes des suites plus graves ; car le changement de rumb effectué le 7 octobre [1] a décidé de la direction dans laquelle

[1] Nav. (Documento n° 69), t. III, p. 565-571. « Habló el dicho Almirante D. Cristobal Colon con

ont été faits les premiers établissemens des Espagnols en Amérique.

todos los capitanes e con el dicho Martin Alonso e les dijo. Que haremos? lo cual fué en 6 dias del mes de octubre de año de 92, e dijo : Capitanes, que haremos que mi gente mal me aqueja? que vos parece, Señores, que hagamos? E que entonces dijo Vicento Yañez : Andemos hasta dos mil leguas e si aqui no hallaremos lo que vamos a buscar, de alli podremos dar vuelta. Y entoces respondió Martin Alonso Pinzon : Como, Señor? agora partimos de la villa de Palos e ya vuesa merced se va enojando : avante, Señor, que Dios nos dará vitoria que descubranos tierra, que nunca Dios quiera que con tal verguenza volvamos. Entonces repondió el dicho Almirante D. Cristobal Colon, bienaventurados seais e asi por el dicho Martin Alonso Pinzon anduvieron adelante e esto sabe Francisco Garcia Vallejo. — El mismo dijo que sabe e vido que dijo Martin Alonso Pinzon (al Almirante) : Señor mi parecer es *y el corazon me da*, que si descargamos sobre el sudueste que hallaremos mas aina tierra ; y que entonces le respondió el Almirante : Pues sea así, Martin Alonso, hagamos así : et que luego por lo que dijo Martin Alonso mudaron la cuarta al sudueste, é que sabe que por industria é parecer del dicho Martin Alonso se tomó el dicho acuerdo. » Ce sont là les passages les plus importans sur lesquels le *fiscal* fonde l'assertion que c'est à Martin Alonzo Pinzon qu'est due la majeure partie du mérite de la découverte, et que sans

La position de la caravelle *Santa Maria*, que j'ai indiquée plus haut pour le 7 octobre

lui Colomb serait retourné en Espagne, Pinzon lui ayant dit : « *Que si vos, Señor, quisierdes tornaros*, yo determino de andar fasta hallar la tierra o nunca volver España. » Peut-être que Alonzo était d'autant plus persuadé de trouver une terre, que dans la bibliothèque du Vatican il avait vu, sur une ancienne carte, une île figurée à l'ouest des Canaries. (Voyez tom. II, p. 87, note 1.) Je pense d'ailleurs, comme M. Washington Irving (Book III, c. 4, t. I, p. 227), que les témoignages qui accusaient Colomb de faiblesse de caractère au moment même où il devait triompher de ses ennemis, sont entièrement controuvés; cependant le journal de Colomb ne nie pas le conseil donné par Alonzo Pinzon dès la nuit du 6 octobre (« esta noche, dijo Martin Alonso que *seria bien* navegar á la cuarta del oueste, a la parte del sudueste : y al almirante pareciò que no decia esto Martin Alonso por la isla de Cipango »). Selon le même journal, la détermination de changer de rumb le 7 octobre fut effectivement prise *à cause* des oiseaux qui passaient du N. au S. O. mais il est dit que la détermination appartenait à Colomb seul. Celui-ci ne parle « ni du projet de quelques matelots mutins qui voulaient (*Vida del Almir*. p. 17; Herrera, t. I, p. 15) le jeter à la mer lorsqu'il serait absorbé dans ses observations d'étoiles (*embevido de estrellas*, enivré d'étoiles); » ni du délai de trois jours qu'il avait

1492 (lat. 25° ½, long. 65° ½), se fonde sur l'hypothèse émise par MM. Navarrette [1] et Moreno, d'après laquelle la première île de l'Amérique, vue par Colomb et désignée dans son journal par les dénominations de Guanahani [2]

demandé pour continuer sa navigation. Cette fable des trois jours paraît inventée par Oviedo (lib. II, cap. 5) et fondée sur le récit du matelot Pedro Mateos, natif de la ville de Higuey, que je trouve nommé dans le procès (*Probanzas del Almirante*, Preg. 91, Nav. t. I, p. 584), comme une personne à laquelle Colomb avait oté « un livre renfermant des notes que Mateos avait prises sur la position des montagnes et des rivières de la côte de Veragua. » Même le témoin Pedro de Bilbao ne fait mention « de deux ou trois jours » que pour indiquer une promesse de l'amiral (Preg. 15, Nav. t. I, p. 589), non une condition imposée par des hommes de l'équipage; et selon le journal de Colomb, celui-ci « accordó dejar el camino del oueste y poner le proa hacia O. S. O. con determinacion de andar *dos dias por aquella via*, » c'est-à-dire Colomb céda (aux instances d'Alonzo Pinzon) en promettant de tenter la nouvelle direction pendant deux jours. (Comparez t. I, p. 243 et suiv., note 1.) Déja Muñoz (lib. III, § 7, p. 79) nie le conte des trois journées, mais sans indiquer le fondement de ses doutes.

[1] T. I, p. CV.

[2] Peut-être Guanahanin, d'après la lettre de Colomb

ou San Salvador, n'est pas le San Salvador Grande (une des îles Bahames, *Cat Island*) de nos cartes modernes, dans le méridien de Nipe, port de l'île de Cuba ; mais l'*île de la Grande Saline*[1] du groupe des Iles Turques, presque dans le méridien de la pointe Isabélique, dans l'île de Saint-Domingue. Or il y a, d'après les belles cartes de M. de Mayne, dont j'ai souvent eu occasion de comparer les positions avec celles que j'ai obtenues moi-même par des moyens astronomiques[2], de Cat Island aux Iles Turques une différence de longitude de 4° 9′ ; et quoique presque toute la traversée eût été faite entre les parallèles de 26° et 28° et non dans la région tropicale même, une différence de 83 lieues marines *vers l'est* doit paraître d'autant plus extraordinaire, que les courans, por-

au trésorier Rafael Sanchez (Nav. t. I, p. 179), si la terminaison n'est pas plutôt une flexion grammaticale : « insulam Divi Salvatoris Indi Guanahanyn vocant. » Comparez aussi Bossi, *Vita di Colombo*, p. 169 et 179.

[1] The Grand Kay of Turks Islands des marins anglais, *la Isla del Gran Turco* des marins espagnols, à l'est du groupe de *Cayques* et à l'ouest du *Mouchoir Carré*.

[2] *Essai pol. sur l'île de Cuba* (analyse des cartes), p. 137.

tant généralement à l'ouest, devraient avoir placé le navire au-delà du *point d'estime*. Ces doutes sur la longitude du lieu d'attérage n'affaibliraient en rien les réflexions que nous avons développées plus haut sur l'influence plus ou moins grande que, sans le changement de rumb du 7 octobre, le *Gulf-Stream* aurait pu exercer sur les destinées de l'Amérique Septentrionale ; mais ces mêmes doutes ont un intérêt de géographie historique trop général pour ne pas les examiner consciencieusement ici. Ce devoir est d'autant plus impérieux, que l'hypothèse de M. Navarrete qui identifie l'île de Guanahani avec une des Iles Turques, au nord de Saint-Domingue, a été accueillie avec beaucoup de précipitation ; et qu'un document entièrement inconnu, la *Mappemonde de Juan de la Cosa*, de l'année 1500, dont nous avons découvert la grande importance, M. Valckenaer et moi, en 1832, donne un nouveau poids aux objections consignées dans la Vie de Christophe Colomb par M. Washington Irving. On peut dire qu'aussi loin que s'étend la civilisation européenne, les plus doux souvenirs de l'enfance se rattachent aux impressions qu'a produites la première

lecture de la découverte de Guanahani. Ces lumières mouvantes que l'amiral montra à Pedro Guttierrez dans l'obscurité de la nuit, cette plage de sables éclairée par la lune [1] vue par Juan Rodriguez Bermejo, ont frappé notre imagination. On a conservé minutieusement les noms et prénoms des marins qui ont prétendu avoir reconnu les premiers une portion d'un monde nouveau, et nous serions réduits à ne pas pouvoir lier ces souvenirs à une localité déterminée, à regarder comme vague et incertain le lieu de la scène?

Je me trouve heureusement en état de détruire ces incertitudes par un document géographique aussi ancien qu'inconnu, document

[1] « En esto aquel jueves en la noche *aclaró la luna* é une marinero del dicho navio de Martin Alonso Pinzon, que se decia Juan Rodriguez Bermejo, vecino de Molinos, de tierra de Sevilla, *como la luna aclaró, vido una cabeza blanca de arena* é alzo los ojos é vido la tierra, é luego arremetió con una lombarda, é dió un trueno, *tierra*, *tierra*, é se tuvieron los navios fasta que vino el dia viernes 12 de octubre : quel dicho Martin Alonso descubrio á Guanahani la isla primera é que esto lo sabe porque lo vido (Francisco Garciá Vallejo). » Ce passage remarquable se trouve dans les *Probanzas del Fiscal*, Preg. 18. (Procès de 1513.)

qui confirme irrévocablement le résultat des argumens que M. Washington Irving a consigné dans son ouvrage contre l'hypothèse des Iles Turques. Un marin américain très expérimenté, connaissant par autopsie les localités de Cat Island et de l'îlot de la Grande-Saline, a déja prouvé [1] combien l'aspect du dernier et sa position relative correspondent peu à la description que Christophe Colomb a faite de Guanahani ou de San Salvador. D'après cette description, Guanahani est une île d'une étendue considérable (*bien grande*) et abondante en eaux douces. Elle présente des arbres d'une vigoureuse végétation (*tota verde que es placer de mirarla*), et de très beaux jardins (*huertas de arboles las mas hermosas*). Elle a un port qui peut renfermer « les navires de toute la chrétienté. » L'île de la Grande-Saline (*Turk's Island*), au contraire, n'a pas deux lieues d'étendue ; elle est dépourvue d'eaux douces, n'offrant que de l'eau de citerne et des mares d'eau salée ; elle n'a pas de port, mais une rade si dangereuse qu'il

[1] WASHINGTON IRVING (éd. de Londres, 1828), t. VI, Appendix, n° XVI, p. 238-271.

faut mettre à la voile lorsque la brise du N. E. cesse de souffler. Ferdinand Colomb dit clairement, dans la *Vie de l'amiral*, que l'île Isabella, éloignée de Guanahani, selon le journal de navigation de Christophe Colomb, seulement de 8 lieues, est à une distance de 25 lieues au nord de Puerto Principe, dans l'île de Cuba [1]. Or la carte même de M. Moreno donne de Puerto Principe aux Iles Turques une différence de 4° ½ de longitude, ce qui, d'après les mesures itinéraires employées

[1] Ce passage, négligé jusqu'ici, sera discuté plus bas. « El amirante se vió precisado a bolber á Isabella *que los Indios llaman Saometro* y al Puerto del Principe, que esta casí al norte sur, 25 leguas de distancia uno de otro. » (*Vida*, cap. 29.) Dans le journal du père (mardi 20 novembre 1492, Nav. t. I, p. 61) une distance de 25 lieues est aussi indiquée; mais elle est comptée du point où se trouvait alors la caravelle (« el Puerto del Principe de donde el almirante habia salido le quedaba 25 leguas y la Isabela le estaba 12 leguas siendo distante 8 leguas de Guanahani que llamó San Salvador »). La direction est moins claire, elle paraît S. O.-N. E.; nous la supposerions même dans le calcul le moins probable O.-E. et encore nous ne trouverions de Puerto Principe à Guanahani que 25 + 12 + 8, ou 45 lieues.

dans le journal de Colomb, fait une distance de 76 *leguas*. On ne peut alléguer en faveur de l'hypothèse de M. Navarrete ni la seconde *pregunta* dans le procès du fiscal, puisqu'elle est réfutée par la *pregunta* qui précède [1], ni les cartes qui accompagnent la lettre de Co-

[1] La seconde *pregunta* des *probanzas del Almirante* porte effectivement : « S'il est vrai que Christophe Colomb, dans son premier voyage, a trouvé et découvert *plusieurs îles situées au nord de l'île Española*, et *puis* (*luego*) dans le même voyage Cuba et ladite Española. » Cette série de découvertes indique, à n'en pas douter, que l'interrogateur a cru Guanahani, Santa Maria de la Conception, la Fernandina et l'Isabella placés au nord d'Haïti : mais la première *pregunta* porte au contraire : « Si l'on sait pour sûr que l'amiral a découvert, avant toute autre personne, certaines îles *situées au nord de Cuba, telles que Guanahani* et beaucoup d'autres îles voisines, dont quelques-unes sont nommées *los Yucayos*. » (Nav. t. III, p. 579-580.) La seule fois donc que l'île de Guanahani est désignée nominativement dans le procès, on la place au nord de Cuba. C'est probablement à cause des inexactitudes contradictoires qu'on remarque dans la rédaction des demandes (*preguntas*) que M. Navarette n'a pas cité ces pièces du fameux procès, ni fait intervenir le *fiscal* en faveur de son opinion sur le lieu du premier débarquement.

lomb, traduite, en 1493, par Leandro Cozco, à Rome, et le *Traité de Navigation* de Medina [1]. L'une est dépourvue de toute orientation déterminée, et comme le rêve d'un des-

[1] Dans le fragment de la carte de l'*Arte de navegar* de Pedro de Medina, publiée pour la première fois en 1545, l'île de Guanaban, une des Bahames, sans doute Guanahani, est indiquée dans un méridien qui traverse presque le cap le plus oriental de l'île d'Haïti : mais sur la même carte d'autres noms aussi sont jetés comme au hasard. Si dans l'esquisse d'une carte de 1493, publiée par M. Bossi (*Vita di Colombo*, p. 169, 175, 177 et 179), d'après l'édition de la lettre adressée au trésorier Don Raphael Sanchez, le mot Hyspana indique Haïti (Hispaniola), le haut de la carte serait le midi, et et dans ce cas Isabella serait au N. O. de la Fernandina, tandis que Colomb dit qu'elle est au S. E. (Nav. t. I, p. 33.) *Conceptois Marie* (je conserve l'orthographe du manuscrit) serait au nord de Fernandina, quand, d'après le même journal de Colomb (l. c. p. 27), elle devrait en être à l'est. Veut-on que, dans ce même rêve absurde, les tourelles (*la città con muraglie*) désignent la forteresse de Navidad, construite à la fin de décembre 1492, et que *Hyspana* soit la péninsule d'Espagne, alors l'orientation devient plus confuse encore. On aurait Guanahani au sud d'Haïti et d'Isabella. Ces incertitudes sur la position de Guanahani, une des îles Yucayes ou Lucayes, au nord de Cuba ou d'Haïti,

sinateur ; l'autre, ne datant que de la moitié du seizième siècle, est par conséquent postérieure de 26 et 45 ans aux cartes de Diego

peuvent provenir en partie de l'habitude assez ancienne d'étendre les Lucayes, jusque vers le Mouchoir Carré et les Iles Turques. *Martin Fernandez d'Enciso, alguazil mayor de la Tierra firme de las Indias occidentales*, ne connaît point encore cette extension vers l'est. Il dit expressément, dans son ouvrage devenu très rare (*Suma de Geographia*, imprimée à Séville en 1519, par l'allemand Iacob Kronberger, p. h, 3) : Esta isla de Cuba tiene á la parte del norte a las islas de los Yucayos que son mas de doscientas. » Il ajoute que les Indiens Yucayos, d'un teint peu basané, sont si habitués à la nourriture de poisson et de végétaux, qu'ils meurent lorsqu'on les transporte dans des pays où on les nourrit de beaucoup de viande, observation qui confirme ce que j'ai développé ailleurs sur le manque de flexibilité de la constitution physique chez l'homme non civilisé. L'évêque Bartolomè de Las Casas, dans un traité publié en 1552 (*Obras del Obispo Casas*, éd. de Séville, 1646, et *Narratio regnorum indicorum per Hispanos quosdam devastatorum*, 1614, p. 28), ne suit plus Enciso : il parle des « islas de los Lucayos comaracanas a la Española é a Cuba. » Cette extension du nom des Lucayes vers l'est « au-delà des Caycos, » a passé dans la Description des Antilles d'Herrera. (*Decad.* t. IV, page 13.)

Ribero et de Juan de la Cosa, qui, par la position et le caractère de leurs auteurs, doivent avoir l'autorité de témoignages irrécusables.

Comme la mappemonde de 1500 qui porte le nom du pilote Juan de la Cosa, associé aux voyages de Colomb et d'Ojeda, est un document entièrement inconnu jusqu'à ce jour (les cartes qui accompagnent mon ouvrage en offrent les premiers fragmens), et comme la mappemonde de Diego Ribero, cosmographe de l'empereur Charles V, terminée en 1529, est restée inconnue à MM. Navarrete, Washington Irving, et à tous ceux qui ont discuté le problème du premier attérage, quoique la partie américaine en ait été publiée par Güssefeld et Sprengel dès l'année 1795, je rassemblerai ici des faits propres à être substitués à de simples conjectures. Une analyse succincte de ces deux documens graphiques embrassera toute la partie orientale des îles Bahames (Lucayes, îles de la nation des *Yucayos*). Le journal de navigation de Juan Ponce de Léon, entreprise en 1512, pour découvrir la fameuse fontaine de jouvence de l'île Bimini, et donnant lieu à la découverte de la Floride (le

pays de *Cautio* des indigènes), confirme en outre de la manière la plus convaincante ce que nous apprennent les mappemondes de la Cosa et de Ribero. Dans ce genre de recherches il faut distinguer, sous le rapport des différens degrés de certitude qu'elles présentent, ce qui regarde Guanahani, point principal de la discussion dans l'histoire des découvertes, et ce qui a rapport aux îles du même groupe, dont l'identité des noms et des positions reste moins certaine. Il en est d'ailleurs, je pense, de la méthode à laquelle on doit assujétir tout travail sur les cartes du moyen âge, comme de la méthode que les philologues modernes croient pouvoir seule appliquer à l'examen des cartes renfermées dans les manuscrits de Ptolémée. Avant d'entreprendre de deviner quelles sont les positions des cartes modernes qui répondent à celles des cartes de l'antiquité classique, on doit examiner les opinions que les géographes anciens s'étaient formées eux-mêmes de l'emplacement relatif des lieux. Les essais graphiques d'Agathodæmon d'Alexandrie ou des dessinateurs moins savans qui plus tard ont ajouté aux prétendues cartes de Ptolémée, ne sont que l'expression des opi-

nions plus ou moins erronées de leur temps. Il s'agit de même, pour l'époque de Colomb et de Ponce de Léon, de trouver les traces de cet accord entre les cartes et les journaux de navigation, de se borner strictement à l'examen des ouvrages antérieurs à 1529 et de reconnaître, malgré leur travestissement, souvent très étrange, les dénominations anciennes et indigènes dans les dénominations et les souvenirs modernes. Quoique le nombre des positions sur lesquelles on peut avoir quelque certitude soit assez considérable, il reste cependant dans la description de l'Inde insulaire de Marco Polo, comme dans les documens graphiques de l'Amérique, beaucoup d'îles répétées et devenues comme *stéréotypées* sur toutes les cartes jusqu'au dix-septième siècle, îles dont il est impossible de marquer l'emplacement réel, quelquefois même de prouver l'existence. Bien des cartes marines et des *portulans* du moyen-âge ne sont pas plus débrouillés entièrement que ne l'est la onzième carte de l'Asie de Ptolémée, qui présente l'Archipel au sud du *Sinus magnus* et à l'ouest de Cattigara, station des Sines.

Dans les investigations géographiques, il

faut commencer, dès que l'on se trouve sur un terrain douteux, par l'*identité des noms*. Après avoir reconnu sur les cartes les dénominations conservées par les voyageurs, il faut voir si la *position relative* des lieux s'accorde aussi avec les itinéraires, et si cette position, ou plutôt l'*ordre de succession* des lieux est tel que les voyageurs l'ont supposé à tort ou à raison. Ces derniers se seront souvent trompés ; car dans des parages où les courans exercent une grande force, la position relative des îles, en les considérant sous le double point de vue de leur relation entre elles ou du gisement par rapport à une côte voisine, devait laisser beaucoup d'incertitude ; et l'imperfection de l'art nautique d'alors nous prive de toute détermination absolue. Colomb, dans son journal de navigation et dans la lettre au trésorier Raphael Sanchez, datée de Lisbonne le 14 mars 1493, insiste sur l'ordre dans lequel il découvrit et nomma les premières îles parmi les Lucayes. « La première, dit-il, est San Salvador ou Guanahani ; la seconde Santa Maria de la Concepcion ; la troisième Fernandina ; la quatrième Isabela ou Saometo ; la cinquième Juana ou Cuba. » D'a-

près une lettre d'Anghiera (lib. VI, ep. 134), il assigna le sixième rang à Haïti, ou l'Española. Mais il est sinon prouvé par le procès contre Diego Colomb, du moins rendu assez probable que cette dernière île a été vue pour la première fois par Martin Alonzo Pinzon, tandis que l'amiral se trouvait encore sur les côtes de Cuba [1]. Anghiera devina si bien, dès

[1] Pour les témoignages dans le procès, voyez le n° 19 des *probanzas* du fiscal (Nav. t. III, p. 573). Martin Alonzo Pinzon, qui commandait *la Pinta*, se sépara de Colomb le 21 novembre sur les côtes de Cuba, près de Puerto del Principe (Puerto de las Nuevitas de ma carte de Cuba de 1826, au n° 23 de l'Atlas géographique). Déja le 6 décembre, Colomb attéra à Haïti près du cap de Saint-Nicolas (Petr. Mart. *Oceanica*, Dec. I, lib. III, p. 45), auquel il donna alors le nom de Cabo del Estrella (Journal de navigation dans Nav. t. I, p. 79). Ce dernier nom ne se trouve plus sur la carte de Ribero, mais bien sur celle de Juan de la Cosa (voyez n° 34 de mon Atlas), laquelle présente aussi les anciens noms de *Punta de Cuba* pour Punta de Maysi, *Cabo Lindo* (Nav. t. I, p. 77) pour Punta del Fraile, *Cabo de Pico* (Nav. t. I, p. 67) et le *Cabo de Cuba,* selon M. Navarrete (t. I, p. 56), pour Punta de Mulas ; selon M. Irving (t. IV, p. 260) pour l'île Guajaba, avec une configuration assez juste des côtes. Je

le mois de novembre 1493, l'importance de ces six îles, que, tandis que Colomb restait

désigne particulièrement ces dénominations du journal de Colomb, parce que le document précieux que nous publions ici, la mappemonde de de la Cosa, est le seul qui les offre. Lorsque Martin Alonzo Pinzon rejoignit l'expédition de Colomb le 6 janvier dans le voisinage du promontoire Monte Christi, il affirmait « n'être arrivé sur les côtes d'Haïti que depuis trois semaines, parce que depuis sa séparation de Colomb (le 21 novembre), il avait été à l'île de *Baneque*, dans laquelle il n'avait pas trouvé la richesse en or que les indigènes (les Lucayes) lui avaient promise. » (Nav. t. I, p. 127.) D'après ce récit, que l'amiral assure tenir de Martin Alonzo même, celui-ci n'aurait débarqué sur les côtes d'Haïti que vers le 16 décembre, par conséquent 10 jours *après Colomb*. Toujours est-il faux « que la *Pinta* se soit déja séparée des deux autres caravelles près de l'île de Guanahani, et que Colomb n'ait trouvé Haïti que d'après les renseignemens que Martin Alonzo lui avait envoyés par des canots d'Indiens aux îles Yucayos, » comme l'ont dit dans le procès plusieurs témoins (Nav. t. III, p. 574). Ces mêmes interrogatoires du fiscal (voyez le témoignage de Francisco Garcia Vallejo) nous apprennent d'ailleurs ce que c'était que cette île de *Baneque*, qui occupait tant l'imagination de Colomb et de Martin Alonzo Pinzon, et que dans le journal du

dans la ferme croyance d'avoir été, soit dans des terres soumises au grand Khan ou dans

premier j'ai trouvé plus de quinze fois nommée indifféremment *Babeque* ou *Baneque* (Nav. t. I, p. 63 et 126). Le témoin dit (Nav. t. III, p. 572) que « les sept îles des bas-fonds de la Bubulca » que, selon le fiscal, Martin Alonzo avait découvertes avant l'île d'Haïti, n'étaient autre chose que la « *isla de Babueca*, » et c'est là le nom que nous connaissons par la mappemonde de Ribero et le voyage de Ponce de Léon, nom d'un Ophir imaginaire qui semble avoir embrassé primitivement tous les ilots situés au nord d'Haïti. Je reviendrai plus tard sur cette position de Babeque : il suffit d'avoir fait voir ici que l'antériorité de la découverte de Saint-Domingue par Martin Alonzo, proclamée par le fiscal en 1513, n'est constatée qu'autant que l'on appelle découverte la vue d'une côte très élevée. Il est plus que probable que la *Pinta* aura longé cette côte en cherchant la terre de Babeque avant que Colomb quittât la Punta de Maysi, cap oriental de Cuba; mais rien ne prouve que Martin Alonzo ait débarqué avant le 6 décembre, et commencé sa riche récolte de pépites d'or d'Haïti, objet de la jalousie de Colomb. Un témoin, Diego Fernandez Colmenero, raconte dans le procès que l'amiral eut la petitesse de changer le nom du *Rio de Martin Alonzo*, aujourd'hui Rio Chuzona Chico, en celui de Rio de Gracia, quoique Pinzon y eût été à l'ancre 16 jours

l'île de Zipango (le Japon), il le proclama déja *Novi Orbis repertorem*. (Lib. VI, ep. 138.) Je commencerai par présenter, sous la forme d'un tableau synoptique, les différentes applications qui ont été faites des noms imposés par l'amiral à ses quatre premières découvertes.

avant lui (Nav. t. III, p. 577). En effet, le journal rédigé à l'embouchure de cette rivière (voyez les journées des 9 et 10 janvier 1493) se ressent beaucoup d'une haine long-temps dissimulée contre le chef de cette famille puissante de Palos, à laquelle l'amiral avait beaucoup d'obligations et dont la jalousie le poursuivit jusque dans ses héritiers. Il m'a paru important de préciser dans cette note les faits qui ont rapport à la découverte de Saint-Domingue.

COLOMB. (Journal de sa première expédition.)	MUÑOZ. (Hist. del Nuevo Mundo, lib. 3, § 12.)	NAVARRETE. (Colleccion de Viages y Descubr. españoles, p. CIV.)	WASHINGTON IRVING. (Life of Col. Appendix, n. 16.)
Guanahani ou Grand San Salvador.	Watling. (Cap S. O., lat. 23° 56′, long. 76° 54′.)	Grand Turk. (Cap N., lat. 21° 31′, long. 73° 24′.)	Cat Island. (Cap Columbus, lat. 24° 9′, long. 77° 37′.)
Santa Maria de la Concepcion.	. . . .	Les Cayques. (Cap Comete, lat. 21° 42, long. 73° 45′.)	La Conception. (Centre, lat. 23° 51′, long. 77° 27′.)
Fernandina.	Cat Island. (Cap Col., lat. 24° 9′, long. 77° 37′.)	Petite Inague. (Cap E., lat. 21° 30′, long. 75° 15′.)	Grande Exuma. (Cap N., lat. 23° 42′, long. 78° 22′.)
Saomete, ou Isabela.	Ile Longue. (Cap N., lat. 23° 40′, long. 77° 40′.)	Grande Inague. (Cap N. E., lat. 21° 20′, long. 75° 21.)	Ile Longue. (Cap N., lat. 23° 40, long. 77° 40′.)

Nota. Les positions se fondent sur les cartes du capitaine de Mayne et du commendar Richard Owen, éd. de 1833, en supposant pour l'île de Cuba la Pta de Mulas, long. 78° 14′, et la Pta Maysi, long. 76° 27; pour l'île Haïti le cap Saint-Nicolas, long. 75° 45′, le cap Isabélique, long. 73° 15′, et le cap Samana, 71° 25′.

Pour apprécier la valeur des interprétations qu'exprime le tableau qui précède, je vais les vérifier par la comparaison des deux documens les plus anciens que nous possédons, les cartes de Juan de la Cosa et de Diego Ribero. La grande autorité de ces documens repose non-seulement sur la date incontestable de leur rédaction, mais aussi sur l'importance et la position individuelle de leurs auteurs. L'une de ces cartes a été dessinée au Puerto Santa Maria, près de Cadix, deux ans avant que Christophe Colomb entreprît son quatrième et dernier voyage ; l'autre, entièrement semblable pour les positions que nous discutons ici, est postérieure de dix-sept ans à la mort d'Améric Vespuce. Je n'anticiperai pas sur les renseignemens plus amples que je dois donner sur la personne de Juan de la Cosa, en décrivant, dans la *troisième Section* de cet ouvrage, la mappemonde de ce célèbre navigateur. Il suffit de rappeler ici sommairement que de la Cosa avait accompagné Colomb dans la seconde et peut-être aussi dans la troisième expédition, que d'autres voyages le ramenèrent souvent jusqu'en 1509 sur les côtes des Grandes Antilles, qu'Anghiera vante son

talent de dresser des cartes marines, et que Las Casas (lib. II, cap. 2), en parlant des conseils que Bastidas reçut de de la Cosa dans l'année même (1500) où fut dessinée la mappemonde, dit que « le Biscayen Juan de la Cosa était alors le meilleur pilote qu'on pût trouver pour les mers des Indes occidentales. » Quant à l'auteur de la seconde carte, Diego Ribero, cosmographe et ingénieur d'instrumens de navigation de l'empereur Charles V, depuis le 10 juin 1523 (*cosmografo de S. M. y maestre de hacer cartas, astrolabios y otros instrumentos*), il n'est point allé en Amérique, mais appelé avec le second fils de l'amiral, Ferdinand Colomb, avec Sébastien Cabot et Jean Vespuce, neveu d'Améric (Petr. Mart. *Ocean.* Dec. II, lib. VII, p. 179; Dec. III, lib. V, p. 258, et Docum. n° 12 dans Navarr. t. III, p. 306), au célèbre congrès du Pont de Caya, entre Yelves et Badajoz, pour discuter sur l'application des degrés de longitude qui devaient limiter les découvertes espagnoles et portugaises, il avait à sa disposition, par la nature de son emploi, tous les matériaux que renfermait le grand et bel établissement de la *Casa de Contractacion*, fondé à Séville en 1503, et le dépôt

des cartes du *Piloto mayor*, chargé depuis 1508 (Docum. n° 9 dans Nav. t. III, p. 300) d'étendre et rectifier d'année en année le *Padron Real*, c'est-à-dire le recueil de positions « des terres fermes et îles ultra-marines. » La mappemonde de Diego Ribero, construite en 1529, et conservée aujourd'hui dans la bibliothèque publique de Weimar, prouve combien les matériaux que j'indique ont été nombreux et importans. La partie des Antilles, du Mexique et des côtes septentrionales et orientales de l'Amérique du sud ressemblent, pour la configuration générale, sans en excepter même le littoral de la Mer du Sud, dès 12° N. aux 10° S. tellement à nos cartes modernes, qu'on est émerveillé des progrès qu'avait faits la géographie depuis la fin du quinzième siècle. Des disputes suscitées à cet habile cosmographe sur son perfectionnement des pompes marines (*bombas de achicar*) propres à tenir à flot des navires qui faisaient de l'eau « abondamment comme pour mouvoir un moulin » (Docum. n° 4 dans Nav. t. I, p. CXXIV), nous donnent la certitude, par un témoignage dans une procédure juridique, qu'il n'a pas survécu à l'année 1533. Les savans espagnols connaissent le

nom et le mérite de Ribero, mais non sa mappemonde, que l'on suppose être venue en Allemagne par les fréquens voyages que des seigneurs attachés à la cour de Charles-Quint faisaient de Séville et de Tolède à Augsbourg et à Nuremberg.

GUANAHANI. — De la Cosa ayant longé, conjointement avec Christophe Colomb, en novembre et décembre 1493, la côte boréale d'Haïti, celle qui est opposée aux îles Turques et aux Cayques, devoit avoir appris de la bouche même de l'amiral où était située cette île de Guanahani, qui n'avait été découverte que treize mois plus tôt. Or le premier regard jeté sur la carte de de la Cosa, place Guanahani non entre les bas-fonds et les ilots qui se trouvent vis-à-vis d'Haïti, à l'est de l'île de la Tortuga, mais loin vers l'ouest, entre *Samana* et l'île Longue (*Long Island*) qu'il appelle *Yumai*, dans le voisinage de sa grande terre de *Habacao*, qui est clairement indiquée par Ribero comme un bas-fond ou *banc de sable*, sous le nom de *Cabocos*. Ces deux noms, qui sont identiques par la substitution si commune de *c* à *h*, désignent le banc de Bahama, sur lequel plus au nord nous connaissons encore

l'île *Grand Albaco*, qui est l'île de *Lucayo Grande* de Ribero. La carte de ce cosmographe place même à l'ouest de son Lucayo Grande le nom d'île *Bahama* (le *Grand Bahama* des cartes modernes), et réunit les deux îles par un banc de sable, qui est le *Petit Banc de Bahama*, tandis que Cabocos R.[1], séparé par un canal (notre canal de la Providence), marque le *Grand Banc de Bahama*. Pour s'orienter sur la carte de de la Cosa, il faut rapporter les îles et cayes au nord d'Haïti à

[1] Pour ne pas toujours répéter les mêmes noms, les lettres C. R. et P. placées à la suite d'une position indiquent, d'après l'analogie des synonymes botaniques, que la dénomination appartient, soit aux cartes de de la Cosa et de Ribero, soit au journal de navigation de Ponce de Léon. La lettre M. marque les noms qui sont en usage aujourd'hui. Comme pour l'identité des noms il faut recourir sans cesse aux journaux de route de Colomb, au procès du fiscal contre le fils, et à d'autres documens officiels ; de simples chiffres (I, 79, ou III, 579) placés entre deux parenthèses ( ) indiquent les volumes et les pages du grand ouvrage de Navarrete. J'ai voulu mettre le petit nombre de personnes qui s'intéressent au détail des positions à même de vérifier les résultats auxquels je m'arrête.

des positions de la côte septentrionale de cette île dont l'identité avec les noms modernes est prouvée. Ces points que présente le travail de de la Cosa sont, de l'ouest à l'est, le cap *Estrella* (Nav. t. I, p. 79), l'île *Tortuga*, qui a beaucoup fixé l'attention de Colomb dès son premier voyage (I, 80 et 85), *Vega Real* (Herrera, I, 2, 11, et Muñoz, lib. V, § 6), *Isabela*, dix lieues à l'est de Monte Christi, et fondé en janvier 1494, après la destruction du petit fortin de la Navidad (I, 219, *Vida del Alm.* c. 50; et Muñoz, lib. IV, § 42), *Cabo de Plata* (I, 131), à l'est de *Cabo Frances* de Colomb [1] (Cabo Franco, C.), enfin la péninsule de *Samanà*, appartenant à la province haïtienne de *Xamana* (I, 132 et 209). Or, les Iles Turques, que M. Navarrete croit être Guanahani, sont situées dans le méridien de la Pointe Isabélique (Isabela de de la Cosa et des cartes anglaises) : c'est le second des quatre petits groupes d'ilots et de cayes opposés à la côte septentrionale d'Haïti, entre les méridiens de

[1] C'est le *Vieux cap Français* (long. 72° 17), qu'il ne faut pas confondre avec le cap Français actuel, situé vers le N. O. de l'île (long. 74° 38).

la Tortuga et de Samanà. Ces quatres groupes portent aujourd'hui les noms de *Cayques* (los Caicos), *Turks Islands* (las Turcas), le *Mouchoir carré* (Abre los ojos), et les *Cayes d'Argent* (Baxo de la plata). Cette bande d'ilots et de bas-fonds est indiquée par de la Cosa, aussi de l'ouest à l'est, sous les dénominations de *Maguana*, *Iucayo* et *Caiocmon*, et à peu près dans leur vraie distance de la côte. L'ilot Iucayo, placé dans le méridien d'Isabela, semble par conséquent représenter le petit groupe des Iles Turques, composé du nord au sud du *Grand Kay* (Grand Turk), de *Hawk's Nest*, de *Salt Kay*, *Sand Kay* et *Endymion's Rock;* mais sur la carte de de la Cosa, Guanahani, loin d'être parmi les ilots à l'est du méridien de la Tortuga, en est placé à l'ouest. La longitude que de la Cosa assigne au premier point de débarquement de Colomb est sans doute trop orientale encore. En prenant pour échelle la différence de longitude qu'offre la carte de de la Cosa du cap Saint-Nicolas (Cabo Estrella, C.) au cap Samana [1], je trouve de

[1] D'après les travaux hydrographiques très récens de M. Richard Owen, cette différence est de 4° 20';

Yucayo, C. (Grand Turk, M.) à Guanahani, C., seulement 2° 50′ au lieu de 4° 12′. L'erreur de de la Cosa provient d'avoir rapproché outre mesure Guanahani de son île *Samana*, nom qui est resté à *Atwoods Kay* sur les cartes françaises et anglaises. Or, cette île Samanà, ce qui est assez remarquable, est très bien placée sur la carte de 1500, puisque, d'après de bonnes observations chronométriques,

d'après les calculs de M. Oltmanns de l'année 1810 elle est de 4° 16′. (Humb. *Recueil d'observ. astr.* t. I, p. 13.) En prenant la distance indiquée pour échelle dans cette partie de la carte de de la Cosa, la même carte donne de longueur (différence de longitude) du cap Tiburon (Cabo de San Miguel de de la Cosa et de Colomb; Herr. I, 2, 15) au cap le plus oriental (Cabo del Higuey, R., Cabo del Engaño, M.) 6°; les cartes modernes donnent 6° 2′. Cette comparaison prouve seulement que la forme générale d'Haïti est assez exacte. En appliquant la même échelle à l'île de Cuba, on la trouve juste jusqu'au-delà de Cabo de Cuba, C., mais par le trop grand raccourcissement de la partie occidentale de l'île, la longueur entière de l'isla de Pinos (Evangelista de Colomb) au cap Maysi est fausse de 1° $\frac{3}{4}$ sur 8° $\frac{1}{4}$. Je reviendrai plus tard sur l'inégalité des échelles d'après lesquelles la mappemonde est projetée en longitude et en latitude, même entre les tropiques.

elle est de 11 à l'est du méridien du cap Maysi de Cuba; d'après de la Cosa, de quelques minutes de moins. Peut-on concevoir que celui-ci, qui connaissait l'existence d'une chaîne d'ilots ou de cayes presque parallèle aux côtes septentrionales d'Haïti, qui avait navigué deux fois avec Colomb et devait souvent avoir causé avec lui sur l'événement le plus important de sa vie, le lieu du premier attérage, peut-on concevoir, dis-je, que de la Cosa eût placé Guanahani au N. O. de la Tortuga, si Colomb lui avoit indiqué une île vis-à-vis de la Pointe Isabelle ? La carte de Ribero de 1529 confirme pleinement ce que nous avons appris par celle de de la Cosa. Elle est dépourvue, il est vrai, de noms sur la côte septentrionale d'Haïti, noms qui pourraient servir à s'orienter et se rassurer sur le gisement des différens ilots et bas-fonds opposés, mais elle figure et nomme ces derniers, qui sont, de l'est à l'ouest, les ***Baxos de Babueco***, à forme carrée (peut-être [1] Silver

[1] On pourrait croire que c'est le banc du *Mouchoir Carré*, mais les *Cayes d'Argent* devaient frapper bien davantage par leur étendue et leur forme de quadrilatère plus prononcée.

Bank, M.), les îles *Cayaca* et *Canacan*, que je crois être les *Caycos* de Ponce de Léon (Herrera, Dec. I, lib. IX, cap. 10), *Amuana* et *Ynagua*. Au N. O. de la Tortuga Ribero indique *Guanahani* opposé à l'extrémité orientale de Cuba, dans le méridien du point où se trouve le nom de *Baracoa*[1], qui est le *Puerto*

[1] Baracoa est trop occidental dans la carte de Ribero; d'après celle que j'ai publiée de l'île de Cuba en 1826, ce port est de 21′; d'après la carte de M. Owen, de 23′ à l'ouest du cap Maysi. Comme mon ouvrage doit réunir tout ce qui a rapport aux anciens noms donnés par Colomb aux positions dans la Mer des Antilles, il me reste à faire observer ici que le cap Maysi, que de la Cosa appelle de la *Punta de Cuba*, ne reçut aucun nom dans la première expédition. Colomb (I, 78) ne vit ce « Cabo muy hermosó qu'à la distance de 7 lieues sans vouloir le reconnaître de près à cause du vif désir qu'il avait d'atteindre l'île de *Babeque*. » Il lui donna dans sa seconde expédition, le 4 décembre 1493, le nom bizarre d'*Alpha et Omega*, parce que, dans la ferme persuasion que Cuba faisait partie du continent d'Asie, le cap Maysi était à la fois le commencement de l'Inde pour ceux qui viennent de l'ouest, et la fin de l'Inde pour ceux qui viennent de l'est. (*Vida del Alm.* cap. 30.) L'ami de Colomb, Pierre Martyr d'Anghiera, s'explique longuement sur cette dénomination *alphabétique* qui exprime tout le système de Colomb, « de

Santo du journal de Colomb (I, 68, 69, 72, 74), à peu près 45′ à *l'ouest* du cap Maysi, appelé jadis *Bayatiquiri* (Herrera, Dec. I, lib. II, cap 13) par les indigènes. Il en résulte que la carte de Ribero rapproche Guanahani déja un peu plus du Grand Banc de Bahama que ne le fait de la Cosa. On reconnaît en général par cette carte combien la géographie de ces contrées avait gagné par l'expédition de découvertes de Ponce de Léon et le nouveau système de navigation introduit par Anton de Alaminos[1]. J'ai déja rappelé que le *Grand* et le *Petit Banc de Bahama* y sont clairement distingués. Une île nommé *Cabocos*, reflet du mot *Abaco*, fait le centre du Grand Banc, terminé du S. E. au N. O. par *Curaceo* (*Curateo*

chercher l'Orient par l'Occident. » (Voyez tom. I, p. 21.) « Joannæ initium vocavit (Colonus) α et ω, eo quod ibi finem esse nostri orientis, cum in ea sol occidat, occidentis autem cum oriatur arbitretur. Constat enim esse ab occidente principium *Indiæ ultra Gangem* : ab oriente vero, terminum ipsius ultimum. » *Ocean.* Dec. I, lib. III, p. 34, ed. Colon. 1574.

[1] Le retour en Espagne par le canal de Bahama, (Herrera, Dec. I, lib. IX, cap. 12.)

de Herrera, *Descripcion de Indias occid.* cap. 7, peut-être Hetera [1] des cartes modernes) et la fameuse Tierra de Bimini (îles Biminis, M.) où Ponce de Léon chercha cette fontaine de jouvence dont Anghiera [2] et le spirituel et malin Girolamo Benzoni ont cru devoir faire l'éloge au pontife romain. Ribero figure l'île de Guanahani tout entourée de récifs, c'est même la seule des îles Lucayes près desquelles il ait cru nécessaire d'en marquer : c'est là cette *grande restinga de piedras* (*cinta de bajas*) *que cerca toda la isla de San Salvador,* selon le journal de Colomb (I, 24). La forme de croix donnée à l'île est imaginaire, elle la distingue de toutes les autres, mais il est difficile de deviner sur quel récit erroné elle se fonde. Quoique Ribero ait placé Guanahani vis-à-vis de la côte de Cuba, comme il est dit aussi dans le procès contre Diego Colomb, la seule fois que le nom de Guana-

[1] Ce nom indigène (*Hetera* ou *Etera*) a été corrompu et *précisé* en *Eleuthéra*.

[2] ANGHIERA, *Oceanica*, Dec. II, lib. X, p. 202, nomme l'île de Bimini Bojuca ou Agnaneo, et prie aussi le pape de ne pas prendre la chose pour *jocose aut leviter dicta*.

hani s'y trouve prononcé (III, 579), Ribero aurait cependant dû reculer ce point encore de $\frac{1}{5}$ de degré plus à l'ouest. D'après la carte de M. Richard Owen sur laquelle les propres observations de ce navigateur sont rattachées à une levée espagnole des côtes orientales de Cuba, les deux caps S. E. et S. O. de Guanahani répondent aux méridiens des ports Tanamo et Cananova. Or, la première édition de la belle carte du capitaine de Mayne, qui n'est que de huit ans plus ancienne (elle date de 1824), place Guanahani (le cap S. O.) au nord de la baie de Nipe. La position de l'île a donc encore changé dans ces derniers temps de $\frac{1}{4}$ de degré, et depuis 1807, d'après les cartes françaises [1], même de 35′. Ces exemples de rectifications modernes si considérables, malgré le perfectionnement des instrumens et des méthodes, doivent nous engager, je ne dirai point à ne pas blâmer, mais plutôt à contempler avec surprise des résultats obtenus à la fin du quinzième siècle dans une mer sillonnée par des courans. Guanahani est éloigné de plus de 3° $\frac{1}{2}$ en latitude des côtes de Cuba;

[1] Carte du golfe du Mexique.

Colomb, loin de se rendre directement de Guanahani à ces côtes, a navigué de Guanahani à Conception, de Conception à Fernandina, et de Fernandina à Isabella. Il a mis en outre trois ou quatre jours pour venir d'Isabella au Puerto de San Salvador de l'île de Cuba. Le journal de l'amiral indique minutieusement les changemens fréquens de rumbs et les distances parcourues dans une partie des routes, mais il ne les indique pas toutes. Les courans portent, d'après Rennell et Owen, 2° à l'est de Guanahani au S. E., près de Guanahani vers le sud de la P^ta Columbus à l'O. S. O. et à l'occident de Guanahani, dans le canal entre Guanahani et la Grande Exuma au N. N. O. Plus loin au sud d'Yuma ou Ile Longue, surtout dans le *Vieux Canal de Bahama*, vers les côtes de Cuba, les courans se dirigent vers l'O. N. O. Cinglant souvent contre le mouvement des eaux et au plus près du vent, l'amiral a dû éprouver les doubles effets des courans et de la dérive. Malgré ces incertitudes, le journal du grand navigateur (journées du 18-28 octobre 1492), me paraît pourtant prouver, lorsqu'on l'examine avec soin, que Guanahani est à peu près 1° à

l'ouest du méridien de P[ta] Maysi. Voici les données partielles qui conduiront en même temps à reconnaître, sur la carte de Juan de la Cosa, les *quatre premières îles découvertes par Colomb.*

Le 15 octobre, l'amiral se rendit de Guanahani à Conception en passant près d'une autre île qui est à l'est de Conception. Le journal ne porte pas quel a été le rumb de Guanahani à cette seconde île, et l'expression *la marea me detuvo* (I, 25) pourrait faire croire, comme l'observe très bien M. Washington Irving, ou plutôt l'officier de la marine des Etats-Unis qui lui a fourni l'excellent article sur le lieu du premier débarquement (t. IV, p. 278), que la route fut au S. E. Cette opinion est confirmée par la position de l'île qui porte encore le nom de *Conception*, et qui très probablement est identique avec celle que Colomb nomma *Santa Maria de la Concepcion*. Don Fernando (*Vida del Alm.* c. 24) donne pour la distance totale de Guanahani à Conception, 7 lieues; d'après nos meilleures cartes, il y a en effet vingt milles marins, et le rumb est S. S. E. depuis la P[a] Columbus. Cette pointe n'étant que de dix minutes en arc

plus occidentale que le centre de Conception, l'incertitude que peut laisser le journal de navigation de l'amiral n'est pas d'une grande importance pour la différence de longitude de Guanahani et d'un point quelconque de la côte septentrionale de Cuba.

De l'île Santa Maria de la Concepcion, Colomb navigue vers l'*ouest* pour attérer à une île beaucoup plus grande qu'il appelle ***Fernandina***, en l'honneur du roi Ferdinand le Catholique. Distance 8 à 9 lieues (I, 27, 28, 29). Colomb rencontra à mi-chemin un canot (*almadia*) de Guanahani qui avait touché à la Conception pour se rendre à Fernandina. Cette circonstance a pu répandre parmi l'équipage de Colomb l'opinion que l'île de la Conception était située à l'ouest de Guanahani. Dans toutes ces Iles Lucayes, la force de la végétation répondait alors encore à la fréquence des pluies. Ce rapport entre l'humidité de l'air et l'ombre des grands arbres occupait surtout l'imagination de Colomb sur les côtes de la Jamaïque, que les indigènes appelaient Yamaye (I, 127). Frappé de la vue des vastes forêts qui couvrent les *Montagnes Bleues*, il dit judicieusement (*Vida del Alm.* cap. 58) « que lorsqu'on dé-

couvrit Madère, les Canaries et les Açores, il pleuvait beaucoup dans ces îles, et que de son temps elles souffraient déja de sécheresse parce que l'on avait abattu en grande partie les forêts. »

La quatrième île découverte par Colomb fut *Saomete* (Samoet, Saometro) ou *Isabela*, nommée ainsi en l'honneur d'Isabelle de Castille, *la isla adonde es el oro*. Il est dit clairement dans le journal (17 octobre, I, 30) que Samoet est au sud ou sud-est de Fernandina. Plus tard (le 19 octobre, I, 33) on trouve encore indiqué le rumb du S. E., et après trois heures de route dans cette direction, on gouverna à peine deux heures vers l'E. La direction S. E. ou plutôt E. S. E. de Fernandina à Isabela me paraît donc certaine[1],

[1] J'avoue cependant ne pas trop comprendre ce que Colomb ajoute à la fin, en parlant d'un promontoire rocheux (*isleo*) appartenant à Isabela : « quedaba el dicho isleo en derrota de la isla Fernandina, de adondo yo habia partido *Leste oueste*. » (I, 33.) Fernando Colomb ne parle que des *secrets* de l'île Samoet qui tenait l'amiral *enamorado de su belleça;* il ne parle ni de la direction de la route, ni de la distance qui ne peut être bien considérable, puisqu'elle a été parcourue dans une matinée.

quoique Muñoz (lib. III, § 13), se fondant sur les mêmes documens, la donne S. O.

Il nous reste à examiner la traversée d'Isabela à Cuba par laquelle la première de ces îles se rattache à un point reconnaissable de la seconde. Ecoutons d'abord Colomb qui annonce dans son journal (I, 37, 38) d'une manière bien solennelle son départ pour la grande île de *Cipango* (*Zipangou*, non *Zipangri*, comme le portent de mauvaises éditions de Marco Polo) que les Indiens appellent *Colba* (*Cuba*) : « De là, j'ai résolu d'aller à la terre ferme et à la ville de *Guisay* (*Quinsaï* ou *Hangtcheoufou*[1], en Chine), et donner les lettres de Vos Altesses au *Grand Khan* et lui demander réponse, et la rapporter tout de suite. » Ces naïves illusions avaient leur source dans les récits des voyageurs vénitiens : ce sont des souvenirs du treizième siècle, de l'époque où la dynastie de Tchinghis avait atteint le maximum de sa puissance, où Khoubilaï Khan, frère de Manggou Kakhan, tenta l'expédition du Japon. Colomb, je le répète, ne cite jamais le nom de Marco Polo, mais il

[1] Klaproth, *Mém. relatifs à l'Asie*, p. 209.

connaît par sa correspondance avec Toscanelli et par les notions répandues dans les villes commerçantes de l'Italie, ce que depuis Polo jusqu'à Conti on avait appris sur la richesse et la grandeur du *Khatay*. « A minuit, le 24 octobre, continue Colomb, je levai l'ancre au *Cabo del Isleo* de l'île *Isabela*, pour chercher l'île de Cuba, où il y a de l'or, des épices et de grands navires prêts à être chargés. Les Indiens (des Iles Lucayes) qui allaient avec moi, me persuadèrent *que j'atteindrais Cuba en cinglant à l'O. S. O.* C'est là l'île de *Cipango*, dont on raconte tant de choses merveilleuses, et par les indications (proprement les espérances, *esperas*) que me donnent les *peintures des mappemondes*, Cipango (le Japon, où régnait alors un daïri si pauvre, qu'on ne put l'enterrer [1] décemment) doit être dans ces parages. Je naviguai par conséquent dans la direction de l'O. S. O.; mais à midi, où, après que nous fûmes restés en calme, il commença à venter grand frais (*tornò a ventar*

[1] Le 104e daïri (Go tsoutsi Mikado-no-in), régnant de 1465 à 1500. TITSINGH, *Annales des empereurs du Japon*, 1834, p. 363.

muy amoroso), je me rapprochai de nouveau de l'île Fernandina, que je relevai au N. O. à 7 lieues de distance. » Aussi, dans les jours suivans, du 25 au 28 octobre, le journal de route marque des rumbs O. S. O., O. et S.S.O., avec lesquels on reconnut d'abord les *Islas de Arena*, et puis à l'embouchure d'une rivière un beau port environné de palmiers, que Colomb appela le Puerto de San Salvador, et que M. Navarrete croit être le port de Nipe. L'amiral, toujours abandonné aux mêmes rêves de géographie systématique, crut entendre de la bouche des indigènes qu'à ce port de San Salvador arrivaient les *vaisseaux du Grand Khan* (I, 42). L'île de Cuba, la cinquième des premières îles découvertes par les Espagnols, reçut alors le nom de Juana (I, 78, et *Vida del Alm.* c, 25) en honneur de cet infant don Juan, fils aîné de Ferdinand le Catholique, qui mourut à l'âge de dix-neuf ans, et dont le décès précoce a exercé une si grande influence sur les destinées du genre humain. Le fils de l'amiral dit que son père, pour satisfaire à la fois à la *memoria espiritual y temporal*, observa dans la série des noms imposés à ses premières découvertes un cer-

tain ordre très rigoureux de préséance en commençant par les personnages célestes, le *Sauveur* et la *sainte Vierge*, pour descendre au roi, à la reine et à l'infant Don Juan, dont la part fut la plus grande. (*Vida del Alm.* cap. 26.) La postérité n'a conservé que les deux premières de ces dénominations attachées à des ilots aujourd'hui sans renom et presque sans population. Dix-sept ans après la mort du frère de Jeanne la Folle, en 1514, il fut ordonné par une *cédule* royale que Cuba, au lieu de Juana, s'appellerait *Fernandina*, et la Jamaïque *Santiago* (Herr. *Dec.* I, lib. X, c. 16).

La grande probabilité de l'opinion de Muñoz, d'après lequel l'île *Isabelle* est l'*Ile Longue* (*Isla larga*), et l'indication de certains ilots (*Islas de Arena*) que Colomb vit la veille de son attérage à Cuba, laissent croire que l'attérage eut lieu non à la baie de Nipe, mais à 1° 42′ plus loin, à l'ouest de la P^ta Maternillos, peut-être à l'entrée de *Caravelas grandes*, appelée sur ma carte de Cuba (édition de 1826) *Boca de las Caravelas del Principe*, près de l'île Guajaba. C'est le résultat qu'a obtenu l'officier de la marine des Etats-Unis dont

M. Washington Irving nous a conservé les judicieuses discussions. Une simple construction graphique paraît prouver qu'avec les rumbs et les distances indiqués plus haut d'après le journal de Colomb, le point d'estime de l'attérage ne peut tomber sur le port de Nipe, et que les *Islas de Arena* ne sont pas les Cayos de Santo Domingo à l'extrémité S. E. du Grand Banc de Bahama, mais les dangereux ilots des ***Mucaras***, dans le méridien de la P^ta^ Maternillos. Pour avoir la première connaissance de la terre à Nipe, au S. S. E. de la P^ta^ de Mulas, il aura fallu gouverner depuis l'*Ile Longue* sur le S. S. O. (distance presque 2° $\frac{1}{4}$ en latitude), tandis que la construction graphique prouve que la direction moyenne était presque O. S. O., l'action du courant devant porter le rumb encore davantage vers l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. Or, si le Puerto de San Salvador et les Islas de Arena sont les Caravelas grandes et les ilots Mucaras, il résulte, d'après les indications de Colomb même, que Guanahani serait un peu plus d'un degré à l'ouest du cap Maysi. Cela n'est pas trop éloigné de sa véritable position, Guanahani (cap S. E.) étant 77° 37′, et le cap Maysi 76° 27′.

Le résultat de position que nous venons de tirer des itinéraires du 20-28 octobre, se trouve confirmé par une autre indication du gisement des îles *Isabela* et *Guanahani*, par rapport à Puerto Principe que renferme accidentellement le journal des 29 octobre et 20 novembre. Colomb fait d'abord sept lieues [1]

[1] Voyez tom. II, p. 326, note 2, pour la conversion des lieues en milles, en degrés, d'après Gomara. Aussi Pigafetta dit clairement dans le *Traité de Navigation* (p. 216), en parlant de *la ligne de démarcation papale :* Chaque degré des 360 degrés de circonférence terrestre équivaut à 17 ½ *leghe*. Les *leghe* de terre ont 3, celles de mer 4 milles. Medina, qui écrit l'an 1545, a cette même évaluation (*Trat. de Naveg.* p. 54). Or, Colomb emploie dans son journal, selon sa propre remarque, la lieue (italienne) de 4 *milles ;* il faut donc convertir les données du journal par 17 ½ *leguas* au degré, puisque l'unité est la *milla* (Nav. t. I, p. 3). Lorsque dans la citation d'Alfragan (voyez tom. I, p. 78) Fernand Colomb (cap. 4) évalue le degré à 56 ⅔ milles, il est question d'un autre *module* d'un mille plus grand, presque dans le rapport de 3 à 4. C'est un simple trait d'érudition. Nous verrons d'ailleurs dans la 4ᵉ *section* de cet ouvrage que vers l'an 1495 on inclinait plutôt, du moins en Catalogne, à augmenter le nombre des lieues au degré. Mossen Jayme Ferrer compte pour 1° de longitude par le parallèle

au N. N. E., puis dix-huit lieues au N. E. $\frac{1}{4}$ N. « De là, il ne voulut point aller (ce sont les expressions de l'extrait de Las Casas) à l'île Isabela, qui n'était plus distante que de 12 lieues; parce qu'il craignait la désertion des interprètes indiens de Guanahani, qui d'Isabela n'auraient eu que huit lieues de chemin jusque dans leur patrie. » Ces élémens donnent de Puerto Principe, qui est souvent appelé P^to de la Nuevitas [1] ou de las *Nuevitas del Principe* (long. 79° 30′), pour le distinguer de la *Boca de las Caravelas del Principe*

des Iles du Cap Vert 20 $\frac{5}{8}$ lieues, ce qui approche des *leguas légales* de 5000 *varas*, tandis que les lieues de 17 $\frac{1}{2}$ au degré approchent des *leguas communes* d'Espagne à 7500 varas. (*Docum.* 68 ; NAV. t. I, p. 99.)

[1] C'est pour ainsi dire le port de la ville *Santa Maria del Principe*, situé dans l'intérieur des terres et dont j'ai discuté la position dans l'Analyse de ma Carte de l'île de Cuba. (*Rel. hist.* t. III, p. 586.) Cette carte offre aussi, d'après un manuscrit de Don Francisco Maria Celi, que je possède, l'indication d'un lieu anciennement habité à l'est de P^to Curiana, appelé *Embarcadero del Principe*. Le rapport de position de ce lieu à celle de Cayo Romano explique peut-être les doutes que fait naître le journal de Colomb du 15-18 novembre. (WASH. IRVING, t. IV, p. 261.)

(long. 79° 49′), à l'île *Isabela* trente-sept lieues, et à Guanahani quarante-cinq lieues, ou, en réduisant les *lieues de Colomb* en vrais milles marins, 127 et 154 milles. L'erreur n'est par conséquent, d'après la carte de M. Owen, pour Isabela que de 18, pour Guanahani que de 30 milles [1], c'est-à-dire de $\frac{1}{7}$ et $\frac{1}{5}$. Il y a des cartes marines modernes qui diffèrent pour l'île Guanahani ou San Salvador, d'une quantité presque tout aussi considérable. La direction de la route que donne Colomb pour le *point d'estime* du matin 20 no-

[1] Les petites différences qu'offrent mes résultats d'avec ceux du marin américain (Irv. t. IV, 263) tiennent à la réduction des mesures itinéraires de Colomb que je regarde comme indispensables et au gisement relatif de Puerto Principe, Isla Larga et Guanahani selon les cartes les plus récentes. La comparaison du chapitre 29 de la *Vida del Almirante* et du journal de Colomb (I, 61) prouve que le fils se trompe lorsqu'il dit que Saometro ou Isabela est presque situé « à 25 lieues de distance nord-sud de Puerto Principe. » La distance est fausse comme la direction : le fils confond la distance d'Isabela avec celle du *point d'estime* du matin 20 novembre. En ne faisant pas attention à cette erreur de rumb, on croirait Guanahani presque de 2° plus occidental qu'il ne l'est d'après l'opinion de Colomb et en réalité.

vembre (les rumbs vers Isabela et Guanahani ne sont pas mentionnés à cette occasion), est tout aussi satisfaisante. La route suivie de Puerto Principe à *Isla larga* était, comme nous venons de le voir, entre N. E. $\frac{1}{4}$ N. et N. N. E. : le véritable rumb serait donc N. E. Quand on réfléchit sur l'effet des courans et sur notre ignorance parfaite de la variation magnétique du temps de Colomb, on est surpris d'une concordance due en partie à d'heureuses compensations d'erreurs.

Après les argumens que nous avons tirés soit des cartes de Juan de la Cosa et de Ribero, soit de l'analyse du journal de Colomb même, il nous reste à faire mention de l'itinéraire de Juan Ponce de Leon et du témoignage d'Anghiera. Les deux derniers sont même antérieurs à l'année 1514 ; ils appartiennent à une époque où le souvenir des premières découvertes était encore dans toute sa fraîcheur. Juan Ponce de Leon, qui dès 1508 avait commencé à coloniser l'île Borriquen[1] (*San Juan*),

[1] Ce nom indigène s'est encore conservé dans la dénomination de la *Punta Bruquen*, cap. N. O. de l'île San Juan de Portorico, appelée aussi par les Caribes

fit en 1512, à ses propres frais, une expédition aventureuse aux îles Lucayes et à la Floride, pour chercher parmi les unes la *fontaine de jouvence*[1] de Bimini, dans l'autre une rivière qui avait les mêmes vertus *rajeunissantes*. Comme l'expédition sortit de Portorico[2], l'itinéraire de Ponce de Leon, conservé

Ouboucmoin, et par Colomb, dans son journal (I, 135), quelquefois *Isla de Carib*.

[1] « Fuente que volvia a los hombres de viejos moços. » Les indigènes de Cuba, desquels ce mythe avait passé aux Espagnols, avaient déja été avant ceux-ci à la recherche de Bimini et d'une rivière également miraculeuse de la Floride. Ils avaient même à cette occasion fondé un établissement stable sur les côtes de la Floride, regardée comme une grande île opposée à celle de Bimini. (Herrera, Dec. I, lib. IX, cap. 12.) On mit encore en 1514 une telle importance à la possession du petit îlot de Bimini, que nous avons presque de la peine à trouver sur nos cartes, que Ponce de Leon reçut le titre pompeux d'*Adelantado de Bimini y de la Florida*. (Herr. Dec. I, lib. X, cap. 16.)

[2] De l'embouchure du Rio Guanabo appelé alors *la Aguada*; mais l'expédition avait été préparée dans la *Bahia de San German el Viejo*, qu'il ne faut pas confondre avec la ville de San German el Nuevo, sur la côte occidentale.

en entier, nous offre l'avantage de signaler par leurs noms les ilots et bas-fonds opposés à Haïti et à Cuba, tels qu'ils se trouvent placés du sud-est au nord-ouest. Il suffit de citer ici ces noms pour prouver que l'île Guanahani de Ponce est *Cat Island* de nos cartes, et non un ilot à l'ouest des Cayques. Voici l'ordre de la série : les bas-fonds de *Babueca* indiqués sous ce même nom sur la carte de Diego Ribero de 1529, vraisemblablement les Cayes d'Argent [1] (Silver Bank); l'ilot des Lucayes

[1] On pourrait rester indécis entre le *Baxo de la Plata* et le *Mouchoir Carré* (Abre ojos), la latitude beaucoup trop septentrionale (de 22° ½) que donne Ponce de Leon ne pouvant diriger notre choix; mais la distance de 50 lieues qu'Oviedo compte de Portorico aux Bajos de Babueca vers le N. O. (*Hist. gen. de Indias*, P. I, lib. XIX, cap. 15) correspond mieux aux *Cayes d'Argent* qu'au *Mouchoir Carré*, éloigné de Portorico de plus de 80 lieues marines. Je dois faire remarquer cependant que la *Isla del Viejo* que Ponce place entre les bas-fonds de Babueca (pris peut-être dans une extension plus générale) et les Caycos, pourrait bien être la Grande ou Petite Saline des îles Turques, c'est-à-dire le Guanahani de M. Navarrete; car il n'y a rien qui mérite le nom d'une île dans les Cayes d'Argent et le Mouchoir Carré.

appelé *los Caycos*[1] (les Cayques); la Yaguna, le premier Ma-Yagon de Ribero (l'île Inagua?);

[1] En jetant les yeux sur cette série d'ilots et de bas-fonds au N. des Grandes Antilles, on voit les bas-fonds bordés, à l'est surtout, du côté qui est opposé à la force des courans, des bandes de terre longues et très étroites. Telle est la forme des îles Cayques, des Acklins et Crooked qui appartiennent à un même système de bas-fonds, des Jumens, de l'île Longue, Exuma, S. Salvador et Eleuthéra sur le Grand Banc de Bahama. C'est comme des murs qui doivent leur origine à des masses de coraux brisées et soulevées par le choc des vagues. J'ai eu occasion de décrire dans un autre endroit (*Relation hist.* t. III, p. 470) les *roches fragmentaires* qui se forment pour ainsi dire sous nos yeux aux *Jardines* ou *Jardinillos*, au sud de l'île de Cuba. La position de ces langues de terre qui entourent les bas-fonds dans les îles Lucayes est très remarquable, et il serait à désirer qu'un géologue puisse distinguer sur les lieux ce qui appartient au soulèvement général des *bancs* par les forces qui ont agi de l'intérieur du globe sur la croûte soulevée, et ce qui est le simple effet des courans et du clapotis des vagues. Les formations tertiaires et secondaires de l'île de Cuba (l. c. p. 366) sont-elles la base sur laquelle des coraux ont construit leurs grands édifices dans les bas-fonds des Lucayes? ou cette base est-elle une roche pyrogène comme dans les Petites Antilles et dans la Mer du Sud? On peut être surpris de voir que les Indes occidentales n'offrent pas

Amaguayo (le second Mayagon, R.?); *Manegua* (Manigua, R., Mariguana des cartes modernes?); Guanahani, à laquelle Ponce donne la latitude de 25° 40′. Il paraît que le fameux pilote de cette expédition, Antonio de Alaminos, faisait toutes ses positions près d'un degré trop boréales, de sorte que son itinéraire donne à peu près la vraie différence de latitude (3° 10′) entre les Iles Turques, près des Cayques, et San Salvador ou Guanahani. Une dernière autorité bien importante et entièrement négligée jusqu'ici dans la discussion sur le premier lieu du débarquement en Amérique, est Anghiera. Le neuvième livre de la troisième Décade, écrit probablement après 1514, offre un grand détail géographique sur Haïti et Cuba, détail qu'Anghiera devait au récit, aux cartes et aux tableaux de positions

ces bancs de coraux circulaires cratériformes, entourant un lac salé (*lagoon*) à une ou plusieurs issues, sur lesquelles MM. de Chamisso et Beechey ont fixé l'attention des physiciens dans l'Océan Pacifique et l'Océan Indien, tandis que dans ces deux océans on ne connaît pas des formes alongées semblables aux langues de terre du bord oriental (*windward side*) du Banc de Bahama.

(*indices et tabellæ quibus præbetur fides a naucleris*, en espagnol : *padron*) du célèbre pilote André Morales. (*Oceanica*, Dec. II, lib. X, p. 200; Dec. III, lib. VII, p. 277; lib. VIII, p. 298.) Or, Anghiera, qui avait donné l'hospitalité dans sa maison, comme il le dit lui-même, à Christophe Colomb, à Sébastien Cabot, à Jean Vespuce et à André Morales, distingue, par la connaissance intime qu'il a des localités entre Guanahani, qu'il appelle *Guanaheini*[1], *insulam Cubæ vicinam*, et « les

[1] Anghiera disserte sur la signification de la syllabe initiale *gua* si fréquente dans les noms géographiques et les noms propres des Haïtiens, dont la langue ne différait pas assez de la langue des *Yucayes* (habitans des îles Bahames), pour que le jeune Yucaye, natif de Guanahani, baptisé à Barcelone sous le nom de Diego Colomb, n'ait pu servir d'interprète. (Dec. I, lib. III, p. 43; Dec. III, lib. VII, p. 285; Muñoz, lib. IV, § 39, lib. V, § 273.) Il est assez propable que le nom entier de Guanahani est significatif comme le sont tous les noms géographiques basques (ibériens); je le retrouve presque dans le nom de cette belle reine (ou plutôt femme d'un chef haïtien de la province de Xaragua) *Guanahattabenechena* qui, malgré les instances des moines de Saint-François, se fit enterrer avec le corps de son époux. (Dec. III, lib. IX, p. 304.)

îles qui bordent Haïti vers le nord (*insulæ quæ Hispaniolæ latus septentrionale custodiunt*) et qui, quoique favorables à la pêche et même à la culture, ont été négligées par les Espagnols comme pauvres et peu dignes d'intérêt.» (*Ocean.* Dec. I, lib. III, p. 37; Dec. III, lib. IX, p. 308.)

Avant de quitter ces minutieux détails relatifs à la géographie des premières découvertes, je dois jeter un dernier regard sur la carte de Juan de la Cosa. On y reconnoît les quatre îles nommées par Colomb avant d'attérer à Cuba, mais trois seulement y sont marquées par leurs dénominations indigènes. L'île sans nom placée au sud-ouest de Guanahani est probablement Santa Maria de la Concepcion, encore connue sous le nom de Conception. Elle devrait être située au sud-est, mais comme les Indiens de Guanahani que Colomb rencontra dans l'île Fernandina avaient passé par l'île Santa Maria, on pouvait la croire dans cette même direction. La Fernandina paraît sur la carte de de la Cosa comme Yumai (Exuma ou Ejuma), à l'O. S. O. de Guanahani, au lieu d'être au S. O. Au sud de *Yumai* on voit *Samoeto;* c'est l'Isabela de Colomb, qu'il appelle

aussi Saomete, Samaot et Samoet; enfin à l'est de Someto (Long Island) et au sud-est de Guanahani, par conséquent dans sa véritable position, on trouve l'île Samana, nom qui s'est conservé jusqu'à ce jour. La carte de Juan de la Cosa, antérieure de vingt-neuf ans à celle de Ribero, offre ces positions de *Yumai*, *Someto* et *Samana* que Ribero ne connaît pas. Elles reparaissent sur une carte du dix-septième siècle, du Véronais Paulo di Forlani[1]. De la Cosa place au nord de la Tortuga une petite île *Baaruco*, et puis une grande sous le nom d'*Haïti*. Serait-ce la Grande Inague[2]?

[1] *La descrittione di tutto il Peru,* carte qui comprend l'Amérique entière depuis la Floride jusqu'au détroit de Magellan et sur laquelle la ville de Quito est placée à l'est du méridien de Portorico. Forlani Veronese a, comme Ribero, une île *Guanima* au N. O. de Guanahani. Ce nom paraît aussi dans l'itinéraire de Juan Ponce de Leon. (Herr. Dec. I, lib. IX, cap. 11.) Est-ce Eleuthéra ?

[2] L'ignorance des langues, les méprises qui devaient en être une suite nécessaire, peut-être aussi le désir malin de se jouer des étrangers (désir que j'ai trouvé si commun aux indigènes de l'Orénoque lorsqu'on les accable de questions), paraissent avoir fait naître la persuasion dans l'esprit de Colomb qu'au nord de la

qui, dans l'ordre d'étendue relative des Iles Antilles, se place entre les 12° et 23°, immé-

Tortuga il y avait une île très riche en or appelée *Babeque* ou *Baneque*. (Voyez plus haut, p. 210.) Le nom de cet Ophir se trouve plus de quatorze fois mentionné dans le premier journal de l'amiral (I, 53, 56, 57, 61, 64, 78, 90, 92, 126). L'île Babeque est une île d'une étendue très considérable, ayant de grandes montagnes, des vallées et des rivières : on y parvient en passant au-delà de la Tortuga au N. E. (I, 85). On y cherche l'or pendant la nuit, à la chandelle, sur la plage. Les Indiens disent qu'il y a plus d'or dans la Tortuga qu'à l'Española, parce que la première est plus près de Babeque. L'amiral supposait même (le 17 décembre 1493) qu'il n'y avait des minérais d'or ni à l'Española ni à la Tortuga, mais que « ces minérais venaient de Babeque, à laquelle on peut se rendre en un seul jour (I, 95). » Tout ceci prouve assez contre Las Casas (I, 95) que Babeque n'est pas la Jamaïque; contre Fernando Colomb (cap. 27), que ce n'est pas l'Española ou *Bohio* (I, 121); enfin contre Herrera (Dec. I, lib. I, cap, 15), que ce n'est pas la terre ferme du sud ou *Caritaba* (I, 85). Je rappelle de nouveau qu'en comparant les parties du journal de Christophe Colomb (I, 63, 126) dans lesquelles il parle de la désertion de Martin Alonzo Pinzon dans l'idée d'atteindre l'île de Babeque ou Baneque, avec les pièces du procès contre Diego Colomb (III, 571, 572), où l'objet que Pinzon cherchait est nommé l'île de *Babueca* ou *les*

diatement après Portorico. La véritable Haïti ne porte chez de la Cosa que la dénomination *Española*, que Colomb lui avait donnée le 9 décembre 1492. Celui-ci en général ne se sert jamais du mot Haïti dans le journal du premier voyage, quoique Manuel de Valdovinos, un des témoins dans le procès contre Diego Colomb, prétende (III, 572) que les habitans de Guanahani l'avaient fait connaître aux Espagnols lors du premier débarquement, le vendredi 11 octobre 1492. Christophe Colomb, Anghiera et tous les écrivains contemporains n'emploient que les mots Española ou Hispaniola; Colomb ne fait mention d'Haïti (*Hayti*) que dans son second voyage (I, 209), et encore n'applique-t-il cette dénomination qu'à une seule province de l'Española, la plus orientale et la plus voisine de la province de Xamana (*Samanà*). Il ne serait pas surprenant qu'une petite île voisine de l'Española eût

sept îles de Bubulca, on reste persuadé que le *Babeque* ou *les îles Babeque* (I, 61) est un nom collectif applicable aux îles et cayes au nord d'Haïti, une extension de la dénomination *Baxos de Babucco* vers l'ouest, vers la *Grande* et la *Petite Inague*.

eu le même nom qu'une des provinces de cette dernière. Sur la carte de de la Cosa même je trouve, un peu au sud-est de la petite île d'Haïti qui nous occupe, une île *Maguana*, et ce dernier nom se rencontre aussi parmi les noms des provinces de l'Española [1]. Lorsque les dénominations géographiques sont *significatives*, indiquant, par exemple, des productions naturelles, de certains objet de commerce [2], ou

[1] Petr. Martyr, *Ocean.* Dec. III, lib. VII, p. 286.

[2] Colomb parle d'une île *Goanin* (Nav. tome I, p. 134), et *goanin* ou *guanin* est le nom d'un mélange curieux d'or, d'argent et de cuivre, que les premiers navigateurs trouvèrent entre les mains des indigènes, et dont on faisait des planches et des armes (*Oceanica*, Dec. I, lib. VII, p. 104; Herrera, Dec. I, lib. III, cap. 9). Les *lettres* que Colomb dit avoir vues gravées sur une plaque d'or à l'île Fernandina (Nav. t. I, p. 32), étaient peut-être des traits tracés en guise d'ornemens sur du *guanin*. Las Casas raconte (et ce fait est assez remarquable) que l'or de bas aloi (*oro bajo* ou *guanin*) de ces îles était recherché par les indigènes à cause de son odeur; aussi celle du laiton ou cuivre jaune leur parut délicieuse, comme on s'en aperçut à Haïti et à Paria (Herr. Dec. I, lib. III, cap. 11). Une race d'hommes basanés, appelée même hommes noirs, qui, venant du sud-ouest, ravageait quelquefois l'île d'Haïti, pos-

une propriété de la surface du terrain, elles peuvent se répéter plusieurs fois là où il existe une même langue ou des idiomes peu différens [1]. Malheureusement le mot *Haïti* dans la langue de ces contrées indique ce qui est *âpre* et *montagneux* [2], et ne paraît guère pouvoir être appliqué à l'île de la Grande Inague dont les collines les plus élevées ont, d'après les dernières mesures de M. Owen, à peine 15 ou 20 toises de hauteur. On ne lève pas mieux la difficulté en faisant *Iti* de la petite île d'*Haïti* de de la Cosa. Le curieux itinéraire de l'évêque Alexandre Geraldini [3], écrit en 1516, dit tout

sédait surtout cet or *guanin*, dans lequel il y avait 0,14 d'argent et 0,19 de cuivre. (*Relation historique*, t. III, p. 400.) Nous avons dit que Ribero présente aussi une île *Guanima* ou *Guanina* parmi les Lucayes, île dont Ponce de Leon fait mention dans son Itinéraire.

[1] L'île de Cuba a, comme l'Española, un port de *Xagua* : une province de cette dernière île s'appelait *Cubana* ou *Cubao*.

[2] PETR. MART. p. 279 et 281.

[3] *Itinerar. ad regiones sub æquinoctiali plaga constitutas Alex. Geraldini Amerini Episcopi civ. S. Dominici apud Indos occid. opus, antiquitates, ritus et religiones*

exprès que *Iti* a reçu le nom d'Española (la

populorum complectens, tunc primo edidit Onuphrius Geraldinus de Catenacciis, auctoris abnepos. Romæ, 1631, p. 120. L'évêque avait été l'ami et le protecteur de Colomb, lorsque celui-ci ne pouvait point encore trouver accès près de la reine Isabelle (Cancellieri, *Notizie di Crist. Colombo*, 1809, p. 65). Nous possédons de lui une pétition en style lapidaire très bizarre, adressée au pape Leon X (*Itiner.* p. 253), pétition qui fut accompagnée de plusieurs dons que le cardinal Laurent Puccio devait offrir au pontife. C'étaient des idoles (*deos illarum gentium Hispaniolæ immanes, qui publice toti populo responsa reddebant*), des oiseaux vivans (des perroquets et un dindon, *gallus, in quo opus naturæ mirabile apparet; quotiens enim ritu a natura indito illi avium generi, cum magna conjugum pompa, corpore undique erecto, hinc inde ambit, varios toto capite colores, modo recipit, modo deponit*). Il est impossible de décrire plus distinctement le mâle des dindons, et la *gallina alba* que Léon X reçut en même temps n'était sans doute aussi qu'une variété du même oiseau. Comme il n'est guère propable que Colomb ait porté des dindons (*Meleagris, Lin.*) des côtes d'Honduras à l'Española, et que l'expédition d'Hernandez de Cordova au cap Catoche (*Conex Catoche*) et à Campêche (*Quimpech*), comme celle de Juan de Grijalva et du fameux pilote Alaminos à Cozumel et au Yucatan, ne datent que de 1517 et 1518, il est à croire que les habitans des Antilles avaient reçu l'oiseau de l'Amérique du

Hispana[1], comme porte la traduction latine de la lettre de Colomb au trésorier Sanchez). *Iti* et *Ha-iti* sont indubitablement synonymes.

nord par les communications des Indiens Lucayes avec la Floride. Les *gallinæ pavonibus haud minores* que les compagnons de Colomb virent dans le troisième voyage, sur la côte de Paria (Petr. Martyr, *de Insul. nuper inv.* p. 348), n'étaient pas des dindons, qui n'existent pas dans l'Amérique du sud, mais des *guans* (*Penelope*, *Merr.*) que j'ai trouvés dans une région très voisine de Paria, dans les missions de Caripe, où les Espagnols les appellent *pavas del monte*. C'est à tort que des historiens modernes de la *conquête* ont confondu ces *guans* avec les dindons du Mexique et des Etats-Unis. Pierre Martyr d'Anghiera, en parlant de la découverte de Paria, nomme aussi : *anseres anates et pavones sed non versicolores* ; il ajoute : *A fœminibus parum discrepare mares* (lib. IX, ep. CLXVIII ; voyez aussi *Itinerarium Portugallensium*, 1508, cap. CIX, fol. 67).

[1] Nav. t. I, p. 182. Solorzano (*de Ind. Jure*, t. I, p. 37) remarque avec raison qu'Hispaniola est une fausse traduction du mot Española ; *quod nomen*, dit-il, *exteri latinum reddere cupientes Hispaniolam verterunt* (Anghiera se sert toujours du diminutif, et le défend, *Ocean.* Dec. III, lib. VII, p. 281), *cum vere Hispanam sive Hispanicam vertere debuissent.* Dans l'*Itinerarium Portugallensium*, cap. CVI, Haïti est constamment nommé *Insula Hispana*, de même que dans la Cosmographie de Sébastien Münster.

Or, les commentateurs des lettres de Vespuce, pour sauver sa véracité dans la lettre de 1497, admettent que le navigateur florentin a été (III, 237) dans une île *Iti* qui n'est pas l'Espagnola ou l'*Iti* de Geraldini : ils veulent même que l'Antilia (III, 261), *quam paucis nuper ab annis Christophorus Columbus discooperuit* (ce sont les expressions de Vespuce dans la relation de la seconde navigation), soit une troisième île différente de celles que nous venons de nommer[1]. Cette hypothèse de la pluralité d'îles *Iti* ou *Haïti* de même nom semblerait jeter quelque lumière sur la bizarrerie que nous signalons dans la mappemonde de Juan de la Cosa ; mais le raisonnement sur lequel se fonde l'hypothèse même est aussi peu solide que tout ce que l'on allègue en faveur de l'opinion que le premier voyage de Vespuce a eu lieu en 1497.

Je ne puis également rendre raison de ces deux pavillons aux armes de Castille et de Léon que Juan de la Cosa a placés de préférence, non sur l'île Guanahani, comme on devait s'y attendre, à cause de l'importance

[1] Canovai, *Elogio di Amerigo Vespucci*, p. 41, 102, 105, 108.

historique du premier débarquement et de la première prise de possession, mais sur *Yumai* (la Fernandina) et sur la petite île d'*Haïti*. Aucune autre île de tout le groupe des Antilles n'offre ces pavillons ou drapeaux coloriés, mais sur les côtes du continent voisin, vers le sud et le nord, leur distribution locale paraît aussi purement accidentelle. Leur véritable but est sans doute d'empêcher de confondre les découvertes espagnoles de Colomb, de Hojeda et de Vicente Yañez Pinzon, avec les découvertes anglaises de Sébastien Cabot. Je ne pousserai pas plus loin ces discussions sur la géographie du quinzième et du commencement du seizième siècle. En distinguant les explications conjecturales de ce qui est incontestable et positif, en évitant la confusion de divers ordres de preuves, il a été établi que l'opinion ancienne qui signale le lieu du premier débarquement des Espagnols près du bord oriental du Grand Banc de Bahama, est conforme au récit des navigateurs et à des documens qui n'avaient point encore été consultés. Il était indispensable de fixer ce point récemment contesté : il l'était d'autant plus qu'à l'époque même de la grande découverte,

la direction de la route qu'ont suivie les vaisseaux pendant les premiers jours du mois d'octobre (1492), semble avoir influé sur la distribution des races européennes dans le Nouveau-Continent et sur les effets immenses qui sont liés à cette distribution, sous le double rapport de la vie religieuse et politique des peuples. Le détail minutieux des faits, élément indispensable de toute discussion scientifique, fatigue toujours le lecteur : on peut espérer d'en relever l'intérêt, si l'on rattache les résultats obtenus à un ordre d'idées générales.

En embrassant par la pensée cette période historique à laquelle Christophe Colomb a donné de l'éclat et a imprimé un caractère individuel, nous avons, dans la *Deuxième Section* de cet ouvrage, tâché de signaler la finesse d'aperçu et la pénétration de ce grand homme lorsqu'il saisit les phénomènes du monde extérieur. Nous avons vu comment celui qui révélait à l'ancien continent un monde nouveau, ne se bornait pas à déterminer la configuration extérieure des terres et les sinuosités des côtes, mais combien il faisait d'efforts, dépourvu qu'il étoit d'instrumens et

du secours de connaissances physiques, pour sonder les profondeurs de la nature et pour *apercevoir par la vue de l'esprit*[1], ce qui semblerait ne devoir être que le fruit de veilles et de longues méditations. Les variations du magnétisme terrestre, la direction des courans, l'agroupement des plantes marines, fixant une des grandes divisions climatériques de l'Océan, les températures changeant non seulement avec la distance à l'équateur, mais aussi avec la différence des méridiens, des aperçus géologiques sur la forme des terres et les causes qui les déterminent, ont été les objets[2] sur lesquels la sagacité de Colomb et l'admirable justesse de son esprit ont exercé leur heureuse influence. Mais quelque remarquables que soient ces élémens épars de la géographie physique, ces bases d'une science qui ne date que de la fin du quinzième siècle, leur véritable importance tient à une sphère plus élevée : elle tient à ces effets intellectuels et moraux qu'un

[1] Je me sers d'une expression familière à M. de Buffon. Voyez son *Eloge*, par Vicq-d'Azyr. (*Choix des Discours de réception*, t. II, p. 398.)

[2] Voy. plus haut, p. 29-132.

agrandissement subit de la masse totale des idées que possédaient jusqu'alors les peuples de l'Occident, a exercés sur les progrès de la raison et l'amélioration de l'état social. Nous avons fait voir comment dès-lors une vie nouvelle d'intelligence et de sentimens, d'espérances hardies et d'illusions téméraires, a pénétré peu à peu dans tous les rangs ; comment la dépopulation d'une moitié du globe a favorisé, surtout le long des côtes opposées à l'Europe, l'établissement de colonies que leur étendue et leur position devaient transformer en États indépendans et libres de choisir la forme de leur gouvernement ; comment enfin la réforme religieuse de Luther, préludant à de grandes réformes politiques, devait parcourir les diverses phases de son développement dans une région devenue le refuge de toutes les croyances et de toutes les opinions. Dans cet enchaînement compliqué des choses humaines le premier anneau est la pensée, ou, pour mieux dire, la volonté énergique du navigateur génois. C'est par lui que commença l'influence immense que la découverte de l'Amérique, d'un continent peu habité depuis les temps historiques, et rapproché de l'Eu-

rope par le perfectionnement de la navigation, a exercée sur les institutions sociales et les destinées des peuples qui bordent la grande vallée de l'Atlantique [1].

Si l'on se plaît à peindre les travaux d'un seul homme, franchissant les âges pour changer peu à peu toutes les formes de la civilisation, et étendre à la fois, selon la diversité des races, la liberté et l'esclavage sur la terre, il n'est pas moins important aussi de pénétrer dans ces individualités de caractère qui ont été la source d'une action si puissante et si prolongée. Les lettres de Colomb écrites à don Luis de Santangel, au trésorier Sanchez, et dans des momens plus critiques à la reine Isabelle et à la nourrice de l'infant don Juan, nous instruisent davantage sur lui-même que les froids extraits de ses journaux de navigation que son fils don Fernando et Las Casas nous ont conservés. C'est dans les lettres de Colomb que l'on reconnaît la trace des soudains mouvemens de son ame ardente et passionnée, le désordre d'idées qui, effet de l'incohérence et de l'extrême rapidité de ses

[1] Voyez plus haut, p. 154.

lectures, augmentait sous la double influence du malheur et du mysticisme religieux. J'ai déja rappelé plus haut[1] comment l'amiral, à côté de tant de soins matériels et minutieux qui refroidissent l'ame, conservait un sentiment profond de la majesté de la nature. Cette variété dans le port et la physionomie des végétaux, cette sauvage abondance du sol, ces vastes embouchures de fleuves dont les rives ombragées sont remplies d'oiseaux pêcheurs, deviennent tour à tour l'objet de peintures naïves et animées. Chaque nouvelle terre que Colomb découvre lui paraît plus belle que celles qu'il vient de décrire : il se lamente de ne pas pouvoir varier les formes du langage pour faire passer dans l'ame de la reine les impressions délicieuses qu'il a eues en longeant les côtes de Cuba et les petites îles Lucayes. Dans ces tableaux de la nature[2] (et pourquoi

[1] Tom. II, p. 350.

[2] « Dice el almirante que todo era tan hermoso lo que via, que no podia cansar los ojos de ver tanta lindeza y los cantos de los aves y pajaritos. Llegò a la boca del rio y entrò en un puerto que los ojos otro tal nunca vieron. Las sierras altissimas, de las cuales descendian muchas lindas aguas; estas sierras llenas de pinos y

ne pas donner ce nom à des morceaux descriptifs pleins de charme et de vérité?), le

por todo aquello diversissimas y hermosissimas florestas de arboles. — Andando por el rio fue cosa maravillosa ver las arboledas y frescuras y el agua clarissima y las aves y amenidad que dice que le parecia que no quisiera salir de alli. Para hacer relacion á los Reyes de las cosas que vian no basteran mil lenguas a referirlo ni su mano para escribir, que le parecia questaba encantado. La hermosura da las tierras que vieron ninguna comparacion tienen con la campiña de Cordoba. Estaban todos los arboles verdes y llenos de fruta y las hierbas todas floridas y muy altas; los aires eran como en Abril en Castilla, cantaba el ruyseñor como en España, que era la mayor dulzura del mundo. Las noches cantaban otros pajaritos suavemante, los grillos y ranas se oyan muchas. — La isla Juana (Cuba) tiena montañas que parece que llegan al cielo : la bañan por todas partes muchos, copiosos y saludables rios... Todas estas tierras presentan varias perspectivas y llenas de mucha diversidad de arboles de immensa elevacion con hojas tan reverdecídas y brillantes cual suelen estar en España en el mes de Mayo ; unos colmados de flores, otros cargados de frutos, ofrecian todos la mayor hermosura é proporcion del estado en que se hallaban. Hai siete ú ocho variedades de palmas superiores a las nuestras en su belleza y altura ; hai pinos admirables, campos y prados vastisimos... » Je dois faire remarquer ici combien ces expressions admiratives trop souvent ré-

vieux marin déploie quelquefois un talent de style que sauront apprécier ceux qui sont ini-

pétées révèlent un vif sentiment des beautés de la nature, puisqu'il ne s'agit ici que d'ombre et de feuillage, non de ces indices de métaux précieux dont l'énumération pouvait avoir pour but de donner de l'importance aux terres nouvellement découvertes. Je vais ajouter un autre morceau bien franc de style tiré de la *Lettera rarissima* de Colomb (7 juillet 1503), et qui contraste avec les scènes paisibles et champêtres dont nous venons de signaler les descriptions, et qui, à n'en pas douter, ont beaucoup perdu de leur éclat par les extraits que donne Las Casas. « Detuveme quince dias en el *puerto de Retrete*, que así lo quiso el cruel tiempo (de mar). Llegado con cuatro leguas revino la tormenta, y me fatigó tanto á tanto que ya no sabia de mi parte. Allí se me refrescó del mal la llaga : nueve dias anduve perdido, sin esperanza da vida : ojos nunca vieron la mar tan alta fea y hecha espuma : el viento no era para ir adelante ni daba lugar para correr hacia algun cabo. Allí me detenia en aquella mar fecha sangre, herbiendo como caldera por gran fuego. El cielo jamas fue visto tan espantoso : un dia con la noche ardió como forno; y así echaba la llama con los rayos, que todos creiamos que me habian de fundir los navios. En todo esto tiempo jamas cessó agua del cielo y no para decir que llovia, salvo que resegundaba otro diluvio. La gente estaba ya tan molida que deseaban la muerte para salir de tantos martirios. Los navios estaban sin anclas,

tiés aux secrets de la langue espagnole, et qui préfèrent la vigueur du coloris à une correction sévère et compassée.

Je tâcherai de signaler plus particulièrement quelques-uns de ces mouvemens poétiques que nous trouvons dans les écrits de Colomb, comme chez les hommes supérieurs de tous les siècles, chez ceux surtout qu'une ardente imagination a conduits à de grandes découvertes. Ils se révèlent d'une manière bien frappante dans la lettre que l'amiral (déja âgé de 67 ans) écrivit aux monarques catholiques le 7 juillet 1503, lorsque, de retour de son quatrième et dernier voyage, il eut relâché à la Jamaïque. Le style de cette lettre, connue sous le nom de *rarissima*, et long-temps négligée, quoiqu'elle eût été imprimée [1] à Venise en 1505,

abiertos y sin velas. » Voilà un tableau de tempête comme les donnent nos *romans maritimes*; cependant le peintre n'était pas romancier. Ayant sillonné pendant plus de 40 ans les mers depuis les côtes de Guinée jusqu'en Islande et au Yucatan, il ne confondait pas un gros temps avec une véritable tempête.

[1] Bossi, *Vita di Crist. Colombo*, 1818, p. 142 et 207. J'ai eu tort de regretter dans la *Relation historique*, tom. III, p. 473, note 1 (à une époque où je ne connais-

est empreint d'une profonde mélancolie. Le désordre qui la caractérise trahit l'agitation d'une ame fière, blessée par une longue série d'iniquités, déçue dans ses plus vives espérances. Ecoutons le vieillard lorsqu'il dépeint la vision nocturne qu'il dit avoir eue lorsqu'il se trouvait à l'ancre sur les côtes de Veragua. D'énormes crues d'eau causées par des torrens qui descendaient des montagnes avaient mis en grand danger les embarcations à l'embouchure de la rivière de Belen (Bethléem). L'établissement colonial, dirigé par le frère de l'amiral, venait d'être détruit. Les Castillans

sais point encore l'ouvrage de M. Navarrete), que cette *Lettera rarissima* n'existât qu'en italien. L'édition de Venise, publiée par Constantio Baynera de Brescia, est sans doute (voyez tom. II, page 334) une simple traduction, mais il existe d'anciennes copies espagnoles manuscrites, par exemple celle du *Colegio mayor de Cuenca* à Salamanque. Les expressions dont se servent don Fernando (*Vida del Almirante*, cap. 94) et Antonio de Leon Pinelo dans la *Bibliotheca occidental*, font regarder comme probable que l'original même ait été imprimé en espagnol. Il n'est pas indifférent de savoir si dans un morceau si caractéristique de style, l'on possède aujourd'hui les véritables expressions de l'amiral.

étaient assaillis par un chef indigène, le belliqueux *quibian* [1] d'une province voisine; ils cherchaient en vain à se réfugier à bord de leurs vaisseaux. « Mon frère gravement blessé, écrit Christophe Colomb, se trouvait loin de moi. Seul, affaibli par la fièvre, exposé au plus grand danger sur une côte sans abri, j'avais perdu tout espoir de délivrance. Je versai abondamment des larmes, et montant avec peine sur le plus haut de mon navire, j'appelai au secours d'une voix plaintive vers tous les points de l'horizon (vers les quatre vents [2]),

[1] Je prends le mot *quibian*, ou, comme dit don Fernando, *quibio*, dans son véritable sens, celui de chef ou roi. (*Vida del Alm.* cap. 97.) Ce n'est pas un nom propre comme le veut HERRERA, Dec. I, lib. V, cap. 9; lib. VI, cap. 1 et 2. Sur cette même côte de Veragua les Espagnols virent les premières *plantations d'ananas* qu'on cultivait pour en faire le *vino de piña* ou vin d'ananas.

[2] Le passage est obscur : *Llamando a voz temorosa, llorando y muy aprisa, los maestros de la guerra de Vuestras Altezas, a todos cuatro los vientos, por socorro.* L'abbé Morelli traduit : *Chiamando li maestri de la guerra e ancora chiamando li venti.* (*Lettera rarissima di Crist. Colombo riprodotta dal cavaliere* AB. MORELLI, 1810, p. 18.)

les capitaines de guerre de Vos Altesses. Personne ne répondit à mes paroles. Accablé de fatigue, je m'endormis en sanglotant. Alors une voix compatissante vint frapper mon oreille et me dit : Pusillanime, que tardes-tu à te fier à ton Dieu ? qu'a-t-il fait davantage en faveur de Moïse et de David, ses serviteurs ? Depuis ta naissance il a eu soin de toi. Lorsqu'il te vit dans l'âge où tu pouvais lui plaire, il fit retentir merveilleusement ton nom sur la terre (*maravillosamenta hizo sonar tu nombre en la tierra*) : les Indes, qui sont une portion si riche du monde, il te les a données comme tiennes. Tu les as réparties comme tu as voulu et il t'en a transféré le pouvoir. De ces liens de l'Océan, de ces pesantes chaînes qui le tenaient emprisonné comme sous des serrures d'airain, Dieu t'a donné les clefs (*de los atamientos de la mar Oceana, que estaban cerrados con cadenas tan fuertes, te dió las llaves*) et tu te vis obéi dans de vastes provinces, et un honorable renom t'est resté parmi les chrétiens. A peine en a-t-il fait autant pour le peuple d'Israël quand il le sauva d'Egypte, ou pour David qui, de simple pâtre, devint un roi puissant de la Judée. Rentre en toi-même,

me dit la voix, et reconnais ton erreur. La miséricorde du Seigneur est infinie. Ta vieillesse même ne te privera pas de ces grandes choses que tu dois accomplir. Le Seigneur tient en son pouvoir une longue *hérédité* d'années (*muchas heredades tiene e grandissimas*). Abraham avait déja atteint sa centième année, lorsqu'il engendra Isaac. Tu implores (des hommes) un secours incertain et trompeur. Dis-moi, d'où sont venues tes afflictions? Sur la terre, elles ne te sont pas venues de là-haut, car Dieu ne fausse aucune de ses promesses et ne martyrise pas pour déployer sa puissance. Malgré mon abattement extrême, je saisis chaque parole, mais je ne pus répondre. Celui qui me parla, quelle que fut sa (mystérieuse) essence, ajouta alors ces paroles consolantes : Ne crains pas et prends confiance : les grandes douleurs restent gravées dans le marbre, et elles n'y seront pas gravées en vain. Je me levai en versant des larmes sur mes fautes, et la mer se calma. »

Il y a, et je ne crains pas d'être accusé d'exagération en m'exprimant ainsi, de la grandeur et de l'élévation dans le morceau qu'on vient de lire. Cette description de la *vision de la ri-*

vière de Bethléem est d'autant plus pathétique qu'elle offre des reproches amers adressés avec une courageuse franchise, par un homme injustement persécuté, à de puissans monarques. La voix céleste proclame la gloire de Colomb. L'empire de l'Inde est à lui; il a pu en disposer à son gré, le donner au Portugal, à la France ou à l'Angleterre, à quiconque aurait reconnu la solidité de son entreprise. Cette image de l'Océan occidental *enchaîné* pendant des milliers d'années, jusqu'au moment où l'aventureuse intrépidité de Colomb en rendit l'accès libre à toutes les nations, est aussi noble que belle. On dirait même qu'un peu de malice se mêle au récit de la *vision*. La voix céleste célèbre de préférence et plus énergiquement peut-être que cela ne devait plaire aux monarques catholiques et à des courtisans, ennemis de Colomb, « la stricte fidélité dans l'accomplissement des promesses que Dieu a données. » Cet éloge de la fidélité pouvait paraître d'autant plus importun et hardi, que l'on lit dans la même lettre: « sept ans j'ai vécu à votre cour royale, pendant sept ans on m'a dit que mon entreprise n'était qu'une folie (*á quantos se fablo de mi empresa todos á una dijeron que era burla*);

aujourd'hui tous, jusqu'aux tailleurs, demandent à aller découvrir de nouvelles terres (*agora fasta los sastres suplican por descubrir*). Persécuté, oublié que je suis, je ne me souviens jamais d'Hispaniola et de Paria (de la Côte des Perles), sans que mes yeux se mouillent de larmes. Les faveurs et le gain devraient être à celui qui exposa son corps aux dangers. Il n'est pas juste que ceux qui toujours ont entravé mes projets, en jouissent aujourd'hui; que ceux qui lâchement se sont soustraits aux travaux dans l'Inde et qui reviennent pour me calomnier, emportent les emplois les plus lucratifs. Lorsque, par la volonté divine, j'ai réussi à placer de vastes terres sous votre sceptre royal, espérant me présenter sous vos yeux, le contentement dans l'ame, victorieux, annonçant des trésors (*con victoria y grandes nuevas del oro*), je me vis jeté avec mes deux frères, chargés de fers, dans un navire; j'étais dépourvu de vêtemens et traité avec dureté; on me fit souffrir sans avoir été appelé devant la justice ou convaincu comme criminel. Pouvait-on croire qu'un pauvre étranger lèverait l'étendard de la révolte seul, sans motif, sans secours d'autres princes, entouré des vassaux

de Vos Altesses ou d'indigènes (indifférens), ayant mes deux fils à votre cour royale. Je commençai à vous servir à l'âge de vingt-huit ans (il aurait dû [1] écrire de 48 ans), et déja il n'y a pas un de mes cheveux qui ne soit blanchi. Le peu que nous possédions mes frères et moi, tout jusqu'à mon vieux pourpoint (*sayo*) a été ignominieusement vendu. Il faut croire que ce qui nous est arrivé n'a pas été conforme aux ordres de Vos Altesses. Me réhabiliter dans mes droits, mon honneur et mes biens, châtier mes adversaires, ceux surtout qui m'ont ravi mes perles et porté préjudice à mes droits d'*amirauté*, voilà ce qui peut seul vous assurer le renom glorieux de princes justes et ennemis de l'ingratitude. La conduite mesurée et honnête que j'ai toujours tenue à votre royal service et l'affront non mérité que j'ai reçu, ne permettent pas le silence ; je ne puis plus refuser la plainte à mon cœur opprimé. Je supplie Vos Altesses de pardonner à ma douleur; mes amis seuls jusqu'ici ont vu mes

[1] « Ya son 17 años que yo vine servir estos principes con la impresa de las Indias, » dit Colomb dans une lettre de 1500. (Nav. t. II, p. 254.)

larmes. Isolé, malade, attendant la mort chaque jour, je me trouve (dans cette île de la Jamaïque) entouré de sauvages, ennemis des chrétiens, tellement privé des sacremens de l'Église, que mon ame se séparera de mon corps sans qu'on se rappelle de moi. Qu'on me tire enfin de ce réduit pour que je puisse me rendre à Rome ou entreprendre quelque autre pélerinage. Que le ciel ait pitié de moi, et que sur cette terre ingrate ceux qui professent la miséricorde, la vérité et la justice, ne me refusent pas leurs larmes. »

L'abandon avec lequel cette lettre est écrite; ce bizarre mélange de force et de faiblesse, d'orgueil et d'humilité touchante, nous initient, pour ainsi dire, aux secrets et aux combats intérieurs de la grande ame de Colomb. Un homme bizarre, Diego Mendez, le fidèle compagnon de l'amiral, dont le testament renferme toute l'histoire du *voyage de la Veragua* et qui dans sa pauvreté fit un majorat de quelques livres d'Aristote et d'Erasme [1], porta la lettre de Colomb en Espagne. Il n'y arriva que vers la fin de l'année 1503. Onze

[1] Voyez tom. II, p. 353.

mois plus tard mourut la reine Isabelle. A la même époque Colomb, retenu à Séville par ses infirmités, écrit [1] à son fils don Diego « que les Indes se perdent et sont de toute part dans le feu de la révolte. » Telle est la fin de ce grand et triste drame d'une vie sans cesse agitée, remplie d'illusions, offrant une gloire immense sans aucun bonheur domestique.

Nous venons de suivre Colomb dans une de ces routes mystérieuses du sentiment religieux dans lesquelles nous le voyons si souvent engagé. C'est chez les hommes plus disposés à agir qu'à soigner leur diction, chez ceux qui demeurent étrangers à tout artifice propre à produire des émotions par le charme du langage, que la liaison si long-temps signalée entre le caractère et le style se fait sentir de préférence. L'éloquence des ames incultes jetées au milieu d'une civilisation avancée, est comme l'éloquence des temps primitifs. Lorsqu'on surprend des hommes supérieurs et d'une forte trempe de caractère, mais peu familiarisés avec les richesses de la langue dont ils se ser-

[1] Lettre du 1er décembre 1504. (Nav. tome I, p. 338.)

vent, dans un de ces élans passionnés qui par leur violence même s'opposent au libre travail de la pensée, on leur trouve cette teinte poétique du sentiment qui appartient à l'éloquence des premiers âges. Je pense que ces réflexions suffisent pour prouver qu'en analysant les écrits de Colomb, il ne s'agit pas de discuter ce qu'on appelle vaguement le mérite littéraire d'un écrivain. Il s'agit de quelque chose de plus grave et de plus historique. Nous avons considéré le style comme expression du caractère, comme reflet de l'intérieur de l'homme.

A la suite de la *vision de Veragua* je donnerai ici le fragment d'une lettre également empreinte d'une profonde mélancolie et adressés à Doña Juana de la Torre, « femme vertueuse, » dit Colomb, qui avait été nourrice de l'infant don Juan, fils unique de Ferdinand-le-Catholique et d'Isabelle, mort à l'âge de dix-neuf ans[1]. Je cède au plaisir facile des

[1] Les lettres d'Anghiera, qui ont tout l'intérêt de *mémoires* d'un temps fécond en grands événemens, renferment une description animée du décès de ce jeune prince et des causes secrètes qui l'ont amené. Anghiera

citations, puisqu'il s'agit d'un morceau dont le style offre un mélange singulier de grandeur et de familiarité. La lettre paraît écrite à la fin de novembre 1500, lorsque, chargé de fers, Colomb fut envoyé à Cadix par ordre de Francisco de Bobadilla, commandeur de l'ordre de Calatrava [1]. « Je suis venu en Cas-

vit mourir l'infant et, ce qui peut surprendre dans un secrétaire du roi Catholique, il attribue le courage de l'agonisant à ses fréquentes lectures des œuvres d'Aristote. (*Petri Mart. Epistolæ*, lib. X, n° 174, 176, 182.)

[1] La perfide *lettre de créance* (« carta de creencia ») du 26 mai 1499 que les monarques donnèrent à Bobadilla, sans doute sous l'influence haineuse du surintendant des Indes, Juan Rodriguez de Fonseca, d'abord archidiacre de Séville, et puis évêque de Badajoz, nous a été conservée dans les manuscrits de Las Casas. M. Navarrete (t. II, p. 240) l'a publiée récemment. Elle est d'un laconisme effrayant (de quatre lignes) et porte simplement que l'amiral doit obtempérer à Bobadilla, « qui aura quelque chose à lui dire de la part des souverains. » Ce laconisme ne doit pas surprendre lorsqu'on apprend par le brouillon d'une lettre de la main de Colomb, écrite comme prisonnier lors de son arrivée en Europe, et trouvée dans les *archives du duc de Veraguas*, que Bobadilla avait déja reçu en partant la promesse de rester à Haïti comme

tille pour servir avec amour vos princes, et mes services ont été tels que jamais on n'en a offert de semblables. Le Seigneur m'a fait le *messager* d'un ciel et d'un monde nouveaux, monde qui avait déja été annoncé par la bouche d'Isaïe, le prophète, puis par saint Jean dans l'Apocalypse. C'est le Seigneur aussi qui donna à la reine Isabelle l'intelligence et la volonté et la rendit héritière de tout comme étant sa fille chérie (*cara y muy amada hija*). Sept ans se sont passés en travaux dignes de mémoire, et cependant aujourd'hui il n'y a pas d'homme assez vil qui n'ait le droit de m'outrager. L'Espagne, dans laquelle toujours a régné la noblesse (des sentimens), se montre à moi plus ennemie que si j'avais donné les Indes aux Maures. Je continuai mes efforts pour porter quelque soulagement à la reine dans la tris-

gouverneur, « si l'information prenait un caractère grave. » — La causa, dit Colomb, fue formada en malicia. La *fe* (el estimonio) fue de personas *civiles* (de bajo proceder), los cuales se habian alzado y se quisieron aseñorear de la tierra. Levaba cargo (el comendador Bobadilla) de quedar por gobernador (de la Española) si la perquisa fuese grave. « (NAV. t. II, p. 254.)

tesse que lui causa la mort (de l'infant don Juan); je fis un nouveau voyage à ce ciel et à ce monde nouveaux, qui étaient restés cachés jusqu'alors (*viage nuevo al nuevo cielo é mundo que fasta entonces estaba occulto*). Si on ne vante pas si haut ces terres que les autres parties des Indes, ce n'est que parce qu'elles n'ont été dévoilées que par mon intelligence et ma dextérité. Saint Pierre se sentit enflammé par le Saint-Esprit, et les autres douze, enflammés comme lui, ne succombèrent point à des labeurs que Dieu avait bénis : ils finirent par obtenir la victoire. Moi aussi je pensai que le voyage de Paria avec ses perles et que l'or d'Haïti apaiseraient un peu les haines..., car des perles et de l'or la porte est déja ouverte (leur découverte est certaine). Les pierres précieuses et les épiceries arriveront aussi, et la *négociation* s'étendra jusqu'à l'Arabie-Heureuse et la Mecque, comme je l'écrivis aux monarques par Antonio de Torres, en donnant réponse sur le partage de mer et terre avec les Portugais : et plus tard on arrivera au pôle arctique [1], comme je l'ai dit et

[1] Ce mot *pôle arctique* mérite une attention particu-

laissé par écrit dans le couvent de la Mejorada. Le jour de Noël (1499), me trouvant harassé

lière : il a été négligé jusqu'ici dans l'histoire des tentatives faites pour trouver le passage du nord-ouest. La phrase est un peu irrégulière dans sa construction (« piedras preciosas y mil otras cosas se pueden esperar firmamente ; *y nunca mas màl me veniese como con el nombre de Nuestro Señor le daria* el primer viage, *así come diera* la negociacion del Arabia feliz fasta la Meca, como yo escribí a Sus Altezas con Antonio de Torres en la respuesta de la reparticion del mar é tierra con los Portugueses : *y despues viniera á lo del polo artico*, así como lo dije y dí por escrito en el monasterio de la Mejorada »); mais il est clair qu'elle exprime le double espoir de parvenir aux aromates de l'Arabie-Heureuse (*thurifera et myrrhifera regio*) et à une navigation libre vers le nord. Qu'est-ce qui peut avoir donné lieu à cette dernière considération? La solution du problème doit être cherchée, je pense, dans la détermination de l'époque où l'idée du *polo artico* s'est présentée à l'amiral. Nous connaissons la date de la lettre dans laquelle les monarques demandent à Colomb de leur donner son avis sur la manière « dont la bulle du pape, relative à la *ligne de démarcation* (celle du 4 mai 1493) pourrait être revue et corrigée (*enmendada*) en faveur de l'Espagne. » Cette lettre est du 5 septembre 1493. C'est celle qui dit que Colomb « a su plus que jamais on n'a cru qu'un mortel (*ninguno de los nacidos*) pouvait savoir. » Or, Antonio de Torres,

et attaqué à la fois par des Indiens et de méchans chrétiens, ne sachant comment sauver

qui rapporta les conseils de l'amiral, et, ce qui en augmenta l'importance, fut chargé de belles pépites d'or, partit d'Haïti le 2 février 1494, avec douze navires : c'était deux mois avant la reconnaissance de la partie méridionale de l'île de Cuba, qui est devenue célèbre par le serment demandé (le 12 juin 1494) à plus de quatre-vingts personnes des équipages des trois caravelles *Niña*, *San Juan* et *Cardera*, serment qui portait que la Juana ou Cuba était « une terre ferme. » L'importance attachée à cette expédition de Cuba était tellement grande, que l'amiral racontait, après son retour en Espagne, à ses plus intimes amis, que le manque de vivres seul l'avait empêché de passer plus avant vers l'ouest, « de doubler la *Chersonnèse d'Or*, dans la mer connue des anciens, de dépasser l'île de Taprobane, et de retourner en Europe, soit par mer, en doublant l'extrémité de l'Afrique, ce que les Portugais n'avaient point encore obtenu, soit par terre, en prenant la route de l'Ethiopie, de Jérusalem et du port de Jaffa. » (M. Washington Irving a reconnu ces projets fantastiques dans le manuscrit précieux du *Cura de los Palacios*, cap. 123 : aussi le fils de l'amiral, dans la *Vida del Alm.* cap. 56, dit : « Si huvieran tenido abundancia de bastimentos, no se huvieran bueltos á España, *sino por el Oriente.* ») Voilà sans doute l'explication de cet espoir d'*Arabia feliz* que Colomb dit, comme nous venons de le voir

ma vie (don Fernando ajoute : En me mettant à la mer dans une petite caravelle), la

plus haut, avoir été donnée dans les lettres que portait Antonio de Torres. Il n'en est pas ainsi du *pôle arctique* qui, selon la construction de la phrase, ne se rapporte pas à la même époque du *second* voyage, mais seulement à une époque antérieure au départ pour le *troisième*, c'est-à-dire avant le 30 mai 1498. Or, à cause des rapports intimes qui existaient sous le règne d'Henri VII, entre l'Espagne et l'Angleterre, il est assez probable (Biddle, *Mem. of Sebastien Cabot*, 1831, p. 235) que Colomb connut avant le 30 mai 1498 non-seulement le premier voyage de Cabot et les découvertes que celui-ci fit le 24 juin 1497 du continent de l'Amérique du nord sur les côtes du Labrador, près de l'île Saint-Jean d'Ortélius (Biddle, p. 56), mais aussi la patente royale délivrée à Cabot le 3 février 1498 (l. c. p. 85), et les préparatifs d'un second voyage qui comme dit Gomara (*La Istoria de las Indias*, 1553, fol. 20 *b.*), « dirigé vers le nord pour arriver au Catayo (la Chine) devait procurer les épices en moins de temps que la voie du sud tentée par les Portugais. » Cette connaissance des expéditions boréales des Anglais, jointe à la jalousie haineuse que respirent toutes les ordonnances du gouvernement espagnol de ce temps contre ceux qui osaient se jeter dans la carrière des découvertes vers l'ouest, pouvait faire naître dans l'esprit de Colomb l'idée vague d'un voyage au nord. L'expédition qui l'avait conduit jadis

voix du Seigneur me consola miraculeusement. Cette voix céleste me dit : Prends de la force, ne te contriste pas, j'aurai soin de toi, les sept ans du *terme de l'or* ne sont pas encore accomplis. »

Ce *terme* ou temps préfix de l'or, ce mélange bizarre et très prosaïque en apparence de la religion et d'un intérêt purement matériel, exige quelque explication : il l'exige d'autant plus qu'un des traits du caractère de Chris-

en Islande, fréquentée à cette époque par des navires de Bristol, devait le fortifier dans ce projet, qu'il désigne lui-même comme très éloigné (*viniera despues*). D'ailleurs, dès la fin de l'année 1498, lorsque Cabot avait longé les côtes de la Floride au Labrador et que, selon Anghiera, on croyait déja le promontoire de Paria rattaché par une continuité de terres fermes à Cuba, la digue qui se présentait vers l'ouest faisait sentir bien plus vivement la nécessité d'un *passage* pour arriver à Calicut et dans l'Inde méridionale. La carte de de la Cosa, dressée en 1500, offre graphiquement cette continuité des terres depuis le Labrador jusque loin au sud de l'équateur; et plus on était porté à prendre cette digue pour une partie de l'Asie orientale, pour celle dans laquelle est situé Catigara (Sébastien Münster place encore en 1544 Catigara sur les côtes du Pérou), plus on tentait d'arriver au *Sinus Magnus*, et par ce *Sinus* aux bouches du Gange.

tophe Colomb est le facile accommodement du mysticisme théologique aux besoins d'une société corrompue, aux exigences d'une cour qui se trouvait sans cesse embarrassée par des guerres et par les suites d'une prodigalité irréfléchie. Ferdinand et Isabelle avaient eu beau déclarer (Nav. t. II, p. 263) qu'ils continueraient l'exploration de terres nouvellement découvertes et ne dussent-elles produire que « roches et pierres sans valeur, pourvu que la foi s'étendît avec leur conquête. » Ce désintéressement ne fut ni sincère ni de longue durée. Une lettre que Colomb adressa au pape Alexandre VI, en février 1502, nous prouve que déja au retour de son premier voyage, « il promit aux monarques que pour conquérir et délivrer le Saint-Sépulcre il entretiendrait (du produit de ses découvertes) pendant sept ans cinquante mille fantassins et cinq mille cavaliers, et le même nombre pendant cinq autres années. » Colomb évaluait alors le produit annuel de l'or à cent vingt quintaux, mais il ajoute prudemment « que Satan a empêché que ses promesses fussent mieux accomplies. » Le journal du premier voyage porte les traces de ces mêmes projets de con-

quêtes en Terre-Sainte. « Ceux que je laisse dans l'île (à Haïti), écrit Colomb le 26 décembre 1492, réuniront facilement une tonne d'or que je trouverai en revenant d'Espagne, de sorte qu'en moins de trois ans on pourra entreprendre l'expédition du Saint-Sépulcre et la conquête de Jérusalem. Quand (avant mon départ) je disais à Vos Altesses que tout le gain qui résulterait de mon expédition devrait être employé à ce but, elles se mirent à rire et témoignèrent qu'elles approuvaient ma pensée et qu'elles avaient le désir de la réaliser, même sans l'aide du gain que je promettais. »

La phrase que je cite a trait à la chimérique entreprise qui germait peut-être alors dans l'esprit de Ferdinand et d'Isabelle, et qui caractérise l'époque et le pays où le triomphe sur une autre race ne paraissait avoir de prix qu'autant qu'il conduisait à la suppression d'une croyance ennemie. En 1489, pendant le siége de Baza dont la prise accélérait la destruction de ce petit royaume de Grenade, dernier retranchement du pouvoir arabe depuis la bataille [1] de las Navas de Tolosa, deux

[1] Livrée en 1212.

pauvres moines du couvent du Saint-Sépulcre parurent inopinément dans le camp espagnol. L'un d'eux était le gardien du couvent de Jérusalem, Fray Antonio Millan : ils étaient porteurs d'un message du sultan d'Égypte qui menaçait de mettre à mort tous les chrétiens d'Égypte, de Palestine et de Syrie, et de raser les saints lieux, si les rois catholiques ne se désistaient pas de toute hostilité contre les adhérens du Prophète. Le roi de Naples, que l'on accusait [1] d'être dans les intérêts du sultan, conseillait vivement de céder à une impérieuse nécessité. La menace du sultan paraît avoir fait une profonde impression sur l'esprit de la reine Isabelle et sur celui de Colomb. Isabelle dota dès-lors le couvent des Franciscains qui a la garde du Saint-Sépulcre, d'un revenu annuel de mille ducats d'or [2]. Quant à

[1] Mariana, *Hist. gen. de España* (éd. de 1819), t. XIII, p. XXXIII et 97. « El rey de Napoles mas aficionado a los Moros de lo que era honesto á Christianos, diciendo que si bien esta gente (de los Moros) era de otra sectá, no seriá razon maltratarla. »

[2] Garibay, *Compendio hist.* l. XVII, c. 36; Irving, t. I, p. 140.

Colomb, il entrevit la possibilité d'une nouvelle tentative de croisade comme suite de l'asservissement de tous les Maures en Espagne : il lia adroitement à ce projet l'appât des richesses qu'il promettait par l'expédition dont il s'occupait avec tant de ténacité. C'était ennoblir le but de son entreprise que d'y rattacher un double motif religieux, celui de la conversion des sujets du grand Khan[1], qu'on disait si avides de prédication, et celui de contribuer, par les sommes que fournirait l'Inde au trésor épuisé par la guerre, à délivrer plus facilement Jérusalem du joug musulman. « La conquête du Saint-Sépulcre est d'autant plus urgente, écrit Colomb, douze ans après la prise de Baza, dans le fragment mystique du livre *de las Profecias*, que tout annonce, selon les calculs très exacts du cardinal d'Ailly, la conversion prochaine de toutes les sectes, l'arrivée de l'Antechrist et la destruction du monde[2]. L'époque de cette destruction tombe,

[1] V. l'introduction de l'Itinéraire du premier voyage.

[2] Voici les bases du calcul de Colomb. « Le monde, dit-il, doit finir, d'après saint Augustin, dans le septième millier de sa durée : c'est aussi l'opinion du cardinal d'Ailly, selon le *verbe XI*, et de tous les

comme je l'ai déja fait remarquer plus haut, entre la mort de Descartes et celle de Pascal,

grands théologiens. Depuis la création jusqu'à l'arrivée du Christ, il y a 5343 années et 318 jours, selon le calcul du roi Alphonse. Ajoutons à cela 1501 ans, pas tout-à-fait complets (c'est l'époque de la rédaction des fragmens sur les *Prophéties*), et nous aurons (depuis la création) à peu près 6844 ans. Il ne reste donc, *à ce que je prétends,* que 155 ans pour accomplir les 7000 et pour que le monde soit détruit. Le même cardinal (d'Ailly) discute, dans la *Concordance de l'astronomie et de l'histoire*, et la fin de la secte de Mahomet et la venue de l'Antechrist, qui dépend des dix révolutions de Saturne. » (Nav. t. II, p. 264 et 266.) C'est en effet de deux ouvrages du cardinal d'Ailly, qui portent les titres de *Vigintiloquium de concordia astronomicæ veritatis cum theologia*, et *Tractatus de concordia astron. veritatis cum narratione historica*, dont Colomb a tiré de si bizarres conclusions. (Voyez l'édition de Louvain à laquelle sont jointes les œuvres de Gerson, fol. 89 *a* et 103 *b*. Cette grande édition des œuvres du cardinal d'Ailly est sans indication de date d'impression, mais d'après Launoy, dans son Histoire latine du collége de Navarre à Paris, 1677, p. 478, elle paraît être de 1490.) Le premier de ces traités porte une épigraphe fort rassurante : « Comme, d'après les philosophes, deux vérités ne peuvent jamais se contredire, les *vérités astronomiques doivent être toujours d'accord avec la théologie.* » Newton était aussi de cette opinion que les dy-

deux philosophes qui ont le plus honoré l'intelligence humaine.

nasties d'Égypte rendent un peu embarrassante. Le *verbe XI* du *Vigintiloquium*, cité par Colomb, parle bien des 7000 ans qui amèneront la fin du monde, mais non du roi Alphonse qui n'est nommé que dans le *verbe XII*, où il est dit que ce roi comptait 143 ans de plus que Beda depuis le déluge jusqu'au Christ, c'est-à-dire 3094 ans, en ajoutant 143 à 2951. Cependant, la citation de Colomb (5343 années plus 318 jours écoulés d'Adam au Christ) est de toute exactitude si l'on ajoute au temps que le roi Alphonse compte du déluge à Adam dans l'*editio princeps* de ses tables (*impr. Erhard. Ratdolt Augustensis*, 1483), les 2242 que les Septante et saint Isidore (*Origines*, lib. V, cap. 39, et *Chronicon*, *ætas* I, dans *Opp. omnia*, ed. Par. 1601, p. 67 et 376) comptent de la création au déluge. Cette *editio princeps* des *Tables Alphonsines* donne en groupes du système sexagésimal, selon M. Ideler, 1132959 jours comme *differentia diluvii et incarnationis*, qui font 3101 années Juliennes *plus* 318 jours. C'est là, à n'en pas douter, surtout à cause du restant de 318 jours, le chiffre qui entre dans le calcul que présente le *Livre des prophéties* de Colomb. *L'editio princeps* offre, il est vrai, l'année de son impression par le double chiffre de 1483 et 7681 de l'ère chrétienne et de la création (différence 6198), mais dans le corps de l'ouvrage il n'indique nulle part dans quelle année de la création du

On a beau dire que les hommes supérieurs dominent leur siècle : quelque grande que soit

monde le roi Alphonse place le déluge ; je ne trouve cette indication que dans l'édition des *Tables Alphonsines* de 1492, qui, conjointement avec les groupes sexagésimaux des jours, donne déja les sommes ou réductions en années, et qui place Noé en 3882, ce qui, avec les 3101 (du déluge au Christ), donne pour le commencement de notre ère 6983. (*Tabulæ astron. Alphonsi Regis*. ed. J. L. Santritter Heilbronnensis vel de Fonte Salutis, impr. Venetiis J. H. de Landoja dictus Hertzog, fol. 39 *b*.) Voilà un chiffre qui diffère de 1640 ans de celui de Colomb et qui dérangerait singulièrement cette prédiction de la fin du monde dans l'année 7000. Strauch (*Breviar Chron.* ed. Wittemb. 1664, p. 360) réduit bien arbitrairement les 6983 à 6484 ans, « ex. mente Alphonsi regis Castiliæ. » Ces remarques suffisent pour prouver combien il est nécessaire de remonter aux premières sources. Dans la nouvelle édition de l'*Art de vérifier les dates* (Paris, 1819, t. I, p. XXIX) le chiffre de Colomb 5343 est attribué à saint Isidore. Cependant les *Origines* (lib. V, p. 68) et le Chronicon (p. 386) donnent au commencement du 6e âge 5220. (Voyez aussi Strauch, *Brev.* lib. IV, n° 11.) Quant à la rêverie théologique de l'influence qu'exercent les grandes *révolutions* de Saturne (évaluées à 300 ans chacune ou à dix révolutions simples) sur les sectes et les empires, elle remonte à Albumazar et à son ou-

l'influence qu'ils exercent, soit par l'énergie et la trempe de leur caractère, soit comme

vrage *De magnis conjonctionibus* qui n'a été imprimé à Venise qu'en 1515. Les conjonctions de Jupiter et de Saturne ne sont pas seulement à redouter à cause du grand refroidissement de l'atmosphère qu'elles produisent (*Joannis Werneri Norici Canones de mutatione auræ,* Norimb. 1546, fol. 15 *a*) : elles décident aussi à la fois du sort des individus (*Albohali de judic. nativ.* Nor. 1546, cap, 39 et 47) et de celui des empires. On distingue entre *conjunctio major* et *maxima,* la dernière ayant lieu, d'après le cardinal d'Ailly (*Opp.* fol. 103 *a*), tous les 960 ans, d'après d'autres autorités, tous les 800 ans (Ideler, *Handb. der Chron.* t. II, p. 402). C'est dans le livre intitulé *Concordance de l'astronomie et de l'histoire* (*Opp.* p. 119 *a*) que Colomb a puisé l'idée du danger des dix révolutions de Saturne et d'un 7e millier d'années. Mon respectable et savant ami M. Ideler, membre de l'académie royale de Berlin, qui m'a communiqué la rare *editio princeps* des *Tables Alphonsines,* a bien voulu examiner, à ma prière, les époques des *plus grandes* conjonctions indiquées par le cardinal d'Ailly. Il a trouvé que la huitième de ces conjonctions aura lieu l'an du monde 7040, et qu'après elle, « dans l'année 1789 de notre ère, » une des grandes périodes de Saturne (un des groupes de dix révolutions de la planète) sera accomplie. Dès-lors « *si mundus usque ad illa tempora duraverit quod solus Deus novit, multæ tunc et Magnæ et mirabiles altera-*

Colomb, en créant une de ces idées qui changent la face des choses, les hommes supérieurs n'en existent pas moins sous les conditions du temps dans lequel ils vivent. Pour juger l'amiral avec équité, il ne faut pas oublier l'empire qu'exerçait alors le sentiment du *devoir* de l'intolérance religieuse, le charme qui s'attache à la violence et à l'abus du pouvoir dès qu'ils semblent justifiés par le succès. Colomb, étranger à l'Espagne, tout en conservant dans les rapports de la vie privée la réserve et l'habile circonspection de son pays natal, n'en avait pas moins adopté dans sa vie publique et

tiones mundi et mutationes futuræ sunt, et maxime circa leges. » (*Opp.* p. 118 *b.*) Combien de temps le monde pourra survivre à cette épouvantable année 1789, voilà ce que le cardinal, qui écrit en 1414 (*Opp.* p. 117 *b*), ne peut pas préciser : il croit cependant que l'Antechrist *cum lege sua damnabili* dont Colomb attend l'arrivée dès 1656, ne tardera pas à paraître. C'est sinon une certitude, du moins *verisimilis suspicio per astronomica indicia*. On se demande si cette coïncidence accidentelle de dates, cette prédiction d'une révolution qui occupe une si grande place dans l'histoire du genre humain, n'auraient pas déja été signalées par ceux qui se plaisent de nos jours à tout ce qui est mystique et ténébreux.

politique les opinions et les préjugés de la cour de Ferdinand et d'Isabelle. Italien devenu Espagnol à l'époque mémorable de la grande lutte avec les Maures et du triomphe sanguinaire du christianisme sur les musulmans et les juifs, il devait, par la vivacité et la vigueur incultes de son caractère, recevoir une puissante impression d'un événement qu'amenaient à la fois la force et l'astuce. L'Italie, prête à voir succomber son indépendance et sa liberté par l'invasion de Charles VIII, était livrée aux discussions des intérêts civils. La ferveur théologique qui caractérise Colomb ne lui venait pas de l'Italie, de ce pays républicain, commerçant, avide de richesses, où l'amiral avait passé son enfance : il l'avait puisée pendant le séjour qu'il fit en Andalousie et à Grenade, dans ses rapports intimes avec les moines du couvent de la Rabida, ses plus chers et ses plus utiles amis. Telle était sa dévotion qu'au retour du second voyage, en 1496, on le vit dans les rues de Séville en habit de moine de Saint-François [1]. La foi était pour Colomb une source d'inspirations variées; elle soutenait

[1] Voyez tom. I, p. 22.

son audace au milieu du danger le plus menaçant ; elle adoucissait de longues adversités par le charme des rêveries ascétiques. C'était pour ainsi dire une foi de la vie active, mêlée d'une manière bizarre à tous les intérêts mondains du siècle, s'accommodant à l'ambition et à la cupidité des courtisans ; c'était une foi qui justifiait au besoin, sous prétexte d'un but religieux, l'emploi de la ruse et les excès du pouvoir despotique. Après que la grande œuvre de la délivrance de la Péninsule eut été accomplie par la chute du dernier royaume des Maures, la croyance religieuse, qui se confondait avec la nationalité [1] et se montrait exclusive et inexorable dans son système de propagande, imprima un caractère de rigueur et de sévérité à la conquête de l'Amérique. Il y avait à peine quarante jours que Colomb avait mis le pied sur cette terre nouvelle, et déja, dit-il dans son journal, « je prétends que Vos Altesses ne doivent jamais souffrir qu'aucun étranger, s'il n'est catholique [2] et bon chré-

[1] MIGNET, *Négociations relatives à la succession d'Espagne*, Introduction, t. I, p. VI, XI, XXIII.

[2] NAV. t. I, p. 72.

tien, s'établisse (*que trate ni faga pie*) dans ce pays, qui n'a été découvert que pour la gloire et l'agrandissement de la chrétienté. » Agir autrement, serait s'opposer à la volonté divine, car Colomb se regardait comme élu par la Providence pour accomplir de grandes destinées, « pour propager la foi dans les terres du Grand Khan, » pour procurer, par la découverte de riches contrées en Asie, et les fonds nécessaires pour « la délivrance du Saint-Sépulcre, » et cet or « qui sert à toute chose, même à tirer des ames du purgatoire. » Telle est, dit-il dans un fragment de lettre adressée au roi Ferdinand peu de temps avant sa mort [1], telle est la voie *miraculeuse* que Dieu m'a prescrite, « que le roi de Portugal, qui s'entendait plus que tout autre roi à découvrir des pays inconnus, fut tellement aveuglé par la volonté du Très-Haut, que pendant quatorze ans il ne put comprendre ce que je lui disais. »

Ces idées d'apostolat et d'inspirations di-

[1] En mai 1505. Colomb dit même que le roi perdit l'usage de tous les sens : *Nuestro Señor le atajó la vista, oido y todos los sentidos*. (Nav. t. III, p. 528.)

vines dont le langage figuré de Colomb offre souvent l'empreinte, appartiennent au siècle qui se réfléchit en lui, au pays qui était devenu sa seconde patrie. Il se révèle dans Colomb, à côté de l'originalité individuelle de son caractère, l'action des doctrines dominantes de l'époque, doctrines qui ont préparé, par des lois inhumaines, la proscription de deux peuples entiers, celle des Maures et des Juifs. En examinant les motifs de cette intolérance religieuse, on est conduit à reconnaître que le fanatisme d'alors, malgré sa violence, n'avait plus la candeur d'un sentiment exalté. Mêlé à tous les intérêts matériels et aux vices de la société, il était guidé, surtout chez les hommes du pouvoir, par une avarice sordide, par les besoins et les embarras que faisaient naître une politique inquiète et tortueuse, des expéditions lointaines et la dilapidation de la fortune de l'État. Une grande complication de position et de devoirs imposés par la cour tendait à vicier insensiblement les ames les plus généreuses. Les individus placés dans une sphère élevée, dépendant de la faveur du gouvernement, dirigeaient leurs actions selon l'opinion du siècle et les principes

que semblait justifier l'autorité souveraine. Les crimes qui dans la conquête de l'Amérique, après la mort de Colomb, ont souillé les annales du genre humain, avaient moins leur source dans la rudesse des mœurs ou dans l'ardeur des passions, que dans les froids calculs de la cupidité, dans une prudence ombrageuse et dans ces excès de rigueur que l'on a employés à toutes les époques, sous le prétexte de raffermir le pouvoir et de consolider l'édifice social.

Je viens de signaler les élémens hétérogènes qui ont donné une physionomie distincte au règne de Ferdinand le Catholique. Ce serait trahir les devoirs de l'historien que de déguiser l'influence exercée par ce puissant monarque sur les hommes qui s'étaient voués à son service et fiés à ses promesses royales. Cette influence était d'autant plus active qu'elle était entièrement personnelle. Des documens officiels, surtout le grand nombre des *cédules royales* adressées à Colomb, nous prouvent que la cour s'occupait des plus petits détails de l'administration coloniale, que les communications avec les Antilles ne lui paraissaient jamais assez fréquentes [1], et que pour conser-

[1] Malgré l'imperfection de la navigation d'alors, la

ver quelque faveur, il fallait céder à l'insatiable exigence du trésorier de la couronne. Respecter dans le Nouveau-Monde ces droits primitifs que l'homme tient de la nature, ne pouvait paraître un devoir bien urgent à remplir dans l'esprit de ceux qui étaient habitués à la vue des esclaves guanches, maures [1] et nègres qu'on exposait en vente dans les marchés de Séville et de Lisbonne. L'esclavage, dans les opinions de ce temps, n'était pas seulement la conséquence naturelle d'une victoire remportée sur des infidèles, il était aussi justifié par un motif religieux. On pouvait priver de la liberté pour donner en échange la doctrine de l'Evangile et le bienfait de la foi. Dans le pre-

reine Isabelle énonce déja, en août 1494, le désir que *chaque mois on expédie une caravelle d'Haïti en Espagne, et un autre vaisseau de retour.* (Nav. t. II, p. 155.)

[1] A la seule prise de Malaga, le roi Ferdinand fit 11000 esclaves. (Wash. Irv. t. II, p. 264.) Il était même d'abord question de les égorger tous, mais la reine Isabelle, qui, selon Pulgar (*Cron.* Parte III, cap. 74), s'opposait constamment à la cruauté, réussit à leur sauver la vie. Voyez Clemencin, *Elogio de la Reina Catolica,* dans *Mem. de la Acad. de la Hist.* t. VI, p. 192 et 391.

mier voyage de Colomb, où ses scrupules de conscience étaient encore assez délicats, l'amiral distingue, selon le système de morale chrétienne qu'il s'est formé, entre le droit qui est acquis sur la personne et l'inviolabilité des propriétés matérielles. « Les indigènes, dit-il, avant même d'arriver à l'île de Cuba, et je ne cite que les propres paroles de son *Itinéraire*, les indigènes sont d'un bon naturel, ils répètent tout ce qu'on leur dit, et comme ils n'appartiennent à aucune secte et que je ne les ai jamais vus se mettre en oraison, je pense que facilement (*ligeramente*) ils se feront chrétiens. Quand je partirai d'ici (ceci est écrit à Guanahani, le second jour de la découverte de l'Amérique), *je compte en enlever six*. Dans une portion de l'île qui avance dans la mer, on pourrait établir un fortin, mais je pense que ce serait une chose inutile; car ces gens étant faibles et sans armes, et si Vos Altesses le jugeaient à propos, on pourrait ou les amener tous en Espagne (*llevar todos a Castilla*), ou par une garnison de cinquante hommes au plus les tenir captifs dans leur propre île. » Arrivés sur les côtes de Cuba, les Espagnols trouvent, dans une grande maison

abandonnée, des amas de cordages, des instrumens de pêche et d'autres ustensiles : Colomb ordonne qu'on ne touche à rien de ce qui est la propriété des indigènes[1]. Enfin, dans l'énumération qu'il fait au ministre des finances don Luis de Santangel, des avantages de la première découverte, il cite à côté des richesses métalliques et végétales, du mastic, semblable à celui de l'île de Chio, et de l'aloès (*lignaloe*), « *les esclaves dont on pourra charger des navires entiers, c'est-à-dire en prenant ceux qui sont idolâtres*[2]. » La limite entre ce que l'on croit juste ou injuste se trouve ici clairement énoncée : la propriété des choses est sacrée, mais dans une pieuse intention on peut porter atteinte à la liberté personnelle; c'est même une œuvre très méritoire que de le faire quand l'occasion se présente.

Les premiers Indiens que Colomb avait arrachés à leurs familles et qu'il présenta aux monarques dans la célèbre audience de Barcelone, furent renvoyés aux Antilles après

[1] Nav. t. I, p. 22, 24, 41, 46.

[2] T. I, p. 173.

avoir été baptisés. L'un d'eux, auquel on faisait jouer le rôle [1] d'un parent du roi Guacanagari, reçut le nom de don Fernando de Aragon; l'autre, qui était filleul du jeune infant don Juan, le nom de don Juan de Castille. Ces noms mêmes devaient rappeler à la postérité que c'était l'unité récente de l'Espagne qui avait favorisé le grand événement de la découverte. La bulle du pape Alexandre VI (4 mai 1493) et les instructions données par les souverains à Colomb (29 mai de la même année) étaient loin de justifier les violences auxquelles l'amiral se livra dans sa seconde navigation. Le pape ne parle que vaguement des moyens qu'on doit employer pour la conversion religieuse. Ces hommes « pacifiques, nus et privés de toute nourriture [2] animale (*nudi incedentes*, *nec carnibus*

[1] Muñoz, lib. IV, § 22.

[2] Il est d'autant plus curieux de trouver ce trait de mœurs (*nec carnibus vescentes*) consigné dans une bulle papale, que le journal de Colomb n'en offre aucune trace. Comme les îles d'Amérique ne présentent, à l'exception du lamantin, aucun mammifère plus grand que l'agouti (le singe ne se trouve que dans l'île de la Trinité), les indigènes ne pouvaient presque tirer leur

vescentes), croyant à un dieu créateur résidant dans le ciel, lui paraissent, comme à Co-

nourriture animale que de la classe des oiseaux et des poissons. Toutefois, dans la partie même de l'Amérique *tropicale* qui ne manquait pas *primitivement* de quadrupèdes d'un volume ou poids plus considérable (tapir, lama, cerf, pécari, capybara), les indigènes paraissent avoir toujours eu une prédilection bien prononcée pour les substances végétales. Il me paraît peu probable que le souvenir de l'Inde dont Colomb rattachait le nom à sa découverte, quoique ce nom ne se trouve qu'une seule fois et dans un sens tout différent, dans la bulle du 4 mai 1493, ait réveillé chez quelques érudits de Rome le souvenir des castes qui ont la chair animale en horreur. Cette bulle ne nomme l'Inde qu'en rapport avec la ligne de démarcation : *Terræ firmæ et insulæ inventæ vel inveniendæ versus Indiam aut versus aliam quamcumque partem*. Il est assez remarquable que dans la bulle plus incomplète du 3 mai 1492, dont j'ai déja parlé plus haut et qui a été tirée des archives de Simancas, les mots *versus Indos, ut dicitur*, ont été ajoutés là où il est question du voyage de Colomb à travers l'Océan, tandis que la même bulle est plus réservée dans les éloges qu'elle accorde à l'amiral. Voici les *variantes lectiones ;* on lit dans le document du 3 mai : « Dilectum filium Christoforum Colon, cum navigiis et hominibus destinastis ut terras remotas et incognitas, per mare ubi hactenus navigatum non fuerat, diligenter inquirerent : qui tandem Divino auxilio per

lomb, aisés à réduire à la foi. Il ajoute que « ce qui réjouit le plus son cœur est de voir humilier les nations barbares. » L'*instruction* signée par les deux monarques respire les sentimens de douceur qui caractérisaient, à n'en pas douter, la reine Isabelle, mais qu'étouffaient trop souvent l'autorité des théologiens, la ruse des inquisiteurs et les exigences du trésorier de la couronne. L'amiral, d'après les termes de l'*instruction*, doit traiter les indigènes *amorosamente*, châtier sévèrement ceux qui leur font du mal (*que les fan enojo*), établir les rapports les plus intimes (*de mucha conversacion*) avec eux, et même leur montrer beaucoup d'égards (*que los honre mucho*). La reine dit « que les choses spirituelles ne peuvent aller à bien et se maintenir longtemps si l'on néglige les choses temporelles ; »

partes occidentales, ut dicitur, versus Indos, in mari Oceano navigantes certas insulas remotissimas et etiam terras firmas invenerunt. » La bulle du 4 mai porte (Nav. t. II, p. 24, etc.) : « Dilectum filium Christoforum Colon, *virum utique dignum, et plurimum commendandum, ac tanto negotio aptum,* cum navigiis et hominibus destinastis ut terras remotas et incognitas.... »

et c'est en suivant cette maxime de politique très familière à son royal époux, qu'elle propose au pape de nommer vicaire apostolique, pour les terres nouvellement découvertes, un Catalan adroit et grand politique, Fray Bernardo Buil ou Boïl, moine bénédictin du riche couvent de Monserrate. Il avait été employé avec succès par le roi Ferdinand dans des négociations épineuses pour la restitution du Roussillon [1], et devint bientôt un surveillant très incommode pour l'amiral. Il est à regretter que les intentions bienfaisantes de la reine Isabelle n'aient point été réalisées. Colomb sacrifia les intérêts de l'humanité au désir ardent de rendre plus lucrative la possession des îles occupées par les blancs, de procurer des bras aux *lavages de l'or*, et de contenter les colons qui par avarice et par paresse réclamaient l'esclavage des Indiens. Un concours malheureux de circonstances poussait insensiblement l'amiral dans une voie d'iniquités et de vexations qu'il prenait soin de justifier par des motifs religieux. Il avait vu de plus près, dès le commencement du

[1] Muñoz, libro IV, § 22; Nav. Doc. nº XLV.

second voyage, le groupe des Petites Antilles et la population féroce des Caribes[1]; l'état d'insurrection dans lequel il trouvait plusieurs parties d'Haïti semblait permettre une grande sévérité contre des hommes qu'il appelait des sujets rebelles; enfin, les terrains aurifères du Cibao dont alors seulement il apprit à connaître l'extrême importance, exigeaient un concours d'ouvriers que la sévérité et la force seules pouvaient réunir.

D'abord, et nous en avons trouvé l'indication déja dans le journal du premier voyage, il n'était question que d'enlever des Indiens pour les instruire en Espagne, et les renvoyer ensuite dans leurs îles; mais depuis la fin de l'année 1493, et depuis la construction d'une nouvelle ville sous le nom d'*Isabela*, Colomb devint plus hardi dans les moyens de rigueur auxquels il avait recours. Les Caribes, et probablement aussi des indigènes d'Haïti, réputés en état de résistance, furent traités comme

[1] Colomb, dans l'Itinéraire du premier voyage (15 janv. 1493), donne déja comme synonyme de *Carib* le mot *Caniba*, latinisé plus tard par lui-même dans les instructions données à Antonio de Torres, en *Canibales*. (Voyez tom. II, p. 200, note 3.)

esclaves. Les douze navires d'Antonio de Torres qui mirent à la voile au Puerto de la Navidad, le 2 février 1494, furent chargés de malheureux captifs caribes. Des familles entières (*mugeres, y niños niñas*) furent enlevées au sol natal ; et parmi les propositions que Torres fut chargé de faire au gouvernement pour améliorer l'état de la colonie nouvelle (nous possédons les propositions et les réponses des monarques à chacune d'elles), il s'en trouve deux qui sont relatives à la nation caribe. L'amiral commence à insinuer que ces Caribes, grands voyageurs et d'une activité d'esprit bien supérieure à celle des naturels d'Haïti, feraient d'excellens missionnaires « quand ils auraient perdu l'habitude de manger de la chair humaine. » On les choisira dans le nombre de ceux qu'il envoie « de tout âge et de tout sexe, » on les instruira en Espagne, et l'on s'occupera « plus d'eux que des *autres esclaves* [1]. » A ce projet de propagande, dans lequel les Caribes ou Canibales sont traités avec une prédilection assez étrange, succède le projet formel et vraiment effrayant

[1] Nav. t. I, p. 231.

d'établir ce que nous appelons aujourd'hui la *traite des esclaves*, en fondant cette traite sur un échange périodique de denrées et d'autres marchandises contre des créatures humaines.

« Vous direz aussi (je traduis la neuvième proposition que l'amiral a dictée à Antonio de Torres, le 30 janvier 1494), vous direz aussi à Leurs Altesses que *pour le bien des ames des Canibales et des habitans d'ici*, on a eu la pensée qu'il serait utile d'en transporter *le plus grand nombre possible* en Espagne. On donnera des licences pour un certain nombre de caravelles, afin qu'elles conduisent à ces îles du bétail, des vivres et tout ce qui est nécessaire pour approvisionner les colons et améliorer l'agriculture. Toutes ces choses pourront être payées en esclaves canibales [1]

[1] « Direis á Sus Altezas que el provecho de las almas de los dichos Canibales y aun destos deacá, ha traido el pensamiento que quanto mas alla se llevasen seria mejor. Sus Altezas podran dar licencia y permiso á un numero de carabelas que trayan aca, cada año, ganados y otros mantenimientos y cosas para poblar el campo en precios razonables, *las cuales cosas se podrian pagar en esclavos de estos Canibales*, gente tan fiera y dispuesta, y bien proporcionada y de muy bien entendi-

qui, perdant hors de leur pays leurs habitudes barbares, seront préférables à d'autres esclaves et dont l'introduction (à Séville) sera encore profitable à Vos Altesses par les droits qu'on imposera à volonté. »

Ces propositions ne furent aucunement goûtées par la reine. Dans une autre expédition que le même Antonio de Torres, frère de la nourrice de l'infant don Juan, fit avec quatre navires, Colomb eut l'audace d'envoyer à la fois cinq cents esclaves caribes pour être vendus à Séville [1]. L'expédition, dans laquelle se trouvait aussi Diego Colomb, frère de l'amiral, mit à la voile à Haïti le 24 février 1495. Le gouvernement permit en effet d'abord la

miento, los cuales, quitados de aquella inhumanidad, creemos que serán mejores *que otros ningunos esclavos.* » (Memorial que para los Reyes Catolicos dió el almirante el 30 de Enero 1494 á Antonio de Torres, art. 9.)

[1] C'est l'envoi qui excita tant la colère de Las Casas. M. Navarrete, justement enclin à prendre la défense du caractère de Colomb, a réuni (t. I, p. LXXXIII) avec une grande impartialité tout ce qui, dans l'histoire manuscrite des Indes de Las Casas (lib. I, c. 102; lib. II, c. 11 et 24), se trouve consigné sur les esclaves enlevés par ordre de l'amiral.

vente des esclaves caribes, en enjoignant[1] à l'évêque de Badajoz, qui faisait les fonctions de ministre de l'Inde, « de faire la vente en Andalousie parce qu'elle y serait plus lucrative que partout ailleurs. » Quatre jours plus tard, des scrupules religieux motivèrent la révocation de l'ordre donné avec trop de précipitation. La nouvelle *cédule*[2] porte : « Il faut absolument suspendre la vente et ne pas encore accepter le prix des esclaves pour que nous ayons le temps de nous informer auprès des personnes lettrées, auprès des théologiens et des canonistes, si en bonne conscience il est permis de suivre cette affaire : il faut surtout que Torres nous envoie promptement les lettres qu'il apporte de l'amiral pour que nous apprenions par quel motif il fait transporter ces hommes comme esclaves à Séville. » On peut s'étonner de cette délicatesse de sentimens dans un temps où le même gouvernement se permettait les plus horribles cruautés et le manque de foi le plus prononcé envers

[1] Lettre des monarques à don Juan de Fonseca, évêque de Badajoz, en date du 12 avril 1494. (Nav. t. II, p. 168.)

[2] Du 16 avril 1495 (t. II, p. 173).

les Maures et les Juifs; où le grand inquisiteur Torquemada, de féroce mémoire, fit brûler seul, de 1481 à 1498, plus de huit mille huit cents personnes, sans compter les six mille brûlées en effigie. Dans les tourmentes religieuses comme dans les tourmentes politiques, on fait le mal systématiquement. Comme on croit juste tout ce qui se fait d'après une loi, le doute moral ne commence que lorsqu'il se présente une circonstance qui ne semble pas comprise dans les conditions de pénalité que la loi a définies. Après avoir été long-temps et consciencieusement cruel, parce que la sévérité avait paru *légale*, c'est-à-dire conforme à un arrêt dicté par la violence et la déraison du pouvoir arbitraire, on revenait parfois à des sentimens d'humanité et de douceur. Ce retour, effet de l'influence de quelques ames généreuses, dont les règnes de Ferdinand et de Charles-Quint offrent de fréquens exemples, n'a jamais été de longue durée : une législation inhumaine, enfantée plus encore par la cupidité que par la superstition, a étouffé de nouveau la voix de la nature : la modération et la clémence ont été déclarées coupables dès que l'esclavage était permis par la loi.

Ces oscillations d'opinion en tout ce qui a rapport à l'état des Indiens, ces inconséquences du pouvoir absolu frappent l'esprit de ceux qui font une étude sérieuse de l'histoire de la *conquête* de l'Amérique. On voit durer les incertitudes pendant plus de quarante ans, depuis la consultation sur la liberté des indigènes dont la lettre de la reine Isabelle, en date du 16 février 1495, renferme la première trace, jusqu'à la bulle du pape Jules III en 1537. Tandis que le gouvernement hésitait quelquefois à faire le mal, et à le sanctionner formellement, les colons persévéraient dans leurs systèmes d'empiétement et de vexations. On discutait encore méthodiquement en Espagne « sur les droits naturels des indigènes, » et déja l'Amérique se dépeuplait moins par la *traite* (la vente des esclaves caribes ou autres Indiens censés rebelles) que par l'introduction du servage, des *répartitions* et des *commanderies* [1]. Quand le dépeuplement était presque consommé, on en rejetait la faute non sur la sévérité de la législation et les variations fréquentes que cette législation avait éprou-

[1] *Repartimiento de Indios, Encomiendas.*

vées, mais sur le caractère individuel des chefs dont le pouvoir éphémère ne suffisait pas pour mettre un frein aux usurpations des colons. Quelques opinions courageuses furent proclamées avec fermeté, mais la raison et le sentiment devaient céder à la prépondérance des intérêts matériels : la philantropie ne paraissait pas seulement ridicule et inintelligible à la masse de la nation ; l'autorité la crut séditieuse et menaçante pour le repos public. Ce qui se passait alors dans la péninsule et dans le Nouveau-Monde par rapport à la liberté des indigènes ressemble entièrement à ce que nous avons vu, dans les temps les plus rapprochés de nous, soit aux Antilles dans les persécutions qu'ont éprouvées les missionnaires de l'Eglise protestante de la part des planteurs, soit aux Etats-Unis et en Europe, dans de longues querelles sur l'abolition ou l'adoucissement de l'esclavage des noirs, sur l'affranchissement des serfs et l'amélioration générale de l'état des laboureurs. C'est le tableau triste, monotone et toujours renaissant de la lutte des intérêts, des passions et des misères humaines.

L'ordre que donna la reine Isabelle à l'é-

vêque de Badajoz « de lui faire promptement savoir si d'après l'opinion des théologiens d'Espagne, on pouvait vendre *en bonne conscience* les Indiens envoyés par Colomb, » rappelle les mêmes scrupules énoncés dans le 39e paragraphe du testament de Fernand Cortez[1] qui se trouve déposé dans les archives de sa famille et dont j'ai rapporté la copie en Europe. « Quant aux esclaves indigènes pris ou achetés, dit le grand *conquistador*, on se demande *depuis long-temps* si l'on peut, *sans remords*, les garder en sa possession : cette question n'étant pas encore résolue (le testament date cependant de l'année 1547), je recommande à don Martin, mon fils, et à ses successeurs, de n'épargner rien pour parvenir sur ce point à la connaissance exacte de la vérité; ce sera pour le bien de ma conscience et de la leur. »

Avant même que les théologiens eussent prononcé, comme la reine l'exige dans la lettre que nous venons de citer et qui date du 16 avril 1495, Isabelle insistait auprès du riche négo-

[1] *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle Espagne* (éd. 2e, tome IV, p. 325).

ciant florentin Juanoto Berardi, établi à Séville, ami de Colomb et de Vespuce, pour que ces neuf *têtes* d'Indiens que Colomb avait envoyées pour apprendre le castillan ne fussent pas vendues [1]. Plus tard, lorsque l'amiral revint de sa seconde expédition, il embarqua encore trente esclaves parmi lesquels se trouvait le puissant cacique d'Haïti Caonabo, de race caribe, qui mourut dans la traversée. Ne connaissant point encore la zone où règnent les vents d'ouest [2], on eut l'imprudence de rester jusqu'au méridien des Açores entre les

[1] Lettres du 2 juin 1495 (Nav. t. II, p. 177 et 178). La reine se sert de l'expression *nueve cabezas de Indios*, comme on s'en sert encore dans la traite des nègres à l'analogie des mots *cabezas de ganado, têtes* de bœufs.

[2] C'est le fils Fernando (*Hist. del Almir.* cap. 63) qui fait cette observation sur les *vientos vendadales acia el norte*. C'est d'ailleurs en revenant du premier voyage que Colomb s'est élevé le plus vers le nord, jusqu'à 37° de latitude. Le retour des Antilles par le canal de Bahama fut inconnu jusqu'à la mort de l'amiral, mais plus tard ce canal fut fréquenté même par les bâtimens qui se rendaient d'Europe aux côtes de Virginie, et ce n'est qu'en 1603 que Bartholomé Gosnold cingla le premier directement de Falmouth au cap Cod.

parallèles de 20° et 24°. Colomb tâcha de s'orienter[1] par l'observation de la déclinaison magnétique, mais l'incrédulité des pilotes, la crainte de voir se prolonger la navigation outre mesure et le manque de vivres augmentèrent à tel point que le 7 juin 1496, l'équipage conçut l'horrible projet « de massacrer les esclaves pour les manger. » L'amiral sauva les Indiens en représentant aux matelots que les malheureux indigènes « étaient des chrétiens et leurs semblables, » maxime charitable qui n'empêchait pas qu'on pût les vendre comme du bétail en Andalousie. Le frère de Christophe Colomb, don Barthélemi, dont l'énergie de caractère dégénérait souvent en violence et en rudesse, continuait, comme *adelantado*, à se jouer de la liberté des Indiens. C'était toujours sous le prétexte hypocrite de l'instruction ou comme punition de désobéissance qu'on chargeait les vaisseaux d'esclaves indiens. D'après les conseils de l'amiral, l'*adelantado* en expédia à la fois trois cents avec les trois vaisseaux de *Pero Alonzo Niño*[2],

[1] Voyez plus haut, p. 38.

[2] HERRERA, Dec. I, lib. III, c. 9; MUÑOZ, lib. VI, c. 3. (Manuscrit de Las Casas, *Hist.* lib. I, 123.)

qui arrivèrent au port de Cadix à la fin d'octobre 1496. Assuré de la vente lucrative des Indiens, on avait imprudemment annoncé la cargaison « comme de l'or en barre, » malentendu qui fit une très mauvaise impression sur l'esprit des monarques. L'usage de distribuer les indigènes parmi les Espagnols pour faciliter le travail des mines, commença dans la même année. L'amiral retourna à Haïti après la découverte de la terre ferme, le 30 août 1498, et le servage dans les *encomiendas*, une des causes principales de la dépopulation de l'Amérique, était tout-à-fait établi dès l'année 1499. La rébellion tramée à Xaragua par Francisco Roldan et Adrien de Moxica, les fallacieuses concessions qui en furent la suite, l'arrivée inattendue et les intrigues de Hojeda, placèrent l'amiral dans une position infiniment difficile. Pour conserver le peu d'autorité qui lui restait au milieu du conflit des partis, il se vit entraîné tour à tour à exercer une grande rigueur contre quelques-uns des coupables et à satisfaire la cupidité des autres, soit par la répartition des terres en guise de fiefs, soit par le vasselage et le sacrifice de la liberté personnelle des indi-

gènes[1]. Ces donations, loin de contenter les colons[2], offrirent aux ennemis de l'amiral en Espagne le moyen de le desservir auprès de la reine Isabelle. Le grand nombre d'esclaves embarqués dans les mêmes vaisseaux qui amenaient les complices de Roldan, blessait d'autant plus la philantropie de cette reine, qu'il se trouvait parmi ces esclaves de jeunes filles de caciques, victimes de la séduction et de la violence des *conquistadores*. La mission du *comendador* Bobadilla, qui jeta Colomb dans les fers, fut principalement motivée par ces impressions, et l'homme chargé de l'exécration de la postérité était devenu, parmi ses contemporains, l'objet de la prédilection de ceux qui accusaient Colomb de l'oppression des indigènes. Oviedo[3] qualifie Bobadilla « de per-

[1] HERRERA, Dec. I, lib III, c. 16; MUÑOZ, lib. VI, § 50.

[2] Tandis qu'à la cour on blâmait la dureté avec laquelle Colomb introduisait le servage parmi les indigènes, les colons écrivaient en Espagne « qu'il ne permettait pas que les Indiens fussent assujétis aux chrétiens (*que sirviesen*), qu'il les flattait pour se rendre indépendant par leur appui, ou pour former *una liga con algunprincipe.* » (BARCIA, t. I, p. 97.)

[3] *Hist. gen. de las Indias*, parte I, lib. III, cap. 6.

sonne pieuse et honnête, » et Las Casas assure[1] que « même après sa mort, on n'a pas osé attaquer sa probité et son désintéressement. »

Telles étaient alors à Grenade la disposition de l'esprit public et la haine pour ce que l'on appelait le régime tyrannique des « *ultramontains* à Haïti, » que les parens des *conquistadores* se réunissaient dans la cour de l'Alambra pour crier, chaque fois que le roi passait, *payez, payez.* « Mon frère et moi, qui étions alors pages de la reine, dit Fernand Colomb[2],

Dans la bibliothèque de l'université de Leipsig, le célèbre explorateur du Maragnon, M. Poeppig, vient de découvrir l'*editio princeps* d'Oviedo (Salamanca, 1547, por Juan de Junta), à laquelle sont ajoutés, 1° le rare *Libro ultimo de los naufragios por Gonzalo Fernandez de Oviedo;* 2° la *Verdadera relacion de la conquista del Perù embiada a Su Majestad por Francisco de Xeres, natural de Sevilla, secretario del capitan en todas las provincias y conquista de la Nueva Castilla.* La *Relation* ne s'étend que jusqu'à l'année 1533.

[1] Manuscrit, lib. II, cap.

[2] *Hist. del Am.* c. 85. J'ai toujours été frappé de voir que la scène pathétique de la première entrevue des monarques avec Colomb le 17 décembre 1500, après que celui-ci eut été délivré de ses fers, scène si noble-

nous étions insultés par la populace. Voyez, nous criait-on, ces misérables (*mosquitillos*),

ment décrite par Herrera (Dec. I, lib. IV, cap. 10) ne se retrouve pas dans le récit de son fils. Il se contente de dire « que l'amiral fut mandé à Grenade, où Leurs Altesses le reçurent *con semblante alegre y dulces palabras* (Las Casas dit *palabras muy amorosas*), en protestant que l'emprisonnement n'avait pas été conforme à leurs ordres. » *Fernando Colon*, qui connaissait l'astuce et la dissimulation du vieux roi, ne paraît pas avoir mis une entière confiance dans les effets d'une scène sentimentale jouée à la cour, car il loue (cap. 88) « la Providence divine d'avoir fait périr dans un ouragan le commandeur Bobadilla, Roldan et les autres ennemis de l'amiral, puisque (et il en est sûr), arrivés en Espagne, loin d'être punis, ils y auraient trouvé un accueil très favorable (*recevido muchos favores*). » Cet éloge de la Providence lorsqu'il s'agit de noyer quelqu'un en temps convenable et très opportun selon les faibles vues humaines, rappelle un autre éloge plus étrange encore, consigné dans les verbeux écrits de Las Casas. En racontant la mort de Colomb, il s'efforce de prouver « que les infortunes (*adversidades, angustias y penalidades*) qu'il a éprouvées, n'étaient que le juste châtiment de ses procédés envers les indigènes. Lorsqu'il fit prendre le cacique Caonabo (fin de 1494) et le jeta avec un grand nombre d'esclaves indiens dans des vaisseaux prêts à mettre à la voile pour l'Espagne, Dieu voulut montrer « combien était injuste l'esclavage de

ces fils de l'amiral, de celui qui a trouvé des terres de vaines illusions et de tromperie (*que ha hallado terras de vanidad y engaño*), terres qui ne sont que le tourment et le tombeau des *Hidalgos* Castillans. » Barthélemi de Las Casas, dans le Mémoire [1] curieux que, par ordre du roi Charles-Quint, il remit en 1543 à l'assemblée des prélats convoqués à Valladolid pour la réforme des abus dans les Indes occidentales nouvellement découvertes, raconte un fait qui a rapport à cette même époque si désastreuse pour Christophe Colomb. « La sérénissime et bienheureuse reine doña Isabel, digne aïeule de Votre Majesté, dit-il, n'a jamais voulu permettre que les Indiens eussent d'autres seigneurs qu'elle-même

tant d'innocens. » La Providence suscita une horrible tempête dans laquelle périrent les vaisseaux, l'*équipage* et les *Indiens* (lib. I, c. 102; lib. II, c. 38; Nav. t. I, p. LXXXIV et LXXXVI). Quant à la personne même du cacique Caonabo, le fait, rapporté également par Herrera (Dec. I, lib. II, cap. 16), est dépourvu de vérité comme le prouvent Pierre Martyr d'Anghiera (Dec. I, lib. IV) et *la Cura de los Palacios*, cap. 131.

[1] Le mémoire est à la suite de la *Brevissima Relacion de la destruccion de las Indias* (Llorente, *OEuvres de Las Casas*, t. I, p. XI et 172).

et son époux le roi Ferdinand. Il est bon de vous faire connaître ce qui se passa à ce sujet dans cette capitale en 1499. L'amiral fit présent à chacun des Espagnols qui avaient servi dans ses expéditions, d'un Indien pour son service particulier. J'en obtins un pour moi [1].

[1] Ces expressions pourraient faire croire que Barthélemi de Las Casas avait déja été à cette époque aux Antilles. M. Llorente le fait en effet partir dans le même volume, pour la première fois, tantôt dans le second voyage, le 25 septembre 1493, tantôt avec son père, le 30 mai 1498, tantôt dans la troisième expédition de Colomb (*OEuvres de Las Casas*, t. I, p. XI, 255 et 306); mais nous savons par l'*Histoire de Chiapa* de Remesal que le père de Barthélemi, parti dans la seconde expédition, revint très riche à Séville en 1498, et que Barthélemi lui-même, loin d'avoir été du second voyage, comme dit Ortiz de Zuñiga, ou du troisième, comme dit Llorente, n'est venu à Haïti qu'avec Ovando, en 1502. L'esclave indien dont il est question dans le texte avait été donné par Colomb au père de Barthélemi (Francisco de Casaus ou de Las Casas, d'origine française). Le père céda cet esclave à son fils lorsque celui-ci alla étudier à Salamanque. Il paraît que cette circonstance, si peu importante en elle-même, a beaucoup contribué à enflammer le zèle de Barthélemi pour le sort des indigènes de l'Amérique, et qu'elle a donné à sa vie entière une direction suivie avec la plus coura-

Nous arrivâmes avec nos esclaves en Espagne; la reine, qui était alors à Grenade, en fut informée et témoigna son indignation. Qui a autorisé, disait-elle, mon amiral à disposer ainsi de *mes sujets?* Elle fit aussitôt publier une ordonnance qui obligeait tous ceux qui avaient amené des Indiens à les renvoyer aux Indes.» La véracité de ce récit de Las Casas est prouvée par une *cédule* royale du 20 juin 1500, trouvée par Muñoz dans les Archives de Séville, et adressée à Pedro de Torres, auquel dix-neuf esclaves, qui avaient été vendus en Andalousie, furent officiellement remis pour les faire partir avec l'expédition du *comendador* Bobadilla [1]. Ceux-là seuls qui comprennent les difficultés et les complications de notre régime colonial actuel et qui savent

geuse persévérance. Barthélemi, né à Séville en 1474, est mort à Madrid en 1566, âgé de quatre-vingt-douze ans. Lui et son contemporain Toscanelli, né en 1397 et mort à quatre-vingt-cinq ans (en 1482), embrassent par leur longue vie, à eux seuls, à travers trois siècles, le commencement et la fin de toutes les grandes découvertes maritimes d'Afrique, d'Amérique, de la Mer du Sud et de l'archipel des Indes.

[1] Nav. t. I, Docum. CXXXIV, p. 246.

comment les gouverneurs des îles se trouvent sous la double influence du système *libéral* de la mère-patrie et des velléités d'oppression et de pouvoir arbitraire des colons, peuvent se faire une idée précise de l'état d'anarchie que produisait à Haïti la douceur des édits royaux en lutte continuelle avec la violence et la rudesse des conquistadores, avec le besoin urgent de se procurer des bras pour l'exploitation des mines ou *lavaderos*, avec l'intérêt qu'avaient les frères Colomb et toutes les autorités instituées après eux de prouver, par l'accroissement de l'exportation de l'or, l'importance et la prospérité des terres nouvellement découvertes. Cette lutte et ces tristes effets se trouvent dépeints surtout dans une instruction que, trois ans après l'arrestation de Colomb, la reine Isabelle se voit forcée de donner au successeur de Bobadilla, le comendador don Nicolas de Ovando[1]. La reine se plaint elle-même de ce que la déclaration

[1] Il avait une des grandes commanderies d'Alcantara, et se trouve souvent désigné dans les pièces officielles sous le nom de *comendador de Lares* (Nav. t. II, Doc. CXLIV, p. 279; Herrera, Dec. I, lib. IV, cap. 11.)

de la liberté des indigènes (*libres y no sujectos a servidumbre*) a favorisé la paresse et le vagabondage. Elle s'afflige de ce que les colons, pour avancer le travail des mines, ne peuvent pas même se procurer des bras en payant de gros salaires, et elle ordonne [1] que les indigènes soient contraints à travailler, que les colons puissent en demander aux caciques un nombre quelconque, que le paiement du travail forcé sera conforme à une taxe déterminée par le gouverneur, mais qu'on traitera les Indiens, non *comme serfs, mais comme des personnes libres, ce qu'ils sont effectivement* [2]. Cette ordonnance, malgré les expressions mielleuses qu'on y avait introduites pour obtenir la signature de la reine, ouvrait la porte à tous les abus. Jusque-là la loi n'avait prescrit qu'une capitation, elle ne demandait qu'un tribut dont le paiement était indiqué par une espèce de médaille de laiton ou de plomb que le tributaire était obligé de porter au col [3].

[1] *Provision del* 20 *Dic.* 1503. (Nav. II, Doc. CLIII, p. 298.)

[2] « Como personas libres *como lo son* y no como siervos. »

[3] La forme de cette pièce (*señal de moneda*) devait

Dès l'année 1503, la contrainte au travail, la taxation arbitraire du prix de la journée, le droit de transporter les indigènes par milliers dans les parties les plus éloignées de l'île et de les tenir pendant huit mois [1] séparés de leur famille et de leur domicile, devinrent des institutions légales. Le germe de tous les abus, les *repartimientos*, les *encomiendos* et la *mita* [2]

être changée après chaque paiement de la capitation. Les Indiens qui n'avaient point de médaille étaient arrêtés et sujets à une faible punition (*pena liriana*), comme le dit la loi du 23 avril 1497. (NAV. t. II, Doc. CIV, p. 182.) Ce genre de comptabilité assez compliqué rappelle la médaille que sous le règne de Pierre-le-Grand portaient ceux qui avaient acheté le droit de conserver la barbe au menton.

[1] La loi prescrivait d'abord six, puis huit mois de travail consécutif. Ce terme, bientôt dépassé par les colons, s'appelait une *demora*. (HERRERA, Dec. I, lib. V, cap. 11.)

[2] Voyez sur la *mita* mon *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne* (2e édit.), t. I, p. 338. L'institution de la *mita*, depuis long-temps abolie au Mexique, où de mon temps le travail des mines était entièrement libre, s'est conservée dans le Haut-Pérou jusqu'à l'époque de l'indépendance des colonies espagnoles. En Sibérie l'exploitation des célèbres mines du Kolivan, au sud-ouest des Monts Altaï, est encore en partie basée sur le sys-

se trouvaient dans les instructions données imprudemment à Ovando. Le manque de vivres

tème de la *mita*. L'est et le nord de l'Europe offrent encore, malgré les améliorations pleines d'humanité que plusieurs gouvernemens ont apportées à la législation de la classe agricole, de loin en loin tous les différens degrés de servage depuis le service personnel, l'attache à la glèbe, l'obligation d'un travail *défini* ou *indéfini*, la transplantation forcée ou le transport dans un bien éloigné appartenant au même maître, jusqu'au droit barbare tantôt annulé, tantôt rétabli, de vendre la population sans la glèbe. Si sous le ciel brûlant des Antilles les indigènes avaient pu résister et survivre au régime qui leur était imposé, rendu plus vexatoire par la rudesse des mœurs et la sauvage cupidité des blancs, et qu'un gouvernement, au bout de trois siècles, voulût mettre fin au crime légal de l'esclavage et de la servitude, il aurait à lutter avec ces mêmes obstacles que, dans la cause de l'émancipation des noirs, le parlement de la Grande-Bretagne n'a pu vaincre qu'après quarante-trois ans de nobles efforts. Il entendrait invoquer contre lui, selon la diversité des doctrines professées parmi les opposans, le droit de la conquête ou le mythe d'un pacte convenu, l'ancienneté de la possession ou la prétendue nécessité politique de tenir en tutelle ceux que l'esclavage a dégradés. Les écrits de Barthélemi de Las Casas renferment tout ce que dans les temps modernes on a objecté contre l'émancipation des serfs noirs et blancs dans les deux mondes, tout, jusqu'aux griefs

et les maladies épidémiques furent les suites inévitables de l'accumulation d'un grand nombre d'hommes mal nourris et exténués par l'excès de travail dans d'étroites vallées aurifères. Il se manifesta dans l'organisation physique des Américains ce manque singulier de flexibilité que j'ai eu occasion de signaler ailleurs. Dans l'état confus et tumultueux des affaires d'Haïti, on ne songea à aucune de ces précautions qui contribuent aujourd'hui à diminuer la mortalité parmi les noirs de grandes plantations. Il faut ajouter à ces maux du servage personnel et de la mobilité de la population, qu'il ne pouvait s'établir aucun de ces rapports de famille qui chez les peuples de race germanique adoucissaient jusqu'à un certain point, même dans le moyen-âge (époque si funeste pour la classe agricole), le sort des serfs attachés à la glèbe. Pendant le quatrième et dernier voyage de Colomb, le désespoir multipliait les révoltes, et avant de consom-

« contre les missionnaires dont l'enseignement blesse les intérêts des maîtres, le serf n'obéissant bien qu'autant qu'il est ignorant, et qu'il ne connaît pas la morale chrétienne qui le fait *raisonner* sur ses devoirs. « *OEuvres de Las Casas*, t. II, p. 174.)

mer la destruction de la population indigène d'Haïti, Ovando fit pendre ou brûler quatre-vingt-quatre caciques. C'est Diego Mendez, le courageux et fidèle serviteur de l'amiral, qui le raconte dans son *Testament historique*[1]. Il dit froidement que ces exécutions se firent dans l'espace de sept mois, et qu'elles avaient pour but « de pacifier et tranquilliser (*allanar*) la province de Xaragua. »

Une lettre de Christophe Colomb[2] à son fils don Diego exprime vivement l'horreur que les cruautés d'Ovando inspirèrent aux ames honnêtes. « Cosas tan feas, dit l'amiral, *con crueldad cruda tal*, jamas fue visto. » Il ajoute « que les Indes se perdent et sont embrâsées de toutes parts. » L'horrible décret[3] qui permit de réduire en captivité et de vendre les Caribes des îles et de la terre ferme servit de prétexte pour perpétuer les hostilités. Une certaine érudition éthnographique vint même au secours d'une atrocité lucrative. On discuta

[1] Voyez tom. II, p. 339 et 352.

[2] Du 1er décembre 1504. (Nav. t. I, p. 340.)

[3] D'après le manuscrit de Las Casas (lib. II, c. 24), ce décret date déja du 20 décembre 1503. (Nav. t. II, p. 298.)

longuement sur les nuances qui distinguent les variétés de l'espèce humaine. On décida [1] quelles étaient les peuplades que l'on pouvait considérer comme caribes ou *canibales*, condamnées à l'extermination ou à l'esclavage, et quelles peuplades étaient *guatiaos* ou *Indiens de paix*, anciens amis des Espagnols. Jamais l'esprit de système n'avait mieux servi à flatter les passions. En même temps, chaque ordonnance qui autorisait un nouvel envahissement de la liberté des indigènes répétait avec une artificieuse dissimulation les protestations faites anciennement en faveur de leurs droits inaliénables. Un profond mépris des lois coloniales naquit de cette confusion d'idées, de cette irrésolution du pouvoir, qui voulait, en augmentant ses revenus par le produit annuel des lavages de l'or, conserver l'apparence d'une pieuse modération. Ce n'est cependant

[1] C'est l'*auto de Figueroa* de 1520. (HERRERA, Dec. II, lib. X, c. 5; *Relat. historique*, t. III, p. 17.) Dès 1511, il fut statué que les Caribes seraient marqués d'un fer chaud à la jambe (HERRERA, Dec. I, lib. IX, c. 5), usage barbare qu'au commencement de ce siècle j'ai encore trouvé assez répandu parmi la population noire des Antilles.

pas la reine Isabelle que l'on oserait accuser d'hypocrisie; elle fut sincère dans ses sentimens de douceur et d'intérêt pour les naturels du Nouveau-Monde, sentimens dont l'expression se trouve répétée dans son testament [1]; mais, tout comme Christophe Colomb, elle se trompait sur l'étendue des droits accordés aux blancs, et avant sa mort, qui n'a précédé celle de l'amiral que de dix-huit mois, le *régime légal* des Nouvelles Indes tendait déja à l'anéantissement de la population indigène [2].

[1] La reine mourut à l'âge de 53 ans à Medina del Campo, le 26 novembre 1504, « attristée par la perte de deux de ses enfans (l'infant don Juan et l'infante doña Isabel); comme par les querelles domestiques entre l'infante doña Juana et l'archiduc don Felipe. Elle était hydropique et souffrait d'un *ulcus quod ex assiduis equitationibus contraxisse ajunt.* » (Gomez de Castro, *De rebus gestis Francisci Ximenii*, lib. III, fol. 47; Clemencin, dans *Mem. de la real Acad. hist.* t. VI, p. 573). Sur le testament de la reine, qui a été publié en entier par don Jose Ortiz y Sanz, dans le supplément au tome IX de Mariana, *Hist. general de España* (éd. de Valence), voyez *OEuvres de Las Casas*, t. I, p. 189.

[2] C'est le funeste accomplissement d'une prédiction sur l'arrivée d'*hommes vêtus et barbus*, conservée dans

Récompenser les services ou les flatteries des courtisans en leur faisant don « d'un certain nombre d'ames, » (*hacer merced Indios*) devint un acte de munificence habituelle sous le règne de Ferdinand le Catholique. On permettait de faire des expéditions pour saisir les habitans des petites îles adjacentes, des îles Bahames surtout, qu'on regardait comme des *îles inutiles*[1], pour les transplanter à Haïti ou à Cuba.

On vit arriver alors ce qui de nos temps a caractérisé le commencement des troubles de l'Amérique espagnole, quand les ordres monastiques, loin de faire cause commune contre les évêques ou contre les autorités nouvelle-

la famille du cacique Guarionex. Petr. Mart. *Ocean.* Dec. I, lib. IX, p. 211 ; Gomara, *Hist. de las Indias,* fol. XVIII, *b* (éd. de 1553.)

[1] *Islas inutiles.* Voyez les priviléges concédés aux colons de la Isla Española (26 septembre 1513), dans Nav. t. I, Doc. CLXXV, p. 356. Cette pièce accorde des Indiens au chapelain du roi, aux secrétaires et aux gentilshommes de service. Les descendans de ceux dont les pères ont été *brûlés* pour hérésie ne doivent pas résider à Haïti. Cette épouvantable dénomination *hijos o nietos de quemado* se trouve souvent répétée dans l'ordonnance royale de 1513.

ment instituées, se sont déclarés les uns favorables à l'indépendance, les autres, ennemis ardens de toute innovation. En différentes localités, nous avons vu le même ordre des capucins adopter des systèmes politiques diamétralement opposés. Des contradictions tout aussi frappantes signalèrent la première époque des découvertes de l'Amérique. Le cardinal Mendoza, que ses contemporains ne connaissaient que sous le nom de *grand cardinal d'Espagne*, est accusé surtout d'avoir approuvé les mesures de rigueur contre les Indiens [1]. L'énergie de son caractère le portait souvent aux abus d'un pouvoir qu'il partageait avec Ferdinand et Isabelle, et dans lequel, comme le dit avec esprit Pierre Martyr d'Anghiera [2], il jouait le rôle de *troisième roi des Espagnes*. Cette influence n'a pu être de longue durée, puisque le cardinal est mort trois ans après la découverte de l'Amérique; elle fut, de plus, balancée par celle du célèbre archevêque de Grenade, Fray Hernando

[1] Il fut cependant assez humain dans ses décrets en faveur des *cristianos nuevos*. (MARIANA, *Hist. de España*, lib. XXII, cap. 8.)

[2] Epistola CXLIII; CLEMENCIN, p. 38.

de Talavera, qui appartenait à la congrégation de Saint-Jérôme [1]. Confesseur de la reine Isabelle depuis 1478, avec laquelle, pendant ses voyages, il entretenait une correspondance qu'on lit avec le plus vif intérêt [2], il la

[1] C'est le *Prior del Prado* qui soumit Colomb à l'examen des professeurs de Salamanque, et qui lui-même était peu favorable à ses premiers projets.

[2] Voyez dans cette correspondance, publiée par M. Clemencin, les reproches que l'archevêque adresse à la reine sur le luxe des fêtes, les danses et les petits soupers qui eurent lieu à la cour pendant le séjour de Perpignan, à cause de la visite des ambassadeurs français chargés de faire la cession du Roussillon. *Mem. de la Acad. hist.* t. VI, p. 363-375. La justification de la reine et les éclaircissemens qu'elle donne au prélat sur les apparences trompeuses de la galanterie française sont d'une naïve et aimable sincérité. La cession de Perpignan, en 1493, que Anghiera nomme « *ingens et insigne municipium in ipsa Galliæ Narbonensis planitie,* » se trouve relatée dans Anghiera, voyez *Opus epistol.* lib. VI, cap. 128, 131, 134, 135. La persécution qu'éprouva le confesseur Talavera après la mort de la reine Isabelle était l'œuvre de l'inquisiteur de Cordoue, Diego Rodriguez Lucero, que nous avons déja vu signalé plus haut (t. II, p. 283), comme *obscurantiste* (tenebrarius), par ce même Anghiera, qui nomme le tribunal de l'inquisition *præclarum inventum et omni laude dignum.*

fortifiait dans son affection pour les indigènes et dans ses dispositions de tolérance religieuse. Heureusement pour les naturels des Antilles, les premiers religieux envoyés dans les îles étaient de l'ordre de Saint-Jérôme. Le nom de l'ermite Fray Roman Pane fut longtemps célèbre parmi les indigènes, dont il savait adoucir l'infortune [1]. Les franciscains, dont Colomb portait quelquefois l'habit par excès de dévotion (car il ne leur était point affilié), ne furent envoyés [2] à Haïti qu'en 1502, les dominicains en 1510. Les premiers travaillaient à la cour à la fois contre la liberté des Indiens et contre les droits que le Saint-Siège accordait aux Juifs et aux Maures convertis. La persécution qu'ils faisaient éprouver à l'arche-

[1] Muñoz, lib. VI, § 8.

[2] Je signale l'époque d'une véritable *mission de frayles*, car déja dans le second voyage un moine franciscain, Antonio de Marchena, qui peut-être (Muñoz, lib IV, § 24; Nav. t. III, p. 603) est la même personne que le gardien du couvent de la Rabida, près de Palos, Juan Perez, le plus ancien des protecteurs de Colomb, paraît avoir été à Haïti en qualité d'astronome (*buen astrologo*), d'après la recommandation directe de la reine Isabelle. (Lettre de la reine en date du 5 septembre 1493; Nav. t. II, Doc. LXXI, p. 110.)

vêque de Grenade n'avait d'autre cause secrète que l'esprit de tolérance et de modération dont cet homme vertueux donnait l'exemple. Les seconds, long-temps humains [1] et protecteurs des indigènes comme l'étaient les religieux de Saint-Jérôme, devinrent plus tard [2]

[1] C'étaient les dominicains aussi qui dans les conférences de Salamanque en 1486, avaient reconnu la justesse des argumens de Colomb. (REMESAL, *Hist. de Chiapa*, lib. II, c. 7 et 27.)

[2] *OEuvres de Las Casas*, t. II, p. 424. La rivalité des deux ordres de Saint-François et de Saint-Dominique, entretenue par la cour de Rome, se manifesta de la manière la plus vive par le fameux défi fait en 1498 à Savonarola de traverser un bûcher ardent, épreuve de feu qui fut empêchée par une pluie d'orage. (SISMONDI, *Histoire de la liberté en Italie*, t. II, p. 153.) Les franciscains observantins étaient aussi les plus violens persécuteurs des juifs convertis, dont plusieurs s'élevèrent à l'épiscopat en Espagne. (*Mém. histor.* t. VI, p. 485 et 488.) Leur aversion pour la reine Isabelle était fondée sur les principes de tolérance religieuse vers laquelle inclinait cette femme, qui réunissait la douceur à la force. La haine augmenta par la réaction que produisit la réforme des ordres monastiques exécutée par l'ami de la reine, l'archevêque de Tolède, Ximenez de Cisneros. Telle fut la fierté des franciscains que lorsque, dans une vive discussion

leurs ennemis les plus acharnés. Tels étaient les contrastes singuliers qu'offre l'histoire de la première *conquéte;* cependant, pour être juste, il faut signaler avec reconnaissance les nobles et courageux efforts qu'à la fin du moyen-âge comme dans les premiers temps du christianisme, le clergé en masse a faits pour défendre les droits que l'homme tient de la nature. Ces efforts étaient d'autant plus dignes d'éloges, que la lutte était engagée à la fois avec un pouvoir despotique et les impérieux besoins de l'industrie naissante des colonies. « Depuis 1510 jusqu'en 1564, écrit l'évêque de Chiapa [1], on ne cesse de *proclamer dans les chaires, de soutenir dans les colléges et de représenter aux monarques* que faire la guerre aux Indiens c'est violer ouvertement la justice, et que tout l'argent que les Indes ont livré est injustement acquis. Les plus *savans théologiens* en Espagne, d'accord avec les *re-*

avec la reine Isabelle, celle-ci se plaignit du peu de respect qu'on lui montrait, le *général de l'ordre* répondit : « Je suis dans mon droit, je parle à la reine de Castille qui est un peu de poussière (*un poco de polvo*) comme moi. » (L. c. p. 201.)

[1] *OEuvres,* t. II, p. 234 et 237.

ligieux (de Saint-Jérôme et de Saint-Dominique), ont déclaré que la conduite qu'ont tenue les chrétiens dans les Indes, et qu'ils y tiennent encore, ne convient qu'à des tyrans et à des ennemis de Dieu. » Le pape Paul III expédia deux brefs dans lesquels ils se plaint « de ce que, par l'invention de Satan, on prétend que les Indiens occidentaux et autres peuples récemment découverts, doivent être réduits en servitude, comme si leur caractère d'hommes pouvait être méconnu. » C'est une sainte loi (*ley santissima*), dit Francisco Lopez de Gomara, prêtre séculier, dont l'*Histoire des Indes* est dédiée à Charles-Quint, que cette loi de l'empereur, qui défend sous les peines les plus graves d'asservir les Indiens. *Justo es que los ombres que nacen libres no sean esclavos de otros ombres*. Ces nobles paroles sont dues à un écrivain qui, plus impartial sans doute qu'Oviedo[1], exprime cependant un

[1] La haine mutuelle que se portaient Fernando Colomb et l'historiographe Gonzalo Fernandez d'Oviedo a été d'autant plus nuisible à la mémoire du grand amiral, qu'Oviedo, dans ses nombreux écrits, aime à se vanter « de décrire non ce qu'il a entendu dire, mais ce qu'il a vu de ses yeux. » Page de l'infant don

mécontentement assez vif de l'administration civile de Christophe Colomb et de son frère

Juan, dont la mort précoce a préparé la réunion des deux monarchies espagnole et autrichienne, il a vu, dans le cours d'une vie de 79 ans, le siège de Grenade, l'assassinat tenté par le fanatique Juan de Cañamas sur la personne de Ferdinand-le-Catholique, la réception de Christophe Colomb à Barcelone lors du retour de son premier voyage, et l'abdication de Charles-Quint. Il a passé 42 ans en Amérique et a traversé huit fois l'Atlantique. La franche naïveté de son style donne une physionomie particulière aux ouvrages de sa vieillesse. « Entended, lector, que ha 'dias que (de mi propia é *cansada* mano) escribo é *hablo* en estas materias, y no desde ayer, *sinó sin muelas é dientes me ha puesto tal ejercicio*. De las muelas *ninguna tengo y los dientes superiores todos me faltan*, é ni un pelo en la cabeza é la barba hai que blanco non sea. Page muchacho fui llevado, seyendo de doce años, desde el año 1490 a la corte de los Catolicos Reyes é comencé á ver la caballeria é nobles e principales varones de España. » Ce morceau curieux est tiré de la troisième *Quincuagena* d'Oviedo, qui est restée manuscrite et qu'il a terminée en mai 1556. (*Mém. hist.* t. VI, p. 222.) L'historiographe Oviedo et Las Casas, se fiant trop à leur mémoire, ont confondu souvent les dates et les faits; mais telle a été l'admirable énergie de caractère de l'évêque de Chiapa, qu'à l'âge de 78 ans (en 1552), il publia pour la première fois son

Barthélemi. Il était de la nature de ce système d'administration, comme de tout système colonial, que les mauvais germes qu'il renfermait se développassent rapidement, presque à l'insu de la mère-patrie, et en opposition avec les lois humaines qui y ont été de temps en temps proclamées. Dans l'ordre social et politique, ce qui est injuste recèle un principe de des-

fameux traité qui porte le titre de *Quæstio de imperatoria vel regia potestate* (*du Prince comme sujet de la loi*), traité de politique dont la réimpression ne serait pas permise au dix-neuvième siècle dans plusieurs capitales de l'Europe. (*OEuvres de Las Casas*, t. II, p. 75-113.) L'usage d'une certaine liberté de la presse que le gouvernement espagnol permettait alors aux premiers dignitaires de l'Église est assez remarquable; il frappe surtout lorsqu'on se rappelle que presqu'à la même époque où Las Casas prouve « que le roi Catholique, pour sauver son ame, doit rendre le Pérou au neveu de l'Inca Guaynacapac, » et que les cruautés exercées par le peuple juif et relatées dans le Deutéronome, ne doivent pas servir d'excuse dans les guerres qu'on intente aux naturels de l'Amérique (l. c. t. I, p. 339-341; t. II, p. 322 et 245), un autre évêque, celui d'Orihuela, dans un ouvrage dédié au pape Clément VIII, établit « le droit de tuer de sa propre autorité un frère ou un fils hérétiques. » (Clemencin, p. 390.)

truction ; et les prédictions du spirituel et satirique Girolamo Benzoni sur le sort futur d'Haïti et de toute l'Amérique colonisée par des blancs, prédictions faites dans la première moitié du seizième siècle, ont été pleinement accomplies [1] de nos jours.

[1] Voyez *Historia del Mondo Nuovo* (Vinet. 1565), lib. II, c. 1 et 17, p. 65 et 109. « Les nègres africains se rendront sous peu maîtres de l'île Saint-Domingue. — Je pense que toute nation qui a le malheur d'être sujette à des étrangers, se soulèvera tôt ou tard : il en sera ainsi des habitans des Indes. » Aussi le cardinal Ximenes prédit la révolte des nègres « comme une race entreprenante et extrêmement prolifiqué. » (Marsolier, *Hist. du cardinal*, 1694, liv. VI.) Des noirs ont été introduits à Saint-Domingue cinq ans avant la mort de Christophe Colomb, mais en très petit nombre et sans sa participation. Ce seul fait, historiquement bien avéré, dément l'assertion si souvent répétée que la malheureuse idée de substituer dans le travail des mines des nègres aux naturels des Antilles, appartient à Las Casas. La cour de Madrid surveillait avec une méfiante prudence la qualité des individus auxquels devait être permis l'accès d'Haïti. Elle excluait les Maures, les Juifs, les nouveaux convertis, les moines non Espagnols et les « fils et neveux de gens brûlés (*quemados*) », c'est-à-dire morts sur les bûchers de la Sainte Inquisition (Nav. t. II, Doc. 175, c. 361);

Je viens de traiter une matière qui n'a pas été abordée jusqu'ici avec l'indépendance d'es-

mais l'introduction « de nègres nés dans la maison de maîtres chrétiens (*nacidos en poder de christianos*) fut permise dans les instructions données en 1500 à Nicolas de Ovando. (HERR. Dec. I, lib. IV, cap. 12.) Le nombre de ces esclaves noirs semble avoir augmenté considérablement jusqu'en 1503, car dans cette année nous voyons déja le même Ovando demander à la cour (Dec. I, lib. V, c. 12) « de ne plus envoyer des noirs à l'île Española, parce qu'ils se mettaient souvent en fuite et gâtaient le moral des naturels. » L'année de la mort de Christophe Colomb fut signalée par la permission donnée au nègres de se marier aux Antilles, mais défense fut faite de recevoir aucun nègre venu du Levant ou élevé dans une maison de Maures. (Dec. I, lib. VI, c. 20.) En 1510 (année dans laquelle Las Casas a dit sa première messe dans la *ciudad* de la Vega sans avoir encore aucun rapport politique avec le gouvernement), le roi Ferdinand ordonna à la Casa de Contratacion de Séville, établissement récemment fondé, « de faire passer 50 esclaves à Haïti pour le travail des mines, puisque les naturels de l'île étaient faibles d'esprit et de corps. » (Dec. I, lib. VIII, c. 9.) On pourrait croire que cet envoi étoit composé de nègres créoles nés, comme on disait alors, sous puissance de chrétiens ; mais l'ordonnance de 1511 (Dec. I, lib. IX, cap. 5) exprime déja clairement une véritable *traite de nègres*. « On se loue de

prit qu'exigent les grands intérêts de l'humanité à toutes les époques de l'histoire. Il ne

l'état prospère de la colonie et de la fréquence décroissante des ouragans comme effet de la multiplication des églises et de l'exposition du Saint-Sacrement. On cède au vœu des Dominicains pour diminuer le travail des naturels, et la cour ordonne qu'on transporte aux îles beaucoup de nègres des côtes de Guinée, puisqu'un nègre travaille plus que quatre Indiens. » Jusque-là le nom de Las Casas ne paraît pas dans le récit minutieux de l'administration d'Haïti que les historiens nous ont conservé : la proposition formelle de Las Casas « de donner la permission aux colons d'amener des nègres pour soulager le sort des naturels, *que a los Castillanos que vivian en las Indias se diese saca de negros para que fuessen los Indios mas aliviados en las minas,* » ne date que de l'année 1517. (Dec. II, lib. II, cap. 20.) Cette proposition, appuyée par le grand crédit dont jouissait alors Las Casas auprès du grand-chancelier et tout le parti puissant des Flamands, a eu la plus malheureuse influence sur l'extension de la traite : ce n'est qu'alors qu'une licence d'introduction de quatre mille nègres de Guinée fut vendue par les Flamands à des négocians génois pour 25,000 ducats. C'était le commencement de ces affreux *asientos* que plus tard la cour a accordés aux maisons de Peralta, Reynel et Rodiguez de Elvas. (*Relat. hist.* t. III, p. 403.) Une proposition entièrement semblable à celle de Las Casas fut faite la même année (Dec. II,

s'agit pas ici d'accuser avec amertume ou de défendre par de timides détours les hommes

lib. II, c. 22) par les pères de l'ordre de Saint-Jérôme; dans l'une et dans l'autre il était aussi question d'envoyer des laboureurs européens de race blanche (*labradores*) pour les métairies. C'est à tort que l'abbé Grégoire, dans la discussion qu'il a eue sur l'origine de la traite, avec MM. Funes, Meer et Llorente, a soupçonné l'historiographe Herrera d'avoir faussement inculpé Las Casas. Le *Mémorial* présenté par ce dernier au grand-chancelier a été entre les mains de Muñoz, qui l'a copié. Le troisième article porte la proposition « que chaque colon (*cada vecino*) puisse introduire librement (*francamente*) deux nègres et une négresse. » (Nav. t. I, p. LXXXVIII.) Las Casas n'a pas eu la première idée d'introduire des nègres aux Antilles; cette introduction avait lieu pour le moins depuis six ou sept ans : mais il a malheureusement contribué, en 1517, et conjointement avec les pères de Saint-Jérôme, alors ses ennemis (Dec. II, lib. II, c. 15), à étendre la traite, à la vivifier par son influence et en la rendant lucrative sous la forme d'*asiento*. J'ai examiné cette question avec la plus scrupuleuse impartialité, elle a d'autant plus de gravité que le nombre des noirs des deux Amériques est déja de *sept* millions. Dans l'antiquité les Africains, ou plutôt les races sémitiques établies sur les côtes boréales de l'Afrique faisaient la traite des *blancs* en Europe. Avant que les Européens eussent fait la traite des noirs en Afrique,

qui jouissent d'une illustration méritée; il s'agit de répandre une opinion plus juste des circonstances qui ont introduit et maintenu pendant long-temps, sous différentes dénominations, le servage en Amérique, circonstances qui se sont manifestées partout depuis le moyen-âge jusqu'à nos jours et qui ont amené, quel que soit le degré de culture intellectuelle des prétendus *conquérans civilisateurs*, un résultat également funeste. Cette analogie ne s'est pas seulement conservée dans

les Guanches des Canaries furent amenés et, dans les dernières années du quatorzième siècle, exposés comme des esclaves aux marchés de Séville et de Lisbonne. On croit assez généralement que les premiers esclaves noirs à cheveux crépus ont paru à Lisbonne en 1442 (Barros, Dec. I, lib. I, c. 6; c'étoient des nègres de Sénégambie que les Maures avaient envoyés pour racheter des esclaves de leur propre race. Ritter, *Africa*, 1822, p. 411.) Mais Ortiz de Zuñiga a prouvé que des noirs avaient été déja amenés à Séville sous le règne du roi Henri III de Castille, par conséquent avant 1406. (*Annales de Sevilla*, lib. XII, n° 10.) Les Catalans et les Normands ont fréquenté les côtes occidentales d'Afrique jusqu'au tropique du Cancer pour le moins 45 ans avant l'époque à laquelle l'infant don Henri le Navigateur commença la série de ses découvertes au-delà du cap Non.

les faits accomplis, dans des actes de barbarie ou de longue oppression; elle se présente aussi dans les argumens par lesquels ces actes sont justifiés, dans la haine à laquelle on voue ceux qui les révèlent, dans ces hésitations d'opinions, ces doutes que l'on feint sur le choix entre le juste et l'injuste, pour mieux déguiser le goût de la servitude et des mesures de rigueur. Ecoutons encore une fois l'ami de Colomb, Pierre Martyr d'Aghiera[1] : « Sur la liberté des Indiens, écrit-il en 1525 à l'archevêque de Calabre, on n'a encore rien trouvé de convenable. Le droit naturel et la religion (*iura naturalia Pontificiaque*) veulent que tout le genre humain soit libre. Le droit impérial (la politique) n'est pas du même avis. L'usage même est contraire, et une longue expérience enseigne que l'asservissement est nécessaire à ceux qui, privés de maîtres et de tuteurs, retourneraient à leur idolâtrie et à leurs anciennes erreurs. » Ces paroles mémorables justifient Las Casas lorsqu'il s'écrie, après avoir traité Colomb avec une grande sévérité: « Que pouvait-on attendre d'un vieux

[1] *Opus Epist.* n° 806, p. 480.

marin, homme de guerre, dans un temps où les plus savans et respectables ecclésiastiques restaient incertains ou justifiaient l'esclavage ! »

Colomb sentait très bien lui-même qu'exerçant un pouvoir absolu au milieu de la lutte des partis, l'énergie de son caractère et sa position politique l'entraînaient quelquefois à des actes de violence et de sévérité qu'il ne se serait point permis en Europe et sous une administration pacifique. Gomara[1], dans son

[1] « Era (el almirante) ombre de buena estatura y membrudo, cariluengo, vermejo, pecoso y *enojadiço* y crudo y que sufria mucho los trabajos. » (GOMARA, fol. 15 *b*.) Dans sa jeunesse, dit Fernando Colomb (cap. 3), mon père avait les cheveux blonds (*el cabello blondo*), mais déja à l'âge de trente ans il les avait blancs. Benzoni, né treize ans après la mort de Christophe Colomb, le caractérise : « ingenio excelso, læto et ingenuo vultu. Acres illi et vigentes oculi, *subflava Cæsaries*, os paulo patentius, in primis justitiæ studiosus erat, iracundiæ tamen pronus *si quando commoveretur.* » (*Hist. Indiæ occid.* 1586, lib. I, cap. 14.) Sur l'incertitude des portraits discordans de l'amiral conservés à Cuccaro, chez le duc de Berwick et à Madrid, etc., voyez CANCELLIERI, *Notizie di Christ. Colombo*, 1809, p. 180. *Codice Colombo-Amer.* p. LXXV.

style expressif et naïf, l'appelle « homme de belle taille, fort de membres, à visage alongé, frais et rougeâtre de teint (le fils de Colomb dit *de color incendido*), rempli de taches de rousseur, *enclin à la colère*, dur à s'exposer aux fatigues. » Colomb se caractérise lui-même dans une lettre au commandeur Nicolas de Ovando, dont Las Casas nous a conservé un fragment[1] comme « âpre et peu aimable de paroles. » Au moment funeste et critique où chargé de fers, il doit se justifier de la punition de Moxica, Pedro Requelme, Hernando de Guevara et d'autres rebelles, il dit noblement dans un écrit trouvé dans les archives du duc de Veragua[2] : « Je dois être jugé comme un

[1] Lettre du mois de mars 1504. Nav. t. II, Doc. XX, p. 437.

[2] « Yo he perdido (en estos trabajos) mi juventud, y la parte que me pertenece de estas cosas y la honra dello; mas non fuera de Castilla adonde se juzgaran mis fechos y seré juzgado como a capitan que fue a conquistar de España fasta las Indias y non a gobernar cibdad ni villa ni pueblo, puesto en regimiento, salvo a poner so el señorio de S. A. gente salvage, bellicosa(?) y que viven por sierras y montes. » Ce fragment est de la fin de l'année 1500. (Nav. t. II, Doc. CXXXVII, p. 255.) La lettre adressée à la nourrice de l'infant

capitaine qui est venu d'Espagne conquérir les pays vers l'Inde, et non comme un homme

don Juan, doña Juana de la Torre, aussi de la fin de 1500, répète cette même pensée d'une manière plus pathétique, mais un peu incohérente dans la construction des phrases : « Allì me juzgan como gobernador que fue a Cecilia (en Sicile) ó ciudad o villa puesta en regimiento y *adonde las leyes se pueden guardar por entero*, sin temor de que se pierda todo y rescibo grande agravio. Yo debo ser juzgado como capitan que fue de España á conquistar fasta las Indias á gente belicosa y mucha y de costumbres y seta á nos muy contraria : los cuales viven por sierras y montes sin pueblo asentado ni nosotros, y adonde por voluntad divina he puesto só el señorio del rey y de la reyna nuestros señores, otro mundo; y por donde la España, que era dicha probe, es la mas rica. Yo debo ser juzgado como capitan que de tanto tiempo fasta hoy trae las armas a cuestas sin las dejar una hora y de caballeros de conquistas y del uso, *y no de letras, salvo si fuesen de Griegos y de Romanos*, ó de otros modernos de que hay tantos y tan nobles en España, ca de otra guisa recibo grande agravio porque en las Indias no hay pueblo ni asiento. » (Nav. t. I, p. 273.) On diroit que le fragment trouvé dans les archives du duc de Veragua est, soit le brouillon de la lettre à la nourrice de l'infant, soit le commencement d'une lettre écrite dans ce même but de justification. Nous avons déja fait voir plus haut, en comparant des lettres adressées au trésorier

qui administre une ville grande ou petite, soumise à un régime régulier : car j'ai eu à placer sous le vasselage de Son Altesse des peuples sauvages, belliqueux, vivant par monts et forêts. » Ce langage si haut et si ferme rappelle la défense de Warren Hastings, accusé de violences bien plus atroces que celles dont on a inculpé Colomb, et se vantant d'avoir étendu dans les circonstances les plus difficiles l'empire britannique de l'Inde. C'est aussi « cet empire des circonstances, cette nécessité d'une prévoyante politique » qui ont été invoqués pour disculper l'amiral de la trame perfide qui fit tomber Caonabo [1], le riche cacique de la province de Cibao, entre les mains des Espagnols. L'instruction donnée au capitaine Mosen Pedro Margarit, pour attirer le cacique dans le piège, est très remar-

de la couronne don Rafael Sanchez et à l'escribano de racion, don Luis de Santangel, et écrites en 1493, que Colomb avait l'habitude d'envoyer à différentes personnes parmi ses protecteurs, des lettres du même contenu et en se servant presque des mêmes expressions.

[1] L'amiral l'appelle Cahonaboa, Pierre Martyr Caunaboa. (*Ocean.* Dec. I, lib. IV, p. 48.)

quable, et ne porte guère, comme l'a très bien observé M. Washington Irving, un caractère chevaleresque. Après avoir recommandé à Margarit « de couper le nez et les oreilles aux Indiens qui ont soustrait de l'or, *parce que ce sont des membres difficiles à cacher,* » Colomb ordonne qu'on envoie à Caonabo des hommes rusés avec des présens, « qu'on lui dise qu'on désire beaucoup son amitié (*que se tiene mucha gana de su amistad*), qu'on l'amuse de belles paroles pour lui ôter tout reste de méfiance, et qu'une fois saisi on lui mette une chemise et une ceinture pour mieux s'assurer de sa personne, puisqu'un homme nu échappe trop facilement[1]. » De tous les temps les nations de l'Europe latine ont eu l'habitude de se calomnier mutuellement : les Espagnols se plaisaient à accuser Colomb de « finesse génoise, » sachant tirer parti de tout, même du phénomène d'une éclipse de lune[2] : ils oubliaient le caractère

[1] Instruccion del 9 de abril 1494. (Nav. t. II, Dec. LXXII, p. 12.)

[2] L'éclipse du 29 février 1504 que Colomb avait prédite trois jours avant aux Indiens de la Jamaïque pour les épouvanter et les forcer d'apporter de nou-

rusé de Cortez qui, à peine débarqué sur la plage de Chalchicuecan, en 1519, assurait

velles provisions. Je trouve notées les circonstances de cette éclipse et la déduction de la longitude du *puerto de Sta Gloria* sur le littoral de l'île Janahica (Jamaïque), dans le livre des *Profecias* de Colomb, fol. LXXVI. Aussi le testament de Diego Mendez en parle et nomme l'éclipse presque totale. (Nav. t. I, p. 325; t. II, p. 272.) Colomb remarque qu'il ne put observer le commencement de l'éclipse, parce que ce commencement précédait le coucher du soleil (*porque el comienzo fue primero que el sol se pusiese, non lo pude notar*). Ce cas est très rare et un effet de la réfraction. Selon Fernand Colomb (*Vida*, cap. 103), l'amiral, « lorsqu'il fit semblant de s'enfermer pendant l'éclipse pour parler un peu avec son Dieu (*queria hablar un poco con su Dios*), tira surtout partie de la couleur rougeâtre de la portion éclipsée (*inflamacion de la luna por ira del cielo*), teinte qui naît, comme on sait, de l'inflexion des rayons solaires dans le cône de l'ombre, par l'influence de l'atmosphère terrestre et qui est surtout très vive sous les tropiques. (*Relat. hist.* t. III, p. 544.) On n'a aucunement besoin d'admettre que la prédiction de l'éclipse se fondait sur le calcul de Colomb; l'amiral avait sans doute des Éphémérides à bord, probablement celles de Regiomontanus, embrassant les années 1475-1506, ou le *Calendarium eclipsium pour* 1483-1530, dont l'usage était très répandu parmi les Portugais et les Espagnols. Cette supposition est d'au-

déja à son souverain, dans une lettre datée de la Ricca Villa de Veracruz, que le riche et puissant seigneur Montezuma devait tomber mort ou vivant entre ses mains[1].

Telle est la complication des destinées humaines que ces mêmes cruautés qui ont ensanglanté la conquête des deux Amériques, se sont renouvelées sous nos yeux, dans des temps que nous croyons caractérisés par un progrès prodigieux des lumières, par un adoucissement général dans les mœurs, et cepen-

tant plus probable, que Colomb avait une entière confiance dans la détermination des longitudes par l'observation des éclipses lunaires (il dit dans sa lettre au pape Alexandre VI : *no pudo haber yerro porque hubo entonces eclipsis de la luna*. Nav. t. II, Doc. CXLV, p. 280) et que déja dans le journal du premier voyage (journée du 13 janvier 1493) il se propose « d'observer la conjonction de Jupiter et de Mercure et l'opposition de Jupiter, » phénomènes qui sans doute lui étaient indiqués par les Ephémérides qu'il avait à bord de son vaisseau. L'ami de Colomb, Vespuce, dans la lettre à Lorenzo di Pierfrancisco de' Medici, dit clairement (Bandini, p. 72) qu'il se servit en 1499 et 1500 « de l'Almanach de Giovanni de Monteregio, calculé pour le méridien de Ferrare. »

1 *Cartas de Hernando Cortes* (éd. du cardinal Lorenzana, p. 39).

dant un même homme, à peine au milieu de sa carrière, a pu voir la *terreur* en France, l'expédition inhumaine de Saint-Domingue, les réactions politiques et les guerres civiles continentales de l'Amérique et de l'Europe, les massacres de Chio et d'Ipsara, les actes de violence qu'ont fait naître tout récemment, dans la partie méridionale des États-Unis, une atroce législation concernant les esclaves, et la haine de ceux qui voudraient la réformer [1]. Les passions se sont fait jour avec un effort irrésistible chaque fois que les circonstances ont été les mêmes au dix-neuvième comme au seizième siècle. La puissance des choses a cédé à la puissance des mœurs. Aux deux époques, des regrets ont suivi les malheurs publics; mais de nos jours, dans les tristes souvenirs que j'invoque, des regrets, plus unanimes, se sont aussi plus hautement manifestés. La philosophie, sans obtenir la victoire, s'est soulevée en faveur de l'humanité, et la violence des passions a perdu de cette franchise antique qui exclut la pudeur du forfait et caractérise la marche rapide de

[1] *Relat. hist.* tom. III, p. 457 et 613.

la conquête du Nouveau Monde. La tendance moderne est de « chercher la liberté par des lois, » l'ordre par le perfectionnement des institutions. C'est comme un élément nouveau et salutaire de l'ordre social, élément qui agit lentement, mais qui rendra moins fréquent et plus difficile le retour des commotions sanguinaires.

Si la découverte de l'Amérique, en donnant une nouvelle trempe au caractère national, nous rappelle, sous quelque rapport, la vie animée et la sauvage indépendance du moyen-âge, s'il est vrai qu'elle a marqué d'une empreinte de grandeur ces rapides et aventureuses expéditions qui ont amené la ruine de deux empires et ouvert au commerce des peuples de vastes contrées, elle n'offre cependant dans le tableau des mœurs qu'une faible analogie avec l'époque chevaleresque de l'Europe chrétienne. Ce n'est pas l'exaltation du courage et l'esprit d'entreprises hasardeuses qui caractérisaient seuls le temps de la chevalerie, c'est aussi le désintéressement, la protection du faible, la loyauté dans l'accomplissement d'un vœu ou de promesses données, c'est l'enthousiasme de la foi, la puissance ou la

suprématie du sentiment et de l'intérêt intellectuel sur les intérêts matériels de la société. Telle était la physionomie de la chevalerie dans la noble lutte des Goths et des Arabes en Espagne, telle elle était dans les expéditions des chrétiens en Orient. Les mœurs chevaleresques, il faut bien le dire aussi, tout en contribuant à l'élévation des ames et au développement du sentiment poétique, n'excluaient pas ces actes de férocité qu'inspire instantanément l'ardeur des passions haineuses. L'institution de la chevalerie, en épurant et en raffinant les mœurs dans la haute sphère de l'ordre social, demeura étrangère aux lois de la patrie : elle n'influa que très indirectement sur l'amélioration du sort des basses et plus nombreuses classes du peuple. Fruit de l'anarchie féodale dans des siècles d'oppression et de brigandage, elle n'a pas survécu aux circonstances qui l'ont fait naître. La véritable conquête de l'Espagne mauresque se termine déja à la bataille de Las Navas de Tolosa, en 1212. Il ne restait que le petit royaume de Grenade entre les mains des Musulmans. Un nouvel ordre de choses commença dès-lors dans l'Espagne sujette aux deux couronnes

d'Aragon et de Castille. Les exploits guerriers qui ont illustré, à la fin du quinzième siècle, la destruction du dernier asile des Maures dans la Péninsule, rappelaient sans doute les anciens prodiges de la chevalerie comme manifestation de valeur personnelle, comme générosité dans les combats, comme absence aussi de ce sentiment d'humanité universelle qui embrasse des peuples différant de religion et de race; mais le siége de Grenade, et la *conquête* de l'Amérique, se trouvent séparés par deux siècles et demi de cet état de la société qui avait enfanté un système de chevalerie embrassant presque toute l'Europe chrétienne, et suppléant à la faiblesse de l'autorité suprême par l'exaltation de l'énergie individuelle. Les vertus dont cette énergie de caractère tire son plus bel éclat, sont sans doute de tous les temps et peuvent être célébrées dans l'histoire sous le nom de vertus chevaleresques; mais le siècle de la chevalerie même, comme son reflet, la fleur de la poésie romantique, finissent avec le règne de Ferdinand III de Castille et celui des Hohenstaufen. L'accroissement de l'autorité monarchique, l'extension du commerce dans le bassin de la

Méditerranée et avec les côtes de Flandre, le besoin généralement senti de l'ordre fondé sur la loi diminuèrent l'importance des existences individuelles et les efforts déréglés d'une seule classe avide d'exercer un pouvoir indépendant. La chevalerie avait cessé dès que la nation s'était constituée en corps et que pour la répression des abus comme pour la défense du faible, on n'invoquait que l'action protectrice du gouvernement.

C'est sous le règne de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle surtout que le système d'unité, de fusion politique et de pouvoir arbitraire, s'est rapidement affermi ; et les écrivains modernes qui ont cru voir, dans le drame sanguinaire de la conquête de l'Amérique, l'effet d'une impulsion donnée par la chevalerie du moyen-âge, la suite d'un mouvement non interrompu, ont oublié les changemens survenus dans l'ordre social d'un pays entrant dans la carrière des peuples industriels ; ils ont confondu l'état de la Péninsule lors du siége de Grenade et lors des combats d'Alarcos et de Tolosa. Les *Caballeros de la Conquista*, inhumains sans passions, convertissant en vices les travers de la chevalerie,

rappelaient plutôt, à un petit nombre d'exceptions près, dans les combats qu'ils se livraient à eux-mêmes et aux princes indigènes, à ces *condottieri*, capitaines de la milice étolienne qui ravageaient, dès le milieu du quatorzième siècle, la malheureuse Italie. D'ailleurs la soif de l'or dont on a tant parlé, était moins funeste à la population indienne par les actes de violence instantanée qu'elle provoquait, que par ces lentes exactions auxquelles conduisirent d'abord le travail des mines, et plus tard[1], entre les années 1513 et 1515, la

[1] Non en 1506, comme on le dit généralement. Oviedo a vu planter les premières cannes à sucre à Saint-Domingue, comme il le dit clairement. *Hist. nat. de las Indias*, lib. IV, cap. 8. Or, Oviedo n'est venu à Saint-Domingue qu'en 1513, comme *veedor de las fundiciones de oro;* il n'y resta que deux ans. Ses autres voyages furent en 1519, au Darien; en 1526, à Carthagène des Indes; en 1535, à la *fortaleza de Santo Domingo*. Comme dans cette dernière année il y avait déja trente sucreries dans l'île, où l'on se servait pour exprimer le vezou (*guarapo*), des cylindres qui avaient été introduits par Gonzalo de Veloso, et qui étaient mis en mouvement tant par des chevaux que par des roues hydrauliques (*trapiches de agua*), il ne peut être question pour l'introduction des cannes par Pedro de

culture de la canne à sucre. Le goût pour les entreprises d'industrie commerciale que les Castillans avaient contracté d'abord par le contact avec les Arabes et plus tard par leurs rapports fréquens avec les ports d'Italie, rendait, dans les îles Antilles, les colons nouveaux des hôtes d'autant plus oppresseurs, que le manque de connaissances techniques et l'ignorance absolue de tout principe de régime colonial conduisaient à une dépense inutile de temps et de forces physiques dans les travaux imposés aux Indiens. Ceux des historiens espagnols qu'un faux sentiment de nationalité a rendus ennemis de Christophe Colomb, après

Atienza, que de l'époque de 1513-1515. Il est assez remarquable que l'histoire nous fasse connaître avec tant de précision les circonstances dans lesquelles a commencé une culture qui a influé à la fois sur la barbarie de la traite des noirs et sur la prospérité du commerce européen, tout l'Archipel des Antilles ayant exporté, sans compter les effets du commerce frauduleux, en 1826, plus de 287 millions; en 1836, plus de 380 millions de kilogrammes de sucre. (Comparez la *Relation hist.* t. III, p. 493, et l'important mémoire de M. Rodet, sur la consommation du sucre en Europe.)

l'avoir accusé de finesse et d'astuce, aiment à parler de son avarice mercantile comme preuve de sa cupidité italienne. L'amiral, comme l'indique sa correspondance avec son fils Don Diego, montre sans doute un soin très actif et minutieux pour la conservation de sa fortune; mais aussi cette correspondance n'embrasse-t-elle que les années 1504 et 1505, dans lesquelles, après la mort de la reine Isabelle, le gouvernement l'avait privé de ses rentes d'Haïti, des droits de *terzio*, *ochavo*, et *diezmo* inscrits, comme il le dit à plusieurs reprises, dans le *libro de sus privilegios*[1]. Il se plaint des avances qu'il a dû faire aux personnes qui l'accompagnèrent dans le quatrième et dernier voyage : il avoue « qu'il ne vit que d'argent emprunté, » et il prescrit à son fils d'avoir recours, comme de coutume, à l'évêque de Palencia[2] et au *señor*

1 Lettre du 21 décembre 1504 (Nav. t. I, p. 346) et cédule du 2 juin 1497 (t. II, Doc. CXIV, p. 202).

2 Diego de Deza, qu'il ne faut pas confondre avec l'ennemi de Colomb et de Cortez, Juan de Fonseca, archidiacre de Séville, qui, en janvier 1505, fut aussi nommé à l'évêché de Palencia, lorsque Deza devint archevêque de Séville.

Camerero de Son Altesse. Colomb était vivement occupé du rang de sa famille et du lustre qu'il voulait lui donner : il était forcé de tenir un grand état de maison en sa triple qualité d'*amiral de Castille*, de vice-roi et de gouverneur-général. Le premier de ces titres surtout assignait à Colomb la jouissance de tous les priviléges dont le roi Henri III avait gratifié, en 1405, son oncle don Alphonso Henriquez, priviléges plus honorifiques et plus lucratifs que jamais souverain n'en avait accordés à un vassal. Né au sein d'une république où l'on voyait s'élever en peu de temps d'immenses fortunes par la hardiesse des entreprises maritimes dans le Levant, et où ces mêmes avantages devenaient la base du pouvoir aristocratique dans l'État, Colomb était naturellement porté à chérir les richesses comme un moyen d'influence politique et de grandeur. Nous avons vu plus haut qu'il ne tarissait pas sur les éloges donnés à l'or, auquel, selon une direction d'idées qui portaient le caractère et du temps où il vivait, et de l'individualité de son esprit, il attribuait même « des vertus théologiques. » Il revient dans l'acte d'institution de son majorat de famille (22 février

1498, trois mois avant le départ pour le troisième voyage), sur son projet favori, celui de la conquête du Saint-Sépulcre, qui doit être le résultat prochain de la conquête des Antilles, c'est-à-dire, selon lui, d'Ophir et Cipango. Il ordonne à son fils don Diego de se servir de sa richesse « pour entretenir à Haïti quatre bons professeurs de théologie dont le nombre augmentera avec le temps; d'y faire construire un hôpital et une église sous l'invocation de Sainte-Marie de la Conception, avec un monument en marbre [1] et une inscription, enfin pour déposer à la banque de Saint-Georges à Gênes [2] des fonds destinés soit

[1] *Con un bulto de piedra marmol en el cual bulto estará un letrero en conmemoracion del mayorazgo.* (Nav. t. II, Doc. CXXVI, p. 233 et 234.)

[2] Colomb dit proprement que l'on doit « acheter des actions de la banque (*que haga comprar en su nombre é de sus herederos, unas compras a que dicen Logos que tiene el Oficio de San Jorge*), actions qui sont très sûres et qui rapportent aujourd'hui (1498) six pour cent. » Ce passage est digne d'attention pour ceux qui se livrent aux études d'économie politique relative aux temps de la première découverte de l'Amérique. Colomb a tellement à cœur la croisade en Terre-Sainte « dans

à faire une expédition en Terre-Sainte, si le gouvernement espagnol y renonçait, soit à secourir le pape si un schisme [1] dans l'Église le menaçait de la perte de son rang et de ses biens temporels. » Mais ce qui porte le plus l'amiral à désirer si ardemment de voir augmenter le produit de cet or avec lequel (par le moyen des messes de morts célébrées dans des chapelles bien dotées) « on tire les ames [2]

laquelle Leurs Altesses doivent dépenser toutes leurs rentes des Nouvelles Indes, » qu'il ordonne à don Diego ou aux héritiers de celui-ci de commencer l'expédition, lors même que les fonds accumulés dans la banque ne seraient point encore très considérables, «puisqu'il était très probable qu'une conquête de Jérusalem entreprise par de simples particuliers, entraînerait après elle la coopération active du gouvernement. »

[1] On dirait d'une prévision de l'évènement du 31 octobre 1517, en Allemagne. Colomb met une restriction d'une singulière prudence à l'accomplissement de cet ordre de secourir le pape « contre la tyrannie d'une personne qui voudrait dépouiller l'Eglise. » L'héritier sera dispensé de cette offre de secours si le pape était hérétique, *llo que Dios no quiera*.

[2] Je fais allusion au passage souvent cité de la lettre à la reine dans le quatrième voyage : *el oro es excelentisimo*..... et au paragraphe qui termine le testa-

du purgatoire, » c'est une grande vue politique. Plus les monarques étaient persuadés que Colomb avait touché aux riches pays limitrophes de la Chersonnèse d'Or, et plus il y avait espoir qu'on lui fournirait des fonds pour étendre ses découvertes. L'ambition et l'amour de la gloire lui faisaient chercher tous les moyens propres à frapper l'imagination et à faire naître de grandes espérances. Le curé de la Villa de los Palacios, Bernaldez, raconte avoir logé chez lui en 1496 Christophe Colomb et le frère du cacique Caonaboa, baptisé sous le nom de don Diego. Il ajoute que chaque fois que Colomb passait par quelque grande ville, il ordonnait à l'Indien de mettre autour de son cou la magnifique chaîne d'or qu'il avait apportée d'Haïti et qui pesait près de six cents *castellanos*[1]. « Pour réjouir le

ment du 19 mai 1506. (Nav. t. I, p. 309, et t. II, p. 314.)

[1] L. c. t. I, p. LXVIII. C'était un poids de douze marcs d'or, car 50 *castellanos* font un marc qui, d'après l'édit du roi don Alonzo XI, de 1348, devait être le marc allemand, celui de Cologne (*marco de Colonna*, pour Colonia). Les dénominations *medio excelente*, *enrique* et *castellano* (*entero*), étaient synonymes.

cœur de Leurs Altesses, dit Colomb dans la lettre à la nourrice de l'infant, et pour qu'elles comprissent combien mon affaire était importante, j'avais fait mettre de côté des morceaux d'or grands comme des œufs [1] de poules et

[1] Comme dans ces derniers temps la comparaison de la richesse d'or au Choco, au Brésil, dans le sud des Etats-Unis et sur le versant oriental (asiatique) de l'Oural, a beaucoup fixé l'attention du public, je vais consigner ici le poids des plus grandes *pepites* d'or qui ont été trouvées. Celle des terrains aurifères de l'Oural, qui est déposée au cabinet impérial des mines de Saint-Pétersbourg, pèse 10 $\frac{58}{100}$ kilogrammes ; celle que l'on a trouvée, selon M. Köhler de Freiberg, à Anson County, aux états-Unis, en 1821, pèse 21 $\frac{7}{10}$ kilogrammes. Le comté de Cavarras a offert un morceau d'or (toujours sans *gangue*) pesant 12 $\frac{6}{10}$ kilogrammes et plusieurs de 6 et 8 kilogrammes. Du temps de la *conquista*, la pépite d'or (grana de oro) la plus célèbre était celle qui fut trouvée à Haïti, au commencement de l'année 1502, dans les lavages de sables d'or du Rio Hayna, à huit lieues de distance de la ville de Santo Domingo, lavages appartenant à deux colons, Francisco de Garay et Miguel et Diaz. On la décrit grande comme « les pains d'Alcala (*hogazas*) que l'on vend à Séville. » Pour exagérer son volume on ne manquait pas de dire (Herr. Dec I, lib. V, cap. 1) que « les mineurs plaçaient sur le grain d'or un cochon de lait rôti, pour manger,

d'oies que je comptais porter moi-même à la cour et dont le commandeur Bobadilla m'a

comme des rois, d'un plat d'or. » Ce grain est tombé au fond de la mer, non près du cap Beata, comme l'affirme Oviedo (*Hist. nat.* cap. 84), mais comme le dit clairement don Fernando Colomb (cap. 88), le 29 juin 1502, près du cap oriental de l'île d'Haïti, qui est le cap Engaño. C'était le fameux ouragan que Christophe Colomb avait prédit 48 heures avant, « le ciel étant encore tout clair et bleu, » et dans lequel périrent Bobadilla, Roldan et le cacique Guarionex. Nous avons six évaluations du poids de cette fameuse pépite d'or. Oviedo lui donne une arrobe et sept livres; Pierre Martyr d'Anghiera, 3310 castellanos (*auri globus maximi ponderis*, dans *Océan.* Dec. I, lib. X, p. 117); Las Casas (*Obras nuevamente impressas en Barcelona*, 1646, p. 8), 3600 castellanos; don Fernando Colomb (cap. 64), plus de trente livres; Herrera, 3600 pesos; enfin Wytfliet, 3310 livres. (*Descriptionis Ptolemaicæ argumentum,* 1597, p. 25.) Les cinq premières évaluations sont presque identiques, les 32 livres castillanes d'Oviedo font 14 $\frac{6}{10}$ kilogrammes; les 3310 castellanos d'Anghiera 15 $\frac{11}{10}$ kilog. Les *pesos* d'Herrera sont identiques avec les castellanos. (*Quod nummum castellanum vocari diximus vulgo pesum appellant. Ocean.* Dec. II, lib. VII, p. 183.) Wytfliet a pris les *castellanos* d'Anghiera pour des *livres castillanes*, et a, par conséquent, centuplé le poids du grain d'or. Cependant Anghiera dit claire-

frustré. » Des faits directs et auxquels on n'a pas fait assez d'attention, prouvent d'ailleurs

ment : « Unus auri globus repertus fuit trium millium trecentorum decem auri pondo. Globum eum mille amplius homines viderunt et attrectaverunt. Pondus autem hoc a me sic appellatum, *non libram intelligi volo æquare* sed ducati aurei et trientis summam : vocant ipsi pesum ; summamque ponderis Castellanum aureum appellant Hispani. » En effet, le *ducado* ou dobla de la banda avait, vers la fin du 15[e] siècle, 365 à 375 maravedis, lorsque le *peso* ou castellano en avait 480 à 485 (*Mem. de la Acad. hist.* t. VI, p. 513-525 et 537). Quant au marc, Anghiera dit aussi lui-même (Dec. II, lib. IV, p. 154) : « Quam libram Hispanus *marchum* appellat, quinquaginta nummi aurei, *castellani* nuncupati, complent. » Ce calcul, dont j'ai exposé toutes les bases, prouve que la pépite tombée à la mer, pesait presque un tiers de moins que la pépite du comté d'Anson (Caroline du nord). Par les laborieuses recherches que j'ai faites sur le commerce des métaux précieux et les quantités relatives d'or et d'argent exploitées depuis la découverte de l'Amérique, je crois avoir suffisamment prouvé combien était petite la valeur des richesses métalliques importées en Europe, de 1492 à 1500. Dans cet intervalle elles ne s'élevaient pas, année moyenne, à 2000 marcs d'or. (*Essai politique*, t. III, p. 419-428, seconde édit. *Jacob on precious metals*, t. II, p. 46). Comme l'accumulation se fit sur

que l'amiral, occupé de l'agrandissement de sa maison, n'était pas d'une sordide cupidité.

un même point et que l'importation, avant la découverte des mines de Tasco au Mexique, était toute en or, la variation qu'éprouva la proportion des deux métaux précieux, engagea la reine Isabelle de réduire, dans l'édit de Médina de 1497, par l'avilissement de l'or, la proportion à 1 : 10, 7, quand jusque là elle était comme 1 : 11, 6. (*Mém. hist.* t. VI, p. 525.) L'or est de nouveau monté de prix par l'accumulation de l'argent, dès 1545 et 1558, époques mémorables de la découverte des mines de Potosi et de Zacatecas. Ferdinand le Catholique ayant reçu en cadeau, par la bulle d'Alexandre VI, du 3 mai 1493, la moitié d'un monde, il envoya à ce pontife des grains d'or comme prémices des exploitations d'Haïti. Ces prémices, sans doute d'un poids assez considérable, servirent à dorer la *soffitta* de la basilique de Sainte-Marie-Majeure, à Rome, comme l'indique l'inscription suivante : *Alexander VI Pont. max. lacunar affabre sculptum cœlavit auro quod primo Catholici Reges ex India receperant.* (CANCELLIERI, p. 193.) Tel était alors le mouvement industriel en Espagne, que déja en 1495, le mineur Pablo Belvis (MUÑOZ, lib. V, § 33) porta à Haïti du mercure pour retirer l'or disséminé dans le sable au moyen de l'amalgamation. La découverte d'amalgamation faite au Mexique, en 1557, par un mineur de Pachuca, Bartholomé de Médina, n'était que l'application du

Au comble de sa faveur à la cour entre la seconde et la troisième expédition, en 1497, les monarques voulurent lui donner à Haïti « une propriété de 50 lieues de long et de 25 de large, en y joignant le titre de marquis ou de duc. » Il eut la noblesse de refuser ce don, en justifiant le refus par la crainte d'exciter trop la jalousie de ses ennemis et d'être empêché, par le soin qu'exigerait cette grande propriété, de s'occuper du reste de l'île [1]. Il distingue avec soin dans tous ses écrits *honor* et *hacienda* (honneurs et biens), les titres qui lui étaient

mercure aux minérais d'argent. Sur la masse problématique blanchâtre d'un poids de 300 livres trouvée dans la province de Cibao, dans la cour de la maison d'un cacique, où elle gisait depuis plusieurs générations, et sur la question de savoir si cette masse est du fer arsenical, de l'electrum (alliage d'or et d'argent) ou du platine, voyez Petr. Mart. lib. IV, p. 49, et Sprengel, dans ses notes allemandes pour l'ouvrage de Muñoz, lib. V, § 37.

[1] M. Washington Irving, dont la *Vie de Colomb* ne brille pas uniquement par l'élégance du style, mais aussi par la découverte de beaucoup de faits nouveaux et très importans pour l'histoire, a trouvé ce trait de modération dans le manuscrit de Las Casas, *Hist. Ind.* lib. I, cap. 123. (Irv. t. II, p. 340.)

conférés et sa propriété financière. Dans une négociation en faveur de son fils don Diego, en 1505, il dit clairement : « Je tiens à ce qui concerne mon rang ; quant au reste, Votre Altesse gardera ou me rendra ce qui lui paraîtra convenable à ses propres intérêts[1]. »

Colomb n'a joui de quelque bonheur que dans les cinq ou six premières années qui ont suivi la découverte de Guanahani. Son étoile a pâli dès l'été de 1498, d'abord par la douloureuse langueur, suivie d'une inflammation des yeux, dont il fut atteint pendant le relèvement des côtes de Paria, puis par l'effet des persécutions politiques et de l'injustice du gouvernement qu'il éprouva dès son retour à Haïti, vers la fin d'août 1498. Il n'est aucunement probable que le climat du *Golfo Triste* et du promontoire de Paria ait eu quelque influence pernicieuse sur la santé de Colomb. J'ai été dans ces parages, et je puis affirmer que le changement de constitution dont l'amiral se plaignit depuis son troisième voyage, ne peut être attribué à une navigation côtière pendant laquelle on fit rarement des incur-

[1] Nav. t. II, p. 255 ; Las Casas, lib. II, cap. 37.

sions dans des terres boisées et où l'on n'éprouva qu'une température très peu élevée [1]. La constitution de Colomb, déja affaiblie par la vie agitée et laborieuse de marin, qu'il avait menée dès sa première jeunesse, s'altéra longtemps avant l'attérage de la Trinité. L'amiral éprouva des calmes dans le voisinage des îles du Cap Vert et au sud de ces îles, ayant passé plus de vingt jours des iles Canaries jusqu'au 30° ½ de long. et choisi, d'après des idées systématiques [2], une route qui l'approchait jusqu'à 8° de l'équateur. Avant de mettre pied à terre aux îles du Cap Vert, où une partie de son équipage tomba malade, il eut une forte attaque de goutte à la jambe, suivie de fièvre [3]. A ces maux se joignit, sur les côtes de

[1] D'après l'analogie d'observations faites aujourd'hui dans ces mêmes mers, pas au-dessus de 26° cent.

[2] « Navegué, dit Colomb, por camino no acostumbrado, navegué al austro con proposito de llegar á la linea equinocial é de allí a seguir al poniente hasta que la isla Española me quedase al septentrion. » (NAV. t. I, p. 245.)

[3] *Vida del Alm.* cap. 65. Dans la lettre à la reine, l'amiral se plaint avec amertume de son séjour aux îles du *Cap Vert*, « qui portent, dit-il, faussement ce nom,

Paria et dans le *Golfo Triste*, une inflammation aux yeux, augmentée par des veilles prolongées. Colomb arriva à l'île Beata, près d'Haïti, presque dans un état de cécité complète, et le médecin qui se trouvait à bord de sa *caravela capitana*, maestre Bernal, n'était pas fait pour lui inspirer de la confiance ni lui porter du soulagement. C'était son ennemi mortel, un homme vindicatif qui, comme il est dit dans une lettre adressée au fils, « tuait les gens par ses remèdes et méritait cent fois d'être écartelé [1]. » Deux années de troubles et d'angoisses passées à Haïti depuis la rébellion de Roldan jusqu'à la dictature de Bobadilla, hâtèrent ce dépérissement progressif des forces physiques, et rien ne prouve davantage et la merveilleuse vigueur native de la constitution de Colomb et l'empire qu'exerçait sa grande ame sur un corps affaibli, que le

étant si sèches, qu'on n'y trouve pas trace de verdure. » Il décrit les effets pernicieux du calme et « d'une ardeur qui brûlait le navire. » A huit jours de calme plat succédèrent sept jours de pluie et de brume épaisse. C'était *la région des calmes*.

[1] Lettre du 29 décembre 1504. (Nav. I. I, p. 290 et 348.)

succès de la quatrième expédition, la plus étendue et la plus dangereuse de toutes. De retour à San Lucar, le 7 novembre 1504, il traîna une vie misérable, contristé par la mort inattendue de la reine Isabelle [1], sans confiance dans les promesses fallacieuses du roi, implorant la permission [2] d'aller à dos de mu-

[1] Nous possédons heureusement la belle lettre dans laquelle Colomb parle de cette mort à son fils don Diego. Il le charge aussi « de découvrir si la reine a dit quelque chose de lui dans son testament. » (NAV. t. I, p. 341 et 346.)

[2] C'est la *licencia de la mula* que don Diego devait négocier pour que son père pût se rendre à Séville, à la cour, qui résidait alors à Ciudad de Toro, et plus tard à Ségovie. La permission fut accordée en février 1505 « pour motif de vieillesse et d'infirmité. » Comme la race des chevaux diminuait en Espagne à cause du fréquent usage qu'on faisait des mulets, le roi Alphonse XI avait donné un édit qui portait une défense absolue d'aller sur des mules. Plus tard cet édit fut modifié. On détermina le nombre de mulets qu'il était permis aux évêques et aux grands d'Espagne de nourrir. Le roi Ferdinand étant informé en 1494 qu'il devenait de jour en jour plus difficile de réunir pour le service de l'armée cinq ou six mille chevaux, ôta la *licencia de la mula* à tout laïque. L'usage des

let (*en mula ensillada y enfrenada*), ses infirmités ne lui permettant pas d'autre moyen de voyager par terre. Celui qui a donné à l'Espagne un monde nouveau ne demande plus qu'un petit coin de terre [1], un réduit (*rincon*) pour y mourir paisiblement.

Cette suite de persécutions et de contrariétés qui répandirent tant d'amertume sur les six dernières années de la vie de Colomb, développa nécessairement en lui cette circonspection et cette méfiance qui tenaient à son origine, et à ce qu'il y avait de *national* dans son caractère. Le grand homme disait de lui-même que sa position offrait trois difficultés presque insurmontables : celle d'être long-

mules, dont la marche est beaucoup plus douce que celle des chevaux, ne resta permis qu'aux infans, au clergé et aux femmes. (Nav. t. I, p. XCVI, 346 et 349; t. II, p. 302 et 304.) L'état des chemins et les moyens de transport étaient alors tels en Espagne que Colomb ne put exécuter son voyage à la cour qu'au mois de mai 1505. Il eut d'abord le projet d'aller en litière et à cet effet le *cabildo* de Séville lui promit les *andas* (brancards) qui avaient servi à porter le corps du défunt cardinal Dn Diego Hurtado de Mendoza.

[1] Herrera, Dec. I, lib. VI, cap. 13.

temps absent de la cour, étranger dans le pays qu'il voulait servir, et envié pour avoir eu de grands succès[1]. Aussi Oviedo[2], en traçant le caractère de l'amiral, l'appelle « bien hablado, *cauto*, de gran ingenio y buen latino. » J'ai déja signalé dans un autre endroit l'extrême réserve avec laquelle, dès la première expédition, il communique au gouvernement le détail de ses découvertes. La reine se plaint dans sa lettre du 5 septembre 1493, de ce que le *livre de l'amiral* (sans doute le journal de son voyage) laisse en blanc et « les degrés (de latitude) sous lesquels se trouvent situées les nouvelles terres, et les degrés par lesquels il a passé pour y parvenir. » Elle veut une carte terminée (*muy cumplida*) et qui renferme tous les noms, une carte marine qui ne sera montrée à personne si Colomb l'exige (*si vos pareciere que no la debemos mostrar, nos lo escribid*). Dans une lettre du 16 août 1494, qui renferme les témoignages les plus honorable d'affection et d'estime[3], la reine demande

[1] LasCasas, *Mss.* lib. I, cap. 157.

[2] *Hist. gen.* lib. I, cap. 2.

[3] « Ce qui nous cause le plus de satisfaction dans votre affaire, c'est qu'elle a été inventée, commencée et

encore que l'amiral « lui écrive combien d'îles il a découvertes et quels noms il a donnés à chacune d'elles, et à quelle distance elles se trouvent l'une de l'autre. » Après le quatrième voyage il se trouve pressé d'écrire au pape qui se plaignait d'un trop long silence. Il a peur que cette lettre [1] ne lui fasse tort dans l'esprit du

accomplie par vous seul, par votre industrie et vos travaux. La plupart des choses que vous nous avez prédites se sont trouvées vérifiées, comme si vous les aviez vues avant de nous en parler. » C'est dans cette même lettre, conservée dans les archives du duc de Veragua (Nav. t. II, Doc. LXXIX, p. 154), que se trouve aussi la trace d'une connaissance précise des saisons sous les tropiques. *Algunos quieren decir que en un año hay allá dos inviernos y dos veranos.* » Isidore (*Orig.* XIV, 6) et le cardinal d'Ailly (*Imago*, c. 13) parlent des deux étés de Taprobane.

[1] Voyez les lettres de l'amiral à Don Diego, en date des 21 et 29 décembre 1504, et du 18 janvier 1505. La lettre au pape traitait du quatrième voyage (*he escrito al Santo Padre de mi viage, porque se quejaba de mi que no se escribia*). Cette lettre n'est par conséquent pas celle qui nous a été conservée par une copie de don Fernando Colomb, dans laquelle Colomb se vante d'avoir décrit ses voyages dans la *forme des Commentaires de Jules César*, et qui, par la date du mois de fé-

vieux roi, et à trois fois il ordonne à son fils « de montrer la lettre au *señor camerero* et à l'évêque de Palentia, pour éviter des calomnies et de faux rapports. » Ces précautions devaient lui paraître d'autant plus indispensables que l'imprudente violence[1] avec laquelle il avait traité, en partant pour la troisième expédition, un favori et serviteur de la maison du puissant évêque de Badajoz, Juan de Fonseca[2], était devenue, à n'en pas douter,

vrier 1502, est antérieure de deux mois au départ pour le quatrième et dernier voyage.

[1] Des coups de pied donnés à Ximeno de Breviesca, Juif ou Maure récemment converti. Las Casas, *Mss.* lib. I, cap. 126. Irving, t. II, p. 355.

[2] « El dicho don Juan tuvo continuadamente odio mortal al Almirante. — El piloto Andres Martin devia entregarlo a don Juan de Fonseca dando a entendar que con su favor y consejo Bobadilla ejecutaba todo aquello (la prision y los grillos). » *Vida del Alm.* cap. 64 et 86. Le commandant du vaisseau qui traita Colomb avec douceur et beaucoup d'égards pendant la traversée s'appelait Alonzo de Vallejo, ami intime de Barthélemi de Las Casas. Pierre Martyr, qui parle de toute cette affaire avec une timide réserve dans les *Décades océaniques* (I, 7 in fine), fait mention d'une lettre *chiffrée* (*ignotis characteribus scriptæ litteræ*) que

le motif principal du cruel traitement que lui fit subir Francisco de Bobadilla.

Ce qui prouve le plus l'élévation des sentimens et la noblesse de caractère de Colomb, c'est ce mélange de force et de bonté que nous retrouvons en lui jusqu'à la fin d'une vie qui, sur quatorze années de gloire [1], n'en a compté d'heureuses que six ou sept seulement, de 1492 à 1499. Si quelquefois il se trouvait abattu et plongé dans la mélancolie de ses rêveries mystiques, il se relevait bientôt et recouvrait cette puissance de volonté et cette clarté d'intelligence qui est la source des grandes actions. Dix-sept mois après la mort de la reine Isabelle, le roi Philippe I[er] et la reine Jeanne débarquèrent à la Corogne [2], au

l'amiral aurait écrite à son frère, l'adelantado, pour l'engager à venir à son secours avec des troupes; mais Pierre Martyr avoue lui-même que toute cette odieuse affaire est restée pleine d'obscurité. « Quid fuerit perquisitum non bene percipio. — Quid futurum sit, tempus, rerum omnium judex prudentissimus, aperiet. »

[1] De 1492 à 1506.

[2] Le 26 avril 1506. Le *rey archiduque* et la reine doña Juana, partis de Flandres, s'étaient réfugiés en An-

plus grand déplaisir du roi Ferdinand qui, par vengeance, s'était marié à la jeune princesse

gleterre pour échapper au naufrage et à l'incendie du vaisseau amiral au milieu de la tempête; ils s'étaient embarqués à Plymouth pour arriver à la Corogne. Les intrigues des deux cours de Ferdinand et de Philippe, depuis le débarquement jusqu'à la mort du jeune roi Philippe, se trouvent décrites de la manière la plus piquante par un témoin oculaire. (Petr. Mart. Ep. 296-328.) « Germanam, Galli regis ex sorore neptim Ferdinando sponsam adventasse cuncti admirantur: durum omnibus videtur novas cernere tam repente nuptias in Castella præsertim, ejus dotalia regna, quæ vixit nulli par, cuius ossa gens omnis non minus veneratur, quam colebat viventem. Philippus Joannaque reges adhuc Angliam tenent. Rex Angliæ honorifice eos suscepit. Joanna vero blanditias abnuit, tenebris gaudet ac solitudine, fugit omne commercium. — Appulsus est Philippus rex : incertum an sit servaturus pacta cum socero. Juvenis est mitis, bonæ et magnanimæ naturæ : sed non est rerum experientia pollens, præsentes illum susurri adstringunt ac præcipitant. Pravi consultores novarumque rerum studiosi, proceres. Philippum ducunt persuasum ne ullo pacto socero credat. Joanna uxor, ut invalida, prægnans ducitur, ut elinguis tacet. Confusa sunt omnia. Scribo quæ ferveant. — Heu! heu! quid ultra sperandum? ex Ferdinandi regis benignitate erga filiam generumque (?) tanta in

Germaine de Foix. Les deux rois de Castille et d'Aragon eurent une première entrevue au

Philippenses immanitas ac petulantia emanavit, ut regem socerum inermem, senim triumphis onustum, venire semisuplicem ad generum armatum, juvenem coegerint. Conveniunt in infelici ruris exigui agello, nomine Remessal. Præcedunt Philippum, in conspectu soceri, compositis ordinibus, armati Belgæ circiter mille. Fernandum socerum ac si capere illum, abducereque vinctum vellent, circumsepiunt. Colloquuntur : aspere hostiliterque visus est a longe socerum gener compellasse. Ex generi motibus id colligebam. Discordes abeunt et corruptis animis regrediuntur, in Populam Senabriæ gener ad Rium Nigrum, in Asturianum oppidulum socer. — Discedit ex Hispania Ferdinandus. Febricula laborat Philippus ex ludo pilæ exortam putant. Nec desunt qui credant actorum cum socero pœnituisse. — Philippus ille qui jam sibi animo totum orbem absorbere videbatur, maternum æmulans avum octavo cal. Oct. MDVI animam emisit juvenis, formosus, pulcher, elegans, animo polens et ingenio, proceræ validæque naturæ, uti flos vernus evanuit. Joanna laboranti semper affuit, sive immoderato dolore præpedita, sive quod jam non sentiat, quid sit dolor, lacrymam vel unam emisit nunquam. Socer in anchoris stans *portu Delfini* indoluit non parum, *aut indoluisse visus est*. Haud aliter Ferdinandi regis in Napoli adventus ab Hispanis (*paucis exceptis*

milieu des montagnes de Galice, dans le village de *Remessal*, près du *pueblo del Rio Negro*. Colomb, souffrant d'un cruel accès de goutte (« agravado de gota y otras enfermedades, » dit le fils), ne put aller à la rencontre des nouveaux souverains de Castille. Oubliant un moment la mélancolie de la reine Jeanne, qui déja dégénérait en folie, il espérait que la fille d'Isabelle se souviendrait des promesses et de l'affection d'une mère dont elle occupait le trône. Las Casas (*Mss.* lib. XI, cap. 37) nous a conservé la lettre pleine de noblesse que l'amiral donna à son frère, l'adelantado, pour

seditionum amatoribus) desideratur ac sicca tellus dicitur imbres appetere. Miseretur Joannæ reginæ, quæ gravis utero vidua relicta, vitam ducit infelicem, tenebris et secessu gaudens, dextra mento infixa, atque ore clauso, ac si esset elinguis, nullius commercio delectatur, omne præsertim fœmineum genus et odit et abjicit a se, ut viro solebat vivente! — Exhumat Joanna mariti corpus ex cœnobio Carthusiensi de Miraflores. Ex duobus cucullatis fratribus Mirafloranis qui Philippi corpus exanime comitantur, alter lævi sicco folio levior, reginæ, *ut gratiam ejus aucuparetur*, suscitatum iri aliquando regem (post quartum decimum ab interitu annum) mendax persuadet...... »

la présenter aux monarques pendant leur voyage de la Corogne à Loredo. Ce document n'est antérieur peut être que de vingt jours à la mort de Colomb : c'est la dernière lettre que nous ayons de lui. « Je supplie Vos Altesses, dit le vieillard, de se persuadér que malgré la maladie qui me tourmente à présent sans pitié, je pourrai encore leur rendre des services au-delà de ce qu'elles peuvent espérer. » *Tengar por cierto, que bien que esta enfermedad me trabaja así agora sin piedad, que yo las puedo aun servir de servicio que no se haya visto su igual.* Colomb avait 66 ans quand il entreprit son quatrième voyage ; il en avait 70 lorsqu'il écrivit les lignes que nous venons de citer. Telle était l'énergie de volonté de cet homme extraordinaire, que confiant en lui-même, il ne croyait pas terminée sa carrière de vie active et aventureuse, lorsque ses maux physiques lui annonçaient une mort prochaine. Le père et le fils étaient incertains s'ils devaient plus compter sur la faveur du roi Ferdinand que sur celle du jeune archiduc-roi. Une lettre de Ferdinand à l'amiral don Diego Colomb, écrite en novembre 1506, nous prouve que celui-ci n'avait pas trop à se louer des nou-

veaux souverains de Castille. Le roi Ferdinand écrit[1] de Naples comme si lui-même n'avait pas à se faire des reproches entièrement semblables : « Je vois avec regret, par ce que vous me dites, que par-là (en Espagne) on ne vous traite pas trop bien. »

A côté de cette force de caractère que nous admirons dans la vie publique de Christophe Colomb, se placent des traits de bonté dont le peu que nous savons de sa vie privée offre le touchant souvenir. Les treize lettres trouvées dans les archives de sa famille, chez le duc de Veragua, et adressées à ses enfans et à son ami le Père Gorricio (de la Chartreuse de Séville), sont très remarquables sous ce point de vue. Elles présentent une noble expression de douleur sur la mort récente de la reine Isabelle, de fréquentes exhortations à l'amour fraternel, une sollicitude toute humaine de sauver la vie à des condamnés. Ecoutons les conseils que donne l'amiral à don Diego : « Jamais, lui dit-il, je n'ai trouvé autour de moi dans ce monde des amis plus précieux que mes frères.

[1] *Hame pesado que allá no se ha fecho bien con vos.* (Nav. t. II, Doc. CLXI, p. 319.)

Dix ne te seraient pas de trop (*diez hermanos no te sarian demasiados*); tu dois chérir ton frère. Il a un bon naturel et sort déja de l'enfance. » La lettre est du mois de décembre 1504, par conséquent postérieure au retour du quatrième voyage, dans lequel Ferdinand avait déployé un courage et une résignation vantée dans la *lettera rarissima*. Peu de jours après Colomb écrit encore à son fils don Diego: « Tu dois modérer tes dépenses, je t'ai dit par quel motif. Tu dois montrer de l'attachement à ton oncle et traiter ton frère Ferdinand (celui-ci avait alors seize ans) comme un aîné doit traiter son frère cadet. Tu n'en as pas d'autre; et Dieu en soit loué, il est tel qu'on pouvait te le désirer : il s'est instruit et s'instruit encore. Tu dois honorer aussi Geronimo et Diego Mendez[1] que je t'ai recommandés et auxquels je ne puis écrire aujourd'hui. » La mère de Fernando, une dame noble[2] de Cordoue, à laquelle l'amiral ne s'était pas uni par les liens du mariage, vivait encore. On re-

[1] C'est le personnage dont j'ai parlé tom. II, p. 352, et qui institua un *majorat* consistant « en un vieux mortier de marbre et neuf livres imprimés. »

[2] Zuniga, *Anales ecl. de Sevilla*, lib. XIV, p. 496.

marque, dans la correspondance que nous venons de citer, un soin délicat de conserver l'égalité entre les deux frères, soin qui a porté ses fruits, car nous voyons Ferdinand, après la mort de l'amiral, accompagner, en 1509, son frère aîné à Haïti. Cette délicatesse de sentimens dans les rapports avec la dame de Cordoue, se retrouve dans le testament de l'amiral. « J'ordonne, dit-il dans ce testament fait le 25 août 1505, mais amplifié et signé le 19 mai 1506, la veille de sa mort, j'ordonne[1] à mon fils don Diego qu'il soigne particulièrement Beatrix Enriquez, mère de don Fernando, mon fils; je veux qu'il lui fournisse pour pouvoir vivre décemment, comme une personne envers laquelle j'ai tant de devoirs à remplir. Que ceci se fasse pour décharger ma conscience, car la chose me pèse sur le cœur, pour une cause qu'il n'est pas convenable de

[1] « Mando a D. Diego que haya encomendada á Beatriz Enriquez, madre de D. Fernando, mi hijo que la provea que pueda vivir honestamente, como persona á quien yo soy en tanto cargo. Y esto se haga por mi descargo de la conciencia, porque esto pesa mucho para mi anima. La razon dello non es licito de la escribir aqui. » (Nav. t. II, Doc. CLVIII, p. 315.)

dire ici. » Le même testament se termine par de petits legs d'argent qui « doivent être distribués de manière que les légataires n'apprennent pas d'où l'argent leur vient. » Les legs ont la valeur d'un demi-marc d'argent à 100 ducats d'or, et l'on trouve indiqué parmi les personnes indigentes un juif demeurant jadis à la porte de la *Iuderia* de Lisbonne, et des négocians avec lesquels l'amiral avait eu des rapports en 1482, plus de vingt-quatre ans avant son décès. L'amour paternel de Christophe Colomb, et la noble chaleur de son ame (qualité qui se conserve si rarement dans les hommes occupés d'affaires publiques) se peignent dans les expressions naïves qu'il emploie en décrivant les angoisses qu'il éprouve au milieu de deux grandes tempêtes[1], au souvenir de son fils absent. C'était « une douleur qui semblait lui arracher le cœur (Colomb dit *la lastima que me arrancaba el corazon por las espaldas*) : il devait, en mourant, laisser en Espagne son enfant orphelin et privé de toute

[1] Tempêtes du 14 février 1493, près des îles Azores, et en août 1502, près d'Honduras. (Nav. t. I, p. 152 et 298.)

fortune. » J'ai cru devoir entrer dans ces détails de mœurs et de vie privée, parce qu'en conservant à chaque trait sa primitive originalité, on peut se flatter de faire rejaillir la lumière sur le caractère et la physionomie individuelle du grand homme à la mémoire duquel ces pages sont consacrées.

Epoque de la naissance.—La vie de Colomb, antérieurement à sa correspondance avec Toscanelli, en 1474, et à son arrivée en Andalousie, en 1484, est enveloppée d'une telle obscurité, que différentes combinaisons sur l'âge de Colomb à l'époque de sa mort (20 mai 1506) laissent une incertitude de *vingt-cinq ans*. (Voyez tome II, p. 110.) Il résulte de ces combinaisons pour la naissance du grand homme :

L'année 1430, selon les données de Ramusio (Nav. t. I, p. lxxix).
1436, selon celles de Bernaldez, cura de los Palacios, et selon le chevalier Napione.
1441, selon le père Charlevoix.
1445, selon Bossi (*Vita*, p. 68-70).
1446, selon Muñoz.

1447, selon Robertson et Spotorno (*Storia litter. de la Liguria*, t. II, p. 243).
1449, selon Willard (*History of the United States*, p. 28).
1455, selon les combinaisons des époques indiquées dans la lettre datée de la Jamaïque le 7 juillet 1503.

Dans cette lettre, comme l'a déja fait voir M. Morelli, il faut lire 48 pour 28 dans les mots « yo vine a servir (en España) de viente y ocho años. » Ces erreurs, si communes dans les chiffres arabes employés à la fin du quinzième siècle, se retrouvent dans tous les journaux de Colomb. Lorsque dans le journal du premier voyage (NAV. t. I, p. 137) il dit «qu'au 20 janvier (1493) il y aura sept ans accomplis depuis qu'il veut servir les monarques, » on doit mettre un 7 pour 9, car il arriva à Séville en 1484. M. Navarrete regarde, comme Napione, l'année 1436, comme l'époque la plus probable (t. I, p. LXXIX-LXXXI) de la naissance du grand homme, et cette année[1] diffère de dix ans de

[1] Je crois avoir raffermi l'opinion de Napione par des considérations sur l'époque des tentatives que fit Jean II de Calabre pour conquérir Naples. (Voyez tom. II, p. 110-113.)

celle à laquelle s'arrête le célèbre historien de l'Amérique don Juan Bautista Muñoz. Il n'existe presque pas d'exemple d'une incertitude pareille dans la vie d'un homme célèbre des quatre derniers siècles. On a de la peine à concevoir pourquoi don Fernando Colomb, dans la *Vie de l'amiral,* ne fixe pas l'âge du défunt : il l'ignorait sans doute lui-même. On pourrait être tenté de conjecturer que ce fut une des nombreuses bizarreries de caractère de l'amiral de ne pas vouloir qu'on sût l'année de sa naissance. Le fils, comme on l'a remarqué souvent, est mystérieux et d'une prudence timide sur tout ce qui concerne les parens, la naissance et la jeunesse de son père. Si quelques graves auteurs, par exemple M. de Murr (*Martin Beheim*, p. 128) placent la mort, qui eut lieu le 20 mai 1506, en 1505, c'est qu'ils ont été induits en erreur par une faute typographique dans la *Vida del Almirante,* cap. 108 (Barcia, *Hist. primit.* t. I, p. 128).

Lieu de la naissance. — J'ai étudié avec le plus grand soin les longues et souvent très fastidieuses dissertations qui ont paru depuis le commencement du dix-neuvième siècle où un savant

[1] Et non le 26 mai comme veut Spotorno (*Storia*, t. II, p. 284).

distingué de Turin, M. le comte Napione, persuadé de la légitimité des droits des anciens feudataires du château de Cuccaro, dans le duché de Montferrat, a renouvelé la discussion sur le lieu de naissance de l'amiral. Cette controverse, que chaque partie a cru victorieusement terminée en sa faveur, a eu au moins l'avantage de répandre beaucoup de jour sur la première jeunesse de Christophe Colomb, comme sur les plus anciennes cartes et descriptions de l'Amérique. Elle a été conduite avec toute l'aigreur et la passion qu'inspire le patriotisme provincial et municipal chez des peuples qui n'ont pas un centre de vie politique. Le duché de Montferrat, regardé comme portion de l'ancienne Ligurie, se trouve aujourd'hui réuni au territoire de Gênes; mais jusqu'ici le sacrifice involontaire de l'indépendance n'a pas rendu les Génois aussi indifférens aux prétentions des Piémontais sur la personne de l'amiral et sur sa véritable patrie, qu'on s'est plu à l'espérer prématurément. (*Memoria della Reale Academia di Torino*, 1823, t. XXVII, p. 75.) Plus de dix endroits se sont disputé la gloire d'avoir donné naissance à Christophe Colomb, ce sont : Gênes, Cogoleto (nom changé en Cogoreto, Cucchereto, Cugureo. Cogoreo, Cucureo d'Herrera, et Cugurgo de Puffendorf), Bugiasco, Finale,

Quinto et Nervi, dans la Riviera di Genova, Savone, Palestrella et Arbizoli, près de Savone, Cosseria entre Millesimo et Carcere, la vallée d'Oneglia, Castello di Cuccaro, entre Alexandrie et Casale, la ville de Plaisance, et Pradello, dans le Val de Nura du Plaisantin. Le nombre de ces lieux s'est accru progressivement avec l'illustration du héros, car ses contemporains, Pierre Martyr d'Anghiera, le cura de los Palacios, Geraldini, Pietro Coppo da Isola[1], l'évêque Giustiniani, le chancelier Antonio Gallo et Senerega, l'ont unanimement appelé Génois. L'institution du majorat, document du 22 février 1498, sur l'authenticité duquel, comme je l'ai exposé ailleurs, on ne conserve aucun doute en Espagne, prouve que le mot *Génois* appliqué à Colomb n'est pas pris dans le sens étendu de *Ligurien* d'après lequel il pourrait désigner également un habitant de Cuccaro; ce document de 1498 porte expressément : « Ladite ville de Gênes, d'où je suis sorti et dans laquelle je suis né. » (NAV. t. II, p. 232.) De plus, dans la réponse la-

[1] Portulano di Pietro Coppo da Isola, terra dell' Istria, Venezia 1528. Une des sept cartes porte : « Christopholo Columbo Zenovese trovo nel anno 1492 molte isole et cose nove. » MORELLI, *Letter. rarissima*, p. 63.

tino-italienne et également authentique que le magistrat de Gênes (*Magistrato di S. Giorgio*) a écrite le 8 décembre 1502 à Colomb à l'occasion des promesses patriotiques transmises par l'ambassadeur génois Nicolo Oderigo, lors de son retour d'Espagne, la ville de Gênes est souvent appelée *originaria patria de Vostra Claritudine*, et Colomb *amantissimus concivis*. (*Cod. Col. Amer.* p. 329; NAV. t. II, p. 283.) A moins d'admettre chez Ferdinand Colomb des motifs d'une réticence préméditée, il est difficile de s'expliquer l'ignorance qu'il affecte sur l'origine de son père. Il ne cite Gênes que comme un des six endroits auxquels de son temps on accordait l'honneur d'avoir été la patrie de l'amiral. Comment croire à une incertitude dans laquelle le père aurait laissé ses enfans? Pourquoi le fils évite-t-il si prudemment de décider la question, ou de dire pour le moins quelle opinion lui paraît la plus probable? *La Vie de l'amiral*, écrite en espagnol par Ferdinand Colomb, n'a paru pour la première fois, dans une traduction italienne, qu'en 1571 (voyez tom. II, p. 106, note 2), trente-un ans après la mort de l'auteur. On y trouve cité sous le titre de *Chronique* les *Annales de Gênes* qui ont été imprimées en 1535, et que le comte de Priocca nie avoir été brûlées par

le Sénat (voy. tom. I, p. 87, et CANCELLIERI, p. 139). Cette citation prouve que l'ouvrage n'a été terminé que dans la vieillesse de Ferdinand Colomb, et si cette preuve donnée par le chevalier Napione (*Mem. della Acad. di Torino*, 1805, p. 148 et 240) ne paraissait pas assez convaincante, je pourrais la corroborer par la considération que dans le dernier chapitre il est question de la mort de l'Incas Atahualpa qui fut étranglé en 1533. Or quarante ans après la découverte du Nouveau Monde, la gloire de Christophe Colomb s'était tellement répandue que partout, en Ligurie, où se trouvaient établies des personnes du même nom, on avait commencé à élever des prétentions généalogiques. Quelques-unes de ces prétentions devaient flatter la vanité de Ferdinand et de Diégo Colomb, et les fils, parvenus à une grande illustration nobiliaire dans un pays où le commerce et les arts industriels n'étaient pas honorés au même degré qu'à Gênes, profitaient sans doute de l'incertitude qui avait été jetée sur la condition des parens et le véritable lieu de la naissance de Christophe Colomb. Il y a dans le premier chapitre de la *Vie de l'amiral* un mélange hypocrite de fierté et de philosophie qui cache mal le désir de laisser deviner ce que l'on n'ose prononcer ouvertement. L'auteur dit d'abord

« qu'on lui demande en vain de prouver que son père descend d'une famille illustre réduite à l'indigence (*ultima estrechez*) par des événemens malheureux et qu'il ne s'arrêtera ni à ce Colon qui, selon le 12e livre de Tacite, conduisit Mithridate à Rome et obtint les honneurs consulaires, ni aux deux amiraux de ce nom, oncle et neveu, qui ont parcouru victorieusement [1] (l'un de 1462 à 1476, l'autre jusqu'en 1485) les mers de l'Archipel et du Portugal. » Aujourd'hui les bonnes éditions des *Annales* de Tacite (XII, 21) portent : *Traditus post hæc Mithridates, vectusque Romam per Junium Cilonem procuratorem Ponti. Consularia insignia Ciloni, Aquilæ prætoria decernuntur;* mais quelques manuscrits ont en effet : *Romam vectus per Junium Colonem,* leçon contraire à un

[1] J'ajoute ces chiffres d'après les discussions de Bossi et de Muñoz. Le premier (*Vita di Colombo,* p. 79-82) se fonde sur un document inédit très curieux renfermant une lettre de deux Milanais qui revenaient en 1476 de la Terre Sainte. Les passages de Zurita et de Sabellico qui ont rapport aux exploits de *Colombo el Mozo*, et de la fabuleuse arrivée de Christophe Colomb en Portugal, nageant et se tenant à une rame, ont été réunis par M. Washington Irving, t. IV, Append. n° 8. Voyez aussi tom. II, p. 112-114.

passage de Dion Cassius (LX, 33). Après ce trait d'érudition, Ferdinand expose comment la Providence a voulu que tout soit mystérieux dans l'origine de son père ; il dit que quelques-uns, « comme pour obscurcir la gloire de l'amiral, nomment de petits endroits (Cugureo, Bugiasco) près de Gênes comme lieux de sa naissance ; que d'autres, pour *l'exalter* davantage, citent Savone et Gênes, que d'autres se hasardant encore plus (*saltando mas sobre el viento*), nomment Plaisance où se trouvent des personnes très honorables *de sa famille*, et des épitaphes avec armes sur les tombeaux des *Colombos*. Lorsque je passai, ajoute-t-il, par Cugureo (c'était en 1530, d'après un *Mémorial*[1] présenté dans le procès contre le comte de Gelvez), incertain que j'étais de la résidence et des occupations de nos ancêtres, je pris des informations auprès de deux frères (Colombos), les plus riches de ce *château*. On m'assurait qu'ils étaient un peu parens (*algo parientes*) de l'amiral, mais comme le plus jeune des frères avait déja plus de cent ans, ils ne purent me donner aucun renseignement à ce sujet, et je pense qu'il y a plus de gloire pour nous (les fils) de descendre de l'amiral que de scruter si le père de celui-ci était

[1] *Mém. de Turin*, 1823, p. 171.

boutiquier ou homme sans aveu[1], d'autant plus que la mémoire de ces sortes de gens se perd rapidement même parmi leurs propres voisins. » L'expression de château, *castillo de Cugureo*, dont se sert Ferdinand Colomb, pourrait faire croire qu'il a voulu parler du *castillo de Cuccaro*, et qu'il a confondu les deux noms; mais il compte plus haut Cugureo au nombre des petits endroits (*lugarcillos*) près de Gênes, ce qui s'applique à Cogoleto ou Cugureo, mais non à Cuccaro, situé au-delà d'Alessandria : de plus, un auteur du 16e siècle, Gambara (*De navigatione Christ. Columbi*, Romæ, 1585), nomme ce même Cugureo, « *Castrum* in territorio Genuensi. » Je terminerai en citant un voyageur moderne[2] qui dit, en parlant

[1] Je n'ai osé traduire l'expression de *cazador de bolateria* dont se sert don Fernando. Les bons dictionnaires portent pour bolateria, chasse avec des oiseaux de fauconnerie. Dans le dialecte des Gitanos (Bohémiens d'Espagne), bolateria signifie *métier de voleur*. Un Espagnol très instruit, que j'ai consulté, croit voir dans la phrase entière un chevalier d'industrie, un aventurier. Il se fonde sur l'analogie de *tomar al vuelo*, *prendre au vol*.

[2] Voyez les instructifs *Voyages hist. et littér. en Italie* de M. Valery, t. V, p. 73.

de Cogoleto : « Ce lieu n'a pas renoncé à l'honneur d'avoir vu naître Colomb, malgré la multitude de recherches et de dissertations d'après lesquelles le grand homme paraît tout simplement Génois. On prétend même à Cogoleto indiquer sa maison, espèce de cabane sur le bord de la mer, que je trouvai assez convenablement occupée par un garde-côte, et sur laquelle on lit, à la suite d'autres inscriptions pitoyables, ce beau vers *improvisé* par M. Gagliuffi :

Unus erat mundus ; Duo sint, ait iste ; fuere.

Un ancien portrait, sans doute peu ressemblant, se voit à la maison communale[1] de Cogoleto. » Ce qui caractérise les premiers chapitres de l'ouvrage de Ferdinand Colomb, c'est la prudente réserve avec laquelle il laisse toutes les questions indécises, il se contente de désigner (chap. 5) les Génois établis à Lisbonne par l'expression de *gens de la nation de l'amiral ;* il affirme vaguement que ses ancêtres ont toujours été occupés de commerce maritime, et, « quoique content et fier d'être le fils d'un

[1] Les deux amiraux, *Colon el Mozo* (le jeune) qui s'appelait aussi Christophe, et Francesco Colombo, qui fut au service du roi Louis XI en 1475, paraissent tous deux avoir été de la branche des Colomb de Cogoleto. (CANCELLIERI, p. 20.)

père qui a fait de si grandes choses » (*hijo de semejante padre, de famoso nombre por el valor y los claros y insignes hechos suyos*), il repousse comme injurieuse l'assertion d'une « occupation manuelle et mécanique » que l'évêque Giustiniani attribue aux parens de Christophe Colomb. Nous verrons bientôt que, d'après les derniers documens trouvés à Gênes, l'évêque n'a eu d'autres torts que ceux de l'indiscrétion. Après avoir vanté le père pour avoir épousé à Lisbonne Doña Felipa Muñiz Perestrelo, *dame noble et cavallera*, après s'être élevé si haut dans l'aristocratie castillane par les faveurs de la reine Isabelle et le mariage qu'avait contracté don Diégo Colomb avec la nièce du duc d'Albe, il ne pouvait convenir à la famille de faire connaître le père de l'amiral comme « un fabricant de draps. » Nous ajouterons aussi que l'indécision absolue dans laquelle Ferdinand Colomb se renferme[1] sur le problème du lieu de naissance de Christophe Colomb nous paraît infirmer les soupçons que Campi, auteur d'une *Storia di Piacenza* (1662), a émis relativement à des falsifications officielles qu'aurait

[1] « Sobre el origen de su familia y patria del Almirante procedió con alguna reserva, exponiendo las opiniones agenas, *sin declarar la suya propia.* » Nav. t. I, p. LXIX.

subies le texte italien de la *Vida del Almirante*[1].

Lorsque le comte Napione, après avoir étudié les pièces du procès sur la succession de Diégo Colomb, mort en 1578, a tâché d'établir avec beaucoup de sagacité que la famille de l'amiral descendait des feudataires du château de Cuccaro, dans le duché de Montferrat, et que l'amiral même était né dans ce manoir, l'académie de Gênes chargea en 1812 trois de ses membres, Girolamo Serra, Francesco Carrega et Domenico Piaggio, d'examiner tous les documens et d'en réunir de nouveaux. Le travail consciencieux de ces trois académiciens, comme celui de Bossi et de Spotorno, a confirmé l'ancienne opinion de l'origine génoise, opinion que l'amiral a clairement consignée dans l'*institucion del mayorazgo* du 22 février 1498, et qui aussi avait paru

1 On a prétendu que le texte original espagnol de don Fernando, remis en 1568 par don Luis Colomb à un patricien de Gênes, Fornari, a été altéré, pour corroborer les prétentions génoises, sinon dans la rare édition italienne de Venise (1571), du moins dans celle de Milan (1614), dédiée par l'imprimeur Girolamo Bordini à un doge de Gênes (*Mém. de Turin*, 1805, p. 240) : mais pourquoi ces falsifications auraient-elles été si vagues et si timides ?

la plus probable aux historiens Muratori, Tiraboschi, Muñoz et Navarrete.

L'amiral était le fils aîné de Dominique Colomb et de Suzanne Fontanarossa. En outre de deux frères plus jeunes, Barthélemi et Jacques, appelé en Espagne Diego, il avait aussi une sœur mariée au charcutier (*pizzicagnolo*) Jacques Bavarello. Le père, Dominique, était encore en vie deux ans après la grande découverte du fils. Il était fabricant en lainage; on possède encore sa signature *olim textor pannorum*, comme témoin d'un testament passé par-devant notaire en 1494, à St-Stéfano de Gênes. (*Codice Col. Amer.* p. LXVIII.) Ainsi Senarega, auteur le plus rapproché de ce temps, dit clairement : *Columbi* (*Christophori Genuensis*) *fratres Genuæ plebeis parentibus orti, nam pater textor, carminatores filii aliquando fuerunt.* (*Sen. de Rebus Genuensibus*, *ap. Murator.* t. XXIV, p. 534.) Dominique, père de l'amiral, quoique nommé très pauvre par son petit-fils Ferdinand, avait cependant deux habitations, l'une avec boutique *extra muros*, dans la *contrada di Porta S. Andrea*, et une autre dans le *Vicolo di Mulcento*. Cette dernière maison lui avait été donnée en bail emphytéotique par les moines bénédictins de S. Stefano (l. c. p. X), et il la possédait au moins

de 1456 à 1489. On ignore dans laquelle de ces deux maisons l'amiral a vu le jour. La probabilité est en faveur du *Vicolo di Mulcento*, et il y a des indices qu'il fut baptisé à S. Stéfano, quoique l'extrait de baptême ne se soit pas retrouvé. (Bossi, p. 69.) Dominique avait transporté en 1469 son atelier et son commerce de lainage de Gênes à Savone. Un document conservé dans les archives de cette dernière ville nous apprend que le plus jeune des frères de l'amiral, Diégo, dont Las Casas, dans ses manuscrits (*Hist. de Ind.*, lib. III, c. 82) vante la grande douceur de caractère et le penchant pour l'état ecclésiastique, fut placé à l'âge de 16 ans, le 10 septembre 1484, par sa mère Suzanne Fontanarossa, en apprentissage chez un tisserand en laines de Savone, Luchino Cadamartori [1].

[1] C'est Diégo qui, dès 1494, joua un grand rôle à Haïti. Il fut jeté dans les fers avec ses frères Christophe et Barthélemi. A la mort de celui-ci il s'était fait ecclésiastique. Le testament du 19 mai 1506 dit : « A don Diego mi hermano cien mil maravedis (cada año) *porque es de la Iglesia.* » On peut être surpris qu'un écrivain généralement aussi exact que le P. Spotorno ait confondu le plus jeune frère de l'amiral (*Cod. Col.-Amer.* p. XLIV et LII) avec l'interprète Diégo Colomb, natif de Guanahani et baptisé en 1493 à Barcelone.

D'ailleurs déja en 1311 on trouve inscrit à Gênes un *lanajuolo* Giacomo Colombo. Des témoignages du séjour de la famille Colombo dans la même ville, remontent d'ailleurs jusqu'en 1191. Je suis entré dans ces détails minutieux pour prouver que les dernières recherches sur la famille de l'amiral n'ont pas été infructueuses.

La descendance mâle du grand homme fut éteinte soixante-douze ans après sa mort. On sait que de ses deux enfans, le cadet et le plus savant, Ferdinand, était enfant illégitime, ce qui ne l'empêcha pas, malgré les préjugés du temps, d'être nommé, à l'âge de neuf et dix ans, avec son frère aîné Diégo, page d'abord de l'infant don Juan, et après la mort prématurée de ce prince, de la reine Isabelle [1]. Sa mère, Doña Beatriz Henriquez, est la dame de Cordoue dont la grossesse a si singulièrement contribué en 1488 à retenir l'amiral en Espagne et à faire qu'à *Castille et à Leon* (et non au Portugal, à

C'est ce dernier et non un frère de l'amiral qui épousa en 1494 la fille du roi Guarionex d'Haïti. Petr. Mart. *Ocean.* Dec. I, lib. IV, p. 47.

[1] La nomination de Diégo datait de 1492. Nav. t. II, p. 17 et 220. *Vida del Alm.* cap. 85; Herrera, Dec. I, lib. II, c. 15.

la France ou à l'Angleterre) *Colomb ait donné le Nouveau Monde* [1]. Ferdinand avait suivi son père à l'âge de treize ans dans sa quatrième expédition. Il y déploya une force de caractère et un courage « dignes d'un vieux marin. » L'amiral nous en a laissé dans la *Lettera rarrissima* (NAV. t. I, p. 298) un témoignage touchant, lorsqu'il décrit avec les plus vives couleurs cettè tourmente essuyée presque pendant trois mois dans des parages qui sont même encore redoutés de nos jours lorsqu'on navigue entre Morant Kays, les Caymans, les Jardins de la Reine, les bas-fonds Misteriosa et Santanilla, et la côte de Honduras. Ferdinand, après avoir séjourné avec son frère Diégo à St.-Domingue en 1509, et voyagé dans plusieurs parties de l'Europe, se fit, malheureusement trop tard pour la fraîcheur de ses souvenirs (peut-être de 1533 à 1535), l'historiographe de son père. Il devint le fondateur d'une bibliothèque de 12000 volumes léguée aux pères dominicains du couvent de S. Paul

[1] Je fais allusion à la belle inscription que Ferdinand le Catholique fit placer sur la première tombe de Colomb dans la cathédrale de Séville (*Vida*, cap. CVIII) :

A CASTILLA Y A LEON NUEVO MUNDO DIÓ COLON.

Sur doña Beatriz, voyez tom. I, p. 103, note 3.

de Séville [1] et mourut sans postérité en Espagne, à l'âge de 53 ans (vers 1541), ayant embrassé l'état ecclésiastique vers la fin de sa vie. Il vécut d'une manière très honorable et dans une retraite studieuse sur les bords du Guadalquivir, au milieu de quelques hommes de lettres qu'il avait amenés avec lui de Flandres. Son frère aîné, Diégo, fils de Doña Felipa Muñiz, de la famille plaisantine de Perestrello, et neveu de Pedro Correa, gouverneur de Porto Santo [2], naquit dans cette île, et à ce qui me paraît le plus probable, entre 1470 et 1474. Dans sa première jeunesse, surtout à l'âge de dix ou douze ans, lorsqu'il passa avec son père de Portugal en Espagne, il connut les amertumes de l'indigence. C'est l'enfant « que Christophe Colomb conduisit à pied au couvent de la Rabida, près de Palos, et pour lequel il demanda un peu de pain et de l'eau, » circonstance qui fit connaître le grand marin au père Juan Perez, gardien du couvent, dont l'oreille « fut frappée de l'accent étranger du

[1] GOMARA, édit. de 1551, fol. 25; *Mem. di Torino*, 1805, p. 237; CANCELLIERI, p. 132; *Codice Col.-Amer.* p. LXII.

[2] Voyez tom. I, p. 266 et 267; tom. II, p. 247. Correa était connu du célèbre voyageur Alvise di Cà Da Mosto.

voyageur. » Ce même gardien des Franciscains procura à Colomb une modique somme « pour pouvoir se vêtir décemment et acheter une petite bête (*bestezuela*). » Il paraît très certain que Diégo reçut sa première éducation au couvent de la Rabida, car nous savons par le procès avec le fiscal, que l'amiral, à son départ en 1492, le confia à Juan Rodriguez Cabezudo, habitant de Moguer, et à un ecclésiastique, Martin Sanchez [1]. Plusieurs écrivains modernes se sont plu à dépeindre Diégo Colomb, sans doute parce qu'il était le fils d'un grand homme, comme dépourvu de talent et de caractère. Ses contemporains en ont porté un jugement très différent. Diégo, après avoir fait le second voyage avec l'amiral, resta en Espagne pour y soigner les affaires litigieuses de sa famille. Après la mort du père, il s'est mêlé pendant vingt ans des intérêts politiques de St.-Domingue, de la Ja-

[1] Il est probable que Cabezudo avait ordre de conduire sous peu Diégo à Cordoue, car l'amiral en décrivant les angoisses qu'il essuya pendant la nuit du 14 février 1493, dit « qu'au milieu de la tempête, il se souvenait surtont de ses deux fils *que tenia en Cordoba al estudio*. » Fernando n'avait cependant alors que 4 ou 5 ans. Comparez, sur les complications de ces faits, Nav. t. I, p. 152; t. III, 561, 580, 597 et 601.

maïque, de Cuba et de Portorico. Il a su affermir sa position aristocratique en Espagne en épousant en 1508 Doña Maria de Toledo, fille du *comendador mayor* de Léon, et grand fauconnier de la cour (*cazador mayor*), Hernando de Toledo, et nièce de don Fadrique de Toledo, duc d'Albe. Ce dernier était un des hommes les plus puissans du royaume, favori et proche parent de Ferdinand le Catholique, auquel il avait montré une noble fidélité lorsque, dans les querelles de Ferdinand avec Philippe d'Autriche, presque tous les grands s'étaient séparés de celui que paraissait abandonner la fortune [1]. Cette alliance avec la maison d'Albe et la protection [2] active qui en fut l'effet, furent plus utiles à Diégo que le souvenir des services de Chris-

[1] PETR. MART. Epist. CCCXI, *Valeoleti* VII *Idus Junii* MDVI : « Proh rerum humanarum fallax possessio! Redibis, o misera Castella, redibis ad pristinam confusionem tuam. Nullus Fernandum regem non deseruit, *præter Federicum Albæ Ducem, ipsius consobrinum*, et Bernardum Roies Deniæ Marchionem. »

[2] HERRERA, Dec. I, lib. VII, cap. 6 : « El Duque Dalva era de los Grandes de Castilla el que mas en aquellos tiempos *privava con el Rey* y no pudo el Almirante (don Diego) ligarse a casa del Reyno que tanto le conveniesse, *ya que su justicia no le valia;*

tophe Colomb. Après de longues et vaines sollicitations, Diégo fut reconnu, par le décret [1] donné à Arevalo le 9 août 1508, *Almirante y Governador de las Indias,* reconnaissance qui, d'après les expressions du décret, n'était cependant pas définitive et stipulée, « sans préjudice des droits que la cour se réservait dans les contestations avec le père. » Diégo arriva le 10 juillet 1509 à Haïti, accompagné de la vice-reine, de son frère Ferdinand et de ses deux oncles. Les fêtes splendides auxquelles cette arrivée donna lieu dans la forteresse de Santo-Domingo, furent interrompues par un ouragan destructeur. Dès l'année suivante des querelles suscitées par les essais de colonisations à la Jamaïque dont se trouvait chargé Juan de Esquibel, et par la construction d'une habitation ou *villa*, qui portait, disait-on, tous les caractères d'un fortin destiné à offrir de la sécurité à un vice-roi rebelle [2], alarmè-

[1] Conservé dans l'histoire manuscrite de Las Casas. Nav. t. II, Doc. CLXIII, p. 322.

[2] «Les ennemis de Diégo Colomb, dit Herrera (Dec. I, lib. VII, c. 12), eurent recours à la calomnie pour l'accuser de vouloir se rendre indépendant, accusation déja portée contre son père. Un homme de guerre, Amador de Lares, qui avait fait les campagnes d'Italie, eut beau leur démontrer que la construction qui, leur

rent le vieux roi Ferdinand. L'île de Portorico (Boriquen, Isla de Carib, Isla de San Juan) fut soustraite au gouvernement de don Diégo Colon et livrée à l'administration de Ponce de Léon. Les vexations qu'éprouvèrent les indigènes employés aux *lavages d'or,* firent naître une révolte générale et ces combats sanguinaires dans lesquels le chien *Becerrillo*[1], célèbre à cause de sa force et de sa mer-

paraissait celle d'une *casa fuerte* était motivée par la chaleur du climat. » C'est, je dois le répéter ici, une accusation toute semblable qui fut hasardée presque trois siècles plus tard contre le jeune vice-roi du Mexique, comte Bernardo de Galvez, lorsqu'il construisit à grands frais le petit château qui couronne la colline de Chapoltepec. Voyez mon *Essai politique* (2e édit.), t. II, p. 92.

[1] Le nom indique le diminutif de *becerro,* veau. Le Père Charlevoix, jésuite pas trop crédule d'ailleurs, a réuni les contes qui circulaient parmi les conquistadores sur l'esprit et la noblesse de caractère de *Becerrillo,* que par erreur il appelle constamment *Berezillo.* (*Hist. de S. Domingue,* t. I, p. 281.) Après quatre années d'exploits, le fameux chien fut tué par les Caribes en 1514, presqu'au moment où il réussit à délivrer des mains des ennemis son maître, le valeureux Sancho de Arango. (Herrera, Dec. I, lib. VII, cap. 13; lib. X, cap. 10.) Il n'est malheureusement que trop

veilleuse intelligence, rendit de grands services aux Espagnols. L'amiral don Diégo, homme de mœurs très douces, avait assez généralement la réputation de favoriser les indigènes : cependant des amis imprudens l'engagèrent dans une querelle de moines qui eut beaucoup de retentissement à la cour. Il voulut obtenir une rétractation publique du père

certain que Christophe Colomb avait introduit l'abominable usage de faire combattre des chiens contre les indigènes. A peine eut-il rencontré son frère Barthélemi à Haïti, qu'il entreprit avec lui, le 24 mars 1495, une expédition contre le roi Manicatex, dans laquelle il amena vingt chiens, *perros corsos* (*Vida del Alm.* cap. 60). On se servait aussi de ces animaux pour faire déchirer ceux qu'on disait coupables. (Petr. Mart. *Ocean.* Dec. III, lib. I, p. 208.) Comme dans les guerres civiles les peuples d'Europe renouvellent toujours les cruautés des temps les plus barbares, l'expédition française de Saint-Domingue, en 1802, nous montre non-seulement des nègres prisonniers brûlés à petit feu, au milieu d'une grande population, mais aussi des chiens de Cuba, qui ont acquis une triste célébrité, employés à la *chasse aux hommes*. Cette chasse a même été défendue au sein d'une assemblée législative, à la Jamaïque, avec tout le luxe d'une érudition philologique. Voyez ma *Relat. hist.* t. III, p. 453 et 457.

Antonio Montesino, religieux dominicain, qui dans un sermon chaleureux avait plaidé noblement la cause des indigènes et accusé avec trop d'impétuosité peut-être les colons de réduire à l'esclavage ceux que la religion et la loi déclaraient libres. Il arriva alors ce qui arrive le plus souvent lorsque le pouvoir séculier exige ce que la hiérarchie du clergé regarde comme offensant pour son honneur et pour son indépendance. Le père Montésino, excité par le supérieur de l'ordre, fit un second sermon plus hardi que le premier : il agissait dans le système de ses coreligionnaires, qui, comme dit Gomara [1], « voulaient ôter les naturels aux gens de cour et à tous les absens (*quittar los Indios a los cortesanos y ausentes*), parce que ceux qui administraient en leur nom les maltraitaient. » A cette époque, en 1511, on ne comptait plus à Haïti que 14000 Indiens, dont le nombre diminuait plus rapidement encore par les folles mesures que prit Rodrigo de Albuquerque, qui portait le dangereux titre de *Repartidor de Caciques y Indios por los poderes reales*. Des causes si graves et des querelles d'une autre nature engagèrent l'amiral don Diégo à demander son rappel en 1514; la faveur tardivement accordée à la

[1] *Hist. de Ind.* fol. XVIII; HERRERA, Dec. I, lib. VIII, cap. 11 ; CHARLEVOIX, t. I, p. 311, 313 et 326.

vice-reine de pouvoir se vêtir en soie [1] et d'être seule exempte des lois contre le luxe dans les colonies, ne pouvait le contenter dans une position si embarrassante. Il demeura en Espagne pendant six ans, forcé de défendre les droits de sa famille et de son majorat contre le fiscal du roi dans le fameux procès (1510-1517), dont les pièces récemment publiées ont répandu tant de jour sur les premières découvertes de Christophe Colomb. Depuis la mort de Ferdinand le Catholique, la monarchie fut gouvernée pendant quelque temps par le parti flamand, et M. de Chievres [2] accorda en fief les gouvernemens de l'île de Cuba et du Yucatan, regardé aussi comme une île à cette époque, à l'*Amiral de Flandre*, sous la promesse de peupler ces contrées de gens libres et de familles flamandes. Don Diégo Colon eut beaucoup de peine à faire révoquer (en 1517) une concession entièrement opposée aux droits qu'il prétendait avoir hérités sur l'île de Cuba. Enfin rentré en grace pour quelque temps auprès de Charles V, il fut renvoyé à Haïti (en no-

[1] Herrera, Dec. I, lib. X, cap. 10.

[2] « Mosiur de Gebres, dit naïvement Herrera (Dec. II, lib. II, c. 19), principal consultor de las mercedes del Rey, *no sabia lo que eran las Indias.* » (Voyez aussi t. II, p. 281.)

vembre 1520), et installé dans son ancien gouvernement. La petite vérole y avait exercé de cruels ravages depuis deux ans; et une révolte de nègres esclaves qui pouvait devenir d'autant plus dangereuse, qu'elle coïncidait (en 1522) avec la révolte des Indiens d'Uraca, donna à don Diégo l'occasion de montrer l'étendue de ses talens et sa grande activité : mais les haines de Figueroa, un des trois commissaires envoyés par le cardinal Ximenez à Haïti, et de longues querelles avec l'audience royale hâtèrent (en 1525) son retour en Europe. Malade, il suivit la cour pendant deux ans à Burgos, à Valladolid, à Madrid et à Tolède, toujours dans l'espoir d'être réintégré dans la jouissance de ses priviléges. Il mourut le 23 février 1526, sans avoir pu atteindre la cour à Séville, voulant dans la route faire une neuvaine au sanctuaire de Notre-Dame de Guadeloupe, pour laquelle il avait la même dévotion que le grand amiral Christophe Colomb.

La vice-reine Marie de Tolède était restée avec une famille nombreuse (trois filles et deux fils) à Haïti. L'aînée des filles, Marie, devint religieuse dans un couvent de Valladolid [1]; la seconde, Jeanne,

[1] *Cod. Col. Amer.* p. LXIII; mais d'après un arbre généalogique examiné par M. Washington Irving

se maria à Louis de la Cueva ; la troisième, Isabelle, à George de Portugal, comte de Gelbez, appartenant à une branche de la maison de Bragance, établie en Espagne. Les deux fils du *second amiral des Indes*, Diégo, portaient les noms de Louis et Christophe. Le premier, Louis, âgé seulement de six ans, fut reconnu dès-lors *troisième amiral des Indes*, mais sans que ce titre lui conférât quelque droit réel. Il resta à Haïti pour le moins jusqu'en 1533 ; et comme le procès que son père avait commencé contre le fisc durait toujours, il conclut en Espagne même, se trouvant à la cour de Charles V, d'après les conseils de son oncle Ferdinand Colomb, en 1538, un traité avec la cour, traité qui lui valut le titre de *Capitaine général de l'Ile Espagnole*. Il repassa aux Antilles, mais sa mère la veuve vice-reine, ayant, dès la fin de l'année 1527 (HERRERA, Dec. IV, lib. II, cap. 6), demandé la permission de coloniser la province de Veragua, découverte en

(t. IV, p. 102), Marie, fille de l'amiral don Diégo, fut mariée à Sancho de Cordova. Il est certain cependant que l'abbesse d'un couvent de Valladolid prétendait avoir part au majorat du défunt (*Mém. de Turin*, 1805, p. 190.) Elle fondait peut-être ses droits sur la part due à une autre Marie, fille du *troisième amiral*, et religieuse professe aussi.

octobre 1502 par le *premier amiral des Indes*, Christophe Colomb, il fit cession à l'empereur en 1540, des droits de sa famille à la *vice-royauté*, et à la dîme de tous les produits (*decena parte de cualquier mercaduria*, dit le troisième paragraphe de la *capitulation* du 17 avril 1492), en échange des titres de *duc de Veraguas* et de *marquis de la Jamaïque* [1], et d'une rente annuelle de 10,000 doublons d'or. Nous rappellerons à cette occasion de nouveau qu'en 1497, Christophe Colomb avait déja pu acquérir le titre de *Duque de la Española*, mais que par prudence il refusa ce titre et la dotation d'un territoire de 1250 lieues carrées à Haïti. La famille de Colomb avait conservé une prédilection particulière pour la province de Veragua, qui parut à Christophe Colomb le pays de la terre le plus abondant en or et où il eut la première nouvelle de l'existence d'une mer à l'ouest. Aussi Christophe et son frère l'adelentado Barthélemi, avaient fondé sur cette côte, près de l'embouchure du Rio de Belen, vis-à-vis de l'îlot appelé *Escudo de Veragua*, dans les terres du puissant *Quibian* (cacique)

[1] Il paraît que primitivement le titre fut *marquis de la Vega*, à cause d'une bourgade de la Jamaïque (isla de Santiago), qui porta ce nom. (CHARLEVOIX, t. I, p. 477.)

de Veragua [1], le premier *pueblo de Christianos* [2] dans la Terre ferme, espèce de fortin semblable

[1] Veragua, Cubagua et Inagua, sont des noms indiens tirés de langues américaines très différentes, et sans doute d'autant plus altérés et viciés qu'ils semblaient offrir des terminaisons romanes. Pour qu'on n'accuse pas le prote d'une erreur typographique, je fais observer qu'en écrivant *duque de Veraguas*, je suis l'usage introduit en Espagne, tandis que le pays est constamment nommé par Christophe Colomb (dans la *Lettera rarissima*), et par le fils, dans la *Vie* de son père, et par Pierre Martyr (*Océan*. p. 135, 189 et 237), comme sur les cartes modernes du *dépôt hydrographique* de Madrid, *Beragua* ou *Veragua*. Mendez dans son testament (Nav. t. I, p. 315), dit *Veragoa*.

[2] Lettre de la Jamaïque, du 7 juillet 1503 (Nav. t. I, p. 302); *Vida del Alm.* cap. 95-100. Le Rio de Belen, qui dans le testament de Mendez est nommé *Yebra*, appartient aujourd'hui à la province de Panama, formant presque la limite entre les provinces de Panama et de Veragua. L'adelantado Barthélemi Colomb, le même qui, selon Las Casas (Wash. Irv. t. I, p. 92; t. II, p. 216), accompagna Diaz dans le voyage de 1486, et qui, revenant d'Angleterre, apprit, en 1493, à Paris, à la cour du roi Charles VIII (*Vida*, cap. 60), que son frère avait réussi dans son vaste projet, mourut à Haïti, comme gouverneur à vie de l'île Mona, en 1514, la même année dans laquelle le roi Ferdinand

aux anciens *comptoirs* portugais en Afrique, et qu'il fallut honteusement abandonner après un séjour de quatre mois, en avril 1503. Il en a été de Véragua comme du Darien, d'Uraba, de Cubagua et de la côte de Paria, dont les noms ont été connus dans toute l'Europe civilisée jusqu'au milieu du seizième siècle. Les pays découverts les premiers sont aujourd'hui oubliés et presque déserts.

Le *troisième amiral des Indes*, don Luis Colon, premier duc de Veraguas, dont la régularité des mœurs n'a pas été trop vantée [1], se trouvait à Gênes en 1568. Il y avait porté le manuscrit de son oncle Ferdinand, qu'il remit entre les mains de deux patriciens, Fornari et Marini. Je ne trouve pas indiquée la date précise de la mort de Louis, mais il est certain qu'il mourut sans laisser un fils légitime; car Christophe, qui figure dans le procès de 1583, était un enfant naturel. C'est à Diégo, fils de cet autre Christophe Colomb, qui était frère du *troisième amiral* et d'Isabelle, comtesse de Gelvez, que re-

lui fit proposer d'aller coloniser le Veragua, parce que, conformément aux privilèges de la famille, cette terre appartenait à la *governacion* de l'amiral Diégo Colomb. (Herr. Dec. I, lib. X, cap, 10.)

[1] *Luigi Colombo persona di vita dissoluta*, dit Spotorno (*Cod.* p. LXIII).

vint le majorat et *l'almirantazgo de las Indias.* Avec ce *quatrième amiral,* don Diégo Colon, second *duc de Veraguas,* finit, en 1578, toute la lignée mâle et légitime du grand Colomb qui découvrit le Nouveau Monde.

L'héritage d'une famille illustrée par la gloire de cet homme extraordinaire, alliée aux maisons d'Albe et de Bragance, par conséquent, en remontant à Ferdinand le Catholique et à Jean I[er], alliée aux maisons royales d'Espagne et de Portugal, était un appât qui devait faire naître bien des espérances. L'acte de *l'institution* du majorat (22 février 1498) portait : 1° que lorsqu'il n'y aurait plus de descendance mâle de Diégo et de Ferdinand, fils, et de Barthélemi et Diégo, frères du *premier amiral*, le majorat renfermant les titres de *Almirante mayor del mar Oceano, Visorey y Gobernardor de las Indias y tierra firme*, devait passer en héritage aux parens mâles les plus proches qui aient, eux et leurs aïeux, toujours porté le nom des Colomb; 2° que le majorat ne passera aux femmes que lorsque dans aucun autre coin du monde (*en otro cabo del mundo*) il ne se trouvera nulle part de descendans ou parens mâles de la véritable race (*linage verdadero*). Christophe Colomb a donc évité très prudemment de désigner quels sont

les parens de sa « véritable race » en Italie; il ne nomme ni les Colomb de Cogoleto, ni ceux de Plaisance, ni ceux du château de Cuccaro.

Le procès n'a commencé qu'en 1583, cinq ans après le décès du *quatrième amiral,* don Diégo. Les parties litigantes faisant acte d'héritiers, étaient au nombre de trois, en ne comptant pas une communauté de religieuses à Valladolid, et Christophe Colomb, fils naturel [1] du *troisième amiral* Louis. Un homme puissant en Espagne, Georges de Portugal, comte de Gelvez, époux d'Isabelle Colomb, tante du *quatrième amiral* don Diégo, décédé en 1578, plaidait contre Balthasar (*Baldasarre*) Colomb, de la famille des seigneurs du Cuccaro et de Conzano, et contre Bernard Colomb de Cogoleto ou Cogoreo. Ces derniers cherchaient à établir que le fameux amiral Christophe Colomb descendait en ligne droite des seigneurs du château de Cuccaro, et que ces seigneurs étaient la souche des Colomb de Cogoleto, près de Gênes, et de Pradello dans le Plaisantin. Comme les mêmes prénoms de Dominique, de Christophe et de Barthélemi se répétaient souvent dans les différentes familles qui portaient le nom de Colomb, il était facile de profiter de cette circonstance pour

[1] *Mem. di Torino*, 1805, p. 191.

favoriser des rêves généalogiques. Dominique, le père du *premier amiral*, devait être une même personne avec un certain Dominique, feudataire du château de Cuccaro, frère de Franceschino et fils de Lancia de Cuccaro. De Franceschino descendait Balthasar qui prétendait à la succession du majorat puisque son quatrième aïeul paternel, Lancia, était, selon lui, le grand-père du fameux Christophe Colomb. Ce Balthasar, qui se disait cofeudataire de Cuccaro, vivait pauvrement à Gênes, où cependant il s'était allié à la famille patricienne des Lomellini[1].

Quant à Bernard de Cogoleto, il prétendait descendre de l'*adelantado* Barthélemi Colomb, frère du *premier amiral*, puisque son cinquième aïeul, Nicolo, frère de Lancia de Cuccaro, était venu s'établir à Cogoleto vers le milieu du quatorzième siècle, et avait laissé deux fils, Barthélemi et Christophe. Dans cette hypothèse l'aîné était identique avec l'*adelantado*, et le cadet avec le marin hardi connu sous le nom de l'amiral *Colombo il Giovane* (*el Mozo*[2]) que Christophe Colomb a long-temps

[1] Sa femme était fille de Benedettina Lomellini et de Raffaele *Usodimare* Oliva (*Cod. Col.* p. LIV.)

[2] *Vida del Alm.* cap. 5, où il est dit « que son nom seul faisait peur aux enfans. » C'est l'*achipirata illustre* de Sabellico. Christophe Colomb a vraisemblablement

suivi dans ses courses aventureuses et guerrières.

On tâchait de prouver par les témoignages d'un Milanais, Messer Doménico Frizzo, et d'un Montferratin, le *magnifico signor* Bongioanni Cornachia, que Christophe Colomb, né au château de Cuccaro où demeurait son père Dominique, fils de

aussi navigué avec un autre amiral génois plus ancien, et selon Ferdinand, également « grand homme de mer. » On nomme généralement les deux amiraux du nom de Colombo, antérieurs à Christophe Colomb, oncle et neveu, mais tout est embrouillé dans leur histoire, leur parenté, leurs prénoms et les époques de leurs exploits, intimement liés à l'histoire de Gênes et de la maison d'Anjou, de 1460 à 1485. Je vois que d'après les documens du procès de 1583, le *mozo* s'appelait Christophe, et l'aîné Francesco, et que le *Mozo* était petit neveu de l'aîné. En remontant plus haut on trouve Ferrario Colombo, feudataire de Cuccaro, dans le duché de Montferrat, père de trois enfans, savoir : de Henri dont les fils sont Nicolo et Lancia, de l'amiral Francesco et d'Antonio. Cette généalogie semble éloigner beaucoup Francesco de la jeunesse du célèbre Christophe Colomb. D'ailleurs ce n'est pas *Colombo el Mozo*, mais l'aîné des amiraux que Chauffepié, dans les Supplémens au Dictionnaire de Bayle, désigne sous le nom de Christophe.

Lancia, avait pris la fuite encore enfant et conjointement avec deux autres frères. Ils étaient allés à Savone dans l'intention de s'y embarquer pour ne plus revenir dans le pays. Pour apprécier ce témoignage à sa juste valeur, il suffit de rappeler que Cornachia dit avoir entendu ce fait de la bouche de son grand-père qui mourut à l'*âge de cent vingt ans* [1]. Un comte Albert de Nemours (les documens du temps écrivent *Namors*) se souvient, âgé de soixante-treize ans, qu'étant enfant, son maître en expliquant Virgile, disait qu'Enée s'était *enfui* comme le fils du feudataire de Cuccaro *Doménico*, lequel fils avait plus tard découvert les Indes pour le roi d'Espagne. » De confuses réminiscences de vieillard ne peuvent être opposées à des faits bien établis. Dominique, le père du grand amiral, vivait encore en 1494, comme on le sait par la signature à laquelle sont ajoutés les mots *olim textor pannorum*, et Dominique, cofeudataire de Cuccaro et Conzano [2] était mort 38 ans plus tôt, en 1456. Le père de ce dernier était Lancia di Cuccaro, tandis que l'autre Dominique (père du grand amiral et marié à Suzanne Fontanarossa), était fils de *Giovanni Co-*

[1] *Mem. di Torino*, 1823, p. 158, 164, 168.
[2] *Cod. Colomb.-Amer.* p. LXVIII.

lombo di Quinto. Il existe en effet une bourgade du nom de Quinto à l'est de Gênes. Près de là est le petit village de Terrarossa, et cette proximité explique comment Ferdinand Colomb a pu dire dans la *Vida del Almirante*, cap. 10, « qu'il a trouvé plusieurs signatures du père, d'après lesquelles, avant d'avoir acquis les titres accordés par les monarques espagnols, celui-ci signait *Columbus de Terrarubra.* » La mappemonde[1] que le frère de l'a-

[1] Voyez tom. I, pag. 85. Campi, dans la *Storia di Piacenza*, et plus récemment le comte Napione, auxquels les mots : *Janua cui patria est* déplaisent beaucoup, regardent l'inscription en vers comme interpolée par fraude. *Mem. di Torino*, 1823, p. 132. Si Barthélemi a effectivement suivi, comme nous l'apprenons de Las Casas (*Mss.* lib. I, cap. 7) la célèbre expédition de Diaz dans laquelle, avant Gama (voyez tom. I, p. 295), le cap de Bonne-Espérance fut doublé, la mappemonde offerte à Henri VII, a été tracée immédiatement après le retour de cette expédition. Je dois faire remarquer à cette occasion que la note écrite de la main de Barthélemi Colomb, et finissant par les mots : « j'étais présent, » a été trouvée par Las Casas en marge d'un Traité sur la Sphère du cardinal Pierre d'Ailly (Pedro de Aliaco), ce qui ajoute aux renseignemens que j'ai donnés au commencement de la *Première Section* de mon ouvrage (tom. I, p. 65-78), rela-

miral, Barthélemi, présenta au roi d'Angleterre Henri VII, porte aussi : *Pro pictore, Janua cui patria est, nomen cui Bartholomæus Columbus de Terra Rubra, opus edidit istud Londin. die* 13 feb. 1488. Il est probable que les parens de l'amiral qui, comme nous l'avons vu plus haut, avaient deux habitations dans la ville de Gênes, possédaient aussi dans un autre temps quelques biens ruraux près de Quinto [1]. Le changement du nom italien *Colombo* en *Colon*, a, selon l'historiographe de l'amiral, été fait en Espagne « pour lui donner une forme espagnole (*Vida*, cap. 1) et pour s'éloigner davantage, en rejetant quelques lettres (*el Almirante limò el vocablo*) du nom des parens collatéraux d'Italie. » Munoz a adopté cette opinion, mais il paraît certain que plus anciennement déja, dans le duché de Montferrat, le peuple a nommé les

tivement à la prédilection de l'amiral pour les écrits de l'évêque de Cambrai.

[1] Le surnom de *Terra-Rossa* appartient d'ailleurs à des familles entièrement distinctes. Il existe un ouvrage très curieux sur les découvertes maritimes attribuées aux Vénitiens par le bénédictin VITALE TERRA-ROSSA, *Riflessioni geografiche circa le terre incognite distese in ossequio perpetuo della Nobiltà Veneziana*. Padova, 1687.

feudataires du Cuccaro *Colon* au lieu de *Colombo*. (CANCELL. p. 127-129.) Quant à l'amiral, on le trouve souvent mentionné dans les documens de la fin du quinzième siècle sous les noms de *Colom*[1] et *Colomo*.

[1] Je puis offrir, comme exemple, la lettre du duc de Medina Celi au *Grand Cardinal* d'Espagne, écrite quatre jours après le retour de Christophe Colomb de son premier voyage. Ce duc, le premier de sa maison, Louis de la Cerda, se vante (Mars 1493) d'avoir empêché *Cristobal Colomo* d'offrir son projet au roi de France, et de l'avoir recommandé au ministre des finances, Alonzo de Quintanilla. (NAV. t. II, Doc. XIV.) Dans les anciens registres du trésor (*libros de cuentos* pour les années 1484, 1486, 1488 et 1492, on trouve, à l'occasion de petites sommes payées à l'amiral, « à cause de quelques services rendus à Leurs Altesses, » tantôt *Colon*, tantôt *Colomo, étranger*. La dernière forme du nom est répétée dans l'ordre du 12 mai 1489, d'après lequel l'amiral, dans ses voyages à la cour, doit être logé, mais non nourri gratis (NAV. t. II, Doc. II et IV), comme dans le titre de la traduction que fit Cozco, en mai 1493, de la lettre à Raphaël Sanxis. (Voyez tom. II, p. 334.) L'historien Oviedo a même préféré très tard (il n'eut la charge de *cronista* qu'en 1538) le nom de *Colom*, dont il se sert généralement. Depuis la rédaction des *capitulations* (17 avril 1492), qui, avec une coïncidence de noms assez curieuse, ont

Dans le procès qui a duré de 1583 à 1608, parce qu'il excitait la cupidité des avocats espagnols et

été rédigées par Juan de *Coloma*, secrétaire du roi, les documens officiels portent toujours *Cristobal Colon*. En latin on trouve, dès la fin du 15e siècle, plus souvent *Colonus* que *Columbus*. Pierre Martyr parle d'un *certain Colonus* (Epist. CXXX). Le pape Alexandre VI, dans les bulles des 3 et 4 mai 1493, emploie l'expression Christophorus Colon, sans flexion grammaticale. L'évêque Geraldini, dans sa lettre en style lapidaire, adressée à Léon X, dit : *Colonus Ligur, æquinoctialis plagœ inventor*. Je trouve Columbus au lieu de Colonus dans Bembo (*Hist. Venet.*, 1551, fol. 83), et dans le célèbre *Itinerarium Portugalensium è Lusitania in Indiam* (ed. 1508, fol. LII), que le père Madrignani a calqué sur la Collection de voyages de Francazano de Montaboldo. J'ai suivi l'usage assez bizarre, mais généralement adopté en France, d'écrire *Colomb*. Cet usage date d'assez loin. Le traducteur de l'histoire naturelle d'Acosta, Robert Regnaud, qui dédia son ouvrage au roi Henri IV, parle toujours de *Christophe Colomb* (éd. de 1606, p. 38). Voltaire a tenté d'introduire la forme plus correcte de *Colombo*, mais cette innovation n'a pas réussi. Les Anglais et Allemands écrivent *Columbus*; cependant le premier ouvrage allemand dans lequel on ait parlé de la découverte de l'Amérique, le rare ouvrage de JOBST RUCHAMER, *Unbekanthe landte und ein neive Weldte in kurtz verganger*

liguriens, le comte de Gelvez et les autres héritiers en Espagne n'avaient aucun intérêt de repousser la

zeythe erfunden. éd. de Nuremberg, 1508, cap. 84, que possède la bibliothèque royale de Berlin, et que le savant Camus (*Mém. sur les collect. de voyages des de Bry et de Thévenot*, 1802, p. 344), dit n'avoir pu trouver à Paris, nomme constamment, en allemand, Christophe Colomb *Christoffel Dawber*, c'est-à-dire, *Christophe Pigeon Mâle*. C'est une manière de *germaniser* les noms étrangers en les traduisant, comme longtemps on les avait *latinisés* ou *grécisés*. Le même Ruchamer décrit l'expédition de Guerra et de *Per* (Pedro) *Alonzo Niño* (Gomara, fol. 12; Herrera, Dec. I, lib. IV, cap. 5), à la côte de Coro et Cauchieta, en l'attribuant à *Alonzus Schwartze* (Ruchamer, cap. 109-111); c'est encore la traduction d'un nom, et celle d'un nom accidentellement travesti. Ruchamer a trouvé dans l'*Itinerarium Portugalensium* (cap. 109) : *Petrus Alonsus dictus Niger*, au lieu de *Petrus Alfonsus Nignus* (Niño), comme dit Pierre Martyr d'Anghiera (*Oceanica*, Dec. I, lib. VIII, p. 87). L'audace avec laquelle un des plus grands noms de l'histoire, celui de Colomb, a été travesti en *Christoffel Dawber*, donne à l'ancienne traduction allemande du *Mondo Novo et paesi nuovamente retrovati* de Montaboldo (Nav. t. III, p. 187), une physionomie très étrange. Des changemens analogues à ceux que le nom de l'amiral a subis en Italie, et en Espagne, où on le trouve écrit *Colon*, *Colom* et

parenté avec l'illustre maison des feudataires de Cuccaro. Cette parenté, qui flattait leur vanité nobiliaire, pouvait être reconnue sans que pour cela Baldassaro di Cuccaro eût droit à l'héritage même; le conseil des Indes interprétait l'institution du majorat de manière qu'il ne devait pas passer à des agnats, mais seulement à la descendance de l'amiral [1]. Si celui-ci s'était enfui encore enfant du

Colomo au lieu de *Colombo*, se reproduisent dans d'autres familles qui n'ont aucune prétention de descendre de Cogoleto ou du château de Cuccaro. Les *Colomb* de Bourgogne qui, avant la révocation de l'édit de Nantes, y avaient établi de grandes verreries, signaient aussi *Colon*, *Colom* et *Collon*. (Erman et Reclam, *Hist. des réfugiés français en Prusse*, t. V, p. 205.)

[1] La sentence portait « excludiendo a don Baltasar Colombo por no ser descendiente del mismo Almirante que solo clamò a sus descendientes. » (*Mem. di Torino*, 1823, p. 123.) Balthasar prétendait descendre de Franceschino Colombo di Cuccaro, et ce Franceschino était, selon l'hypothèse qui confondait Domenico Colombo di Cuccaro, mort en 1456, avec Domenico Colombo de Gênes, l'oncle du grand amiral; Balthasar n'était donc pas de la tige descendante. L'interprétation des clauses pourrait paraître forcée en ne consultant que les documens imprimés aujourd'hui, car « les femmes ne devaient succéder que lorsque dans quelque

château de Cuccaro et s'il avait regardé comme facile de prouver sa parenté avec les feudataires du Montferrat, il n'aurait certes pas manqué de faire valoir ses droits de noblesse lorsqu'il s'établit en Espagne, lorsque le titre de *don* lui fut promis comme prix futur [1] de sa découverte et surtout lorsqu'il fonda un majorat. C'était même un usage établi de faire mention de l'illustration acquise dans un autre pays au moment où l'on ambi-

otro cabo del mondo il n'y avait plus de parent du nom de Colomb. » Ce point litigieux se trouve exposé avec beaucoup de clarté, par le comte GALEANI NAPIONE, dans les *Mem. di Torino*, 1805, p. 204-208.

[1] Je dis futur, car le *titre des grâces* (30 avril 1492) ne promet la dénomination de *don* et les titres d'*amiral*, de *vice-roi* et de *gouverneur*, que lorsque le but de l'expédition sera atteint. Dans l'introduction du journal qui aura été écrite avant le 3 août 1492, Colomb se vante des faveurs des monarques « qui ont daigné l'*ennoblir* et lui accorder le titre de *don.* » On voit par la *cédule royale* du 20 juin 1492, trouvée dans les archives de Simancas, qu'à cette époque le grand homme n'était encore désigné que comme *nuestro capitan Cristobal Colon*. Si deux mois plus tôt, dans les *capitulations*, le *don* se trouve déja ajouté, ce n'est que dans la partie rédigée par Colomb lui-même, non dans celle qu'a rédigée le secrétaire-d'État.

tionnait un titre de noblesse dans la Péninsule. Il a fallu quatre générations pour transformer un fabricant de draps de Gênes, Dominique Colomb *textor pannorum*, dont la fille avait épousé le charcutier Bavarello, en un seigneur feudataire des châteaux de Cuccaro, Conzano, Rosignano, Lù et Altavilla. Les généalogies n'ont jamais manqué aux hommes qui se sont rendus célèbres; et quelle qu'ait été la noble fierté de l'élévation des sentimens de l'amiral, comme il vivait au sein d'une nation nourrie de préjugés chevaleresques, il n'aurait pas dédaigné le prestige des mythes de la généalogie, s'il n'eût craint d'attirer imprudemment l'attention sur ce qu'il aimait à cacher aux Espagnols.

Le problème de la patrie de Christophe Colomb renferme d'ailleurs deux points entièrement distincts. Quoique selon toutes les probabilités Boccace soit né à Paris, on ne lui refuse pas pour cela la qualité d'Italien. La naissance de Colomb à Gênes, l'établissement de ses ancêtres, du moins de son père, Dominique, et de son aïeul, Giovani di Quinto, dans cette ville et dans les villages voisins, ne paraissent pas douteux, d'après les preuves que nous avons alléguées. Des familles qui portent le même nom peuvent être sans aucun rapport de parenté si ce nom est *significatif*, s'il exprime un

métier, une charge, une production de la nature. Les armes sont alors le plus souvent *parlantes*, c'est-à-dire des hiéroglyphes d'un nom, et leur identité établit tout aussi peu l'identité des races. Les feudataires de Cuccaro ont des *colombes* dans leurs armes, et il faut presque être surpris de voir que les *Colombo* de Gênes aient remplacé [1] ces *colombes*, images d'un nom de famille, par une barre azurée sur fond d'or, mais s'il n'y a pas nécessité absolue d'admettre la parenté de toutes les familles d'un même nom, de Gênes, de Cogoleto, de Plaisance et du Montferrat, il y a pourtant, par la proximité des lieux, quelque vraisemblance que cette parenté existe à un degré plus ou moins éloigné. Cette croyance se trouve fortifiée par un témoignage de Christophe Colomb qui fait allusion à l'amiral *Colombo el Mozo* de Cogoleto, dont j'ai eu occasion de parler plusieurs fois. Le fragment d'une lettre citée par Ferdinand Colomb (cap. 2) renferme ces mots remarquables : « Je ne suis pas le premier amiral de ma famille; qu'on me nomme comme on veut. David, ce roi si sage, a gardé les brebis et puis il fut roi de Jérusalem. Je sers ce même Dieu qui

[1] *Cod. Col-Amer.*, p. LXXXVIII.

éleva David[1] » Cette lettre était adressée à l'*Ama* ou nourrice de l'infant don Juan[2], et le peu de lignes qui nous en reste semble prouver que Christophe Colomb se justifiait de quelques reproches « sur l'obscure naissance de l'étranger. » Comme le fils dit clairement (cap. 5) en parlant du célébre marin appelé *Colombo el Mozo*, qu'il était de sa famille et de son nom (*de su familia y apellido*), et comme de plus il raconte avoir été à Cugureo (Cogoleto), parce que l'on croyait (*se decia*) que les Colombo de ce *château* étaient un peu parens (*algo parientes*) de l'amiral (cap. 2), il ne peut être douteux que le fragment de la lettre désigne *Colombo el Mozo*, natif de Cugureo. Or les Colomb de Cuccaro se sont établis, après l'année 1541, à Cugureo, ce que probablement l'amiral ignorait

[1] Le texte porte : « Que puso a David en este estado. »

[2] Doña Juana de la Torre, sœur de cet Antonio de Torres, qui avait accompagné Colomb dans la seconde expédition. La lettre dont le fils nous a conservé un fragment, n'est pas la *Carta al Ama* qui a été écrite lorsque Colomb arriva comme prisonnier à Séville, et qui a été trouvée dans les archives du couvent de Santa Maria de las Cuevas, à Séville. (L. c. p. 298-318). Cette dernière ne parle pas de la parenté avec des amiraux génois.

lui-même, et ce n'est que par ce rapprochement qu'on est fondé d'admettre que le grand homme, en se croyant, par ses ancêtres, *un peu parent* de la branche de Cugureo, l'était aussi, sans le savoir, de la branche de Cuccaro ou du Montferrat. Ces faibles rapports de parenté, cette présomption de descendance d'une souche commune au-delà de la moitié du quatorzième siècle, ne doivent pas, je pense, ébranler l'ancienne opinion qui fait considérer Christophe Colomb comme Génois.

La sentence qui transmit tout l'héritage de don Diego Colomb, *quatrième amiral*, au mari de sa tante Isabelle, le comte de Gelvez, fut publiée le 2 décembre 1602. Baldasarre Colombo di Cuccaro reçut deux mille [1] doublons d'or, somme modique en comparaison des frais d'un procès de vingt-cinq ans. Gelvez prit le titre de *Colon de Portugal y Castro, Almirante de las Indias, Adelantado Mayor de ellas, Duque de Veragua y de la Vega, Marquès de Xamaica, Conde de Gelvez.* Lorsque sous le protectorat de Cromwel, en 1655, les Anglais entrèrent en possession de la Jamaïque, la

[1] Et non 12,000, comme on l'a souvent imprimé. Comparez *C. Colod.-Amer.*, p. LXV, et *Mem. di Torino*, 1823, p. 123.

famille-Colomb demanda à la cour un dédommagement pour les rentes perdues dans son marquisat. Après de longues et vaines sollicitations, Pedro de Portugal obtint, en 1671, un dédommagement pécuniaire. Le mémoire [1] qu'il publia à cette occasion renferme l'éloge du *premier amiral*, Christophe Colomb, « auquel Dieu avait fait la faveur peu nécessaire, à cause des grandes qualités qu'il possédait, de le faire descendre en ligne directe des illustres feudataires du château de Cuccaro. » Il n'était plus dangereux de reconnaître cette généalogie qui, avant 1602, rendait l'héritage incertain. En 1712, Philippe V accorda la grandesse d'Espagne à la famille du duc de Veragua [2].

[1] *Mem. di Tor.* de 1805, p. 121.

[2] Je vais réunir dans cette note les titres des principaux ouvrages qui traitent de la patrie de Christophe Colomb; AUGUSTIN. GIUSTINIANI, *Psalterium hebr. græc. arab. chald.* 1516. Antonio Gallo et Senarega, dans MURATORI, *Rer. Ital. script.* t. XXIII, p. 243, et t. XXIV, p. 535. BARROS, *Asia,* Dec. I, lib. III, cap. 2. *Jul. Salinerus ad Tac. Anal.* 1602. PIETRO MARIA CAMPI, *Istoria universale di Piacenza,* 1662. CASONI, *Annali della Rep. di Genova*, 1708, p. 271. TIRABOSCHI, *Litt. Ital.* t. VI, P. I, p. 171. *Elogio storico di Crist. Colombo e d'Andrea Doria*, Parma, 1801. GIANFRANCESCO GALEANI

SIGNATURE. — Les Espagnols ont conservé jusqu'à nos jours dans la vie commune la signature avec paraphe accompagnée souvent de phrases

NAPIONE DI COCCONATO, dans *Mem. dell' Acad. di Torino*, 1805, p. 116-262, et 1823, p. 73-172. FRANC. CANCELLIERI, *Not. stor. di Colombo*, 1809. GALEANI NAPIONE, *Patria di Colombo*, Fir. 1808. DOMENICO FRANZONE, *la Vera patria di Crist. Colombo*, 1814. SERRA, CARREGA E PIAGGIO, dans *Mem. dell' Acad. delle scienze di Genova*, 1814. MARCHESSE DURAZZO, *Elogio di Colombo*, Parma, 1817. BOSSI, *Vita di Crist. Colombo*, 1818. BIANCHI, *Osserv. sul clima della Liguria maritima*, 1818, t. I, p., 143. SPOTORNO *Origine e patria di Crist. Colombo*, 1819. BELLORO E VERNAZZA, *Not. della famiglia di Colombo*, 1812. ZURLA, *Viaggiat. Veneziani*, t. III, p. 412. SPOTORNO, *Codice diplom. Colombo-Americano*, 1823. NAVARRETE, *Coleccion de viages*, t. I, p. LXXVII-LXXIX. *Lettera del conte Galeani Napione al chiar. signore Washington Irving*, 1829. Lorsqu'on fait une étude sérieuse des documens relatifs à la vie de Christophe Colomb, on ne peut que gémir sur l'incertitude qui règne dès que l'on arrive à la partie de cette intéressante vie antérieure à l'année 1487. Ce regret augmente quand on se rappelle tout ce que les chroniqueurs nous ont conservé minutieusement sur la vie de Becerrillo ou sur l'éléphant Aboulabat que Aaroum al Raschyd envoya à Charlemagne.

très compliquées, et très uniformément répétées. Dans le moyen âge, pour se distinguer des Maures et des juifs si nombreux dans la Péninsule avant le siége de Grenade, on faisait précéder le nom, par dévotion, de quelques initiales d'un passage biblique ou du nom des saints auxquels on se recommandait plus particulièrement. L'amiral signait toujours, même dans les lettres familières adressées à ses enfans :

S.		·S·
S. A. S.		S· A· S·
X M Y	OU	X M Y
XPO FERENS.		EL ALMIRANTE.

La seconde forme ne se trouve qu'une seule fois [1] dans la signature du testament et de l'institution du

[1] Ce n'est aussi qu'une seule fois que l'on trouve la simple signature Xpo Ferens, sans les sept initiales. Voyez la lettre du 25 février 1505, dans laquelle il est question d'Améric Vespuce. Le mélange des lettres grecques (X, P) et latines est très commun en Espagne, de même que chez les théologiens *Christifer, Christiferus* et *Cristiger* (Cancellieri, p. 4), pour saint Christophe. Nous verrons dans la *Troisième Section*, sur la carte de Juan de La Cosa, un dessin ingénieux qui fait allusion au prénom de l'amiral, alors ami de de la Cosa.

majorat, le 22 février 1498. Le mot *Almirante* prend la place de *Christoferens,* peut-être à cause de la condition imposée dans ce même document à don Diégo et à sa primogéniture, de ne jamais signer autrement que *el Almirante*, quand même ils auraient d'autres titres [1]. En examinant les lettres de Colomb, on ne peut être assez frappé de la pédantesque uniformité avec laquelle le grand homme peignait cette longue signature et séparait des sept mystérieuses initiales quatre seulement par des points. L'authenticité d'une pièce est contestée (NAV. t. II, p. 307) dès que les initiales X M Y ont des points aussi ou que dans XPOFERENS le XPO n'est pas séparé de FERENS. L'imitation de cette longue et fastidieuse signature dans laquelle disparaît le nom de Colomb, est expressément prescrite aux successeurs dans le majorat. « Je veux, dit l'amiral, que celui qui est mis en possession du majorat se serve de mon seing (*firme de mi firma*)

[1] Cet usage a influé sur les habitudes de la vie commune. Lorsque dans l'Amérique méridionale on parle de Colomb, on ne le désigne que par le seul mot *Almirante*, comme au Mexique, Cortez, et aux États-Unis, Lafayette, sont désignés par le seul mot de *Marquis*. Il y a de la grandeur historique dans cet usage populaire.

comme j'en ai pris l'habitude, en écrivant un X avec un S par-dessus, un M avec un A romain par-dessus, et au-dessus de l'A un S, puis un Y avec un S par-dessus, *con sus rayas y virgulas como yo agora fago, y se pare cera por mis firmas, de las cuales se hallara muchas y por esta parecerá.* » L'expression *raies* et *virgules* me paraît peu intelligible, les 15 signatures que nous possédons dans les lettres de Colomb, publiées à Gênes dans le *Codice Colombo-Americano*, et à Madrid dans les *Documentos diplomaticos* de M. Navarrete, n'offrant jamais de virgules, mais les quatre points [1] dont nous venons de prouver l'importance. L'injonction que Colomb fait à son fils relativement aux *initiales* qui ont été récemment l'objet de graves discussions, prouve d'ailleurs clairement que les lettres S, A, S ne sont qu'accessoires dans leur rapport avec les lettres X, M et Y. Les points me semblent indiquer la fin des trois mots *Christus* (X...S.), *Maria Sancta* (M... A.) et *Yosephus* (Y...S.). La dernière lettre des désinences est placée au-dessus de X, M, Y,

[1] Par rapport à la place de ces malheureux points, il y a erreur dans les signatures que présentent la plupart des ouvrages imprimés qui répètent la signature énigmatique de Colomb. J'en excepte les ouvrages de Navarrete et de Bossi (tom. I, fig. 4 et 5).

comme algébriquement on place un *exposant*. Pour arriver au nombre mystérieux de sept lettres, le S. de *Maria Sancta* se trouve en tête de toute la signature chiffrée de l'amiral. Spotorno explique aussi le chiffre par *Christus*, *Maria*, *Yosephus* (M. Irving préfère *Jesus*, t. IV, p. 438), ou par *Salva me Christus*, *Maria*, *Yosephus* (*Codice Col.* p. LXVII). Bossi trouve hasardeuses toutes les tentatives d'explication. (*Vita di Crist. Col.* p. 249.) La dévotion de l'amiral allait d'ailleurs si loin que même au haut de la page il écrivait souvent la formule : *Jesus cum Maria sit nobis in via. Amen.* Nous la trouvons effectivement au commencement du livre des *Profecias* (Nav. t. II, p. 260). Le fils loue en outre l'écriture élégante de son père : « Elle était si belle, dit-il (cap. 3), que avec elle seule il aurait pu gagner sa vie (*ganar de comer*). » Au lieu de ces longues formules placées dans le moyen-âge en tête d'un écrit, les ecclésiastiques de la Péninsule et de l'Amérique espagnole ont la prudence de figurer une croix « pour chasser l'esprit malin qui s'empare de tout papier. »

Dispositions testamentaires. — Il existe de Colomb deux testamens et un codicille, trois documens qu'on a souvent confondus et dont l'authenticité a été révoquée en doute par quelques his-

toriens. 1° *Testamento y Institucion del Mayorazgo hecha por el Almirante*, du 22 février 1498, trois mois avant de partir pour sa troisième expédition. Comme il est dit clairement dans ce document que Colomb est né à Gênes (« de esta ciudad de Genova sali *in ella naci* »), le comte Galeani Napione (*Patria di Colombo*, p. 257, 259, 284, 297 ; Bossi, p. 55) a cru devoir en attaquer la validité ; mais M. Navarrete (t. I, p. CXLVII et t. II, p. 235, 309), tout en observant qu'il n'est ni écrit de la main de l'amiral, ni signé par lui, le regarde comme tout-à-fait authentique. Le testament a été souvent présenté sans contestation dans les procès auxquels a donné lieu la succession de Diégo Colomb, mort en 1578, et les archives de Simancas renferment, ce qui est une preuve évidente de son authenticité, « la confirmation royale donnée à Grenade le 28 septembre 1501. » La permission royale d'instituer le majorat (*faculdad para fundar*) conservée dans les mêmes archives du duc de Veragua, est du 23 avril 1497. A cette époque commencèrent déja les préparatifs de la troisième expédition (Nav. t. II, Doc. CIII, CV, CVI) prolongés par la malice de l'évêque Fonseca. On voit par l'introduction du testament déposé le 19 mai 1506, que Colomb avait placé, avant de partir pour le

quatrième voyage, entre les mains de son ami Fray Gaspar Gorricio, du couvent de las Cuevas de Séville, une nouvelle *ordenanza de mayorazgo*, document écrit de sa propre main, daté du 1 avril 1502, mais non retrouvé jusqu'ici. (Nav. t. II, p. 235, 312). C'est ce père Gorricio aussi que Colomb avait chargé, en mars 1502, d'enrichir de son érudition le livre des *Prophéties* dont nous avons souvent parlé. Dans une lettre au père Gorricio (4 janvier 1505) l'amiral semble redemander les documens déposés en 1502 au couvent de las Cuevas. Cet ecclésiastique doit lui renvoyer les *escrituras y privilegios* qu'il a en sa garde, et l'envoi doit se faire dans une caisse de liège couverte de cire à l'intérieur. 2° *Codicille militaire*, daté de Valladolid, du 4 mai 1506. Ce codicille de 17 lignes, est écrit en latin sur le dos d'un bréviaire que le pape Alexandre VI doit avoir donné (*Cod. Col. Amer.* p. XLVI) à l'amiral, et qui est conservé à la bibliothèque Corsini à Rome. Il ordonne l'établissement d'un hôpital à Gênes, et institue, ce qui paraît très bizarre, que dans le cas de l'extinction de la ligne masculine des Colomb, la république de S. George (*amantissima patria*) succède dans les privilèges attachés au titre d'*amiral des Indes*. Ce n'est pas le savant abbé Andrès (*Cartas familiares*, t. I, p. 153; t. II, p. 75) ni

Tiraboschi (*Storia litter. d'Italia*, t. XI, p. 159) qui ont fait connaître les premiers ce codicille. Gaetani en avait envoyé une copie en 1780 au docteur Robertson, de même que l'ambassadeur d'Espagne à Rome, le chevalier d'Azara, en 1784, à l'historiographe Muñoz. On croyait alors ce codicile de la main de l'amiral, mais M. Navarrete a prouvé que non seulement il ne l'est pas, mais aussi que la signature ordinaire de Colomb (XPO FERENS) est précédée d'initiales qui diffèrent de celles dont il avait coutume de se servir. D'autres motifs puisés dans la nature et la forme de ce document latin, le rendent plus que suspect (NAPIONE, dans *Mém. de Turin*, an 13, p. 248-261; NAV. t. II, p. 305-311; CANCELLIERI, § 1-4), et affaiblissent la justification tentée par M. Bossi (*Vita di Cr. Col.* p. 57 et 240). Combien peu d'ailleurs est-il probable que le 4 mai 1506, où Colomb était alité et souffrant d'un violent accès de goutte, quinze jours avant son dernier testament, et sans en faire mention dans celui-ci, il eût inscrit un *testament militaire* dans un livre de prière dans une langue dont il ne se servait jamais [1], et au milieu d'une grande ville dans

[1] Il ne se servait pas du latin, car d'ailleurs ayant fait des études à Pavie, *supo latin y hizo versos*. HERR. Dec. I, lib. VI, cap. 15.

laquelle toutes les formalités requises pour un testament ordinaire pouvaient être remplies ? 3° *Testamento y codicilo otorgado en Valladolid*, du 19 mai 1506. C'est la date du dépôt. Le testament même, écrit de la main de l'amiral, est du 25 août 1505, époque de laquelle Las Casas (*Mss.* lib. XI, cap. 37) nous a conservé une lettre au roi Ferdinand où se fait remarquer cette même fierté d'expression que l'on retrouve dans le testament. « La reine Isabelle et le docteur Villalon, écrit Colomb au monarque, ont vu les lettres d'invitation (*cartas de ruego*) que j'avais reçues de trois princes (et cependant je cédai mon entreprise à l'Espagne). » Le testament du même mois porte : « Je fis don des Indes à nos rois, car par la volonté de Dieu, je les leur donnai comme une chose qui était mienne (*como cosa que era mia*); je les importunai, pour ainsi dire, en les forçant d'accepter, car ces terres étaient cachées, et personne ne connaissait le chemin qui y mène. » La validité du testament déposé la veille du décès de l'amiral n'a jamais été contestée.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.




WIDENER
BOOK DUE
WIDENER
FEB 5 1995
BOOK DUE
MAY 5 1995
JUN
MAR - 5 1995
CANCELLED
JUN 6 1995
CANCELLED
JUN 12 1995
BOOK DUE
APR 3 1995